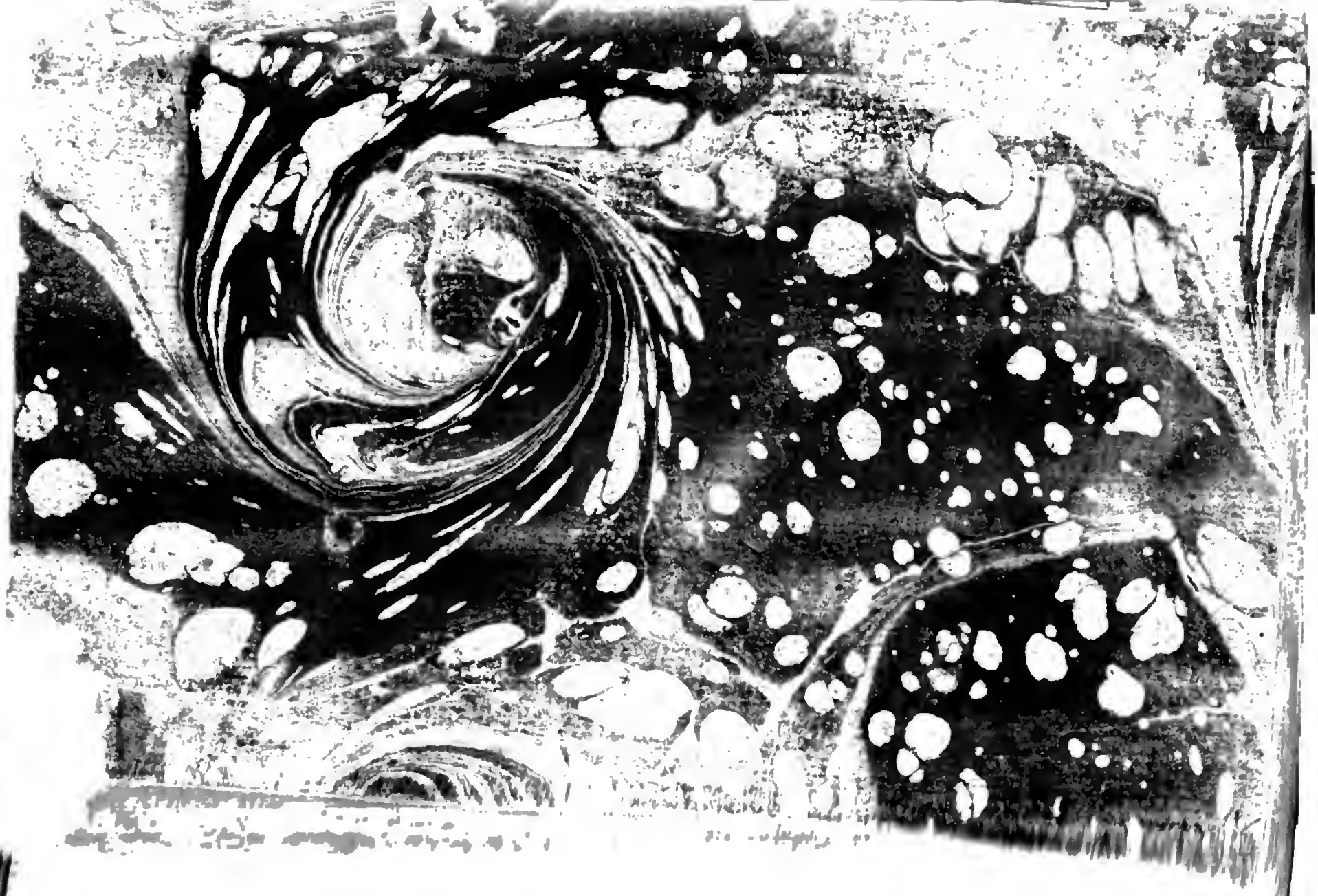
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
285 (11
NAPOLI



525.XI

II Suppl. Palat. A 285

SBN

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à préſent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Hiſtoriques & Critiques.

TOME ONZIÉME.

A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

PRÉFACE.

LES Poëmes Dramatiques de Racine & de Moliere, dont on continue de parler dans ce Onziéme Volume, nous montrent le dégré de perfection où le Théatre François eſt enfin parvenu, ſoit dans le genre Tragique, ſoit dans le Comique.

Après la mort de Moliere, la Sale du Palais Royal fut accordée au célébre Lully. La Troupe qui y repréſentoit alors, ayant été augmentée de ce qu'il y avoit de mieux parmi les Acteurs du Marais, on fit un nouvel établiſſement dans une maiſon de la Ruë

Mazarine, où quelques années auparavant on avoit conſtruit un Théatre.

Perſonne juſqu'à préſent n'avoit donné ni dans un certain détail, ni avec fidélité, l'Hiſtoire de cet établiſſement de la Troupe du Palais Royal dans la Ruë Mazarine. Des Manuſcrits originaux & éxacts nous ont mis en état de donner cette Hiſtoire avec toutes ſes circonſtances.

On ne trouvera pas moins de plaiſir dans la lecture de l'article ſuivant, où nous parlons des Acteurs & des Actrices du Marais & du Palais Royal.

A l'égard des Piéces Tragiques & Comiques, dont nous rendons compte dans ce Volume, chacune préſentera au Lecteur des anecdotes inſtructives, & amuſantes, ainſi que les Critiques, & les éloges de ces mê-

ıes Piéces (*a*). Mais ſans nous tendre davantage ſur ce ſujet, enons à quelques réfléxions que ous croyons néceſſaires ſur les)uvrages qui parurent au Théa- e François, juſqu'à la fin du écle paſſé.

Le genre Comique & Moral, ont Moliere étoit l'inventeur, & ı'il avoit porté à ſa plus grande erfection, fut peu ſuivi par les .uteurs qui travaillèrent pour la cene Comique, après la mort e ce grand homme. Les raiſons u'en donne M. Riccoboni, nous aroiſſent ſi ſenſées, que nous vons cru devoir les rapporter.

(*a*) M. Mouſſinot, amateur de Piéces de héatre, nous a prêté beaucoup de ces Criti- ıes, dont il a une très-ample collection. ous profitons de cette occaſion, pour parler ıſſi d'un Cabinet curieux, ſur-tout en Tra- édies, & en Comédies, appartenant à M. le omte de Boulbon, qui nous en a offert la ›mmunication d'une maniere extrêmement ›ligeante, nous ferons uſage de cette offre ıns les Volumes ſuivans.

Obſervation ſur la Comédie, & ſur le génie de Moliere, pages 65-68.

« La nature qui ſembloit avoir » épuiſé ſes dons en faveur de » Moliere, parut en être avare » pour les Poëtes qui vinrent » après lui : on négligea la perfec- » tion des plans, & de l'intrigue ; » on dédaigna les caracteres, on » abandonna la noble ſimplicité » de ſa diction ; & ſoit incapa- » cité, ſoit indolence dans les » Auteurs qui ſuivirent ce grand » homme, ſes Ouvrages occupe- » rent longtemps ſeuls le Théatre » François, avec la ſupériorité, & » la juſtice qui leur étoient duës ; » enfin les Spectateurs, laſſés d'at- » tendre un génie capable d'ima- » giner avec l'art de Moliere, des » Fables nouvelles, & d'imiter » auſſi heureuſement celles des » anciens, refuſerent leurs applau- » diſſemens à des Comédies qu'on » leur préſenta, parce qu'elles » étoient dénuées d'intrigue, ou » qu'elles en étoient trop char- » gées.

» Alors les Auteurs, incertains ur le parti qu'ils devoient prendre, chercherent à éblouir e Spectateur par des ſaillies l'eſprit, & des penſées brillantes. La Nation Françoiſe, naturellement portée à ce genre d'eſprit, s'y prêta, le goûta, & lui donna par ſon approbation, le moyen de s'emparer en peu de temps de la Scene. C'eſt ce même genre d'écrire qui a paſſé juſques à nous, mais qui révolte ceux qui ont ſçû ſe préſerver de la contagion. Ces eſprits juſtes, ces eſprits vrais ne ſouffrent qu'avec peine que l'on préfere aujourd'hui des Comédies compoſées ſimplement de ſaillies, & d'épigrammes, aux Comédies qui n'ont qu'une intrigue ſoutenue d'une diction ſimple & naturelle. Il y a même des Piéces d'une grande réputa-

» tion, dont l'action, & le mou-
» vement, quoiqu'elles ſoient en
» cinq Actes, ſuffiroient à peine
» pour ſoutenir un Acte ſeul :
» c'eſt moins une action vérita-
» ble, qu'une apparence d'action ;
» ou plûtôt, c'eſt un ſimple aſ-
» ſemblage d'autant de Scenes
» qu'il en faut pour donner à une
» Piéce la durée ordinaire des
» repréſentations : c'eſt un rem-
» pliſſage de dialogues ſemés de
» bons mots, de traits ſatyri-
» ques, qui ſéduiſent le Specta-
» teur par leur brillant, & l'em-
» pêchent de remarquer le vuide
» & le défaut d'action. On ne
» ſçauroit cependant diſconvenir
» que ces ſortes de dialogues ne
» ſoient ce qu'on appelle com-
» munément de *l'eſprit*, mais on
» devroit, ce me ſemble, diſ-
» tinguer l'eſprit qui convient au
» Théatre, d'avec celui, dont
» on peut faire parade dans un

diſcours Académique : or, pour ſçavoir quelle ſorte d'eſprit a la Comédie, il ne faut qu'étudier Moliere ; alors on verra que la nature vraie, ou ſimple, quelque variée qu'elle ſoit, n'admet point dans ſes expreſſions, ces gentilleſſes qui ne vont qu'à la traveſtir. »

Les Comédies qui ſuivirent immédiatement celles de Moliere, toient purement comiques ; tels furent les Comédies de Monteury, de Corneille de l'Iſle, e Hauteroche, &c. On trouve ans ces Piéces des intrigues aſſables, & des Scenes comiuement renduës, mais nuls portaits convenables à la correcon des mœurs, & aucuns caacteres : en un mot, rien de ce ui caractériſe la vraie Comédie, utile mêlé à l'agréable.

Dans la ſuite ce genre de Conique prit encore une nouvelle

face. Le fonds des Piéces n'étoit en aucune ſorte intéreſſant, mais la fineſſe du dialogue y ſuppléoit : enchaſſée avec art, une Scene ſuccédoit à l'autre, & ces Scenes offroient toujours de quoi plaire, ou du moins de quoi amuſer.

Champmeſlé avoit ouvert cette carriere par deux Comédies, l'une intitulée : *Les Griſettes*, & l'autre *Criſpin Chevalier.* Mais ceux qui le ſuivirent le ſurpaſſerent de beaucoup. Baron, Dancourt, Palaprat, Dufreſny, Regnard, &c. obtinrent les ſuffrages du Public, qui rendit juſtice à l'ingénieuſe imagination de ces Auteurs, dans les riens ſpirituels qu'ils compoſerent.

Il faut cependant ajouter, que parmi le nombre des Piéces Comiques, dont nous venons de parler, il en parut qui mériterent le nom de Comédie.

L'homme

homme à bonne fortune, le
ıevalier à la mode, les Fa-
es d'Eſope, le Grondeur, le
égligent, les Bourgeoiſes à la
ɔde, le Muet, l'Important, le
ıueur, &c.

Après la Phédre de Monſieur
acine, qui fut le dernier Ou-
age que cet illuſtre Auteur
ɔnna au Théatre François, le
:nre Tragique éprouva un chan-
:ment encore plus marqué,
ıe le genre Comique. En gé-
:ral, les Tragédies n'eurent
us au-deſſus de celles de Ro-
ɔu, de Du Ryer, de Guérin
: Bouſcal, que la nouveauté
ı langage, & l'éxactitude des
ans. Nous paſſons ces foibles
oductions, pour parler de
ıelques autres qui ſoutinrent
ı partie la Scene Tragique;
s plus conſidérables ſont, le
omte d'Eſſex, de Corneille de
lſle; Cléopatre, de la Cha-

pelle; Pénélope, de l'Abbé Geneſt; Andronic, Alcibiade, Tiridate, de Campiſtron.; Régulus, de Pradon; Géta, de Péchantré; Polixene, Manlius, de la Foſſe, Oreſte, & Pylade, Amaſis, de la Grange Chancel, &c.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
THEATRE
FRANÇOIS,
DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à préſent.

POLICRATE, 1670.

Comédie-Héroïque de M. l'Abbé BOYER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, le Dimanche 19. Janvier. (*a*)

Lettre en vers de Robinet, du 25. Janvier 1670.

PArle de l'HEUREUX POLICRATE, (*b*)
Muſe, pour n'être point ingrate,
Du plaiſir qu'à le voir tu pris,
Avecque tant de beaux eſprits,

(*a*) L'éloge de cette Comédie ſe trouve juſques dans le Privilége, qui eſt du 27. Février ſuivant. Il y eſt marqué que Barbin, Libraire, a recouvert une Piéce de Théatre intitulée, POLICRATE, de la compoſition du Sieur Boyer, de l'Académie Françoiſe, qui a été repréſentée pluſieurs fois, & luë par le Sieur Mézerai, auſſi de l'Académie Françoiſe, Conſeiller & Hiſtoriographe du Roy, &c.

(*b*) Dans l'Epître dédicatoire à M. le Duc, M. l'Abbé

1670.

Leſquels Dimanche (1) l'admirerent,
Et tout hautement le louerent.
Que ce beau ſujet eſt heureux !
Et que ce Héros amoureux, (2)
Et Tiridate auſſi ſon frere, (3)
Ont bien tous deux le don de plaire,
Dedans leur diſſertation,
Pleine de tendre paſſion,
Où l'un déſire une maîtreſſe,
Qui réſiſtant à ſa tendreſſe,
Le rende plus digne vainqueur,
De ſes appas, & de ſon cœur;
Contre le ſort, murmurant même,
Qui fait qu'on l'aime dès qu'il aime :
Et l'autre, d'avis oppoſé,
Veut trouver un objet aiſé,
Qui brûle d'abord de la flâme,
Qu'il a fait naître dans ſon ame.
Soutenant que toute beauté,
Par trop retranchée en fierté,
Et dans ſa hauteur de courage,
Cauſe moins d'amour que de rage.
Cent brillans, & cent nouveautés,
De leurs diſcours ſont les beautés,
Et pluſieurs mignons antitheſes,
Ornent leurs amoureuſes theſes,
Qui, vrai comme ici je dis,
Rendent les gens tous ébaudis.

(1) Dix-neuf Janvier.

(2) *Champmeſlé.*

(3) *Des Urlis.*

Boyer ſe félicite du ſuccès de ſa Piéce, & ajoute que Policrate a conſervé ſur le Théatre le nom d'*Heureux.*

1670.

Les caracteres des Princeſſes,
Qui ſont leurs aimables maîtreſſes,
Mais dont ce Policrate heureux,
Attire ſeul à ſoi les vœux,
Sont ſi pleins de choſes touchantes,
Et de telle ſorte attachantes,
Que l'on aime, & plaint l'embarras,
Où ſe rencontrent leurs appas:
Si, qu'on a l'ame mi-partie,
Pour *Eliſe*, & pour *Olympie*, (1)
J'aime le caractere encor,
(Où tout eſt juſte, & tout eſt fort,)
De *Doronte*, ce politique, (2)
Lequel, plus ferme qu'un ſtoïque,
Refuſe au Roy juſqu'à la fin,
De ſouffrir qu'il donne la main,
A ladite Eliſe ſa fille,
Et qu'il entre dans ſa famille.
Cléonte ne me plaît pas moins, (3)
Appliquant comme il fait ſes ſoins,
A perſuader le beau Sire,
D'éxécuter ce qu'il déſire:
Et le merveilleux dénouement
Me charme enfin extrêmement,
Qui rend de cette Piéce éxacte,
Sans pareil le cinquiéme Acte,
Tant il eſt d'incidens rempli,
Et de tous les points accompli.
D'ailleurs, ſans que l'Auteur ſe flatte,
Les beaux vers de ſon Policrate,

(1) *Meſdemoiſelles Champmeſlé & Marote.*

(2) *Verneuil.*

(3) *La Roque.*

1670.

Sont tous heureux, tous fortunés,
Et magnifiquement tournés.
Cette Piéce Héroïque au reſte,
Eſt jouée, & je vous l'atteſte,
D'un air ſi noble, & ſi pompeux,
Qu'il n'eſt rien plus beau, ni de mieux.
J'en ai pour garant les éloges,
Dont Théatre, Parterre, & Loges,
Retentiſſoient inceſſamment;
D'où je confirme ſûrement,
Sans, dis-je, que l'Auteur ſe flatte,
Le nom d'*Heureux à Policrate.*

Et dans la Lettre du premier Février ſuivant, il ajoute :

Parlant de l'*Heureux Policrate*,
Dont le renom par-tout éclate,
Il m'eſt arrivé d'oublier,
De vous remarquer que *Boyer*
Eſt l'Auteur de ce beau Poëme,
Digne d'une louange extrême.
Ainſi, par un juſte ſouci,
Je vous en avertis ici,
Et que c'eſt au Marais auſſi que l'on le joue,
Où la brillante foule & l'admire, & le loue.

Si cet éloge étoit plus fidéle, il pourroit ſuppléer à un extrait; mais comme on y ſeroit trompé, nous croyons devoir joindre les réfléxions que la lecture de cet ouvrage nous a fait faire.

La conduite en eſt très-embrouillée, le ſujet plein de contradictions, péchant contre la vraiſemblance, & n'étant au reſte qu'un tiſſu de ſentimens imaginaires, & de penſées fauſſes. Policrate qu'on repréſente à l'âge de vingt ans, élevé ſur le trône de Samos par ſon bonheur, & les ſoins de Doronte, va s'imaginer qu'il ne lui convient pas d'épouſer Eliſe, fille de ce Doronte, qu'il aime, & dont il eſt aimé. L'Auteur auroit dû mieux établir la raiſon qu'il ſuppoſe capable d'empêcher l'union de ces deux amans. Policrate eſt Roy, mais il peut ſe ſouvenir que n'étant pas né ſur le trône, & ayant paſſé une partie de ſa vie ſujet, ainſi que Doronte, à qui il eſt redevable d'une partie de ſa grandeur, aucun ſcrupule ne doit s'oppoſer à une alliance que l'amour qu'il reſſent pour la fille, & la reconnoiſſance de ce qu'il doit au pere, ſemblent même éxiger de lui. C'eſt cependant un entêtement auſſi ridicule, qui forme le nœud de la Piéce. D'ailleurs, Policrate, deſtiné à penſer de travers, va ſe mettre en cervelle qu'Eliſe n'aime en lui que la ſeule grandeur : cette bonne fille lui paroît trop tendre, il voudroit une Maîtreſſe un peu plus cruelle, & croit qu'Olympie, Princeſſe de Thrace lui convient mieux. La facilité avec laquelle celle-ci reçoit ſon

1670.

1670. hommage, ſert à l'en dégouter. Il ne ſçait plus ce qu'il veut, tant de bonheur l'ennuye ; il croit s'y ſouſtraire en laiſſant l'Etat maître du choix d'une Reine. La Princeſſe de Thrace obtient cette préférence par le moyen des brigues de Doronte qui conſerve juſqu'à la derniere Scene ſon caractere déſintéreſſé, au préjudice de ſa fille même. C'eſt en cette occaſion que Policrate gémit, ſe déſeſpere : il eſt tenté de ſe dédire, lorſque l'on apprend que le tyran, uſurpateur des Etats d'Olympie, eſt mort ſubitement. Cette heureuſe nouvelle tranche toutes les difficultés. Olympie, qui n'avoit donné les mains à l'Hymen de Policrate, que pour porter une couronne, y renonce aiſément, & conſent à partager celle qui lui appartient, avec Tiridate, frere de Policrate, qui ſoupire depuis longtemps ſans eſpérance, & à qui elle a obligation de la liberté ; mais Policrate eſt obligé de ſe ſervir de l'autorité ſouveraine pour obtenir que Doronte donne ſon approbation à ſon mariage avec Eliſe. Voilà quelle eſt cette cataſtrophe, qui forme, dit-on, un cinquiéme Acte *ſans pareil*, que l'on s'imagineroit devoir égaler celui de Rodogune.

Nous n'avons aucune remarque particuliere à faire ſur Doronte : on ſent bien

que ſi le préjugé de Policrate eſt abſurde, l'obſtination du favori ne l'eſt pas moins. L'Epiſode d'Olympie & de Tiridate eſt ſi foible, qu'il vaut mieux n'en point parler. Ce dernier perſonnage eſt pour faire un contraſte avec Policrate, autant heureux en amour, que ſon frere y trouve de peines. 1670.

Tout ce qu'on vient de dire, bien loin d'affoiblir l'épithete *d'heureux* que l'on donna au Héros de la Piéce, ſert encore à le juſtifier ; & Policrate avoit ſans doute un bonheur bien grand, pour l'avoir pû conſerver entre les mains de M. l'Abbé Boyer.

LES AMOURS DE VÉNUS ET D'ADONIS,

Tragédie, précédée d'un Prologue, en vers libres, de M. de VISÉ,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, le Dimanche 2. Mars.

NOus avons remarqué à l'article des amours de Jupiter & de Sémélé, l'avantage que les Piéces accompagnées de machines avoient ſur les autres. Combien ces agrémens faiſoient diſparoître de

1670. défauts, & prêtoient à l'ouvrage de beautés qu'il n'avoit point. *Adonis* dont nous parlons avoit beſoin de ces ſecours pour tenir la Scene plus de trois mois conſécutifs, auſſi ſuivie, que l'Auteur l'aſſure. (*a*) On peut croire auſſi que Mademoiſelle Champmeſlé, qui avoit ſçu ſoutenir les deux précédentes Piéces de M. Boyer, étoit très-capable de faire valoir dans celle-ci le rôle de Vénus, on trouvera dans le paſſage de Robinet que nous rapportons à la note (*b*) les noms des Acteurs

(*a*) « Quant aux AMOURS DE VÉNUS & d'ADONIS, » qu'on a repréſentés à Paris, * je vous avouë, puiſque » vous le ſçavez, que j'ai fait cette Tragédie avant que » d'avoir commencé à travailler aux Lettres que je vous » écris tous les mois. C'étoit dans un temps où le lan- » gage du cœur doit être naturel à tous les hommes : » ainſi l'on ne doit pas s'étonner ſi cette Piéce a été » trouvée ſi tendre. Elle eut alors un fort grand ſuccès, » quoique ſes machines ne fuſſent accompagnées ni de » danſes, ni de voix. » *Mercure Galant*, Octobre 1685. page 353.

* M. de Viſé parle d'une reprise de cette Piéce, que les Comédiens donnerent le 3. Septembre 1685. & dont nous parlerons dans la ſuite.

(*b*) *Lettre en vers du huit Mars* 1670.

ADON pourvû de tant d'appas,
Qui reçût jadis le trépas,
Dedans l'Idalien boccage,
Par un ſanglier plein de rage,
Et qui fut changé dans la fleur,
Qui de ſon ſang a la couleur,
A ſçavoir, ainſi qu'on le prône,
En la belle fleur d'Anémone,
Revit, & puis meurt de nouveau,
Fort loin de ſon premier tombeau,
Près les rivages de la Seine,
Sur une magnifique Scene :
C'eſt ſur la Scene du Marais,
Où Dimanche * je fus exprès,

* Dimanche 2. Mars.

qui rempliſſoient les principaux perſonnages. 1670.

Le Prologue eſt une conteſtation en-

Pour voir cette pompe funébre,
Fort ſolemnelle, & fort célébre.
Dame Vénus, qui le charma,
Et qui, ſi tendrement l'aima,
S'y fond, quoiqu'elle ſoit Déeſſe,
En larmes pleines de tendreſſe.
Une Nymphe qui l'adoroit,
Sans que ſur ſa flâme il fit droit,
Et qui, pour tirer la vengeance
D'une ſi vergogneuſe offenſe,
Avoit excité le Dieu Mars
A faire périr ce beau gars,
S'y tranſperçe après la poitrine,
Avec la propre javeline
De ce trop aimable chaſſeur,
Tant par amour, que par fureur.
Enfin le Démon des batailles,
Qui n'aime que les funérailles,
Fait paroître ſa joie ici,
D'avoir pû cauſer celle-ci,
Par le Sanglier, dont la rage
Avoit animé le courage,
Pour perdre ledit bel Adon,
Qui de la mere à Cupidon,
Lui raviſſoit les bonnes graces.
Par un Prologue, les trois Graces,
Avec l'Amour, enfant ſi beau,
Qu'il vole-là, comme un oiſeau,
On donne au ſujet ouverture,
Où certes juſqu'à la clôture,
On dit, & voit des nouveautés,
Par qui les ſens ſont enchantés.
Les deux belles ſœurs *Des Urlies*,
L'une & l'autre aſſez accomplies,
Et Mad'moiſelle l'*Oiſillon*,
Ayant fort la gorge ſelon
Qu'une gorge belle me ſemble,
Y font ces trois Graces enſemble.
La pouponne de *Champmeſlé*,
Par qui l'on eſt tout ſtimulé,

tre l'amour & les graces : on ſera peut-
1670. être ſurpris que ces derniers oſent blâ-
mer la conduite de Venus, qui s'abaiſſe

C'eſt-à-dire émû, repréſente
D'une maniere très-galante,
Et qui charme tant que rien plus ;
La belle Déeſſe Vénus.
Et dans ce rôle, cette Actrice,
Eſt une parfaite enchantrice.
Mad'moiſelle *Marotte* auſſi
Y fait, non pas couſſi, couſſi,
Mais d'une force ſans égale,
(1) Chryſeïs. La Nymphe de Vénus Rivale, (1)
Le Sieur *Des Urlis* eſt Adon,
Et tant de geſte que de ton,
S'acquitte deſſus ma parole,
Pareillement bien de ce rôle.
De Champmeſlé, quoiqu'il n'ait pas
L'air affreux du Dieu des Combats,
Et qu'il pût avec avantage,
Jouer un plus doux perſonnage,
Y ſoûtient toutefois des mieux,
Son caractere furieux.
Roſimont y dépeint Mercure,
Qui ſert Mars en cette avanture.
(2) Hillus. *De Verneüil*, ſur un triſte ton, (2)
Raconte le trépas d'Adon.
Et la *Roque* Jupin déſigne,
Lequel étant d'humeur bénigne,
De Vénus flatte les douleurs,
Mettant Adon au rang des fleurs.
Au reſte, on peut illec entendre,
Les vers du ſtyle le plus tendre :
Et pour de tout vous informer,
Quiconque ne veut point aimer,
Ne doit point voir ce beau ſpectacle,
Car ce ſeroit preſqu'un miracle,
D'en oüir les charmans dictions,
Sans de douces convulſions,
Il faudroit fermer les oreilles,
Pour voir ſeulement les merveilles ;
Et des machines, & des vols,
Où les Dieux font des caracols,

à un mortel. L'amour défend la cauſe de ſa mere, & ſe retire pour bleſſer les cœurs rébelles. 1670.

Rien de plus foible au reſte que cette Tragédie : elle eſt ſans art, & ſans intérêt. La verſification paſſable, en quelques endroits, eſt pour la plus grande partie remplie de platitudes, de diſcours bas, & indignes des perſonnages introduits ſur la Scene. M. de Viſe, qui comptoit ſur le mérite de ſon Poëme, ajoute qu'il y a un en endroit, que faute de bien entendre, quelques gens ont trouvé moins beau. C'eſt le récit que Criſéïs fait à Mars, Scene III. du troiſiéme Acte, lorſqu'elle dit qu'elle vient de rencontrer Adonis & Vénus. « Le caractere de jaloufe (dit-il) de l'Actrice *, & l'ardeur » avec laquelle elle eſt entrée dans la paſſion, ont fait que l'on s'eſt imaginé » toute autre choſe que ce qu'elle diſoit ; » que l'on a pris garde davantage à l'agi- » tation de ſon cœur qu'à ſes paroles,

* Mademoiſelle Marotte.

Et dans leſquels le Machiniſte
Paroît vraiment un grand Artiſte.
L'Auteur de l'*Amour échappé*, (1)
Qui n'a pas l'eſprit conſtipé.
Ni le cœur auſſi ſans tendreſſe,
L'eſt auſſi de ladite Piéce.
Mais, contre l'inſtinct des Auteurs,
De leurs noms grands déclamateurs,
Il ne veut point par modeſtie,
Que le ſien ici ſe publie.

(1) Livre qui ſe vend au Palais.

1670. » & que l'on n'a pas éxaminé que ce » qu'elle raconte s'eſt fait en pleine Cam- » pagne aux yeux de tout le monde, & » qu'Adonis n'a fait que baiſer les mains » de Vénus. On doit prendre garde auſſi » que ce récit eſt fait par une jalouſe, » qui ne ſçauroit ſouffrir que ce qu'elle » aime, ſoit avec une autre, & qui croit » en ce moment tout ce quelle appréhen- » de ; & quand j'ai fait cette Scene, mon » deſſein étoit plutôt de faire voir ſa rage, » que de repréſenter ce qu'on s'eſt ima- » giné. Je voudrois (continue M. de » Viſé) être ſouvent obligé de me juſti- » fier ſur de pareils endroits, & être aſ- » ſuré de faire toujours des choſes qui » pluſſent autant à tout le monde que » cette Scene. » (*a*)

L'Auteur qui juſtifie ce morceau n'a pas fait attention que ſon ouvrage eſt ſemé de traits de cette eſpéce. Tout y reſpire la volupté la plus molle, & la plus efféminée. Vénus y eſt repréſentée telle qu'une Meſſaline. Adonis eſt un fat, & Mars un Capitan-Matamore, qui ſe laiſſe

Epître dédicatoire. (*a*) « Adonis eſt fait pour être aimé ; pendant trois » mois entiers qu'il a paru ſur la Scene, ſa mort a fait » pitié aux Dames, & il a été ſouvent pleuré par de » beaux yeux..... Je crois que ma Piéce a plu, » puiſqu'elle a été jouée plus de trois mois, & que pen- » dant tout ce temps-là, elle a reçû beaucoup d'ap- » plaudiſſemens. »

Préface.

1670.

mazarder par un foible rival, & n'a pas honte d'avouer qu'il a beſoin que la jalouſe Chriſéïs l'anime à ſe venger. (*a*) Les converſations de ce Dieu & de Vénus, ſont dignes d'un Soldat qui fait des reproches à ſa Maîtreſſe. Il faut finir cet article par un morceau de la Poëſie. Adonis veut peindre à Vénus l'excès de ſon amour : voyons comment il s'exprime par l'organe de M. de Viſé.

ADONIS. ACTE I. SCENE VI.

Je brûlerai pour vous d'une ardeur éternelle.
Quand je penſe à Vénus, j'ai des raviſſemens,
Que ne peuvent avoir tous les autres amans :
Vous ſeule inceſſamment occupez mon idée,
Toujours de vos attraits mon ame eſt poſſédée.
Quand je ne vous vois point, je ſuis au déſeſpoir :
Je compte les momens que je ſuis ſans vous voir ;
Et ne penſant qu'à vous, je ne ſonge en moi-même,
Qu'aux plaiſirs de revoir la Déeſſe que j'aime.

(*a*) ACTE III. SCENE III.

MARS *ſeul.*

Tout ce qu'elle * reſſent, je le reſſens de même ; * *Chriſéïs.*
Tandis qu'elle parloit, je m'animois moi-même.
Je ſentois en ſecret mes douleurs s'alléger,
En ſongeant aux plaiſirs qu'on goûte à ſe venger :
Et pour m'exciter mieux, j'ai bien voulu l'entendre, &c.

1670. Souvent en cet état je pouſſe des ſoupirs :
Et comme ils ſont pour vous, ils ſont tous mes plaiſirs.
Toutes mes actions ne tendent qu'à vous plaire,
Mon amour bien ſouvent me paroît téméraire,
Et quoique votre cœur brûle du même amour,
Je tremble en vous voyant, comme le premier jour.
Je ſens des mouvemens que je ne puis bien dire :
Je ſens tout ce qu'on ſent alors que l'on ſoupire :
Et par de doux tranſports juſqu'alors inconnus,
Je ſens ce qu'on ne peut ſentir que pour Vénus :
Et tout brûlant enfin d'une ardeur ſi viſible,
Je ſens que je voudrois être encor plus ſenſible ;
Et ſans ceſſe formant des deſirs ſuperflus,
Je ſens que je voudrois vous aimer encor plus.
Et ne ſuis pas content de mon amour extrême :
Dites-moi ſi c'eſt-là comme il faut qu'on vous aime.

1670.

L'AVOCAT SANS ÉTUDE (a)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. ROSIMONT,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

L'Auteur a ſacrifié ici la vrai-ſemblance, & le bon ſens, à l'envie de faire rire. Ergaſte, Gentilhomme, amant de Florice, fille d'Alcidor, ſçachant que le pere ne veut point accepter de gendre, à moins qu'il ne ſoit Avocat, imagine un ſtratagême, qui eſt de faire paroître un manant, qui doit ſe dire tel, & offrir

(a) On trouve une petite Comédie intitulée, l'AVOCAT SAVETIER, *par le Sieur* SCIPION, *Comédien du Roy*, qui ſe joue encore aujourd'hui ſur les Théatres de Province. Cette Comédie, tant pour le fond du ſujet, les ſituations, les plaiſanteries, & même la meilleure partie des vers, eſt preſque ſemblable à celle dont nous parlons : les principales différences ſont au titre, & aux noms des Acteurs. Roſandre, Amant de Liſimene, fille de Pancrace, ſert lui-même d'introducteur à Bagolin, *honnête Savetier*, qu'il annonce pour un très-habile Avocat. C'eſt un Docteur en Droit, amené par le couſin de Pancrace, qui interroge Bagolin. Ce Docteur, bavard, inſupportable, qui ne laiſſe pas ſeulement au Savetier le temps de lui répondre, ennuie tellement l'aſſemblée, que tout le monde ſe retire, à la réſerve de Bagolin, avec qui il prend querelle, &c.

1670. d'épouſer Mademoiſelle Florice. Cet Avocat prétendu eſt Carrille, Savetier du coin de la ruë, qui eſt préſenté par Liſe, Servante de Florice, & veut bien jouer ce perſonnage pour dix louis.

SCENE IX.

CARRILLE *à Alcidor.*

Je ſuis un Avocat à quarante carats,
Iſſus de pere en fils de deux cent Avocats,
En ligne paternelle, ainſi que maternelle.
. . . . . .
Auſſi ſuis-je Avocat écrivant, écoutant,
Balayant le Palais, plaidant & conſultant.

ALCIDOR, *bas à Liſe*

L'habile homme, morbleu !

CARRILLE.

Quant au fait des Procès,
Nul n'eſt plus en crédit que moi dans le Palais.
Je ſuis, ſans me vanter, un diable en procédures,
Et je mets en latin juſqu'à mes écritures.

ALCIDOR.

Quel grand ſçavoir ?

CARILLE.

Ah ! j'ai bien d'autres connoiſſances,
Et l'on peut m'appeller le tréſor des ſciences :
Je connois tire-pied, aleine, machinoir,
Dent de loup, quarrelet, écoffrais, embouchoir.....

Liſe

1670.

Liſe le tirant par le bras, il ſe reprend.

Contredits, inventaire, appointement, requête,
Moyens de nullité, reſciſion, enquête,
Promeſſes, teſtamens, contrats, procès verbaux,
Forcluſions, répits, griefs, Lettres Royaux,
Maroquin de Lubec, de Levant & de Flandres,
Et d'autres cuirs encor, ſi vous voulez m'entendre,
Comme cuir de Pérou, de Sénégal, Cabron,
Bazane, veau tanné, vache, rouſſi, mouton.....

Liſe le tire encore par le bras.

Productions, extraits, écritures, ſentences,
Placets bien raiſonnés, controlles, ordonnances,
En un mot, je ſçais tous les termes du Palais;
Savatte, arrêt, rivet, & vieux ſouliers refaits..

LISE.

Que fais-tu?

CARRILLE.

Mon talent n'a rien qui ſoit difforme.
Je coupe, rogne, taille, & je mets tout en forme.

ALCIDOR.

Je ne puis faire moins pour qui mérite tant.
Qui pourroit refuſer un Avocat ſçavant,
Bienfait, riche, galant, noble?.....

1670. Venez, ma fille, dit-il à Florice, donner la main à Monſieur, qui veut bien vous épouſer.

Scene X.

FLORICE.

Mais, mon pere.....

ALCIDOR.

Allons donc,

FLORICE *préſentant la main, & voyant la manicle à celle de Carrille.*

Ah !

CARILLE.

Cela vous fait peur ?

FLORICE.

Fy, fy.

CARRILLE.

Quoi, pour du cuir vous avez mal au cœur.
Je ſçais bien qu'on pouvoit nommer cela manicle,
Mais je veux m'expliquer enfin ſur cet article :
C'eſt un reſte de playe, & ſi je veux guérir,
De ce morceau de cuir il me le faut couvrir.

Alcidor dit à Carrille qu'il peut faire apporter ſes meubles. Celui-ci revient chargé ſur ſon dos d'un vieux coffre, d'où il tire de méchans haillons, & une tête de cerf qu'il préſente à ſa future.

Scene XII.

CARRILLE.

C'eſt un joli panache,

Dont la plûpart des gens ſont aujourd'hui fournis. 1670.

LISE.

Cela vous vient-il donc ainſi de pere en fils ?

CARRILLE.

Je l'ai trouvé parmi les meubles de mon pere,
Et c'étoit, m'a t'on dit, un préſent de ma mere :
Je vous en fais un don.

FLORICE.

Vous moquez-vous de moi ?

LISE.

Des cornes ? Vous raillez, Monſieur.

CARRILLE.

Non, ſur ma foi.
Sans façon donc.

FLORICE.

Non, non, je ne veux point des vôtres.

CARRILLE.

Hé ! prenez celles-ci, vous m'en donnerez d'autres.

Clitandre Avocat, frere d'Alcidor, apprenant que ſa niéce s'allie à un homme de ſa profeſſion, interroge ce prétendu neveu ſur les matieres de Droit, & rapporte les noms des plus fameux Juriſconſultes. Carrille voulant paroître ſçavant, cite Pierre de Provence, Richard

1670. ſans peur, la belle Maguelonne. (*a*) L'Avocat replique, & fait de nouvelles queſtions, auſquelles l'autre ne répond que par des quolibets. La diſpute s'échauffe, & continue par des gourmades. Pour éviter de fâcheux accidens, Carrille s'échappe ſubtilement, & laiſſe ſa robe entre les mains de Clitandre, qui demeure très-ſurpris, & ſe perſuade que ſon adverſaire eſt Sorcier. Alcidor le croit de même, & envoye chercher des Archers. Carrille revient, & diſparoît avec tant d'adreſſe, que les Archers ne peuvent l'attraper. Ce jeu de Théatre qui a fait peut-être le ſuccès de la Piéce, continue juſqu'à l'arrivée de Clitandre & d'Ergaſte. Ce dernier s'étant fait connoître, obtient le conſentement d'Alcidor. Il pardonne le tour qu'on lui a joué, & donne encore dix piſtoles au Savetier pour le remercier de ſes peines.

(*a*) Cet endroit eſt naïf : un Savetier ne doit connoître que des ouvrages à ſa portée, & dont les Colporteurs des rues ont ſoin de lui rafraîchir la mémoire.

LE GENTIL-HOMME DE BEAUCE, 1670.

Comédie en vers, en cinq Actes, de M. DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois d'Août.

Lettre en vers de Robinet du 16. Août. 1670.

AYant accoutumé de mettre,
Quelque petit mot dans ma lettre,
De tout ce qu'au Théatre on fait,
Où bonnement on me permet
D'aller, quand j'y veux prendre place,
Dont aux trois Troupes je rends grace :
J'aurois, ſans le deüil d'aprésent, (1)
Fait un chapitre bien diſant,
Sur le *Gentil-Homme de Beauce*,
Qui de beaucoup encore rehauſſe,
Le mérite de ſon Auteur, (2)
Et dont j'aime de tout mon cœur,
La Scene admirable & ſi fine,
De Néron avec Agrippine, (*a*)

(1) Pour la mort de *Madame.*

(2) Monſieur.

(*a*) La Scene V. du cinquiéme Acte du Gentilhomme de Beauce eſt une eſpéce de Parodie de celle de Britannicus, entre Néron & Agrippine. Acte IV. Scene II. Robinet parle de ce morceau avec éloge, mais aujourd'hui il n'auroit pas grand ſel.

1670.

Et celle auſſi des Faux Abbés,
Que j'y trouve des mieux daubés.
Ah ! j'en connois d'un caractere,
Qui pourroient encore mieux plaire. *

* Voyez la ſuite de ces vers à l'article ſuivant.

Montfleury en faiſant imprimer la Comédie du Gentilhomme de Beauce, la dédia aux Princes de Brunſwik & de Lunebourg. Voici le commencement de cette Epître : « Meſſeigneurs, ne vous éton-» nez pas de l'hommage que le gentil-» homme de Beauce va rendre à vos Al-» teſſes Séréniſſimes, ce Campagnard eſt » tellement fier du bonheur qu'il a eu de » paroître aux yeux de notre grand Mo-» narque, (*a*) qu'il ne peut s'imaginer » qu'il ſoit tout à fait indigne de paroître » aux vôtres, &c. » Cette Epître eſt terminée par un paſſage qui peut ſervir d'anecdote ſur la parenté de Montfleuri : « Je ſçai bien que je me pou-» vois empêcher d'avoir part à la té-» mérité du Provincial que je vous » offre, que je lui pouvois refuſer mon » aveu, & que ſi ſon bonheur le con-» duiſoit en Allemagne, je le pouvois » laiſſer aller vagabond en une Cour où

(*a*) La Comédie du Gentilhomme de Beauce fut repréſentée à Verſailles devant le Roy le Samedi 6. Septembre ſuivant. *Lettre en vers de Robinet du 13 Septembre 1670.*

» ſes défauts ne peuvent avoir que vos » bontés pour azile; mais ſi la raiſon me le » conſeilloit, ma reconnoiſſance n'a pû » s'y réſoudre, *& les bienfaits que vous » avez tous ſi généreuſement répandus » ſur une partie de notre famille*, vous » ont tellement acquis l'autre, &c. 1670.

La Comédie du Gentilhomme de Beauce eſt une des plus foibles de celles que Montfleury ait données au Théatre. Le perſonnage qui donne le titre à la Piéce eſt du dernier bas, & une lourde bête. Les ſtratagêmes que l'on employe pour le tromper n'ont aucunes fineſſes, & ne ſont point comiques.

LE DÉSESPOIR, EXTRAVAGANT,

Comédie, d'un Auteur Anonyme,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois d'Août.

NOus ne connoiſſons cette Piéce que par le paſſage ſuivant.

Suite de la Lettre en vers de Robinet, du 16. Août 1670.

J'Euſſe pareillement fait voir,
Comme il étoit de mon devoir,
Quelques vers ſur une autre Piéce,
Ecrite avec délicateſſe,

1670.

Et d'un ſtille très-élégant :
Le Déſeſpoir extravagant,
Mais quoi ! pour la raiſon ſuſdite, *
Qui ne peut être contredite,
Je n'ai pû, ni je n'oſe encor
Sur ces ſujets prendre l'eſſor.

* Voyez le commencement de cette Lettre à l'article du *Gentilhomme de Beauce*.

Comme Robinet ne marque point ſi la Comédie du *Déſeſpoir extravagant* étoit en proſe ou en vers, ni ſi elle étoit en cinq, en trois ou en un Acte, nous ſommes obligés de nous en tenir à ce qu'il en dit ; mais nous pouvons aſſurer qu'elle n'eſt point de *Subligny* ainſi qu'on l'annonce dans *les recherches des Théatres de France*.

LE GENTIL-HOMME.

GUESPIN, (*a*).

Comédie en un Acte, & en vers, de M. de VISÉ,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais. *

* C'eſt par le Privilége qu'on apprend qu'elle y fut repréſentée.

CEtte Comédie eſt ſans beaucoup d'art, les perſonnages y ſont tous épiſodiques, & les caracteres extrême-

(*a*) L'Auteur des Recherches ſur les Théatres de France, ajoute un ſecond titre, qui eſt LE CAMPAGNARD. Cette addition nous paroît ſuſpecte : l'édition qu'il cite, & qui eſt la même dont nous nous ſervons, n'a d'autre titre que celui que nous rapportons.

ment

ment chargés : cependant il faut convenir qu'elle a dû avoir du ſuccès, & que le ſujet eſt plaiſant. « Peut-être (dit M. de » Viſé) qu'il ne paroîtra pas tel ſur le » papier, ce qu'il a de plus comique con- » ſiſtant plus dans les actions que dans » les mots. Il y a un perpétuel jeu muet » dans cette Piéce, qui étant tiré du » fond du ſujet, donne un plaiſir extrê- » me à l'Auditeur, & l'on ne dit preſque » pas un vers qui ne faſſe rire dans la » repréſentation, par le chagrin qu'il » donne au Vicomte. Le papier ne peut » repréſenter ſon inquiétude, ni ſes poſ- » tures, non plus que le grand benêt de » fils de Monſieur de Boisdoüillet, dont » on ne trouvera point le rôle dans l'im- » preſſion, encore qu'on n'ait guéres vû » de perſonnages ſur la Scene qui ayent » plus fait rire. » 1670.

Le deſſein de l'Auteur étoit de peindre, (à la vérité, avec des couleurs un peu trop fortes,) le ridicule de certains Gentilshommes Campagnards. Le Vicomte de la Sablonniere, jaloux à l'excès, s'eſt retiré dans ſa Province pour éviter les compagnies. On peut juger quel eſt ſon chagrin, lorſqu'il voit fondre chez lui la nobleſſe des environs : M. de Cornanville, M. de Boisdoüillet, & ſon fils, & Meſ-

1670. ſieurs de Chante-Pie, & de Cochon-Vilain. Ces deux derniers,

Scene IX. Qui ne parlent jamais que d'amour & de flâmes,
Qui cajolent ſans ceſſe, & tourmentent les femmes,
Qu'on eſtime par-tout d'impertinens jaſeurs,
Et de tout le pays ſont les plus grands baiſeurs.

Sont par conſéquent ceux qu'il redoute davantage. Tout ceci n'eſt qu'un ſtratagéme employé par Clarice, ſœur du Vicomte, pour faire venir M. de Bois-le-Roux, qu'elle aime. Le Vicomte en eſt averti, & craignant qu'une ſœur ſi ruſée ne ſoit en état de donner des conſeils à ſa femme, pour s'en débarraſſer au plutôt, conſent à ſon mariage avec Bois-le-Roux, & prie l'aſſemblée de ſe trouver à ces nôces.

Quelque éloge que l'Auteur donne au perſonnage du grand Benêt de fils de M. de Boisdoüillet, comme toute la plaiſanterie conſiſte dans l'action, ne pouvant l'exprimer aux Lecteurs, nous avons choiſi le morceau ſuivant. C'eſt l'entrée de M. de Cornanville.

M. DE CORNANVILLE.

Au Vicomte, appercevant Lucrece.

Monſieur..... mais que d'appas! ô Dieu! la belle femme!
Ah! permettez, Monſieur, que j'embraſſe Madame. *

* *Il baiſe Lucrece, femme du Vicomte.*

1670.

LE VICOMTE.

Il appuye un peu fort.

LISETTE, *ſuivante de Lucrece.*

Je plains peu le jaloux.

LE VICOMTE *à part.*

Il n'eſt que pour baiſer, je crois, venu chez nous.

A M. de Cornanville.

Les femmes de Paris craignent d'être baiſées,
Et pour cette vertu ſont deſſus tous priſées.

M. DE CORNANVILLE.

Pour la premiere fois, je ſçai ce que je doi;
Et vous auriez ſujet de vous plaindre de moi.

LE VICOMTE.

Point.

M. DE CORNANVILLE *ſe retournant & baiſant Clarice.*

Mais....

LE VICOMTE.

Il s'accommode ici tout à ſon aiſe.

LISETTE, *comme Cornanville vient à elle pour la baiſer.*

Je ne ſuis pas, Monſieur, de celles que l'on baiſe.

M. DE CORNANVILLE *l'embraſſant.*

Ah! Madame.

1670.

LISETTE.

Ma foi je ſuis d'un rang plus bas.
Foin, il m'a fait baiſer auſſi ſes cheveux gras.

LE VICOMTE *à part.*

Puiſque pour la Servante il a de la tendreſſe,
Il s'accommoderoit auſſi de la Maîtreſſe.

LUCRECE *à Cornanville.*

Vous êtes trop civil.

LE VICOMTE *à Lucrece.*

Vous voulez trop pour vous.

LISETTE.

Ah! quel plaiſir de voir rechigner un jaloux?

M. DE CORNANVILLE.

J'ai quitté mes amis pour venir voir Madame.

LE VICOMTE.

Hé, Monſieur.

LUCRECE *à Cornanville.*

Tout de bon?

LE VICOMTE *la regardant en colere.*

Ah!

M. DE CORNANVILLE.

Oui, deſſus mon ame.
Je penſe que de loin, je viens de voir auſſi
Monſieur de Boisdoüillet, qui tire droit ici.

LE VICOMTE.

Comment, ici?

M. DE CORNANVILLE. 1670.

Du moins, il en tenoit la route.

LE VICOMTE *regardant ſa ſœur.*

Ah ! j'enrage, ... &c.

Finiſſons par un fait rapporté par l'Auteur des recherches ſur les Théatres de France. « A la premiere repréſentation » de cette Piéce, il y avoit ſur le Théatre » beaucoup de gens de condition, amis » de Viſé, qui rioient à chaque endroit : » le Parterre ne fut pas de leur avis, & » ſiffla de toute ſa force. Un des rieurs » s'avança ſur le bord du Théatre, & dit, » *Si vous n'êtes pas contens, on vous* » *rendra votre argent à la porte ; mais* » *ne nous empêchez pas d'entendre des* » *choſes qui nous font plaiſir.* Un plai- » ſant du parterre lui répondit,

Prince, n'avez vous rien à nous dire de plus ?

» Un autre ajouta.

Non, d'en avoir tant dit, il eſt même confus.

Cet Auteur, qui joint très-rarement des faits anecdotes aux titres des Piéces inſérées dans ſon Catalogue, a d'autant plus de tort d'avoir employé celui-ci, que par l'ordre chronologique de ſon Ouvrage, il devoit en ſentir la fauſſeté. Voici la preuve de notre remarque. Les deux vers qu'on met dans la bouche des

1670. deux plaiſants du parterre, ſont pris de la Scene IX. Acte IV. d'*Andronic*, Tragédie de M. de Campiſtron : le *Gentilhomme Gueſpin* parut dès l'année 1670. & la premiere repréſentation d'*Andronic* eſt du Jeudy 8. Février 1685.

LES TROMPEURS TROMPÉS, OU LES FEMMES VERTUEUSES,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. ROSIMONT,

Repréſentée ſur le Théatre Royal du Marais.

CEtte Comédie eſt meilleure que la précédente du même Auteur. Cependant, malgré le titre, nous croyons que la raillerie y eſt un peu trop forte, & que des eſprits malins pourroient interprêter peu favorablement cette intelligence des Maîtreſſes avec leurs Valets.

Damon, riche Bourgeois, eſt amoureux d'Angélique, épouſe d'Ariſte, Gentilhomme, qui eſt épris des charmes de Julie, femme de Damon. Ces deux femmes

intimes amies, ſe communiquent mutuellement les Lettres galantes de leurs amans, & complottent de leur jouer un tour. Pour les faire aiſément donner dans le piége, elles leur font dire de ſe trouver le ſoir à un rendez-vous, & de ſe déguiſer. Damon ne ſçachant où prendre un habit, prie Ariſte de lui prêter le ſien, ſous prétexte d'une partie de bal. Ariſte qui eſt dans le même cas, eſt charmé de cette demande, qui l'autoriſe à en faire une pareille à Damon. Cet arrangement fait, les deux maîtres conviennent de s'envoyer leurs habits, & pendant cet échange, ils ſont obligés d'endoſſer ceux de leurs Valets. Guſman & Fabrice revêtus des habits d'Ariſte & de Damon, rencontrent un Cabaretier à qui ils doivent de l'argent, & qu'ils ont menacé de coups de bâton. Bernard, c'eſt le nom du Créancier, croyant parler à leurs Maîtres, ſe plaint de l'inſolence des Domeſtiques. Guſman & Fabrice profitans de ſon erreur, entrent chez Angélique & Julie: va, mon ami, lui diſent-ils, nos Valets ſont des faquins, nous te les abandonnons, aſſommes-les ſi tu peux. Pendant ce temps-là, Ariſte & Damon ne voyant point revenir leurs gens, s'impatientent, & rencontrent en leur chemin ce même Cabaretier, qui trompé par l'apparence s'imagine voir ſes 1670.

1670. débiteurs, & uſe amplement de la permiſſion qu'on lui a donné.

Scene XX. BERNARD (*avec une petite lanterne*) *frape Damon, qui eſt ſous les habits de Fabrice.*

DAMON *ſe retirant dans un coin.*

Ah! juſte Ciel!

BERNARD.

J'agis par ordre de ton Maître.
Va t'en, je ſuis content. Je vois l'autre paroître;
Il n'en aura pas moins, puiſque je ſuis en train:
Il va ſentir auſſi ce que péſe ma main.

ARISTE *ſous les habits de Guſman.*

Scene XXI. Où peut être Guſman? je meurs d'impatience.

BERNARD *frappant Ariſte.*

Ah! bon payeur, voici....

ARISTE.

Quelle eſt cette inſolence?
A la force: au ſecours!

DAMON.

Au voleur, au voleur.

BERNARD *frapant.*

Ah! vos coups de bâton me tiennent trop au cœur,
Pour ne pas....

Scene derniere. ANGELIQUE. *à Julie.*

Ce ſont eux. Quel vacarme à ma porte?

BERNARD.

Meſdames, pardonnez ſi j'agis de la ſorte,

ais ce ſont vos Valets qui m'ont donné cent coups,
ui me doivent.

ANGELIQUE.

Frottez.

JULIE.

Frottez.

DAMON.

Quoi, révez-vous?

GUSMAN.

Battez-les comme il faut.

ARISTE.

Quelle eſt cette folie?
Ma femme.

GUSMAN.

Impertinent.

DAMON.

Ma femme, je vous prie....

JULIE.

Ah! c'eſt vous!

ANGELIQUE.

Ah! c'eſt vous.

JULIE.

Eh! quel habillement?

BERNARD.

Qu'ai-je fait?

ANGELIQUE.

Et d'où vient un tel déguiſement?
Vous ne répondez point.

1670.

FABRICE.

Que peuvent-ils répondre ?
Leur infidélité ſuffit pour les confondre.

GUSMAN.

Vous voilà tous les deux plaiſamment attrapés :
Vous vouliez nous tromper, & vous voilà trompés.
Bienheureux d'avoir eu des femmes vertueuſes,
Sans cela vous auriez des cornes plantureuſes,
Si foibles comme vous elles vous avoient cru.

ANGELIQUE.

Et puis, dites qu'en nous il n'eſt point de vertu :
Mais ſuffit qu'à préſent vous connoiſſez vos femmes,
Conſervez leur de même & vos cœurs, & vos ames ;
Toutes deux de concert, pour berner votre amour,
Nous les avons contraints * à vous jouer ce tour :
Et nous voulons enfin, pour punir votre crime,
Que vous les honoriez toujours de votre eſtime.

* En montrant Fabrice & Guſman.

ARISTE.

Ah ! ce ſont des coquins, qui....

ANGELIQUE.

Sans émotion,
Subiſſez, s'il vous plaît, cette punition ;

Un tel emportement n'eſt pas fort néceſſaire ; 1670.
Tout ce qu'ils vous ont fait, nous leur avons fait faire.

Nous vous pardonnons tout, mais qu'ils reſtent chez vous.

DAMON.

D'accord, mais cependant on m'a roué de coups.

ARISTE.

Et moi ?

BERNARD.

Pardon, Meſſieurs, l'habit en eſt la cauſe.

ANGELIQUE.

Il n'y faut plus ſonger, Meſſieurs, c'eſt peu de choſe.

BERNARD.

Cependant payez-moi ce qu'ils peuvent devoir.

ANGELIQUE.

On vous ſatisfera.

DAMON *à Ariſte.*

Bon ſoir, voiſin.

GUSMAN.

Bon ſoir.

1670.

LES INTRIGUES DE LA LOTERIE,

Comédie en trois Actes, & en vers, de M. de VISÉ,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais. *

* C'eſt ce qu'on apprend par le Privilége, qui eſt du 21. Septembre 1670.

LEs Comédies de M. de Viſé ont ordinairement pour ſujet une hiſtoriette, ou un Vaudeville du temps. Jamais les Loteriés n'avoient été plus à la mode.

ACTE I. SCENE IX.

On en trouve aujourd'hui dedans chaque maiſon,
On en parle à la Cour, on en parle à la Ville;
L'ignorant en raiſonne, auſſi-bien que l'habile:
On entend rétentir ce mot de tous côtés,
Dans tous les lieux publics, dans les ſociétés.

. . . . . .

ACTE II. SCENE I.

On n'entend à préſent parler que Loterie:
J'en ai trouvé d'argent, de lits, d'argenterie,
De meubles, de bijoux, de toile, de tableaux,
De vieux livres de prix, & de livres nouveaux,
D'écharpes, de liqueurs, de vins, de friandiſes,
De vieux colifichets, de vieilles marchandiſes,
D'étoffes, de beaux points, de jambons, de pâtés.
Un curieux en fait de belles raretés,

De coquilles de prix, cailloux, criſtaux, grains d'ambre. 1670.

Si vous avez beſoin d'une robe de chambre,
J'en ſçais une qui n'eſt du tout que de cela.
Et tous les gens de Cour ont mis à celle-là.

« Quoique les nouveautés (dit l'Au-
» teur dans ſa Préface) ſoient ſouvent
» bien reçues en France, j'avois lieu d'ap-
» préhender que celle-ci ne fût pas du
» nombre, & je devois craindre qu'on
» ne s'ennuyât d'entendre parler d'une
» même choſe pendant trois Actes, qui
» ne ſont pas remplis de beaucoup d'in-
» cidens. J'ai néanmoins été trompé, &
» quoiqu'on ne parlât preſque plus de
» Loterie, cette Piéce n'a pas laiſſé
» d'avoir un ſuccès raiſonnable; mais,
» à dire vrai, elle ne doit pas tout ſon
» bonheur à la Loterie. Ce n'eſt pas que
» ce ſujet ne fournit beaucoup de choſes;
» mais comme elles ſe reſſembloient trop,
» & qu'elles n'étoient pas aſſez brillantes,
» j'ai cru que, pour rendre cet ouvrage
» plus agréable, j'y devois mêler quel-
» ques caracteres nouveaux, & j'ai été
» aſſez heureux pour en trouver deux ou
» trois, qui n'avoient jamais paru ſur la
» Scene. Je ne vous en dirai rien, vous
» jugerez en liſant cette Piéce, s'ils ſont
» bien touchés ou non. »

Nous avouons que nous ſommes en-

1670. core plus ſurpris que l'Auteur du ſuccès de cette Comédie: on n'y parle que de Loterie, c'eſt le ſujet de toutes les converſations; & malgré cela, la Loterie ne ſert en aucune façon à l'intrigue. Celiane en a fait une qui doit être tirée le ſoir même. Cela attire un grand nombre de perſonnes, qui entrent, ſortent, & reviennent, ſans qu'on comprenne bien leur deſſein. Valere, amant de Clarice & de Méliſſe, la premiere fille, & l'autre niéce de Céliane, & Cléronte, amant de Méliſſe & de Clarice, profitent de cette occaſion pour voir leurs Maîtreſſes, & ſe déterminer ſur le choix. Clidamis, plus heureux qu'eux, ſe fait introduire hardiment par une intrigante, & gagne le cœur de Clarice, dont il eſt amoureux. Les deux autres amans ſe conſolent ſur l'eſpérance que la fortune les favoriſera dans la nouvelle Loterie qu'on leur vient d'annoncer.

Nous n'ajoutons qu'un mot ſur Céliane, & ſes deux filles. La premiere eſt une franche imbécille. Clarice, l'objet de ſes complaiſances, une inſolente, & une mal appriſe, & Méliſſe eſt digne d'occuper une place aux Petites-Maiſons, par ſa ſuperſtition ridicule, qu'elle pouſſe juſqu'à la folie. Voilà quels ſont ces trois caracteres que de M. de Viſé ſe

ante d'avoir inventé, & que, tels qu'ils ont, il n'a fait encore qu'ébaucher très-imparfaitement.

1670.

LA DUPE AMOUREUSE,

omédie en un Acte & en vers, par M. ROSIMONT,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

Sabelle & Lidamant s'aiment avec tendreſſe, rien ne manque à leur bonheur qu'un peu de finance. Marine, ſuivante d'Iſabelle, & Carrille, Valet de Lidamant promettent d'en tirer ſuffiſamment de Polidore, oncle de ce dernier, qui eſt amoureux d'Iſabelle, pourvu qu'on veuille les aider à le fourber. Ce vieillard eſt ſi tranſporté de joye à la vuë de ſa Maîtreſſe, qu'il ne fait pas attention que Marine fouille dans ſa poche, & en tire une bourſe de cent louis, qu'elle préſente à Iſabelle de la part de Polidore. Iſabelle fait la modeſte, & la refuſe: Marine la garde toujours, en diſant qu'elle prendra ſon temps pour la lui faire accepter. Cette badinerie, trop forte pour un avare, n'effarouche pourtant point celui-ci: il eſt tellement épris, que ni les tours qu'on lui joue, ni les conſeils de Guſman

1670. ſon Valet, qui ne manque pas de les lui faire remarquer, ne ſçauroient le déſabuſer : il ſuffit qu'Iſabelle paroiſſe un inſtant, & laiſſe parler Marine. Cette fine ſoubrette lui donne un rendez-vous : à peine eſt-il arrivé, que Carrille, ſous le perſonnage d'un Capitan Gaſcon, amant d'Iſabelle, entre affectant être de mauvaiſe humeur, & feignant de prendre Polidore, & ſon Valet, pour des Emiſſaires qui veulent corrompre ſa belle ; il les maltraite, les fouille, & trouve un écrin de diamans, qu'il met dans ſa poche, pour faire, dit-il, un préſent à ſa Maîtreſſe. Le Vieillard amoureux eſt conſolé de cet accident, par la nouvelle que Marine lui apporte qu'Iſabelle a enfin accepté le ſouper : quelque choſe que Guſman puiſſe dire, Polidore paſſe chez le Traiteur, commande un magnifique ſouper, & ordonne qu'on le porte dans la maiſon d'Iſabelle. Lorſqu'il eſt à table avec elle, Marine annonce le couſin de ſa Maîtreſſe, qui revient de l'armée avec un Officier de ſes amis. C'eſt Carrille, & Lidamant qui ſe ſont traveſtis pour jouer ces deux rôles : Carrille, qui fait celui du couſin, en cette qualité prend un air d'autorité, & demande à la couſine, qui ſont ces gens ? Ce ſont mes Domeſtiques, reprend Iſabelle ; bon, reprend Carrille, ils

ont là fort à propos. Approche, ajou-
'il, à Polidore, & viens tirer mes bot-
* La peur d'être reconnu, oblige Poli-
e à obéïr, ſans répliquer; mais com-
il eſt mal adroit, Carrille lui donne
coup de pied, & appelle Guſman. En-
e Iſabelle, Lidamant & lui ſe met-
à table, & font bonne chere aux dé-
s du pauvre imbécille, qui n'a pas
rit d'appercevoir qu'on le berne, &
donne dans un nouveau piége de
rine. Cette ſuivante lui dit en confi-
ce que ſa Maîtreſſe excédée par les
ıvaiſes façons de ſon couſin, s'eſt dé-
ninée à ſe laiſſer enlever, & va paroî-
dans le moment ſous un maſque, &
habit déguiſé. Polidore, croyant par-
à Iſabelle, met entre les mains de Car-
, qu'il prend pour elle, une donation
tous ſes biens. Carrille n'en eſt pas
ôt maître, qu'il ſe découvre, Polidore
ris, veut en vain ſe retracter: il faut
gré lui qu'il cede la belle à Lidamant,
ıu'il ſe ſoumette à la diſcrétion de ſon
eu. Lidamant en uſe très-généreuſe-
nt; il ſe contente de mille écus de ren-
en attendant la mort de ſon oncle,
e charge de payer les bons ſervices de
rine & de Carrille.

Le fonds de cette Piéce eſt comique,
conduite en eſt très-paſſable, & bien

1670.

* Le Grand a employé l'idée de cette Scene dans ſa Comédie de l'*Aveugle Clairvoyant*.

1670. ſoutenue ; c'eſt dommage que le ſujet & les perſonnages ſoient ſi peu convenables aux bonnes mœurs.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-Ballet en cinq Actes, en Proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février, ſous le titre de

DIVERTISSEMENT ROYAL,

Et à Paris, ſur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 15. Octobre 1688. (*a*)

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LE Roy donna le ſujet des *Amans magnifiques*. Deux Princes rivaux » s'y diſputent par des fêtes galantes, le » cœur d'une Princeſſe. Suivant cette idée

(*a*) La Comédie-Ballet des Amans Magnifiques ne fut point repréſentée à Paris, après l'avoir été à la Cour, Moliere ne jugea pas même à propos de la faire imprimer. Après ſa mort, ſa veuve vendit cette Piéce & quelques autres à Thierry, Libraire, qui l'imprima en 1682. avec les autres Piéces du même Auteur. Les Comédiens François firent de la dépenſe pour la mettre au Théatre, où elle parut le 15. Octobre 1688. mais elle ne fut pas goutée du Public, & elle n'eut que neuf repréſentations : la neuviéme le 31. du même mois d'Octobre. *Regiſtre de Guénégaud, année* 1688.

énérale, Moliere réunit à la hâte dans ifférens intermédes tout ce que le héatre lui pût fournir de divertiſſe-ens propres à flatter le goût de la our. (*a*) Le perſonnage de Soſtrate, t un caractere d'amant, qu'il n'avoit s encore expoſé ſur la Scene ; Cliti-as, plaiſant de Cour, eſt plus fin que 'eſt Moron, dans *la Princeſſe d'Elide.* n Aſtrologue, dont l'artifice démaſ-ué ſert à détromper les grands d'une ibleſſe, qui fait peu d'honneur à leurs mieres, dédommage en partie de la ngularité peu vrai-ſemblable d'un dé-ouement machinal. L'Auteur, qui, par s ſolides refléxions, & par ſa propre xpérience, avoit appris à diſtinguer ce ui convenoit aux différens Théatres our leſquels il travailloit, ne crut pas evoir hazarder cette Comédie ſur le héatre de Paris, il ne la fit pas même nprimer, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans

1670.

) « Le Roy qui ne veut que des choſes extraordi-ires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé donner à ſa Cour un divertiſſement qui fût com-ſé de tous ceux que le Théatre peut fournir ; & our embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner ſemble tant de choſes diverſes, SA MAJESTÉ, a oiſi pour ſujet deux Princes, qui dans le champê-ſéjour de la Vallée de Tempé, où l'on doit cé-rer la Fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une ne Princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries nt ils ſe peuvent aviſer.

Avant-propos de la Comédie des Amans magnifiques.

1670. » beautés pour ceux qui ſçavent ſe tranſ-
» porter aux lieux, aux temps, & aux
» circonſtances dont ces ſortes de diver-
» tiſſemens tirent leur plus grand prix.

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» Louis XIV. lui-même donna le ſu-
» jet de cette Piéce à Moliere. Il voulut
» qu'on repréſentât deux Princes qui ſe
» diſputeroient une Maîtreſſe en lui don-
» nant des fêtes magnifiques & galantes.
» Moliere ſervoit le Roy avec précipita-
» tion. Il mit dans cet ouvrage deux per-
» ſonnages qu'il n'avoit point encore fait
» paroître ſur ſon Théatre; un Aſtrolo-
» gue & un fou de Cour. Le monde n'é-
» toit point alors déſabuſé de l'Aſtrolo-
» gie judiciaire, on y croyoit d'autant
» plus, qu'on connoiſſoit moins la vérita-
» ble Aſtronomie. Il eſt rapporté dans
» *Vittorio Siri*, qu'on n'avoit pas man-
» qué à la naiſſance de Louis XIV. de
» faire tenir un Aſtrologue dans un ca-
» binet voiſin de celui où la Reine ac-
» couchoit; c'eſt dans les Cours que cette
» ſuperſtition regne davantage, parce
» que c'eſt-là qu'on a le plus d'inquiétu-
» de ſur l'avenir.

» Les foux y étoient auſſi à la mode,
» chaque Prince & chaque grand Sei-
» gneur même, avoit ſon fou, & les hom-
» mes n'ont quitté ce reſte de barba-
» rie, qu'à meſure qu'ils ont plus connu

1670.

es plaiſirs de la ſociété, & ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui eſt repréſenté dans Moliere, n'eſt point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princeſſe d'Elide; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La Muſique eſt de *Lully*. Cette Piéce ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvoit guéres réuſſir que par le mérite du divertiſſement, & par celui de l'à propos.

Noms des perſonnes qui ont chanté danſé dans les intermédes des *Amans agnifiques*, Comédie Ballet.

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le ſieur Eſtival*, douze Tritons antans. *Les ſieurs le Gros, Hédoüin, om, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, ernon le cadet, Rebel, Langeais, eschamps, Morel, & deux pages de Muſique de la Chapelle.* Huit Fleuves antans, *les ſieurs Beaumont, Fernon ainé, Noblet, Serignan; David, Aut, Devellois, & Gillet.* Amours channs, *quatre Pages de la Muſique de la hambre.* Huit Pêcheurs de Corail, danns, *les ſieurs Joüan, Chicanneau, eſan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, Montagne & Leſtang.* Neptune, le

1670. Roy. Six Dieux Marins, danſans, *M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, & la Pierre.*

DEUXIÉME INTERMEDE.

Trois Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André & Favier.*

TROISIÉME INTERMEDE.

Perſonnages de la Paſtorale en Muſique.

La Nimphe de la Vallée de Tempé. *Mademoiſelle des Fronteaux.*

Tircis, *M. Gaye*; Licaſte, *M. Langeais*; Menandre; *M. Fernon le cadet*, Caliſte, *Mademoiſelle Hylaire.* Deux Satyres, *Meſſieurs Eſtival & Morel*; Philinte, Berger, *le Sieur Blondel.* Climene, *Mademoiſelle de Saint Chriſtolphe.* Six Driades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.* Six Faunes, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.* Trois petites Driades, danſantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard & Thibauld.* Trois petites Faunes, danſans, *les Sieurs la Montagne, Daluſeau & Foignard.*

QUATRIÉME INTERMEDE.

Huit Statuts, danſantes, *les Sieurs*

)olivet, le Chantre, Saint André, 1670.
lagny, Leſtang, Foignard l'ainé,
)olivet fils, & Foignard le cadet.

CINQUIÉME INTERMEDE.

Quatre Pantomimes, danſans, *les ieurs Dolivet, le Chantre, Magny, Saint André.*

SIXIÉME ET DERNIER INTERMEDE.

Fêtes des jeux Pythiens.

La Prêtreſſe, *Mademoiſelle Hylaire.*)eux Sacrificateurs chantans, *Meſſieurs Faye & Langeais.* Six Miniſtres du ſarifice, portant des haches, danſans, *les ieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné & Foinard cadet.* Six Voltigeurs, *les Sieurs 'oli, Doyal, de Launoy, Beaumont, Dugard l'aîné, & Dugard le cadet.* Quatre Conducteurs d'Eſclaves, danſans, *les Sieurs le Prêtre & Jouan, les Sieurs Pean l'aîné & Joubert.* Huit Eſclaves danans, *les Sieurs Payſan, la Vallée, Peſan e cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.* Quatre hommes rmés à la Grecque, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu & des Granges.* Quatre femmes armées à la Grecque, *les Sieurs la Montagne, Leſtang, Favier le cadet, & Arnald.* Un Heraut, *le Sieur*

1670. *Rebel.* Six trompettes, *les Sieurs de la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferier.* Un Timballier, le *Sieur Daïere.* Apollon, LE ROY. Suivans d'Apollon, *M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Raynal & Favier.* Chœur de Peuples, chantans, *Meſſieurs Legros, Hedouin, Eſtival, Dom, Beaumont, Bony, Gingan l'aîné, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Gingan le cadet, Deschamps, Morel, Aurat, David, Devellois, Serignan, & quatre Pages de la Muſique de la Chapelle, & deux de la Chambre.*

On a été très-exact à marquer les noms des perſonnes qui ont chanté & danſé dans la Comédie des Amans magnifiques, & on a oublié totalement les noms des Acteurs qui ont repréſenté cette Comédie. Ce même oubli s'eſt repété dans le Livre du Ballet du Bourgeois Gentilhomme.

LES FEMMES COQUETTES, 1670.

nédie en cinq Actes, en vers;
de M. POISSON,

réſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

Ette Comédie porteroit à plus juſte titre celui du *Mari patient*, que des mes coquettes avec d'autant plus de on, que les coquettes ne paroiſſent dans une Scene de cette Piéce, & lles ne tiennent point à l'intrigue. ie, qui eſt le perſonnage dominant, oquette, imperieuſe, diſſipatrice & uſe, ſon mari, quoiqu'Italien, eſt us patient des hommes, & lui donne l'argent qu'elle lui demande. D'un e côté cette même Flavie fait la dé-, & tire d'un oncle qu'elle a de groſ-ſommes, ſur le prétexte d'en aſſiſter auvres; mais enfin cet oncle ſe cache la maiſon, & découvre la mauvaiſe luite de ſa niéce, qui eſt obligée de re ſon mari en Italie. Cette Comé-dont le ſujet eſt aſſez maigre, eſt olie par des Scenes d'un bas comi-, & ſouvent déplacé : cependant eur en parle comme d'un ouvrage

qui a eu du ſuccès, dans ſon Epître à M.
1670. le Duc de Longueville: *Monſeigneur*, lui dit-il, « Jamais coquettes n'eurent ſujet » d'être plus glorieuſes que celles-ci. Elles » ont reçu en foule les viſites de tout Pa- » ris & de toute la Cour.

Elles ont eû le ſort des belles ;
Elles ont fait dans les ruelles
Des Jalouſes, & des Jaloux :
Mais ce qui fait leur plaiſir le plus doux ;
C'eſt qu'un Prince tel que vous,
Se ſoit déclaré pour elles.

LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Comédie en vers, en cinq Actes ; de M. CORNEILLE DE LISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Comédie eſt encore plus comique que celle du baron d'Albikrac, mais il s'en faut beaucoup qu'elle ait le même mérite. Le Marquis de Lorgnac eſt trop dans le genre burleſque, & le perſonnage de la prétendue Comteſſe d'Orgueil, n'eſt qu'une copie de celui de la Montagne traveſti en Baron. Ajoutons

e des mots & des phraſes peu meſurés
· la pudeur y ſont ſouvent employés : 1670.
)endant, malgré ces défauts, cette Piéce
reſtée au Théatre, & elle y paroît de
nps en temps, mais avec peu de ſuccès ;
: ce genre de comique eſt abſolument
nbé depuis dix à douze ans.

ELLEROPHON, (a)

Tragédie de M. QUINAULT,

réſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

E dernier Ouvrage de M. Quinault
pour la Scene Françoiſe, eſt fort au-
us de Pauſanias, la marche du Théa-
en eſt plus raiſonnablement conduite,

) Nous avons dit, à l'article de la Tragédie de Pau-
s, que l'Auteur de la vie de M. Quinault, impri-
à la tête de ſon Théatre en 1715. s'étoit trompé
ettant Bellerophon avant Pauſanias, & nous croyons
voir la preuve par la date du Privilége de Bellero-
, qui eſt du mois de Février 1671. de plus, l'E-
Dédicatoire à M. le Duc de Chevreuſe ſemble
uer que cette Piéce parut peu de temps après ſa
ſentation. Voici les termes de Quinault : « Il ne
: reſte plus rien à ſouhaiter pour cet Ouvrage, après
grace que vous me faites de l'honorer de votre
otection. J'ai deſiré avec ardeur qu'il pût avoir le
nheur de vous plaire, & s'il eut manqué d'obtenir
avantage, l'applaudiſſement qu'il a reçu du Pu-
: n'auroit pas été capable de m'en conſoler. »

& les caracteres des perſonnages mieux
1670. rendus. Celui de Sténobée ſeroit à remarquer s'il ſe ſoutenoit juſqu'à la fin ; mais cette Princeſſe ſi haute & ſi diſſimulée ceſſe d'être l'un & l'autre au faux bruit de la mort de Bellerophon, & avoue à ſa rivale les moyens qu'elle a employé pour le perdre dans ſon eſprit & dans celui du Roy d'Argos. Le rôle de Bellerophon eſt à la Quinault, c'eſt-à-dire, du plus fade doucereux.

Nous ſuſpendons la ſuite de nos articles de Piéces dramatiques pour parler d'une célébre Comédienne.

Mademoiſelle DES ŒILLETS.

(N.) DES ŒILLETS, Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, ſe rendit illuſtre dans ſa profeſſion, par le talent ſupérieur qu'elle poſſédoit pour les premiers rôles tragiques. On ignore le temps qu'elle entra dans la Troupe ; elle étoit petite, & peu jolie, mais elle réparoit ces deux déſavantages par le goût & l'art de ſon ajuſtement, qui en faiſoient une autre perſonne au Théatre. Elle mourut après une aſſez longue maladie, le Samedi 25. Octobre 1670. Comme ſa mort fut célébrée par deux Auteurs, nous allons placer ici ce qu'ils ont dit de cette fameuſe Actrice.

1670.

ttre de Raimond Poiſſon, à M. de Mérille, premier Valet de Chambre de MONSIEUR.

« Monſieur, j'ai, ſur la foi des Méde-
cins, été prêt de vous régaler à Cham-
bort de la convaleſcence de Mademoi-
ſelle Des Œillets ; & puiſque vous en
êtes de retour, je vous dirai ſeulement
qu'elle eut été bien aiſe de ſatisfaire à
a paſſion qu'elle avoit de vous voir
encore.

Mais malheureuſement elle vient de mourir.
Baralis & Brayer alloient la ſecourir,
tenoient le coup ſûr, leurs remedes, leurs veilles,
ce qu'ils en diſoient, promettoient des merveilles ;
que depuis trois jours ils avoient projetté,
Nous aſſuroit de ſa ſanté :
Tous deux en la trouvant ſans fiévre,
ent qu'elle prendroit huit jours le lait de Chévre,
que celui de Vache après l'alloit guérir ;
-tout qu'il ne falloit lui donner que mi-
tiéde ;
penſe que c'étoit un excellent reméde,
is malheureuſement elle vient de mourir.

» Voilà, Monſieur, comme la mort rompe les gens, & comme elle ſe rit

1670. » des ordonnances & des pronoſtics de » ces fameux Médecins. Cette perte eſt » grande, la Des Œillets étoit une mer- » veille du Théatre, quoiqu'elle ne fut » ni belle ni jeune, elle en étoit un des » principaux ornemens.

Et juſtement on dira d'elle,
Qu'elle n'étoit pas belle au jour,
Comme elle étoit à la chandelle.
Mais ſans avoir donné d'amour,
Ni ſans être jeune ni belle,
Elle charmoit toute la Cour.

» Je m'étendrois, Monſieur, un peu » plus ſérieuſement ſur toutes les belles » qualités qu'elle poſſédoit, mais il n'ap- » partient qu'à l'illuſtre Floridor de faire » le panégirique funébre de cette grande » Actrice; & ſon épitaphe aux Auteurs » qui lui ſont obligés d'une partie de leur » gloire.

D'Octobre le vingt-cinq d'un aſſez grand matin,
L'illuſtre Des Œillets termina ſon deſtin.

Lettre en vers de Robinet, du premier Novembre 1670.

Mais quoi, la Scene de l'Hôtel,
Se voit par un deſtin cruel,
Dont elle eſt toute déſolée,
De la *Des Oeillets* dépouillée;

1670.

Cette Actrice, qui conſtamment,
Jouoit ſi naturellement,
Et d'une façon ſi divine,
Dans ſes grands rôles d'Héroïne,
Que tout chacun qu'elle y charmoit,
Sans pareille l'en eſtimoit.
La paſſion étoit pouſſée,
Par cette Actrice bien ſenſée,
Avecque tant de jugement,
Et l'art, d'ailleurs, ſi finement
Secondoit la nature en elle,
Qu'encore un coup ſans paralléle,
On la croyoit avec raiſon.
Néanmoins même, hors de ſaiſon,
N'ayant pas *quarante-neuf années*,
Bien complettes & terminées,
Samedi dernier, dans ſon lit,
Sa derniere Scene elle fit,
Mais de maniere ſi Chrétienne,
Que l'illuſtre Comédienne,
N'avoit point encor joué mieux,
Pour gagner la gloire des Cieux.
La Royale Troupe épleurée,
Et de ſa perte très-outrée,
Dimanche * accompagna ſon corps, * 26. Octobre.
Juſqu'en ſon gîte, chez les morts,
Où la douleur tira des larmes,
Qui ſembloient de liquides charmes,
De pluſieurs, & pluſieurs beaux yeux,
Entre leſquels je compte ceux,

1670.

De cette autre charmante Actrice,
Par ſes appas ſi tentatrice,
Mademoiſelle d'Ennebaut,
Que ſon papa fit comme il faut,
Pour ſur la Scene beaucoup plaire,
Ce qu'elle ſçait vraiment bien faire,
Ainſi que ſon aimable *Sœur*, *
Qu'eſtime fort le Spectateur,
Parmi la Troupe entretenue,
Dans le *Marais* ſi bien connue,
Qui travaille à des grands apprêts,
Pour cet Hyver faire florès.

* Mademoiſelle Du Pin.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet, en cinq Actes, en proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée à Chambord le Mardi 14. Octobre, * & à Paris le 29. Novembre (*a*) de la même année.

* Voyez ci-deſſous la lettre de Robinet du 18. Octobre.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LA Cour fut moins favorable au
» Bourgeois Gentilhomme (qu'elle
» ne l'avoit été aux Amans magnifiques.)

(*a*) Robinet dans ſa Lettre du 22. Novembre, annonce la premiere repréſentation du Bourgeois Gentilhomme, ſur le Théatre du Palais Royal, pour le 25. du même mois.

Elle confondit cette Piéce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV. en jugea mieux, & rassura l'Auteur, allarmé du peu de succès de la premiere représentation. (*a*) Paris fut frappé de la vérité du tableau 1670.

(*a*) « Le Bourgeois Gentilhomme fut joué pour la premiere fois à Chambord au mois d'Octobre 1670. Jamais Piéce n'a été plus malheureusement reçue que celle-là ; & aucune de celles de Moliere ne lui a donné tant de déplaisir. Le Roy ne lui en dit pas un mot à son soupet : tous les Courtisans la mettoient en morceaux. Moliere nous prend assurément pour des gues, de croire nous divertir avec de telles pauvretés, disoit M. le Duc de *** qu'est-ce qu'il veut dire avec son *halaba*, *balachou* ? ajoûtoit M. le Duc de *** le pauvre homme extravague : il est épuisé, quelque autre Auteur ne prend le Théatre, il va tomber : cet homme-là donne dans la Farce Italienne. Il se passa cinq ou six jours avant que l'on représentât cette Piéce pour la seconde fois, & pendant ces cinq jours, Moliere tout mortifié se tint caché dans sa chambre : il appréhendoit le mauvais compliment du Courtisan prévenu : il envoyoit seulement Baron à la découverte, qui lui rapportoit toujours de mauvaises nouvelles. Toute la Cour étoit révoltée.

Vie de Moliere, par Grimarest.

Cependant on joua cette Piéce pour la seconde fois. Après la représentation, le Roy, qui n'avoit point encore porté son jugement, eut la bonté de dire à Moliere ; je ne vous ai point parlé de votre Piéce à la premiere représentation, parce que j'ai appréhendé d'être séduit par la maniere dont elle avoit été représentée : mais en vérité, Moliere, vous n'avez encore rien fait qui m'ait plus diverti, & votre Piéce est excellente. Moliere reprit haleine au jugement de Sa Majesté ; & aussitôt il fut accablé de louanges par les Courtisans, qui tous d'une voix répettoient, tant bien que mal, ce que le Roy venoit de dire à l'avantage de cette Piéce. Cet homme-là est inimitable, disoit le même M. le Duc de *** ; il y a un *vis comica* dans tout ce qu'il fait, que les anciens n'ont

1670. » qu'on lui préſentoit ; (*a*) la foule impo-
» ſa ſilence aux critiques. (*b*) On recon-
» nut dans M. Jourdain un ridicule com-
» mun à tous les hommes dans tous les
» états ; c'eſt la vanité de vouloir paroître
» plus qu'ils ne ſont. Ce ridicule n'eut
» pas été ſenſible dans un rang trop bas ;
» pour faire effet ſur la Scene comique,

» pas auſſi heureuſement rencontré que lui. Quel mal-
» heur pour ces Meſſieurs, que Sa Majeſté n'eut pas
» dit ſon ſentiment la premiere fois ! ils n'auroient pas
» été à la peine de ſe rétracter, & de s'avouer foibles
» connoiſſeurs en Ouvrages. »

Vie de Moliere, par Grimareſt.

(*a*) « En effet, y a-t-il rien de plus beau, que le
» premier Acte du Bourgeois Gentilhomme ? Il devoit
» du moins fraper ceux qui jugent avec équité, par
» les connoiſſances les plus communes. Et Moliere avoit
» bien raiſon d'être mortifié de l'avoir travaillé avec
» tant de ſoin, pour être payé de ſa peine par un mé-
» pris aſſommant. Et ſi j'oſe me prévaloir d'une occa-
» ſion ſi peu conſidérable par rapport au Roy, on ne
» peut trop admirer ſon heureux diſcernement, qui n'a
» jamais manqué la juſteſſe dans les petites occaſions,
» comme dans les grands événemens. »

(*b*) « Au mois de Novembre de la même année
» 1670. que l'on repréſenta le Bourgeois Gentilhomme
» à Paris, le nombre prit le parti de cette Piéce ; cha-
» que Bourgeois y croyoit trouver ſon voiſin peint au na-
» turel ; & il ne ſe laſſoit point d'aller voir ce portrait.
» Le Spectacle d'ailleurs, quoiqu'outré, & hors du
» vraiſemblable, mais parfaitement bien éxécuté, atti-
» roit les Spectateurs ; & on laiſſoit gronder les Criti-
» ques, ſans faire attention à ce qu'ils diſoient contre
» cette Piéce. »

On prétend que Moliere a peint le caractere du Bourgeois Gentilhomme, d'après une perſonne qui avoit à peu près le même ridicule : mais lorſque l'on veut vérifier cette prétendue anecdote, on nomme vingt perſonnes différentes ; ce qui engage à croire que Moliere n'a eû que des vûes générales en compoſant ce perſonnage.

falloit que ſur le choix du perſonna- 1670.
e, il y eut aſſez de diſtance entre l'état
ont il veut ſortir, & celui auquel
l aſpire, pour que le ſeul contraſte
les manieres propres à ces deux états,
eignit ſenſiblement, dans un ſeul
point & dans un même ſujet, l'ex-
ès du ridicule général qu'on vouloit
orriger. *Le Bourgeois Gentilhomme*
emplit cet objet. On voit en même-
emps l'homme & le perſonnage, le
naſque & le viſage, tellement mis en
ppoſition d'ombres & de lumieres,
u'on démêle toujours ce qu'il eſt, &
e qu'il veut paroître. Le ſens droit de
Madame Jourdain, la complaiſance in-
éreſſée de Dorante, la gayeté ingénue
le Nicole, le bon eſprit de Lucile, la
noble franchiſe de Cléonte, la ſubtilité
econde de Covielle; & la burleſque
anité des différens maîtres d'arts & de
ciences, jettent encore un nouveau
our ſur le caractere de M. Jourdain;
il reçoit de tout ce qui l'environne, une
nouvelle eſpece de ridicule qui rejaillit
ſur lui, & de lui ſur tous les états de la
vie. La cérémonie Turque, à laquelle
Cléonte ne devroit pas ſe prêter, a pû
paſſer à la faveur de la beauté de la
Muſique, * & de la ſingularité du ſpec-
tacle.

* Elle eſt de Lully.

1670. Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» Le Bourgeois Gentilhomme eſt un » des plus heureux ſujets de Comédie, » que le ridicule des hommes ait jamais » pû fournir : la vanité, attribut de l'eſ- » péce humaine, fait que des Princes » prennent le titre de Rois, que les grands » Seigneurs veulent être Princes, & com- » me dit la Fontaine :

Tout Prince a des Ambaſſadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

» Cette foibleſſe eſt préciſément la même » que celle d'un Bourgeois qui veut être » homme de qualité ; mais la folie du » Bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, » & qui puiſſe faire rire au Théatre : ce » ſont les extrêmes diſproportions des » manieres & du langage d'un homme, » avec les airs & les diſcours qu'il veut » affecter, qui font un ridicule plaiſant. » Cette eſpéce de ridicule ne ſe trouve » point dans des Princes, ou dans des » hommes élevés à la Cour, qui cou- » vrent toutes leurs ſottiſes du même air, » & du même langage ; mais ce ridicule » ſe montre tout entier dans un Bour- » geois élevé groſſiérement, & dont le » naturel fait à tout moment un contraſte » avec l'art dont il veut ſe parer. C'eſt » ce naturel groſſier qui fait le plaiſant » de la Comédie ; & voilà pourquoi ce

'eſt jamais que dans la vie commune
ju'on prend les perſonnages comiques. 1670.
.e Miſantrope eſt admirable, le Bour-
;eois gentilhomme eſt plaiſant.

Voici le compte que Robinet ren-
lit de la repréſentation du Bourgeois
Gentilhomme à Chambord.

ettre en vers, du 18. Octobre 1670.

Les deux Majeſtés, à Chambord,
Ont reçu tout de plein abord,
Harangues mauvaiſes ou bonnes,
Des plus Magiſtrales perſonnes.
Et depuis ce jour, profitans
Tant qu'elles peuvent du beau temps,
S'y ſont comme il faut diverties,
Notamment en pluſieurs parties
De chaſſe; illec en bonne foi,
Plus qu'ailleurs, un plaiſir de Roy.
Mardi, (*a*) Ballet & Comédie, * * Le Bourgeois Gentilhomme.
Avec très-bonne mélodie,
Aux autres ébars ſuccéda,
Où tout, dit-on, du mieux alla,
Par les ſoins des deux grands Baptiſtes, (*b*)
Originaux, & non copiſtes,
Comme on ſçait, dans leur noble emploi,
Pour divertir notre grand Roi.

a) Par la date de la lettre de Robinet, on voit que Mardi étoit le 14. Octobre : ce qui nous indique irement celle de la premiere repréſentation du rgeois Gentilhomme à Chambord.

b) Lully s'appelloit Jean-Baptiſte, & Moliere pareille-nt.

1670. *Lettre en vers de Robinet, du 15. Novembre 1670.*

J'ajoute encore, pour la fin
Qu'à Verſailles, & qu'à Saint Germain,
La Cour s'eſt des mieux divertie :
Ma Muſe étant bien avertie
Par un Officieux mortel,
Que les grands Acteurs de l'Hôtel, *
Audit Verſailles ont fait merveilles,
Charmant les yeux & les oreilles.
Et que ceux du *Palais Royal*,
Chez qui *Moliere* eſt ſans égal,
Ont fait à Saint Germain de mêmes,
Au gré des Portes-Diadêmes,
Dans le régale de Chambord,
Qui plût alors beaucoup encor,
Et qu'ici nous aurons en ſomme,
Sçavoir le *Bourgeois Gentilhomme*,
Lequel eſt un ſujet folet,
De Comédie & de Ballet.

* De Bourgogne.

Dans la Lettre ſuivante du 22 Novembre, Robinet après avoir annoncé la premiere repréſentation de la Tragédie de *Berenice*, de M. Corneille l'aîné, (1) ajoute :

Sur le Théatre de *Moliere*;
Et que par grace ſinguliere,
Mardi, (2) *l'on y donne au Public*,
De bout en bout, & ric à ric,

(1) Voyez ci-deſſous l'article de cette Piéce.

(2) 25. Novembre.

1670.

Son charmant *Bourgeois Gentilhomme*,
C'eſt-à-dire, preſque tout comme,
A Chambord, & dans Saint Germain,
L'a vû notre grand Souverain :
Et même avec des Entrées
De Ballet, des mieux préparées,
D'harmonieux & grands concerts,
Et tous les ornemens divers,
Qui firent de ce gay régale,
La petite oye à la Royale.
J'ajoute encor briévement,
Qu'on doit alternativement,
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de juſtice,
Et *le Gentilhomme Bourgeois.*
L'on pourra donc comme je crois,
Beaucoup ainſi ſe ſatisfaire.

Noms des perſonnes qui ont chanté danſé dans le Bourgeois Gentilhom-, Comédie Ballet, aux repréſenta-ns de Chambord & de Saint Germain Laye.

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Muſicienne, *Mademoiſelle Hy-re.* Un Muſicien, *le ſieur Langeais.* ond Muſicien, *le ſieur Gaye.* Dan-rs, *les Sieurs la Pierre, Saint André Magny.*

1670.

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Iſaac, Magny & Saint-André.*

DANS LE TROISIÉME ACTE.

Six Cuiſiniers, danſans, (*les mêmes Danſeurs du ſecond Acte.*)

DANS LE QUATRIÉME ACTE.

Un Muſicien, *le Sieur de la Grille.* Second Muſicien, *le Sieur Morel.* Troiſiéme Muſicien, *le Sieur Blondel.*

Cérémonie Turque.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chiacheron.* (*a*) Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.* Turcs aſſiſtans du Muphti, *les Sieurs Le Gros, Eſtival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deſchamps, Langeais & Gaye.* Turcs aſſiſtans du Muphti, danſans, *les Sieurs Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Beauchamp, Chicanneau.*

(*a*) Il y a tout lieu de croire que *le Sieur Chiacheron* n'eſt qu'un nom emprunté, ſous lequel le fameux *Lully* repréſenta pluſieurs fois devant le Roy, le rôle du Muphti, & même peu de jours devant ſa réception à la Charge de Sécretaire du Roy. Voyez la vie de Quinault, à la tête du Théatre de cet Auteur.

DANS

ANS LE CINQUIÉME ACTE. 1670.

Ballet des Nations.

remiere entrée, un donneur de Livres, ıſant, *le Sieur Dolivet.* Importuns ıſans, *les Sieurs Saint André, la rre & Favier.* L'homme du bel air, ieur *le Gros.* Second homme du bel , *le Sieur Rebel.* Une femme du bel ..... Seconde femme du bel air. .... Un Gaſcon, *le Sieur Gaye.* Se- d Gaſcon, *le Sieur Gingan le cadet.* Suiſſe, *le Sieur Philbert.* Un vieux ırgeois babillard, *le Sieur Blondel.* e vieille Bourgeoiſe babillarde, *le ur Langeais.* Troupe de Spectateurs ntans, *les Sieurs Eſtival, Hédouin, rel, Gingan l'aîné, Fernon, Des- mps, Gillet, Bernard, Noblet, qua- Pages de la Muſique.* Filles coquettes, *Sieurs Jannot, Pierrot, Renier, un e de la Chapelle.*

econde entrée. Un Eſpagnol chan- :, *le Sieur Morel.* Second Eſpagnol ntant, *le Sieur Gillet.* Troiſiéme Eſ- nol chantant, *le Sieur Martin.* Eſpa- ls danſans, *les Sieurs Dolivet, le ntre, Bonnard, Leſtang, Iſaac & bert.* Deux autres Eſpagnols danſans, *Sieurs Beauchamp & Chicanneau.*

roiſiéme entrée. Une Italienne chan- :e, *Mademoiſelle Hylaire.* Un Italien,

1670. chantant, *le Sieur Gaye.* Scaramouches danſans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu.* Trivelins, danſans, *les Sieurs Magny & Foignard le cadet.* Arlequin, *le Seigneur Dominique.*

Quatriéme entrée. Poitevins, chantans & danſans, *les Sieurs la Grille & Noblet.* Poitevins, danſans, *les Sieurs la Pierre, Favier & Saint André.* Poitevines danſantes, *les Sieurs Fors, Foignard & Favier le jeune.* Les huit Flutes, *les Sieurs Deſcoûteaux, Piéche le fils, Philidor, Boutet, du Clos, Plumet, Foſſart & Nicolas Hottere.*

BÉRÉNICE,

Tragédie de M. RACINE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21. Novembre.

CE fut MADAME, (Henriette d'Angleterre) qui engagea M. Racine à traiter le ſujet de Bérénice. * Lorſque cette Tragédie parut, elle excita l'envie & les critiques de beaucoup de perſonnes, malgré tous les applaudiſſemens de la Cour & de la Ville, qui rendirent juſtice au mérite de cette Piéce. Nous allons rendre compte de la critique de Bérénice

* Voyez ci-deſſous, l'article de *Tite & Bérénice*, de M. Corneille l'aîné.

r l'Abbé de Villars qui eſt la plus vive
toutes celles que ce Poëme dramatique
ſuya. Voici de quelle façon cet Abbé
xprime. 1670.

Critique de Bérénice, de M. Racine, par l'Abbé de Villars.

« Nous avons été juſqu'ici les dupes
le Corneille, & Corneille lui-même
eſt la dupe des anciens prétendus Maî-
tres du Théatre. Il lui ſera permis de
ſe rompre la tête à nous compoſer des
Piéces dans toutes les regles, & de s'ac-
querir notre admiration par les formes;
mais ni lui, ni ſes partiſans, (car il me
ſemble qu'il en a beaucoup,) ne trou-
veront pas mauvais, s'il leur plaît, que
j'aye été enchanté à la ſeconde repré-
ſentation que j'ai vuë de Bérénice de
l'Hôtel de Bourgogne, que j'y aye pleu-
ré copieuſement à l'exemple d'une fem-
me de qualité, & enfin que je n'aye
pas été d'avis que cette Piéce n'eſt pas
bonne, parce que les regles du Théatre
y ſont mal obſervées. Je veux grand
mal à ces regles, & je ſçai fort mau-
vais gré à Corneille de me les avoir
appriſes dans ce que j'ai vû de Piéces
de ſa façon; j'ai été privé, à la premiere
fois que j'ai vû Bérénice à l'Hôtel de
Bourgogne, du plaiſir que je voyois que
prenoient ceux qui ne les ſçavoient pas;
mais je me ſuis raviſé le ſecond jour,
j'ai attrapé M. Corneille, j'ai laiſſé *meſ-*

1670. » *demoiſelles les regles* à la porte, j'ai vû la
» Comédie, je l'ai trouvée fort affligean-
» te, & j'y ai pleuré comme un ignorant.
» Le premier jour j'avois été choqué
» de voir d'abord ouvrir le Théatre par
» le Prince de Comagéne, qui nous ve-
» noit avertir qu'il s'en alloit, parce que
» Titus épouſoit ce jour-là Bérénice. Je
» trouvois mauvais que la Scene ne s'ou-
» vrit pas plus près de la cataſtrophe.....
» Si cet Antiochus eut ouvert le Théatre,
» en diſant qu'il a ſçû que Titus veut ren-
» voyer Bérénice, ce qu'il dit n'eût pas
» été ſi éloigné de la cataſtrophe. Le con-
» fident eût pû lui inſpirer de demander
» la Reine à l'Empereur, & là-deſſus
» s'étendre ſur les hauts faits d'Antiochus
» à Jéruſalem, qui pouvoient le mettre
» en droit de prétendre à cette récom-
» penſe. Il n'en eût pas moins fait ſa dé-
» claration à Bérénice, & tout ce qu'ils
» diſent de tendre eût pû ſubſiſter. Il eût
» pû enſuite faire preſſentir à la Reine
» l'inconſtance de Titus, & ainſi cet
» Acte n'eut pas été hors d'œuvre, com-
» me il eſt, & le contraſte y eut pû
» contribuer au nœud & au dénoue-
» ment; & l'on ne l'eût pas regardé dès-
» lors comme un Acteur inutile, qui
» n'eſt introduit que pour faire perdre du
» temps, & pour donner un rôle ennuyeux

& vuide au *mari de la Champmeſlé.* 1670.

» Cet Empereur, dont l'Hiſtoire éleve
a gloire juſqu'au ciel, ce Titus de qui
e grand cœur & les vertus étoient les
élices de l'univers, ce Titus en qui
'on voit ſur le Théatre tant de com-
nencemens de ſentimens héroïques,
uoiqu'il ſoit déja avancé en âge,
uiſqu'il a l'humilité de nous faire ſa
onfeſſion (de peur que nous ayons
rop bonne opinion de lui;) qu'il a laiſ-
é corrompre ſa jeuneſſe à la Cour de
Neron, où il nous fait ſouvenir en effet
u'il jouoit honnêtement ſon rôle; ce
rand homme ſe laiſſe néanmoins ſi fort
aîtriſer à l'amour, qu'il veut bien
u'on ſçache que du vivant de ſon pere,
. deſiroit d'être à ſa place: quand il
erd ce pere, il s'enferme huit jours,
ous prétexte de douleur ſolemnelle; il
ait tout pour l'amour, & rien pour ſon
onneur; il oublie les loix de l'amitié,
i paſſion le ramene à l'enfance, & il
beſoin d'un Pédagogue qui l'encou-
age, & qui le redreſſe; l'amour le rend
ourd, & l'empêche d'entendre ce que
aulin dit qu'il va appeller le Sénat à
on ſecours; ce que les Spectateurs en-
ndent pourtant, quoiqu'ils en ſoient
ien plus éloignés que lui. Il n'oſe par-
r à ce qu'il aime, & quand il oſe lui

1670. » parler, il n'a point de bonnes raiſons à
» lui dire ; il allégue des éxemples odieux
» à l'amante, peu agréables aux Specta-
» teurs, & mal propres à excuſer ſon in-
» conſtance, & ſes parjures.

» La Reine Bérénice eſt auſſi le mo-
» déle accompli du déréglement d'une
» paſſion emportée. L'amour qu'elle a
» pour Titus eſt ſi extraordinaire, qu'elle
» a voulu durant cinq années donner à
» l'amoureux Antiochus le déplaiſir de lui
» en faire confidence, ſous ombre d'ami-
» tié ; elle eſt ſi inſenſée, qu'elle ne voit
» pas combien ce procédé eſt bizarre,
» peu honnête & peu néceſſaire : le jour
» qu'elle doit épouſer Titus, elle cher-
» che ce Roy pour lui ouvrir ſon cœur,
» & l'amour lui ôtant la mémoire, elle
» s'étonne qu'il l'aime, s'irrite qu'il le lui
» diſe avant que de partir, & le laiſſe
» aller ſans lui faire aucune honnêteté.
» Cet amour, après lui avoir fait oublier
» ce qu'elle doit aux hommes, ne la laiſſe
» pas ſouvenir de ſa Religion ; elle devient
» Payenne, & la Juive ne parle que des
» Dieux & des immortels : ayant ou-
» blié Dieu, elle en oublie la Loi, ſe ré-
» ſout à mourir déſeſpérée, & l'annonce
» à ſon ingrat par un poulet funébre.
» Pitoyable dénouement d'une pitoyable
» avanture ! Elle fait à Titus un legs pieux

e ſes cendres, & pourvû qu'elles ſoyent
vec les cendres de ſon amant, elle eſt 1670.
onſolée de tout ce qui peut lui arriver
u côté de Dieu. Cela s'appelle expri-
ner les effets d'une paſſion emportée,
c on ne peut aſſurément y rien ajouter.
» Il n'y a rien tel quand on va à la
Comédie, que de ſe dépouiller de l'eſ-
rit de critique, rien n'y trouble le plai-
ir que l'on y prend..... Le premier
our mon humeur critique me rendit
n très-méchant office, je m'allai met-
re en tête que le Roy de Comagéne
toit plus honnête homme que Titus,
c j'en eus plus de pitié que de cet Em-
ereur. La diſcrétion & la généro-
ité de ſon amour me faiſoient préférer
e Prince à l'amant timide qui n'oſoit
xécuter ce qu'il avoit promis à une
Reine, & juré durant cinq années en-
ieres; & qui n'en étoit empêché que
ar la crainte du Sénat, en un temps
ù les Empereurs étoient hors de Page.
» Il eſt vrai que le Poëte habile, qui
'ignoroit pas la foibleſſe du Sénat, a
oulu l'accompagner des Conſuls, & a
ort judicieuſement falcifié l'Hiſtoire en
e point, en ſuppoſant que Veſpaſien,
'année de ſa mort, n'étoit pas Conſul
vec ſon fils Titus, & que par conſé-
uent le jour que Bérénice eſt renvoyée,

1670. » il y avoit à Rome d'autres Conſuls ;
» mais comme j'étois perſuadé que cela
» choquoit l'Hiſtoire, je ne goutois pas
» l'artifice de cette invention, je n'en
» eſtimois pas l'Empereur moins abſolu,
» & je n'en euſſe pas moins eu de pitié
» de Bérénice, ſi elle ne s'en fut pas ren-
» due indigne par ſon peu de religion,
» par ſa fureur immodérée, & par le peu
» de pudeur que ſa paſſion lui laiſſoit, ce
» qui me paroiſſoit mériter de plus gran-
» des peines que celle dont elle ſe plai-
» gnoit. J'étois bien aiſe que Bérénice
» fut châtiée, du moins par le trouble de
» ſon ame, je mépriſois le foible Titus,
» & je ne plaignois qu'Antiochus. J'en-
» rageois donc qu'Antiochus ſortit après
» la cataſtrophe plus malheureux qu'il
» n'étoit venu, & que Titus terminât
» l'affaire par une extravagance, & que
» Bérénice, au lieu de ſe percer le ſein,
» s'amuſât à compoſer un Madrigal. Je
» trouvois bien que tout cela étoit im-
» prévû, & qu'aucun des Spectateurs ne
» s'y attendoit. Qui eut penſé, lorſqu'An-
» tiochus vint prier l'Empereur d'aller
» empêcher la Reine de ſe tuer, jurant
» qu'il y avoit fait ſes efforts, & qu'il n'y
» avoit que Titus au monde qui la pût
» ſauver ? Qui eût cru que Titus, ayant
» refuſé d'y aller ſur ce qu'il avoit à par-

» ler

er aux Conſuls imaginaires ; & ayant aiſſé la commiſſion à Antiochus ? & ce Roy, par des raiſons inconnues, ayant trouvé plus à propos de demeurer ſur le Théatre, & de s'évaporer en exclamations pour donner tout loiſir à ſa Maîtreſſe de s'abandonner au déſeſpoir ? Qui ſe fût attendu que tout cela dût aboutir à un billet doux ! 1670.

» Les Comédiens ont été d'avis de ſupprimer ce billet funébre, à la ſeconde repréſentation, (*a*) je crois qu'ils » ont eu tort, du moins le Spectateur » voyoit-il par-là quel étoit le texte de » la froide & longue harangue que Titus fait à Bérénice, & le ſujet de la » chaude & prompte réſolution qu'il » prend de ſe tuer. On ne ſçauroit aſſez » faire connoître la cauſe d'un deſſein ſi

(*a*) Ce paſſage nous apprend un fait anecdote ſur la Tragedie de Bérénice. M. Racine ſupprima la lecture du Billet dont on parle ici, & dans la Piéce telle qu'on la repréſente, Titus lit tout bas une lettre, que Bérénice tenoit, & qu'il lui a arrachée.

BÉRÉNICE.

ACTE V. SCENE V.

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire,
Voilà de votre amour tout ce que je déſire.
Liſez, ingrat, liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi ? ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême ?
Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime,
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir ? &c.

1670. » imprévu, & ſi peu vrai-ſemblable. C'eſt
» par cet endroit ſeulement que la ſecon-
» de repréſentation m'en a moins plû que
» la premiere..... Ainſi, ſauf meilleur avis,
» les Comédiens feront bien de rétablir le
» Madrigal.

S'ils s'aviſent de retrancher à leur gré
» les Madrigaux de cette Piéce, ils la ré-
» duiront à peu de vers. L'Auteur a trouvé
» à propos, pour s'éloigner du genre
» d'écrire de Corneille, de faire une Piéce
» de Théatre, qui depuis le commence-
» ment juſqu'à la fin, n'eſt qu'un tiſſu ga-
» lant de Madrigaux & d'Elégies; & cela
» pour la commodité des Dames, de la
» jeuneſſe, de la Cour, & des Faiſeurs
» de Recueil de Piéces galantes.

» Il ne faut donc pas s'étonner s'il
» ne s'eſt pas mis en peine de la liaiſon
» des Scenes, s'il a laiſſé pluſieurs fois
» le Théatre vuide, & ſi la plupart des
» Scenes ſont peu néceſſaires. Le moyen
» d'ajuſter tant d'Elégies & de Madrigaux
» enſemble, avec la même ſuite que ſi
» l'on eut voulu faire une Comédie dans
» les regles. On ſe ſoucie bien dans le
» monde, ſi une Scene eſt néceſſaire,
» pourvu qu'elle exprime tendrement &
» naturellement quelque ſentiment dé-
» licat. Qu'importe aux Dames, qu'un
» Auteur porte le Cothurne ou le Brode-

n, pourvu qu'elles pleurent, & que
emps en temps elles puiſſent s'écrier, 1670.
'a eſt joli ! Toute cette Piéce, ſi l'on
prend bien garde, n'eſt que la ma-
e d'une Scene, où Titus voudroit
tter Bérénice ; l'amante en ſeroit
rrie, & ſe voudroit tuer ; l'Empe-
r la ménaceroit de ſe tuer lui-même,
elle ſe tuoit ; & Bérénice, afin de
voir pas le déplaiſir de voir en l'au-
monde l'ombre de ſon ingrat, ai-
roit mieux vivre, & prendre congé
ur la Paleſtine. N'eſt-il pas plus
roit ſans s'aller embarraſſer d'inci-
ns d'avoir ménagé cette Scene, &
n avoir fait cinq Actes..... ſans le
ince de Comagéne, qui eſt naturel-
nent prolixe en lamentations & en
éſolutions, & qui a toujours un *tou-
ois* & un *hélas de poche*, pour amu-
le Théatre ; il eſt certain que cette
aire s'expédieroit en un quart d'heu-
, & que jamais action n'a ſi peu du-
.....ce 17 Novembre 1670.
tte Critique de l'Abbé de Villars,
ſſez judicieuſe en quelques endroits,
l'envie & la prévention y dominent
coup. Madame de Sévigné en fit
ge, mais l'eſprit ſupérieur de cette
ne ne l'empêchoit pas d'être ſouvent
goût ſingulier. Nous allons rappor-

1670.

ter ſes termes : « * Je voulus hier pren-
» dre une petite doſe de morale, je m'en
» trouvai aſſez bien, mais je me trouve
» encore mieux d'une petite critique con-
» tre la Bérénice de Racine, qui me pa-
» rut fort plaiſante & fort ſpirituelle.
» C'eſt l'Auteur des Silphides, des Gno-
» mes & des Salamandres. Il y a cinq ou
» ſix petits mots qui ne valent rien du
» tout, & même qui ſont d'un homme
» qui ne ſçait pas le monde. Cela fait de
» la peine ; mais comme ce ne ſont que
» des mots en paſſant, il ne faut point
» s'en offenſer : je regarde tout le reſte,
» & le tour qu'il donne à ſa critique, &
» je vous aſſure que cela eſt très-joli.

* Lettre de Madame de Sévigné, Tome premier page 381.

» Subligny, après avoir ſi vivement
» attaqué Racine dans ſa critique d'An-
» dromaque, voulut être le défenſeur de
» Bérénice. Sa réponſe à l'Abbé de Vil-
» lars ſe laiſſe lire avec plaiſir. Cet Abbé
» a daté ſa Critique du 17 Novembre
» 1670. quoique la Tragédie n'eût été
» jouée pour la premiere fois que le 21
» du même mois. Subligny profita de
» cette mépriſe pour badiner agréable-
» ment, » il faut l'écouter parler, il s'adreſſe à l'Abbé de Villars.

Recueil de Critiques pour & contre les Tragédies de Corneille & de Racine.

» J'ai vû votre Critique de Bérénice ;
» je l'ai luë d'un bout à l'autre, tout en
» eſt miraculeux ; il n'eſt pas juſqu'à la

Réponſe à la Critique de Bérénice, par Subligny.

» date qui ne tire une exclamation de
» ceux qui la liſent ; il eſt vrai qu'elle a
» quelque choſe de ſurprenant, *on ne*
» *commença à jouer Bérenice que le* 21
» *Novembre de l'an paſſé*, * & vous
» avez daté votre Critique du 17 du mê-
» me mois. Vous ne ſçauriez croire les
» effets merveilleux que cela produit dans
» l'eſprit de vos Lecteurs ; les uns vous
» regardent comme un Prophete qui voit
» les choſes à venir comme des choſes
» préſentes..... d'autres croyent que vous
» êtes Sorcier..... pour moi qui juge mieux
» de votre génie, je n'ai garde de croire
» que vous ſoyez un Magicien, & j'au-
» rois plutôt de vous toute autre penſée.

1670.

* Subligny ne fit paroître ſa Réponſe qu'en 1671.

» Vous avez fait un Livre * qui m'a
» trop bien appris à ne point attribuer à
» la Magie tout ce qui n'eſt pas ordinaire,
» & depuis que je ſçai que dans les élé-
» mens il y a de certains Meſſieurs & de
» certaines Dames qui font de petits
» tours très-commodes pour leurs amis,
» je n'accuſe plus les Démons des choſes
» que vos Sylphes & vos Sylphides peu-
» vent faire facilement. Je ſçai la com-
» modité que vous avez de voir les Piéces
» avant qu'on les repréſente. Les Comé-
» diens qui ont joué Bérénice, n'ont ſans
» doute pas prétendu ſe rendre reſpon-
» ſables des apparitions qui peuvent arri-

* Le Comte de Gabalis.

» ver à une imagination *éxaltée* comme
1670. » la vôtre, lorſqu'ils nous ont dit que
» cette Tragédie paroiſſoit pour la pre-
» miere fois ſur leur Théatre, peuvent-
» ils empêcher une troupe de Sylphes,
» que nous ne voyons point, de faire
» une maſcarade inviſible pour une par-
» tie de divertiſſement, & de prendre
» chacun tel viſage que bon lui ſemblera,
» avec des habits convenables pour ve-
» nir dans la chambre d'un homme de
» leur connoiſſance, jouer une Tragédie
» dont ils auront appris chacun leur rôle,
» à meſure que M. Racine en faiſoit les
» vers.

Après ce début, Subligny entre en matiere; il répond & combat la Critique de l'Abbé de Villars; nous allons rapporter les endroits les plus marqués de cette réponſe: « Je trouve, comme vous,
» (dit toujours Subligny à l'Abbé de Vil-
» lars,) que ſi le Roy de Comagéne eut
» ouvert le Théatre, en diſant qu'il a ſçu
» que Titus veut renvoyer Bérénice, ou
» ſi on eut commencé par le ſecond Acte
» (comme vous dites encore,) la ca-
» taſtrophe n'eut pas été ſi éloignée; il
» eſt certain que ſi on eut voulu l'appro-
» cher encore davantage, on n'avoit
» qu'à commencer par le dernier Acte.
» On ſçait bien qu'Ariſtote eſt contraire

» à cela, & que ſes Partiſans y euſſent
» trouvé à redire..... mais vous vous
» ſouciez bien d'Ariſtote; il ne ſçavoit
» pas faire des vers, comme a fort bien
» dit un des plus habiles connoiſſeurs que
» vous ayez de votre parti. Qu'il ſe con-
» tente que les anciens Poëtes ayent ſuivi
» ſes regles, & qu'il laiſſe en repos ceux
» de notre ſiécle. 1670.

» Ce n'eſt pas que vous ne ſçachiez
» fort bien les regles. Il y en a une preu-
» ve inconteſtable dans votre Critique,
» en cet endroit où vous dites *que vous*
» *les avez laiſſées à la porte*: car tout le
» monde raiſonne de la ſorte en votre fa-
» veur: puiſqu'il les a laiſſées, il falloit
» qu'il les eut. Voyez à quoi ſert un mot?
» Si vous n'aviez mis cela, il ne falloit
» qu'un incrédule pour nier que vous en
» euſſiez jamais eu la connoiſſance; &
» vous pouvez même avoir préſentement
» tel ennemi qui dira que vous n'avez
» jamais été fort familier avec ces regles,
» fondé ſur les circonſpections que vous
» gardez avec elles, & ſur le traitement
» reſpectueux que vous leur faites en les
» appellant *Meſdemoiſelles*.

» J'admire cependant votre honnêteté
» & votre courage à blâmer les défauts
» juſques dans un Empereur. Il faut que
» je vous imite, & que je me ſcandaliſe,

1670. » comme vous, que Titus ne veuille pas
» ſçavoir pour quel ſujet Antiochus quitte
» ſa Cour. Cela n'eſt point de la civilité.
» Ce n'eſt pas aſſez de lui demander
» pluſieurs fois, ce n'eſt pas aſſez de le
» preſſer la-deſſus, comme il fait au com-
» mencement du troiſiéme Acte, il fal-
» loit le mettre à la torture pour le faire
» parler....Au lieu de tout cela, il s'amuſe
» à ſonger à ſon amour, dont vous l'ac-
» cuſez fort judicieuſement quand vous
» dites, *qu'il fait tout pour ſa paſſion,*
» *& rien pour ſon honneur.* Les petits
» eſprits.....s'imaginent que quand il ſe
» ſépare de Bérénice, quand il eſt inſen-
» ſible à ſes larmes, quand il a des dure-
» tés pour elle, qui lui font dire à lui-
» même que c'eſt un Barbare, ils croyent
» que c'eſt *pour ſon honneur ;* mais vous
» êtes trop fin pour vous laiſſer tromper
» à cela..... il eſt bien certain que ces
» deux vers que vous attribuez à *l'humi-*
» *lité* de Titus, cette *confeſſion* (pour
» parler en vos termes,) de n'avoir pas
» été ſi honnête homme qu'il eſt, eſt un
» effet de ſon amour ; il dit qu'avant
» d'avoir vû Bérénice, il paſſoit ſa jeu-
» neſſe dans la Cour de Neron, comme
» il voyoit les autres la paſſer ; mais
» qu'ayant vû cette Reine, il tâcha de ſe
» rendre honnête homme ; pour lui plaire,

» il entreprit le bonheur de mille malheu- 1670.
» reux, il ſe fit aimer de tout le monde,
» pour ſe faire aimer de ſa Maîtreſſe.
» J'euſſe cru qu'il ne diſoit cela que pour
» nous faire voir l'obligation qu'il avoit
» à Bérénice, & pour nous toucher de
» pitié, en nous repréſentant qu'il étoit
» obligé de ſe ſéparer d'une amante à qui
» il étoit redevable de ſa gloire, ſi vous
» ne m'appreniez qu'il le dit pour nous
» empêcher d'avoir trop bonne opinion
» de lui.

Subligny releve enſuite l'Abbé de Villars au ſujet du perſonnage de Bérénice. Paſſons à un autre article où ce dernier ſe formaliſe des pleurs que Titus répand en ſe ſéparant de Bérénice. Voici comment ſon Antagoniſte lui répond.

» Je porte envie à cette grandeur d'ame
» héroïque, qui vous met au-deſſus de
» l'humanité, & qui fait que vous vous
» choquez des pleurs d'un Empereur.....
» M. Racine vous auroit bien plû davan-
» tage s'il avoit fait comme M. Corneille,
» & qu'au lieu de faire pleurer Tite, il
» nous l'eut repréſenté comme l'effroi du
» genre humain, comme un mangeur de
» petits enfans, qui n'avoit qu'à mettre
» un pied devant l'autre, & dire un mot
» un peu plus haut qu'à l'ordinaire, pour
» faire trembler tout le monde de bout

» en bout. Il eſt vrai qu'on eût dit de lui
1670. » ce qu'on a dit de M. Corneille, qu'il
» a voulu copier ſon Tite ſur notre in-
» vincible Monarque, & qu'il y a très-
» mal reuſſi, comme on voit par la com-
» paraiſon qui en a été faite en ces vers : »

Tite, par de grands mots, nous vante ſon mérite ;
Louis, fait parler cent exploits inoüis :
Et ce que Tite, dit de Tite,
C'eſt l'Univers entier qui le dit de Louis.

Subligny paſſe au jugement que l'Abbé de Villars a porté des vers de la Tragédie de Bérénice qu'il appelle *un tiſſu galant de Madrigaux & d'Elégies, depuis le commencement juſqu'à la fin.* Il approuve ironiquement cette déciſion, & cite à l'Abbé des vers où l'amour eſt ſubordonné à des ſentimens vraiment héroïques, & termine ainſi ſa réponſe.

» Il n'y a qu'une ſeule choſe qui me
» chagrine, & qui doit auſſi vous cha-
» griner. C'eſt que le Roy a été content
» de Bérénice, lui dont l'approbation eſt
» trop glorieuſe pour un Auteur, & dont
» le ſeul plaiſir eſt l'unique but de l'am-
» bition des Poëtes les plus ambitieux qui
» ſoient en France. Tout ce qu'on peut
» faire là, c'eſt de dire qu'il n'a trouvé
» cette Piéce à ſon goût, que pour ref-

» ſembler en tout à Alexandre avec qui il
» a déja de commun le courage, la va 1670.
» leur, la prudence, & toutes les ver-
» tus d'un Héros.

» Il faut croire auſſi que Bérénice a
» tort *d'être ſurpriſe qu'Antiochus l'ai-*
» *me.* Je vous avertis, par parentheſe,
» que ſi vous montrez cette Lettre à quel-
» qu'un qui ait vû cette Tragédie, il faut
» bien vous garder de lire cet endroit :
» car il vous répondroit que Bérénice n'eſt
» pas ſurpriſe qu'Antiochus l'aime ; mais
» qu'il le lui diſe, en un jour où elle va
» épouſer l'Empereur ; qu'elle s'étonne
» que le Roy de Comagéne lui montre
» de l'amour, dans un temps où elle
» croyoit qu'il avoit appellé ſa raiſon à
» ſon ſecours, & à n'avoir plus que de
» l'amitié pour elle. Cela ſoit dit en
» paſſant.

M. Racine répondit auſſi à la Critique de l'Abbé de Villars, mais ce fut d'un ton ſi mépriſant pour l'Auteur & pour l'ouvrage, que ce Critique dût en reſſentir une extrême mortification. Voici le paſſage de M. Racine, il termine la Préface de ſa Tragédie de Bérénice.

» Pour le libelle que l'on a fait con-
» tre moi, je croi que les Lecteurs me
» diſpenſeront volontiers d'y répondre ;
» & que répondrois-je à un homme qui

1670. » ne penſe rien, & qui ne ſçait pas mê-
» me conſtruire ce qu'il penſe ? Il parle
» de Protaſe, comme s'il entendoit ce
» mot, & veut que cette premiere des
» quatre parties de la Tragédie ſoit tou-
» jours la plus proche de la derniere, qui
» eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la
» trop grande connoiſſance des regles
» l'empêche de ſe divertir à la Comé-
» die. Certainement, ſi l'on en juge par
» ſa diſſertation, il n'y eut jamais de
» plainte plus mal fondée. Il paroît bien
» qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loue
» très-injuſtement *d'une grande multi-*
» *plicité d'incidens*, & qu'il n'a même
» jamais rien lû de la poëtique, que
» dans quelques Préfaces de Tragédies ;
» mais je lui pardonne de ne pas ſçavoir
» les regles du Théatre, puiſqu'heureuſe-
» ment, pour le Public, il ne s'applique pas
» à ce genre d'écrire : ce que je ne lui
» pardonne pas, c'eſt de ſçavoir ſi peu
» les regles de la bonne plaiſanterie, lui
» qui ne veut pas dire un mot ſans plai-
» ſanter. Croit-il réjouir beaucoup les
» honnêtes gens par ces *hélas de poche*,
» ces *Meſdemoiſelles mes regles*, & quan-
» tité d'autres baſſes affectations qu'il
» trouvera condamnées dans tous les bons
» Auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire ?
» Toutes ces critiques ſont le partage de

» quatre ou cinq petits Auteurs infortu- 1670.
» nés, qui n'ont jamais pû par eux-mê-
» mes exciter la curioſité du public. Ils
» attendent toujours l'occaſion de quel-
» que ouvrage qui réuſſiſſe pour l'atta-
» quer. Non par jalouſie: car ſur quel
» fondement ſeroit-il jaloux? Mais dans
» l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine
» de leur répondre, & qu'on les tirera
» de l'obſcurité où leurs propres ouvrages
» les auroient laiſſés toute leur vie.

Le caractere de Titus ſi peu ménagé par l'Abbé de Villars, n'a pas été traité plus favorablement par M. de Saint-Evremont. « Un grand défaut des Auteurs » dans les Tragédies, dit ce dernier,* c'eſt » d'employer une paſſion pour une autre; » de mettre de la douleur où il ne faut » que de la tendreſſe; de mettre au con- » traire du déſeſpoir où il ne faut que » de la douleur Dans les Tragédies de » Quinault, vous déſireriez ſouvent de » la douleur, où vous ne voyez ſouvent » que de la tendreſſe. Dans le Titus de » Racine vous voyez du déſeſpoir où il » ne faudroit qu'a peine de la douleur. » L'Hiſtoire nous apprend que Titus, » plein d'égards & de circonſpection, ren- » voya Bérénice en Judée, pour ne pas » donner le moindre ſcandale au Peuple » Romain, & le Poëte en fait un dé-

* Sur les caracteres des Tragédies, Œuvres de M. de S. Evremont Tome III. pages 168 & 169, édition de 1740.

1670. » ſeſperé qui veut ſe tuer lui-même plu-
» tôt que de conſentir à cette ſéparation.

» Corneille n'a pas eu des ſentimens
» plus juſtes ſur le ſujet de ſon Tite. Il
» nous le repréſente prêt à quitter Ro-
» me, & à laiſſer le gouvernement de
» l'Empire pour aller faire l'amour en
» Judée. Certes il va contre la vérité &
» la vrai-ſemblance, ruinant le naturel
» de Tite, & le caractere de l'Empereur,
» pour donner tout à une paſſion éteinte :
» c'eſt vouloir que ce Prince s'abandonne
» à Bérénice, comme un fou, lorſqu'il
» s'en défait comme un homme ſage &
» dégouté.

* Tome I. pages 119-122. édition de Paris de 1740.

M. l'Abbé du Bos, dans ſes *Réfléxions critiques ſur la Poëſie & ſur la Peinture*, * attaque encore plus vivement le choix du ſujet de Bérénice de M. Racine, & le perſonnage de Titus de la même Piéce, que les deux Auteurs que nous venons de citer. » Non-ſeulement, dit cet Abbé,
» il faut que le caractere des principaux
» perſonnages ſoit intéreſſant, mais il eſt
» encore néceſſaire que les accidens qui
» lui arrivent ſoient tels qu'ils puiſſent
» affliger tragiquement des perſonnes rai-
» ſonnables, & jetter dans une crainte
» terrible un homme courageux. Un Prin-
» ce de quarante ans qu'on nous repré-
» ſente au déſeſpoir, & dans la diſpoſi-

:ion d'attenter ſur lui-même, parce
que ſa gloire & ſes intérêts l'obligent 1670.
à ſe ſéparer d'une femme dont il eſt
amoureux & aimé depuis douze ans,
ne nous rend guéres compatiſſant à ſon
malheur. Nous ne ſçaurions le plaindre
durant cinq Actes. Les excès de paſ-
ſions où le Poëte fait tomber ſon Hé-
·os, tout ce qu'il lui fait dire afin de
ɔien perſuader les Spectateurs que l'in-
érieur de ce perſonnage eſt dans l'agi-
:ation la plus affreuſe, ne ſert qu'à le
légrader davantage. On nous rend le
Héros indifférent en voulant rendre
l'action intéreſſante. L'uſage de ce qui
ſe paſſe dans le monde, & l'expérience
de nos amis, au défaut de la nôtre,
nous apprennent qu'une paſſion con-
:ente s'uſe tellement en douze années,
qu'elle devient une ſimple habitude.
Un Héros, obligé par la gloire & par
l'intérêt de ſon autorité à rompre cette
habitude, n'en doit pas être aſſez affligé
pour devenir un perſonnage tragique; il
ceſſe d'avoir la dignité requiſe aux per-
ſonnages de la Tragédie, ſi ſon affliction
va juſqu'au déſeſpoir. Un tel malheur
ne ſçauroit l'abbattre, s'il a un peu de
:ette fermeté, ſans laquelle on ne ſçau-
roit être, je ne dis pas un Héros, mais
un homme vertueux. La gloire, di.a-

1670. » t'on, l'emporte à la fin, & Titus, de
» qui l'on voit bien que vous voulez par-
» ler, renvoye Bérénice chez elle.

» Je répondrai donc que ces combats
» que livre Titus ne ſont pas dignes de
» lui, ni dignes d'occuper la Scene tra-
» gique durant cinq Actes. Alléguer qu'à
» la fin la vertu triomphe de la paſſion,
» ce n'eſt pas juſtifier le caractere de Ti-
» tus. Une pareille raiſon pourroit tout
» au plus juſtifier celui d'une jeune Prin-
» ceſſe qui, durant quatre Actes, auroit
» fait voir la foibleſſe que montre cet Em-
» pereur. C'eſt faire tort à la réputation
» qu'il a laiſſée, c'eſt aller contre les loix
» de la vrai-ſemblance, & du pathétique
» véritable, que de lui donner un carac-
» tere ſi mol & ſi efféminé. L'Hiſtorien
» (Suétone) dont M. Racine a tiré le ſu-
» jet de ſa Piéce, raconte ſeulement *que*
» *Titus renvoya Bérénice, & qu'ils ſe*
» *ſéparerent à regret. Berenicem ſtatim*
» *ab urbe dimiſit invitus invitam.* Cet
» Auteur ne dit point que Titus ſe ſoit
» abandonné à la douleur exceſſive où
» il eſt toujours plongé dans la Piéce dont
» je parle. Quand même l'aventure ſe-
» roit narrée par Suétone avec les cir-
» conſtances dont M. Racine a trouvé
» bon de la revétir, il n'auroit pas dû la
» choiſir comme un ſujet propre à la

Scene

Scene tragique. La gloire du ſuccès ne
épare pas toujours la honte d'un com- 1670.
bat où nous devions remporter l'avan-
age d'abord. Un ennemi bien inégal
ous ſurmonte en quelque façon, s'il
liſpute trop long-temps la victoire con-
re nous.....Auſſi quoique Bérénice ſoit
ne Piéce très-méthodique, & parfai-
ement bien écrite, le Public ne la re-
oit pas avec le même goût qu'il lit
hédre ou Andromaque. M. Racine
voit mal choiſi ſon ſujet ; &, pour
lire plus éxactement la vérité, il avoit
u la foibleſſe à s'engager à le traiter
ur les inſtances d'une grande Princeſſe.
Quand il ſe chargea de cette tâche,
'ami dont les conſeils lui furent tant de
ois utiles, étoit abſent. Deſpreaux a
lit pluſieurs fois qu'il eut bien empê-
hé ſon ami de ſe conſommer ſur un
ujet auſſi peu propre à la Tragédie
ue Bérénice, s'il avoit été à portée de
e diſſuader de promettre qu'il le trai-
eroit.

Il nous paroît que les Auteurs, dont
us venons de rapporter les critiques
: la Tragédie de Bérénice, n'étoient
s des Juges compétans de cette Piéce.
le n'eſt point faite pour les perſonnes,
i, comme ces Meſſieurs, n'enviſagent
Tragédie que du côté des paſſions qui

1670. ſortent au dehors de l'ame, telles que l'ambition, la vengeance, &c. mais les combats d'un cœur obligé de renoncer à ce qu'il aime, & d'y renoncer dans le moment qu'il eſt le maître de ſe rendre heureux, leur paroiſſent des petiteſſes qui vont juſqu'au ridicule. Qu'il nous ſoit permis de placer ici une partie de la Scene que les Critiques attaquent avec ſi peu de connoiſſance des ſentimens qu'un véritable amour inſpire.

ACTE II. SCENE II. TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire,
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux,
D'avoir choiſi mon pere au fond de l'Idumée ;
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'Armée ;
Et ſoulevant encor le reſte des Humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon pere,
Moi, Paulin, qui, ſans fois, ſi le ſort moins ſévere,

ût voulu de ſa vie étendre les liens, 1670.
urois donné mes jours pour prolonger les ſiens.
'out cela, qu'un amant ſçait mal ce qu'il déſire !
ans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'Empire,
e reconnoître un jour ſon amour & ſa foi;
t de voir à ſes piés tout le monde avec moi.
lais malgré mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,
près mille ſermens appuyés de mes larmes,
laintenant que je puis couronner tant d'attraits,
laintenant que je l'aime encor plus que jamais,
orſqu'un heureux hymen joignant nos deſtinées,
eut payer en un jour, les vœux de cinq années,
e vais, Paulin.... ô Ciel ! puis-je le déclarer ?

PAULIN.

Quoi, Seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de ſe rendre.
i je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre;
e voulois que ton zéle achevât en ſecret
)e confondre un amour qui ſe tait à regret;

Bérénice a long-temps balancé la victoire ;
1670. Et ſi je panche enfin du côté de ma gloire,
Croi qu'il m'en a coûté pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimois, je ſoupirois dans une paix profonde ;
Un autre étoit chargé de l'Empire du monde,
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes déſirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon pere,
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupiere,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé,
Je ſentis le fardeau qui m'étoit impoſé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ! quel préſage pour elle,
Si, dès le premier pas, renverſant tous ſes droits,
Je fondois mon bonheur ſur le débris des loix !
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'ai voulu préparer la triſte Bérénice.

1670.

Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée,
Dans ma bouche, vingt fois a demeuré glacée.
J'espérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur.
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes allarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le silence.
J'attens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépot précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain Rome avec lui, verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée asservie, & ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,

1670. Me répondoient aſſez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire ſon ouvrage ;
Et qu'un Héros, vainqueur de tant de nations,
Sçauroit bien, tôt ou tard, vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah ! que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle !
Combien mes triſtes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas ?
Que dis-je ? cette ardeur que j'ai pour ſes appas,
Bérénice en mon ſein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignore pas, toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.
Ma jeuneſſe, nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivoit du plaiſir la pente trop aiſée.
Bérénice me plût. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur ?
Je prodiguai mon ſang, tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant, mais le ſang & les larmes
Ne me ſuffiſoient pas pour mériter ſes vœux,
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.

n vit de toutes parts mes bontés ſe répandre ; 1670.
leureux ! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
uand je pouvois paroître à ſes yeux ſatisfaits,
hargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
: lui dois tout, Paulin. Récompenſe cruelle !
out ce que je lui dois va retomber ſur elle :
our prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
: lui dirai, partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur ? hé quoi ? cette magnificence
ui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance ;
ant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le Sénat,
ous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat ;
ı cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amuſemens d'une douleur ſi grande !
e connois Bérénice, & ne ſçais que trop bien
ue ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
: l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
ois-je dire funeſte, hélas ! ou fortunée ?
ans avoir, en aimant, d'objet que ſon amour,
trangere dans Rome, inconnue à la Cour,

1670. Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor ſi, quelquefois, un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment, où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les ſécher eſt longtemps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans,
Soin de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois;
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Quelle foule de ſentimens! quel art dans leur gradation, & quelle élégance à les exprimer! La partie dominante des Tragédies de M. Racine eſt la connoiſſance & la peinture du cœur.

Le ſujet de Bérénice parut à M. Racine un des plus heureux pour le Théatre. Voici de quelle façon il le rapporte (en traduiſant le paſſage de Suétone) dans la Préface de cette Tragédie.

Préface de la Tragédie de Bérénice. « Titus, qui aimoit paſſionnément Bérénice, & qui même, à ce qu'on croyoit, lui

lui avoit promis de l'épouſer, la renvoya de Rome, malgré lui, & malgré elle, dès les premiers jours de ſon Empire. Cette action eſt très-fameuſe dans l'Hiſtoire (continue M. Racine;) & je l'ai trouvée très-propre pour le Théatre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon dans Virgile; & qui doute que ce qui a pû fournir aſſez de matiere pour tout un chant d'un Poëme héroïque, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une Tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'eſt pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la Piéce; & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien, dans le cœur des Spectateurs, l'émotion que le reſte y avoit pû exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans

1670.

1670. » une Tragédie ; il ſuffit que l'action en » ſoit grande, que les Acteurs en ſoient » héroïques, que les paſſions y ſoient ex- » citées, & que tout s'y reſſente de cette » triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le » plaiſir de la Tragédie.

» Je crus que je pourrois rencontrer » toutes ces parties dans mon ſujet ; mais » ce qui m'en plût davantage, c'eſt que » je le trouvai extrêmement ſimple. Il y » avoit long-temps que je voulois eſſayer » ſi je pourrois faire une Tragédie avec » cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort » du goût des anciens : car c'eſt un des » premiers préceptes qu'ils nous ont laiſ- » ſés. *Que ce que vous ferez*, dit Horace, » *ſoit toujours ſimple, & ne ſoit qu'un*..... » & il ne faut point croire que cette re- » gle ne ſoit fondée que ſur la fantaiſie » de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le » vrai-ſemblable qui touche dans la Tra- » gédie ; & quelle vrai-ſemblance y a-t'il » qu'il arrive en un jour une multitude » de choſes qui pourroient à peine arri- » ver en pluſieurs ſemaines ? Il y en a qui » penſent que cette ſimplicité eſt une mar- » que de peu d'invention. Ils ne ſongent » pas qu'au contraire toute l'invention » conſiſte à faire quelque choſe de rien, » & que tout ce grand nombre d'incidens » a toujours été le refuge des Poëtes qui

ne ſentoient dans leur génie, ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force, pour attacher durant cinq Actes leurs Spectateurs, par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage; mais auſſi je ne puis croire que le Public me ſçache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie qui a été honorée de tant de larmes, (a) & dont *la trentiéme repréſentation* a été auſſi ſuivie que la premiere. 1670.

» Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'ayent reproché cette même ſimplicité que j'avois recherchée avec tant de ſoin. Ils on cru qu'une Tragédie qui

---

a) « La Tragédie de Bérénice triompha de toutes les Critiques; & la Cour & la Ville ſe paſſionnérent pour elle. Longtemps après qu'elle eut commencé à paroître, le Grand Condé, chez qui on parloit ſouvent des Ouvrages d'eſprit, dit à ſon ſujet ces deux vers, où Titus parle de ſa Maîtreſſe. *

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois;
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres, par le P. Nicéron, T. XVIII. article de M. Racine.

jugement eſt bien plus digne de ce grand Prince, ce qu'on lui prête dans le Mercure du mois d'Août 4. page 1791. « Lorſque cette Piéce (Bérénice) arut, on demanda à M. le Prince, (le Grand Condé) on ſentiment; il ne répondit jamais autre choſe que e refrain de chanſon: *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* »

* ACTE II. SCENE II.

1670. » étoit ſi peu chargée d'intrigues, ne pou-
» voit être ſelon les regles du Théatre.
» (*a*) Je m'informai s'ils ſe plaignoient
» qu'elle les eut ennuyés. On me dit
» qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit
» point, qu'elle les touchoit même en

(*a*) Le reproche que l'on a fait tant de fois à M. Racine, au ſujet de ſa Tragédie de Bérénice, dont le fond & l'intrigue ſont ſi ſimples, a été renouvellé par l'Abbé Pellegrin, qui adreſſa une lettre * aux Auteurs du Mercure de France. Après un court préambule ſur cette Piéce, l'Abbé Pellegrin décide que le ſujet en eſt trop ſimple. « En effet, ajoute-t'il, de quoi s'agit-il » dans la Piéce entre les deux amans ? D'un adieu » forcé de part & d'autre. . . . . Voilà tout au plus aſſez » d'action pour un cinquiéme Acte ; mais où prendre » les quatre précédens ? Tout autre Auteur que M. Ra- » cine y auroit été embarraſſé ; heureuſement pour ſa » Piéce, il avoit de grandes reſſources dans ſon eſprit » & dans ſon cœur ; les penſées, les expreſſions, les » ſentimens & l'élégance, tout le raſſuroit contre la » ſéchereſſe de ſon ſujet ; ſéchereſſe qui lui plaît d'ho- » norer du nom de ſimplicité. . . . . Il faut avouer » que perſonne n'en a tiré partie comme M. Racine ; » il peut conſidérer ſa Piéce, comme une eſpéce de » creation ; & c'eſt ſans doute cette gloire, plûtôt que » l'amour de la ſimplicité qui l'a engagé à faire Bé- » rénice ; il nous le fait aſſez entrevoir dans ſa Préface, » où il dit : *Que toute l'invention conſiſte à faire quelque* » *choſe de rien.* Il y a parfaitement réuſſi, & le peu d'ac- » tion qu'il y a dans ſa Piéce ne nous empêche pas » d'admirer ſa fécondité. Mais comme cette même fé- » condité pourroit un peu trop nous éblouir, il eſt bon » d'en faire remarquer les défauts, de peur qu'ils ne » ſoient d'autant plus aveuglément imités, qu'ils ſont » conſacrés par un nom auſſi impoſant que celui de » Racine. »

* Lettre d'un Auteur Anonyme, aux Auteurs du Mercure de France. *Mercure du mois d'Octobre* 1724. pages 2169. & ſuivantes.

Dans le mois de Novembre de la même année (1724.) pages 2294. & ſuivantes, ſe trouve la ſuite de la Lettre Critique, dont nous venons de rendre compte, qui contient un éxamen de la verſification

1670.

)lusieurs endroits, & qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une Piéce qui les touche, & qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les regles. La principale est de plaire, & de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette premiere ; mais toutes ces regles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarasser. Ils ont des occupations plus importantes, qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poëtique d'Aristote ; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer (*a*) & d'être attendris, & qu'ils me permettent de leur dire, ce qu'un Musicien disoit à Philippe, Roy de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les regles,

---

Bérénice. Il y a des vers assez bien censurés, mais il y a un plus grand nombre, où l'Abbé Pellegrin est trop sévere. A la page 154. & suivantes, du Mercure de Janvier de l'année 1725. on voit une réponse à la Critique de la versification de Bérénice, où l'on releve beaucoup d'endroits, que le Critique croyoit très-justes. L'Abbé Pellegrin répondit, & cette réponse est insérée dans le Mercure du mois d'Avril suivant, pages 739. & suivantes.

(*a*) « La Tragédie de Bérénice, dit M. Baillet, * a toujours paru nouvelle, toutes les fois qu'on l'a représentée ; & il y en a peu qui ayent couré plus de risques aux Spectateurs. »

* Jugemens des Sçavans, article de M. Racine.

1670. » *à Dieu ne plaiſe, Seigneur, que vous* » *ſoyez jamais ſi malheureux que de ſça-* » *voir ces choſes-là mieux que moi.* (a)

Voici de quelle façon M. Barbier d'Aucour, dans ſon *Apollon Charlatan*, tâcha de ridiculiſer la Tragédie de Bérénice.

* Des pleurs.

Mais pour nous en faire répandre, *
Et nous en donner à revendre,
J'oublios que le bon Phœbus,
Avoir par la vertu de ſa *Racine* tendre,
Trouvé le foible de Titus :
Fait pleurer ce grand homme avec ſa *Bérénice*.
Qui ne put toutefois, par un cruel malheur,
Où Rome mêla ſon caprice,
Etre femme de l'Empereur.
O Nociere Junon ! Faut-il qu'elle périſſe ?
Compatiſſez de grace, à l'amoureux ſuplice,
De cette pauvre Marion ;
Qui gémit, qui pleure, & qui crie,
Tant elle veut qu'on la marie.

(*b*) M. Racine dédia ſa Tragédie de Bérénice à M. Colbert. Le commencement de ſon Epître eſt hiſtorique à cette Piéce. « Monſeigneur, quelque juſte défiance que j'aye de moi-même, & de mon Ouvrage, » j'oſe eſpérer que vous ne condamnerez pas la liberté » que je prens de vous dédier cette Tragédie. Vous ne » l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait ſon plus grand mérite auprès » de vous, Monſeigneur, c'eſt que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à » Sa Majeſté. »

1670.

Son cœur ſeroit touché de ſon affliction,
Et je plaindrois ſon aventure,
Si Phœbus, par un tour d'ami,
N'en avoit fait une peinture
Qui n'eſt tragique qu'à demi.

Nous croyons ne pouvoir paſſer ſous lence deux Scenes parodiées de la Tra-édie de Bérénice, inſérées dans Arle-uin Protée, Comédie en trois Actes, e M. Fatouville, repréſentée par les nciens Comédiens Italiens le 11. Octo-re 1683. Ces Scenes ſont pitoyables, ependant la nouveauté du genre leur onna une réputation qui s'eſt conſervée ſqu'à préſent dans l'eſprit de beaucoup e perſonnes. Un extrait de ces deux Sce-es fera peut-être revenir de cette pré-ention.

PARODIE DE BÉRÉNICE.

Arlequin en Titus, Scaramouche en Paulin.

ARLEQUIN.

A-t'on vû de ma part le Roy de Comagéne? ça-it-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Si ſignor, ſi ſignor.

ARLEQUIN.

Parle François: je dis que tu n'es qu'un butor.

1670. Répond âne : que fais la Reine Bérénice ?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bérénice....*la Rena*...Ber... Bérénice.
Elle eſt là-haut qui piſſe...Signor.....

ARLEQUIN.

Parle, acheve. Fi donc ! Quel paulin ! quelle bête !

. . . . . .

(*Scaramouche s'enfuit.*)

Mais Bérénice vient.

COLOMBINE *en Bérénice.*

Non, laiſſez-moi, vous dis-je :
En vain tous vos conſeils me retiennent ici,
Il faut que je le voye. Ah pargué le voici.
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous ſéparer, & c'eſt lui qui l'ordonne.

(*Elle le pouſſe.*)

ARLEQUIN.

Ne pouſſez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Il faut....mais que faut-il ? Dans l'horreur qui m'accable
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au Diable.
Vous voyez cependant, mes yeux ſont tout en eau :
Je tremble, je frémis. Tout beau, Titus, tout beau.

Il faut que l'Univers reconnoiſſe ſans peine, 1670.
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine :
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, eſt-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait maraut ? je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir, mon ame accoutumée...

ARLEQUIN.

La fripponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raiſons,
Vous m'allez envoyer aux petites maiſons :
Car enfin, après vous, je cours comme une folle.
Oui, j'expire d'amour, & j'en perd la parole.
Hélas plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah ! Titus, car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que ſuit le reſpect & la crainte.
De quel ſoin votre amour va-t'il s'importuner ?
N'a-t'il que des états qu'il me puiſſe donner ?
Rome a ſes droits, Seigneur, n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres ?
Répondez donc.

(Elle le tire par la manche & la lui dechire.)

1670.

ARLEQUIN.

Hélas, que vous me déchirez !

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire,
Je frémis, mais enfin, quand j'acceptai l'Empire.....
Quand j'acceptai l'Empire..... on me vit Empereur.....&c.

Terminons l'article de la Tragédie de Bérénice par les paſſages ſuivans, tirés de deux Lettres en vers de Robinet.

Du 29. Novembre 1670.

Au grand Théatre de l'Hôtel, *
Ce m'a dit un ſage mortel,
Une autre *Bérénice* on joue, (1)
Que de grande tendreſſe on loue :
Mais n'ayant été l'Auditeur,
Ni peu, ni prou, le Spectateur,
De ce Poëme dramatique,
Point d'en parler je ne me pique ;
Et je dirai tout ſimplement,
Sans que je flatte nullement,
Que la belle Troupe Royale,
En cette occaſion étale,

* L'Hôtel de Bourgogne.

(1) Robinet dans la même Lettre, avoit parlé de Tite & Bérénice, de Pierre Corneille.

1670.

Grace, richeſſe, pompe, éclat,
Et d'y bien faire un ſoin éxact.
Chacun le jure & le proteſte ;
Et puis je ſçai cela de reſte.

Du 20. *Décembre* 1670.

Dimanche * le Duc de Nevers,
Qu'on connoît par tout l'Univers,
Pour le neveu de l'Eminence,
Qui gouvernoit ſi bien la France,
A ſçavoir Jules Mazarin,
Qui mit à notre guerre fin :
Devint l'époux d'une pucelle,
Tout à fait gracieuſe & belle,
Et d'une ancienne maiſon,
Que l'on eſtime avec raiſon :
C'eſt Mademoiſelle de Thiange,
Qui vaut du Pactole & du Gange,
Tous les ébloüiſſans tréſors.
. . . . . .
Or, pour le divertiſſement,
Qui précéda le Sacrement,
Et toute chére nuptiale ;
L'excellente Troupe Royale,
Joua miraculeuſement,
C'eſt-à-dire, admirablement,
Son amoureuſe *Bérénice* :
Et chacun en rendant juſtice,

* 14. Décembre.

1670.

Tant à l'Actrice, qu'aux Acteurs, (*a*)
Les traita de vrais Enchanteurs :
Sur-tout *Floridor*, cet illuſtre,
Qui ſon métier couvre de luſtre ;
Et la charmante *Champmeſlé*,
Dont j'ai déja ſouvent parlé.

TITE ET BÉRÉNICE,

Comédie-Héroïque, de M. CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 28. Novembre.

Paralleſe de M. Corneille, par M. de Longepierre : tiré du Jugement des Sçavans de M. Baillet.

NOus ne pouvons nous diſpenſer de rappeller au Lecteur la judicieuſe réfléxion de M. de Longepierre. « M. » Corneille (dit-il) a travaillé trop long-» temps. On diroit, à voir ſes dernie-» res Piéces, que le génie vieillit, & » s'uſe avec le corps.... Il auroit été plus » heureux s'il avoit ſçu ſe borner à la » gloire qu'il avoit ſi juſtement méritée, » & l'on pourroit dire de lui, comme

(*a*) Lorſque cette Tragédie fut repréſentée dans ſa nouveauté ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Mademoiſelle Champmeſlé, M. de Floridor, & M. Champmeſlé, jouoient les principaux rôles de Bérénice, de Titus & d'Antiochus.

» Apelle diſoit autrefois, qu'il n'a pas » ſçu connoître ce qui ſuffiſoit. 1670.

» Bérénice (dit M. de Fontenelle) fut » un duel dont tout le monde ſçait l'hiſ- » toire. Feuë Madame (Henriette-Anne » d'Angleterre) Princeſſe fort touchée » des choſes d'eſprit, & qui eut pû les » mettre à la mode, dans un Pays Bar- » bare, eut beſoin de beaucoup d'adreſſe » pour faire trouver les deux combattans » ſur le champ de bataille, ſans qu'ils » ſçuſſent où on les menoit; mais à qui » demeura la victoire? Au plus jeu- » ne. » Vie de Pierre Corneille.

Ce que dit ici M. de Fontenelle, ne détruit point l'opinion de M. de Longepierre. Il eſt certain que ſi M. Corneille s'étoit voulu rendre plus de juſtice, & qu'il eut abandonné le Théatre plutôt, il ne ſe ſeroit point trouvé engagé malgré lui dans une entrepriſe auſſi difficile. Cette concurrence ne lui fit pas honneur; & ſi ſon jeune rival eſſuya des critiques, les plus ameres tombérent ſur la Bérénice de M. Corneille. L'Abbé de Villars, après avoir cenſuré aſſez vivement la premiere, ménagea encore moins celle-ci. Il n'y a pas moins d'eſprit & de ſel dans cette derniere critique, que dans l'autre, quoiqu'elle ſoit plus ſérieuſe que badine. L'Auteur, peu meſuré dans ſes

Critique de Tite & Bérénice de Corneille, par l'Abbé de Villars, Paris, *in*-12. 1671.

termes, dit que les vers de M. Corneille
1670. ſont miſérables, durs, ſans penſées, ſans tour, ſans François, & ſans conſtruction. Il remarque que Corneille voulant ſe montrer ſupérieur à un jeune Poëte, n'auroit pas dû compoſer un ouvrage ſi irrégulier. La Tragédie de Racine lui paroît extrêmement ſimple, mais ſoutenue par la beauté de l'expreſſion, par la délicateſſe des penſées, par les emportemens des paſſions, & par l'harmonie des vers. Il trouve celle de Corneille chargée de perſonnages épiſodiques, mal choiſis, ou défigurés. Le Critique en indique d'autres, qui, ſelon lui, auroient donné lieu à de grandes beautés, & fait voir en même-temps que Corneille n'a pas ſçu mettre en œuvre ce qu'il a emprunté de l'Hiſtoire. Domitie, dit le Critique, n'auroit pas dû paroître ſur la Scene; cette Princeſſe & Bérénice ſe querellent comme des harangeres, & le caractere de Domitien n'eſt point conforme à la vérité de l'Hiſtoire. Titus eſt un Héros impoli, ſans probité, ſottement amoureux, peu verſé dans la ſcience du monde, fanfaron, lâche. Domitie eſt plus l'Héroïne de la Tragédie que Bérénice. Enfin, l'Auteur s'attache à démontrer que la cataſtrophe, extrêmement applaudie alors, eſt réellement défectueuſe.

Si l'on veut voir une Critique des deux Bérénices, dans un ſtyle gai & badin, il faut lire une Piéce en trois Actes, ſous le Titre de *Tite & Titus, ou les Bérénices*, qui fut imprimée à Utrecht *in*-12. en 1671. On peut aſſurer qu'il y a peu de Comédies dans ce genre dont le ton ſoit auſſi ingénieux. Le Poëte feint que Tite eſt fâché de ce qu'il y a un impoſteur qui s'appelle Titus, & qu'il eſt par conſéquent expoſé à paſſer pour un fourbe, & un ſcélérat. Il vient au Temple de Mémoire demander vengeance à Apollon de l'injure que lui a fait cet uſurpateur, & ſe faire déclarer ſeul & unique Empereur Romain de ce nom. Thalie, chargée de le recevoir, badine beaucoup ſur le nom de Tite. Bérénice ſe plaint de même de ce qu'il y a dans le monde une Aventuriere qui ſe pare de ſon nom. Titus, & la Bérénice de Titus, ſont conduits au Temple de Mémoire par Melpomène, Muſe de la Tragédie. Elle leur annonce Thalie, comme chargée de défendre leurs ennemis. Titus en prend occaſion de faire obſerver à la Muſe de la Comédie qu'il lui ſera bien difficile de réuſſir, & d'entendre leur jargon : il cite les vers de M. Corneille qui faiſoient alluſion au Roy, qui mé- 1670.

1670. ditoit la conquête de la Hollande. (*a*) Thalie trouve Tite bien peu amoureux, puiſqu'il a tant de liberté d'eſprit; elle ſeme, en paſſant, quelques traits de critique. A l'arrivée de Tite, Titus, ſa Bérénice, & Melpomène ſe retirérent. La railleuſe Thalie ne manque pas de reprocher, à l'Empereur de M. Corneille, les vers obſcurs que Titus lui avoit indiqué. Tite n'oublie rien pour en montrer le ſublime; mais c'eſt en vain. Thalie lui recommande d'éviter cette obſcurité, & le galimathias, lorſqu'il ſera devant Apollon, juge de ſa deſtinée; elle lui fait ſentir finement combien il eſt important de s'exprimer clairement; cette Scene qui paroîtroit inſipide & triviale, ſi le diſcours avoit un air littéraire, devient amu-

(*a*) Ces vers ſont Acte II. Scene I. C'eſt Tite qui parle.

Mon nom par la victoire eſt ſi bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un Lion endormi.
Mon réveil incertain du monde fait l'étude.
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude,
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loiſirs,
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaiſirs,
Pour envoyer l'effroi ſous l'un & l'autre pôle,
Je n'ay qu'à faire un pas, & hauſſer la parole.

Le célebre M. de Santeüil, voulant compoſer des vers ſur la Campagne de Hollande de 1672. crût ne pouvoir mieux faire que de traduire en latin ces huit vers, qu'il préſenta au Roy, ſous ce titre: *Sur le départ du Roy*, & mit à côté les vers de M. Corneille.

ſant

ſant & nouveau par le ſel de la plaiſanterie, & le tour extrêmement délicat que l'Auteur a donné, ſoit à la critique du ſtyle, ſoit aux préceptes ſur le langage. Tite s'offenſe de ce qu'Apollon a chargé Thalie de l'introduire dans le Temple de Mémoire, & de ce qu'il a donné à ſon rival Melpomène pour introductrice. Il ſoupçonne que le Dieu des vers lui a trouvé un air comique. 1670.

Apollon dans le ſecond Acte vient marquer aux deux Muſes ſon étonnement ſur les deux Titus, & les deux Bérénices; ce qui donne lieu à des moralités ſérieuſes de la part de Melpomène, & enjouées de la part de Thalie. Tite & Titus ſe préſentent devant Apollon, & ils ſe diſent mutuellement leurs vérités. Les deux Bérénices en font autant: la critique de leur caractere eſt auſſi tournée en action, & forme un tableau auſſi agréable qu'intéreſſant.

Le troiſiéme Acte commence par un entretien de Titus & de Melpomene, ſur le Temple de Mémoire. Elle lui apprend qu'on n'y eſt occupé que du ſoin d'immortaliſer les actions du Roy, & qu'on y fait deux tableaux ſur les deux voyages de Flandres. Il y a bien de l'eſprit & une flaterie très-délicate dans tout ce morceau. Apollon s'avance enſuite, & s'aſſit

1670. pour juger les deux Titus, & les Bérénices. Il cherche d'abord à les accommoder; & pour cela, il propoſe aux Héros de troquer leurs maîtreſſes: par ce moyen, Bérénice de Tite, qui ne veut pas ſe marier, ſera avec Titus qui ne veut pas ſe marier auſſi; & au contraire Bérénice de Titus, qui veut ſe marier, ſera avec Tite, qui veut bien embraſſer l'état de mariage. Mais l'accommodement eſt rompu par la Bérénice de Titus, qui ne veut point d'autre mari que lui. Sur ces entrefaites, arrive Domitien, frere de Tite, & Domitie ſa femme. Le Prince qui eſt ambitieux a intérêt de n'avoir qu'un aîné: il prie Apollon de déclarer que l'un des deux eſt impoſteur. Domitie, en adoptant le ſentiment de ſon mari, ajoute des penſées inintelligibles, telles que M. Corneille les lui prête. Ce galimathias irrite Apollon, qui ordonne de chaſſer Domitie. Viennent enſuite pluſieurs traits de critique: enfin le Dieu prononce ſon Arrêt, dicté par une critique judicieuſe, mais tourné fort agréablement; & il conclut que Titus & ſa Bérénice ſont les véritables, mais qu'ils auroient mieux fait de ſe tenir au Pays d'Hiſtoire, dont ils ſont originaires, que d'avoir voulu paſſer dans l'Empire de la Poëſie, où on les a amenés mal à propos.

Nous employons cette Comédie, qui n'a jamais été repréſentée, & dont l'Auteur ne s'eſt pas voulu faire connoître, que comme un morceau de critique ſur les deux Bérénices, & ſur-tout celle dont nous parlons, qui en eſt beaucoup plus ſuſceptible. M. Corneille, loin de convenir de la foibleſſe de ſon Poëme, en rejettoit entierement le mauvais ſuccès ſur celle des Acteurs qui le repréſenterent. Honoré de votre glorieuſe protection, dit-il au Roy, dans des vers qu'il lui préſenta en 1676. 1670.

Agéſilas en foule auroit des Spectateurs;
Et *Bérénice* enfin trouveroit des Acteurs.

« Nous pouvons (ajoute M. de Fontenelle) faire ici en paſſant une réflé-» xion ſur ce qu'il dit, que *Bérénice en-» fin trouveroit des Acteurs.* C'eſt qu'en » effet ſa Bérénice ne fut jouée que par » de mauvais Comédiens, parce que ſa » rivale avoit eu le bonheur, ou l'art de » lui enlever les bons. »

Il eſt vrai que M. Racine, en donnant ſa Piéce à la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, avoit choiſi celle qui paſſoit pour ſupérieure dans le genre tragique, mais ce ſeroit ſe faire illuſion volontairement de croire que la Piéce de M. Corneille n'eſt tombée que par la faute des Acteurs.

1670. *Tite & Bérénice* fut repréſenté par les Comédiens de la Troupe du Palais Royal, qui en remplirent parfaitement les rôles. C'eſt un fait atteſté par Robinet, Auteur contemporain qui l'annonça dans ſa Lettre en vers du 22. Novembre 1670.

(1) Nouvelle.

La premiere (1) en forme d'avis,
Dont maints, & maints ſeront ravis,
Eſt que ce Poëme de *Corneille*,
Sa BE'RE'NICE nompareille,
Se donnera pour le certain,
Le jour de Vendredi prochain, (2)
Sur le Théatre de Moliere :

(2) 28. Novembre.

. . . . . .
J'ajoute encor briévement,
Qu'on doit alternativement
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de juſtice,
Et le *Gentilhomme Bourgeois*, (3)
L'on pourra donc, comme je crois,
Beaucoup ainſi ſe ſatisfaire.

(3) Le Bourgeois Gentilhomme, de Moliere, joué alternativement avec Bérénice.

Et dans celle qu'il fit paroître le lendemain de la premiere repréſentation.

Lettre en vers, du 29. Novembre 1670.

Sans cela, par un beau ſouci,
J'euſſe été dès hier auſſi,
Voir le chef-d'œuvre de Corneille,
Lequel parut une merveille,

1670.

A la foule qui ſe trouva,
A ce divin Poëme-là,
Que BE'RE'NICE l'on appelle,
D'un bout à l'autre toute belle;
Et qu'enfin la Troupe du Roi,
Joue à miracle, en bonne foi,
Se ſignalant dans l'Héroïque,
Auſſi-bien que dans le comique.

Il ſuffit, pour juſtifier pleinement l'éloge qu'on donne ici aux Acteurs, d'en ajouter les noms qui ſe trouvent dans la Lettre en vers du même Auteur, du 20. Décembre 1670. C'eſt au Lecteur à juger ſi M. Corneille a eu raiſon de leur imputer la chûte de ſa Piéce.

La BE'RE'NICE de Corneille,
Qu'on peut, ſans qu'on s'en émerveille,
Dire un vrai chef d'œuvre de l'art,
Sans aucun mais, ni ſi, ni car,
Eſt fort ſuivie, & fort louée,
Et même à merveilles jouée
Par la digne Troupe du Roy,
Sur ſon Théatre en bel aroy.
Mademoiſelle *de Moliere*,
Des mieux ſoutient le caractere
De cette Reine, dont le cœur,
Témoigne un amour plein d'honneur.
Cette autre admirable Chrétienne,
Cette rare Comédienne,

1670. Mademoiſelle *de Beauval*, (*a*)
Sçavante dans l'art Théatral,
Fait la fiére *Domitie*.
Et Mademoiſelle *de Brie*,
Qui joue tout agréablement,
Comme judicieuſement,
Y pare grandement la Scene,
Parlant avec cette Romaine.
Qui l'entretient confidemment
Deſſus l'incommode tourment,
Que lui cauſe au fond de ſon ame,
Son ambition, & ſa flâme.
* Voyez ſa vie, ſous l'année 1673. *La Thorilliere* * fait *Titus*,
Empereur orné de vertus,
Et remplit, deſſus ma parole,
Dignement cet auguſte rôle.
De même le jeune *Baron*, (*b*)
Héritier ainſi que du nom,
De tous les charmes de ſa mere,
Et des beaux talens qu'eût ſon pere,

(*a*) Mademoiſelle Beauval étoit alors nouvellement dans la Troupe de Moliere, où elle étoit entrée au mois de Septembre précédent. Beaucoup de perſonnes peuvent ſe ſouvenir des talens ſupérieurs de cette Actrice, dont nous aurons occaſion de parler ſouvent dans la ſuite de cet Ouvrage.

(*b*) C'eſt le célébre *Baron*, ſi connu ſur la Scene Françoiſe, par les Ouvrages qu'il y a donné, & ſes talens pour la déclamation, qui quittant la Troupe des Comédiens de Monſeigneur le Dauphin, paſſa dans celle du Palais Royal.

1670.

Y repréſente, en ſon air doux,
Domitian, au gré de tous,
Dans l'amour tendre, autant qu'extrême,
Dont ladite Romaine il aime.
Enfin, leurs Confidens auſſi,
Dont à côté les noms voici, *
Y font très-bien leur perſonnage,
Et dans un brillant équipage,
Ainſi que tous pareillement,
Dont l'on ne doute nullement,
Font dans *le Bourgeois Gentilhomme*,
Où *la Grange*, en fort galant homme,
Fait le rôle qui lui ſied mieux,
Sçavoir celui d'un amoureux:
Ayant vû l'une & l'autre Piéce,
Avec extaſe, avec lieſſe,
J'en puis ceci mettre en avant,
Et j'en parle comme ſçavant.

* Hubert; Du Croiſy, La Grange.

L'ordre Chronologique nous engage à parler d'une Actrice de l'Hôtel de Bourgogne, que nous ne connoiſſons que par le paſſage ſuivant.

Mademoiſelle DE VILLIERS.

Lettre en vers de Robinet, du ſix Décembre 1670. (*a*)

J'apprens auſſi que la cruelle, *
Dans la Caroneſque Nacelle,

* La Mon

(*a*) Voici l'un des derniers articles des Lettres en vers de Robinet, il termina ſon Ouvrage à la fin de l'année 1670.

1670. Une Demoiſelle a fait choir,
Que jadis il faiſoit beau voir,
Pour ſa grace & ſa bonne mine,
Dans *les grands rôles d'Héroïne*,
Qu'elle a fait longtemps à l'Hôtel,
Charmant tout auditeur mortel.
Cette illuſtre Comédienne,
Et non moins illuſtre Chrétienne,
Par ſon décès des plus pieux,
Qui fait croire que dans les Cieux,
On aura colloqué ſon ame,
De *De Villiers* étoit la femme, *
Qui fut auſſi tout ſingulier,
Dedans le comique métier;
Compoſant même en vers, en proſe;
Mais maintenant il ſe repoſe,
Faiſant, je crois, tout ce qu'il faut,
Pour monter à ſon tour là-haut.

* Voyez l'article de cet Auteur & Acteur, Tome VIII. p. 264.

1671.

PSICHÉ,

Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, de Meſſieurs CORNEILLE, *l'aîné*, MOLIERE, *& QUINAULT*, (a)

Repréſentée ſur le Théatre du Palais des Thuilleries, au mois de Janvier, & ſur celui du Palais Royal, le 24. Juillet ſuivant. (*b*)

AVant de rendre compte de cette Piéce, il nous paroît néceſſaire de parler du Théatre où elle fut repréſentée. Voici ce qu'en dit un Auteur contempo-

(*a*) « Cet Ouvrage n'eſt pas tout d'une même » main. Le Carnaval approchoit, & les ordres preſſans » du Roy, qui vouloit en voir pluſieurs repréſentations » avant le Carême, obligerent Moliere à voir recours » à d'autres perſonnes. Il n'y a de lui que le plan & » la diſpoſition du ſujet, les vers qui ſe récitent dans » le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du » ſecond Acte, & la premiere Scene du troiſiéme. Le » reſte de la Piéce eſt de Pierre Corneille, qui y a » employé une quinzaine de jours. Les paroles, qui ſe » chantent en muſique, ſont de Quinault, à la réſerve » de la plainte Italienne, (qui eſt de Lully, Auteur » de la Muſique de la Tragi-Comédie de Pſiché.)

Avertiſſement de la Tragi-Comédie de Pſiché. Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*b*) Nous ne pouvons pas aſſûrer que l'on s'eſt trompé en mettant la premiere repréſentation de Pſiché au 24. Juillet 1671. mais nous trouvons ſur le Regiſtre de Moliere de l'année 1672. la premiere repréſentation de cette Piéce le 11. Novembre de cette même année; elle eût trente-deux repréſentations, dont la derniere eſt du Dimanche 22. Janvier 1673.

rain.* ..... « C'eſt le grand & ſuperbe
1671. » Salon que le Roy (Louis XIV.) conçut
» & fit faire fixe & permanent pour les
» divers Spectacles, & pour les délaſſe-
» mens de ſon eſprit, & le divertiſſe-
» ment de ſes Peuples.

» Ce grand Prince qui ſe connoît par-
» faitement à tout, & qui a de grandes
» penſées juſques dans les petites choſes,
» en donna l'ordre & le ſoin au Sieur
» Gaſpard Vigarani; le lieu fut mal aiſé
» à choiſir; & feu M. le Cardinal * en
» partant de Paris pour aller travailler à
» la paix ſur la frontiere, avoit prétendu
» faire un Théatre de bois, dans la place
» qui eſt derriere ſon Palais. L'eſpace
» étoit à la vérité aſſez grand, mais le
» ſieur Vigarani ne le trouva ni aſſez pro-
» pre, ni aſſez commode, ſoit pour la
» durée, ſoit pour la majeſté, ſoit pour
» le mouvement des grandes machines
» qu'il avoit projettées.

» Comme il étoit auſſi judicieux qu'in-
» ventif, il propoſa de bâtir une ſalle
» grande & ſpacieuſe dans les aligne-
» mens du deſſein du Louvre, dont les
» déhors ſymmétriques, avec le reſte de
» la façade, l'affranchiroient de toute
» ruine & de tous changemens.

» Le Roy agréa fort cette propoſition,
» & les ordres furent donnés à M. Rata-

* Idée des Spectacles Anciens & Nouveaux, par l'Abbé de Pure, *in*-12. 1668. pages 311. & ſuivantes.

* Le Cardinal Mazarin.

» bon (Contrôleur des Bâtimens du Roy) » de hâter l'ouvrage, & au Sieur Vigarani de préparer ſes machines; & voici » les dimenſions & le devis, tant du dedans que du dehors, qui m'a été donné » par le Sieur Charles Vigarani, fils de » Gaſpard. 1671.

» Le corps de la Salle eſt partagé en » deux parties inégales. La premiere comprend le Théatre, & ſes accompagnemens; la ſeconde contient le Parterre, » les Corridors & Loges qui ſont face au » Théatre, & qui occupent le reſte du » Salon de trois côtés, l'un qui regarde la » cour, l'autre le jardin, & le troiſiéme » le corps du Palais des Thuilleries.

» La premiere partie, où le Théatre, » qui s'ouvre par une façade également » riche & artiſte, depuis ſon ouverture » juſqu'à la muraille qui eſt du côté du » pavillon, vers les vieilles Ecuries, a de » profondeur vingt-deux toiſes. Son ouverture eſt de trente-deux pieds ſur la » largeur, ou entre les Corridors & chaſſis qui regnent des deux côtés. La hauteur où celle des chaſſis eſt de vingt-quatre pieds juſques aux nuages. Par-deſſus les nuages, juſqu'au tiran du » comble, pour la retraite ou pour le » mouvement des machines, il y a trente-ſept pieds. Sous le planche ou par-

1671. » quet du Théatre, pour les Enfers, ou » pour les changemens des mers, il y a » quinze pieds de profondeur.

» La ſeconde partie, ou celle du Par- » terre qui eſt du côté de l'appartement » des Thuilleries, a de largeur entre les » deux murs ſoixante & trois pieds ; en- » tre les Corridors quarante-neuf. Sa » profondeur depuis le Théatre juſqu'au » ſuſdit appartement, eſt de quatre- » vingt-treize pieds. Chaque Corridor » eſt de ſix pieds, & la hauteur du » Parterre juſqu'au plafond eſt de qua- » rante-neuf pieds. Ce plafond a deux » beautés auſſi riches que ſurprenantes, » par ſa dorure & par ſa dureté. Celle- » ci eſt toutefois la plus conſidérable, » quoique la matiere en ſoit commune » & de peu de prix ; car ce n'eſt que du » carton ; mais compoſé & pétri d'une » maniere ſi particuliere, qu'il eſt rendu » auſſi dur que la pierre, & que les plus » ſolides matieres. Le reſte de la hauteur » juſqu'au comble, où ſont les rouages » & les mouvemens, eſt de ſoixante & » deux pieds.

» Il y a encore une maniere auſſi nou- » velle que hardie, d'enter une poutre » l'une dans l'autre, & de confier aux » deux, ſur quelque longueur que ce » ſoit, toute ſorte de peſanteur & de

» machine. Il en a rendu raiſon à di- 1671.
» vers Phiſiciens, & a ſauvé par cette in-
» vention, & la dépenſe d'avoir des pou-
» tres aſſez grandes, ou aſſez fortes pour
» de tels bâtimens, & le péril de les voir
» s'affaiſer, & même rompre après fort
» peu de durée. »

Cette deſcription de la Salle des Machines du Palais des Thuilleries eſt curieuſe pour les perſonnes qui ſçavent l'architecture, mais elle ne ſatisferoit peut-être pas un Lecteur, qui ſouhaite qu'on lui repréſente ce qui peut fraper ſa vûe du premier abord. Nous allons le ſatisfaire, en rapportant une autre deſcription de la même Salle, qui eſt à la tête du Programme *in*-4°. du Ballet de Pſiché.

« Le lieu deſtiné pour la repréſenta-
» tion, & pour les Spectateurs de cet
» aſſemblage de tant de magnifiques di-
» vertiſſemens, eſt une Salle faite exprès
» pour les plus grandes Fêtes, & qui
» ſeule peut paſſer pour un très-ſuperbe
» Spectacle. Sa longueur eſt de quarante
» toiſes; elle eſt partagée en deux par-
» ties, l'une eſt pour le Théatre, &
» l'autre pour l'aſſemblée. Cette derniere
» partie eſt celle que l'on voit la pre-
» miere; elle a des beautés qui amuſent
» agréablement les regards, juſques au

1671. » moment où la Scene doit s'ouvrir. La » Face du Théatre, ainſi que les deux » retours, eſt un grand ordre Corin- » thien, qui comprend toute la hauteur » de l'édifice. On entre dans le Parterre » par deux portes différentes, à droite & » à gauche. Ces Entrées ont des deux » côtés des Colonnes ſur des piedeſtaux, » & des Pilaſtres quarrés, élevés à la » hauteur du Théatre : on monte en- » ſuite ſur un haut dais, réſervé pour les » places des Perſonnes Royales, & de » ce qu'il y a de plus conſidérable à la » Cour. Cet eſpace eſt bordé d'une ba- » luſtrade pardevant, & de degrés en » amphitéatre tout à l'entour : des co- » lomnes poſées ſur le haut de ces degrés, » ſoutiennent des Galleries, ſur leſ- » quelles, entre les Colmones, on a placé » des balcons qui ſont ornés, ainſi que » le plafond, & tout ce qui paroît dans la » Salle, de tout ce que l'Architecture, la » Sculpture, la Peinture, & la Dorure, » ont de plus beau, de plus riche & de » plus éclatant. »

Cette Salle ne ſervit qu'aux repréſentations que le Roy fit faire de la Tragi-Comédie de Pſiché, après leſquelles elle fut abandonnée juſqu'en 1716. qu'on l'a raccommoda, pour les Ballets qui y furent éxécutés. Nous en parlerons ſous

cette même année. Revenons à la Piéce qui fait le ſujet de cet Article. 1671.

« Dans *Pſiché*, Tragédie-Ballet en » vers libres, Moliere crut devoir ſacri- » fier la régularité de la conduite, à » des ornemens acceſſoires. Preſſé par les » ordres du Roy, qui ne lui donnerent » pas le temps d'écrire ſa Piéce en entier, » il eut recours au grand Corneille, (*a*) » qui voulut bien s'aſſujettir au plan de » Moliere. Les grands hommes ne ſçau- » roient être jaloux. Quinault compoſa » les paroles Françoiſes, qui furent miſes » en Muſique par Lully. La magnificen- » ce Royale que l'on étala dans la repré- » ſentation, & le concours des Auteurs » illuſtres dont les talens s'étoient réunis

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*a*) « (Moliere) ne put faire que le premier Acte, » la premiere Scene du ſecond, & la premiere du » troiſiéme, (& les vers qui ſe récitent dans le Pro- » logue.) Le temps preſſoit, Pierre Corneille ſe char- » gea du reſte de la Piéce; il voulut bien s'aſſujettir au » plan d'un autre, & ce génie mâle, que l'âge rendoit » ſec & ſévere, s'amollit pour plaire à Louis XIV. » L'Auteur de Cinna fit à l'âge de 67. ans, (il falloit » dire 65. ans, car Corneille étoit né en 1606.) cette » déclaration de l'Amour à Pſiché, qui paſſe encore » pour un des morceaux les plus tendres & les plus na- » turels qui ſoient au Théatre. Toutes les paroles qui ſe » chantent ſont de Quinault. Lully compoſa les airs, » (& les paroles de la plainte Italienne.) Pſiché n'eſt » pas une excellente Piéce, & les derniers Actes en » ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les » ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe Royale » qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ſes » défauts. »

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

1671. » pour éxécuter plus promptement les » ordres de Louis XIV. ajouterent un » nouveau luſtre à cette Piéce, qui ſera » toujours célébre par un grand nombre » de traits; & ſur-tout par le tour neuf » & délicat de la déclaration de l'A- » mour à Pſiché. »

Nous terminons cet article par les noms des perſonnages qui ont récité, danſé & chanté, dans Pſiché, Tragi-Comédie-Ballet.

Acteurs du Prologue.

Flore, *Mademoiſelle Hylaire.* Vertumne, Dieu des Jardins, *Monſieur de la Grille.* Palémon, Dieu des eaux, *Monſieur Gaye.* Venus, *Mademoiſelle de Brie.* L'Amour, *la Thorilliere le fils.* Les deux Graces, *Meſdemoiſelles de la Thorilliere & du Croiſy.* Nimphes de la ſuite de Flore, chantantes, *Mademoiſelle Desfronteaux*; *Meſſieurs Gingan, cadet, Langeais, Gillet, Oudot & Jannot.* Quatre Silvains de la ſuite de Vertumne, danſans, *Meſſieurs Chicanneau, la Pierre, Favier & Magny.* Driades de la ſuite de Vertumne, *Meſſieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau & Favre.* Silvains chantans, *Meſſieurs le Gros, Hedouin, Beaumont, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Serignan, & le Maire.*

eux des Fleuves de la ſuite de Palémon, 1671.
nſans, *Meſſieurs Beauchamps, Mayeu, esbroſſes & Saint-André, cadet.* Dieux s Fleuves, chantans, *Meſſieurs Bony, ival, Dom, Gingan l'aîné, Morel, eschamps, Bernard, Roſſignol, aumavielle & Miracle.* Nayades, *eſſieurs Thierry, la Montagne, Ma- eu, Perchot, Pierrot & Renier.* nours de la ſuite de Venus, danſans, *orillon, Baraillon, Pierre Lionnois, augé, Dauphin & Ducheſne.*

leurs de la Tragie-Comédie de Pſiché.

L'Amour, *le Sieur Baron.* Pſiché, *ademoiſelle Moliere.* Deux ſœurs de ché, *Meſdemoiſelles Marotte & Beau- l.* Le Roy, pere de Pſiché, *le Sieur de la orilliere.* Son Capitaine des Gardes, *le eur Chateauneuf.* Cléomene, Agénor, } Amans Pſiché, *les Sieurs Hubert & Lagrange.* nus, *Mademoiſelle de Brie.* Deux aces, *les petites Demoiſelles la Tho- liere & du Croiſy.* Deux petits Amours, *Thorilliere le fils, & Barillonet.* Un uve, *le Sieur de Brie.* Jupiter, *le Sieur Croiſy.* Zéphir, *le Sieur Moliere.*

PREMIER INTERMEDE.

Femme déſolée qui plaint le malheur Pſiché, *Mademoiſelle Hilaire.* Deux

1671. Hommes affligés, chantans, *Meſſieurs Morel & Langeais.* Hommes affligés, danſans, *Meſſieurs Dolivet, le Chantre, Saint André l'aîné, Saint André le cadet, la Montagne, & Foignard l'aîné.* Femmes déſolées, *Meſſieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Iſaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

SECONDE INTERMEDE.

Vulcain, chantant, *le Sieur de la Foreſt.* Cyclopes danſans, *Meſſieurs Beauchamps, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbroſſes, Joubert & Saint-André, cadet.* Fées danſantes, *Meſſieurs Noblet, Magny, Delorge, Leſtang, la Montagne, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, & Vaignard l'aîné.*

TROISIÉME INTERMEDE.

Un Zéphir chantant, *le Sieur Jannot.* Deux Amours chantans, *Meſſieurs Renier & Pierrot.* Zéphirs danſans, *les Sieurs Bouteville, Des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pecourt, du Mirail, & Leſtang le jeune.* Amours danſans, *M. le Chevalier Pol, les Sieurs Roüillant, (Bouillard) Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluſeau, Vitrou, & la Thorilliere fils.*

QUATRIÉME INTERMEDE.

1671.

Furies danſantes, *les Sieurs de Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.* Lutins faiſant des ſauts périlleux, *les Sieurs Cobus, Maurice, Poulet & Petit-Jean.*

CINQUIÉME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.* Les Muſes chantantes, *Mademoiſelle Hylaire, Meſdemoiſelles Desfronteaux, Meſdemoiſelles Pieſches ſœurs, les Sieurs Gillet, Oudot, Henry, Hylaire, Deſcouteaux, & Pieſche le cadet.* Arts traveſtis en Bergers galans, danſans, *Meſſieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbroſſes, Leſtang, Foignard l'aîné & Foignard le cadet.* Bacchus, *M. Gaye.* Silene, *M. Blondel.* Deux Satyres chantans, *les Sieurs de la Grille & Bernard.* Deux Satyres voltigeans, *les Sieurs Meniglaiſe, & de Vieux-Amant.* Egypans danſans, *Meſſieurs Dolivet, Hidieux, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.* Menades dan-

1671. ſantes, *les Sieurs Iſaac, Payſan, Joubert, Dolivet, Breteau & Desforges.* Momus, *le Sieur Morel.* Polichinelles danſans, *les Sieurs Manceau, Girard, Lavallée, Favre, Lefevre & la Montagne.* Mataſſins danſans, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer & Bureau.* Mars, *le Sieur Eſtival*, Guerriers portant des enſeignes, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu la Pierre & Favier.* Guerriers portant des piques, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny & Leſtang.* Guerriers portant des maſſes & des boucliers, *les Sieurs Canut, la Haye, le Duc & Dubuiſſon.*

La Tragi-Comédie de Pſiché a été repriſe pluſieurs fois, mais la plus brillante de ces repriſes eſt celle du Mardi premier Juin 1703. Nous en parlerons ſous cette année.

LES AMOURS DU SOLEIL;

1671.

Tragédie en cinq Actes, & en vers, ornée de récits en Muſique, & de machines, avec un Prologue en vers libres, par M. de VISÉ,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, au commencement de Janvier.

AVant de donner l'extrait de cette Tragédie, voici celui de l'avis au Lecteur qui la précede. On y trouve des faits ſur pluſieurs ouvrages du même genre, un détail curieux ſur celui-ci, & enfin l'apologie que l'Auteur en a fait lui-même.

« Toute la France ſçait que l'on a vû » repréſenter ſur le Théatre du Marais » des Piéces en machines, dont l'éclat & » la magnificence ont fait quelquefois » douter aux étrangers que des particu- » liers euſſent pû faire une ſi grande dé- » penſe. L'ANDROMEDE, (*a*) LA TOISON

(*a*) M. de Viſé parle ici d'une repriſe d'Andromede de M. Corneille ſur le Théatre du Marais : & non de ſa premiere repréſentation qui fut donnée ſur celui du Petit-Bourbon.

1671. » D'OR ET LA SÉMÉLÉ, ſont les trois der-
» nieres Piéces de ſpectacle qui ayent
» paru ſous ce ſuperbe Théatre. Ce n'eſt
» pas que depuis quelques années on n'en
» ait vû beaucoup dans le même lieu, auſ-
» quelles on a donné le nom de Piéces de
» machines, bien qu'elles ne le méritaſ-
» ſent pas tout-à-fait. Celle des AMOURS
» DU SOLEIL ne doit pas être miſe au
» nombre de ces dernieres, puiſque ja-
» mais aucune Troupe du Marais n'a fait
» voir un ſi grand ſpectacle, & que celle
» qui l'occupe aujourd'hui a voulu mon-
» trer qu'elle étoit capable de ſoutenir
» une grande dépenſe, & faire en même-
» temps perdre le ſouvenir des dernieres
» Piéces qu'elle a repréſentées, qui ne
» pouvoient juſtement être appellées
» Piéces de machines, & à qui l'on n'a
» donné ce nom, qu'à cauſe de quelques
» ornemens qui les faiſoient paroître
» avec plus d'éclat que les Piéces unies.
» Je crois que l'on ne doutera point de
» la grandeur du ſpectacle de celle des
» *Amours du Soleil*, puiſqu'il y a huit
» changemens magnifiques ſur le Théa-
» tre d'en-bas, & cinq ſur celui d'en-
» haut, & que toutes ces ſuperbes déco-
» rations ſont accompagnées de vingt-
» quatre, tant vols que machines volan-
» tes; ce qui ne s'eſt jamais vû en ſi grand

ombre dans aucune Piéce. Les machi- 1671.
es ſont conſidérables par trois choſes,
ar leur grandeur, par la ſurpriſe des
ɔectacles qu'elles produiſent, & par
invention : étant certain qu'on n'en a
ımais fait qui ayent produit de pa-
eils effets, & que l'on en voit pluſieurs
ui occupent toute la face du Théatre.
M. de Viſé rapporte enſuite le paſ-
e du quatriéme Livre des Métamor-
ɔſes d'Ovide, d'où le ſujet de ſa Piéce
tiré, & continue ainſi... : « Tout cela,
ans y rien ajouter ni diminuer, four-
ıit la matiere d'un très-ample ſujet.
Auſſi n'ai-je ajouté qu'un Prince Per-
an, qui eſt amoureux de Leucothoé.
J'ai pourtant (dit-il) évité deux choſes,
ui ſont preſque dans toutes les Piéces
le machines, où il y a de ſemblables
ımans : je veux dire que je n'ai point
ait de Scenes du Dieu avec ſon rival,
& qu'Apollon ignore qu'il aime la Prin-
ceſſe, & elle ne l'apprend elle-même
que dans le cours de la Piéce. La ſe-
conde choſe que j'ai évitée, c'eſt de
faire la Princeſſe promiſe à cet Amant
par ſes parens : de maniere qu'il n'y a
rien dans cette Tragédie qui reſſemble
à toutes les Piéces de ſpectacle que l'on
a vûës, ſoit à l'égard du ſujet, ſoit à
l'égard des machines. Quoiqu'il ſoit or-

1671. » dinaire de voir une Amante abandon-
» née, comme Clytie, la maniere hon-
» nête dont elle en uſe avec Apollon, ne
» laiſſe pas de faire voir quelque choſe
» de nouveau dans ſon caractere. »

Non-content des louanges qu'il donne ici au Machiniſte, l'Auteur entre dans un plus grand détail, dans l'argument du Prologue & de la Tragédie. Il a eu raiſon d'en agir ainſi : les machines & les décorations étoient autant admirables par la nouveauté que par le goût & l'éxécution ; & d'ailleurs elles faiſoient tout le mérite de l'ouvrage. On dit que la décoration de l'antre du ſommeil qui ouvroit le quatriéme Acte, étoit des plus ſinguliéres, & qu'elle avoit été peinte par le Sieur *Prat*.

Apollon, amoureux de Leucothoé, quitte les neuf Sœurs, après leur avoir ordonné de chanter les exploits de l'heureux Monarque des Lys. L'Amour annonce à ce Dieu que Vénus irritée va traverſer ſa nouvelle flâme. Apollon, craignant peu ces menaces, s'éloigne au plus vite pour chercher la Princeſſe qu'il aime. C'eſt ainſi que finit le Prologue. Paſſons à l'éxamen de la Piéce.

Ce ſujet, au reſte ſi merveilleux, eſt par lui-même extrêmement triſte, & des plus foible. Ajoutez à cela que l'Auteur l'a

l'a préſenté ſans art : il a rempli ſes actes des longues & ennuyeuſes converſations d'Apollon, de ſes deux Maîtreſſes, & de leurs confidentes. Vénus ſouleve le Ciel & les Enfers pour tirer vengeance d'Apollon : ce Dieu rit de ſa vaine colere, cependant le pauvre Leucothoé, & Palmis ſa confidente, ſont agitées de continuelles frayeurs : elles ont cependant grand tort, les divinités céleſtes, & les puiſſances infernales ne ſont faites que pour donner de l'emploi aux Machiniſtes, & amuſer les yeux des Spectateurs. La fureur de Vénus ne pourroit rien, ſans la jalouſie de Clytie, qui va découvrir à Orchame, pere de Leucothoé, ſon commerce avec Apollon. Dans ſon premier tranſport ce cruel Roy ordonne qu'on enterre la Princeſſe toute vive : Vénus preſſe l'éxécution de cet Arrêt, & vient enſuite faire le récit de la funeſte mort de la Princeſſe. Le Dieu du jour paroît enfin au milieu de ſon brillant Palais : il métamorphoſe ſa Maîtreſſe chérie en arbre qui porte l'encens, & par compaſſion pour Clytie, il la change en tourneſol. L'Amour termine la Piéce, & ſe préſente pour faire reſſouvenir Apollon que la prédiction qu'il lui a faite eſt accomplie, puiſque Vénus eſt ſuffiſamment vengée. 1671.

Nous ne voulons pas relever ce que

1671. l'Auteur dit dans ſon avis du caractere de Theaſpe, Prince Perſan, qui aime Leucothoé avec tant de diſcrétion, qu'on ne peut s'en appercevoir : il tient ſi peu à l'action qu'on pourroit auſſi le ſupprimer entierement ſans qu'on s'en apperçoive. A l'égard de Clytie, l'Auteur a fait paroître bien peu de jugement en lui donnant un caractere *ſi honnête*, qu'elle ne pouvoit pas conſerver juſqu'à la cataſtrophe.

Malgré ce que nous venons de dire, cette Tragédie eut, grace à ſes agrémens, un grand ſuccès dans ſa nouveauté ; les Comédiens du Marais la reprirent l'hyver ſuivant, avec le même bonheur, & elle occupa encore deux mois leur Théatre.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en trois Actes, en proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 24. May.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« SI l'on faiſoit grace au *ſac ridicule* » que l'on a ſi ſouvent critiqué après » Deſpreaux, on trouveroit dans *les Four-*

» *beries de Scapin*, des richeſſes antiques
» qui n'ont pas déplu aux modernes. (*a*)
» Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même
» du ſac, ni la Scene de la galere, recti-
» fiée d'après Cyrano, & ſe ſeroit recon-
» nu dans la vivacité qui anime l'intri-
» gue. Térence ne déſavoueroit pas l'ou-
» verture ſimple & adroite de la Piéce,
» * (nous ferons voir à la fin de cet ar-
» ticle que Moliere doit encore plus à
» Rotrou qu'à Térence, la premiere Sce-
» ne de ſa Comédie.) Octave y fait redi-
» re à ſon Valet, ou plutôt repéte lui-

1671.

* Voyez la premiere Scene de l'Andrienne.

(*a*) « Si Moliere avoit donné la Farce des Fourbe-
» ries de Scapin, pour une vraie Comédie; Deſ-
» préaux auroit eu raiſon de dire dans ſon art Poëti-
» que :

C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eut remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'eut pas fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin;
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſantrope.

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» On pourroit répondre à ce grand Critique que Mo-
» liere n'a point allié Térence avec Tabarin, dans ſes
vraies Comédies, où il ſurpaſſe Térence; que s'il a
déféré au goût du peuple, c'eſt dans ſes Farces,
dont le ſeul titre annonce du bas comique, & que
ce bas comique étoit néceſſaire pour ſoutenir ſon
Théatre. Moliere ne penſoit pas que les Fourberies
de Scapin, & le Mariage forcé, valuſſent l'Avare, le
Tartuffe & le Miſantrope, ou fuſſent même du même
genre. De plus, comment Deſpréaux peut-il dire,
que Moliere : *Peut-être de ſon art eut remporté le prix ?* Qui aura donc ce prix, ſi Moliere ne l'a
» pas ?

1671. » même une nouvelle dont il eſt affligé, » pendant que le Valet, comme un écho, » la confirme par des monoſyllabes. Té- » rence ſe retrouveroit encore dans la » Scene, où Argante, raiſonne tout-haut, » tandis que Scapin répond ſans être vû » ni entendu d'Argante pour inſtruire le » Spectateur de la fourberie qu'il médite. » Enfin, quoique les Valets, qui, comme » des Eſclaves dans Plaute & dans Té- » rence, ſont l'ame de la Piéce, ne pro- » duiſent pas un comique auſſi élégant » que celui dont Moliere a le premier » donné l'éxemple à ſon ſiécle, on ne » peut s'empêcher d'applaudir à ce comi- » que d'un ordre inférieur.

Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» Moliere n'avoit pas fait ſcrupule d'in- » ſérer dans ſa Comédie des Fourberies » de Scapin, deux Scenes entieres du » *Pédant joué*, mauvaiſe Piéce de Cyrano » Bergerac. (*a*) On prétend que quand » on lui reprochoit ce plagiariſme, il ré- » pondoit : *Ces deux Scenes ſont aſſez* » *bonnes. Cela m'appartenoit de droit, il* » *eſt permis de reprendre ſon bien par tout* » *où on le trouve.* »

(*a*) Par l'extrait du Pédant joué de Cyrano, Tome VIII. page premiere de cette Hiſtoire, on verra que ce n'eſt que le fonds de ces deux Scénes que Moliere emprunta pour ſes Fourberies de Scapin, & non le dialogue mot à mot, ainſi que ce paſſage ſemble le faire entendre.

En donnant l'extrait de *la Sœur*, Comédié de Rotrou, T.VI. p. 396. de cette Hiſtoire, nous avons dit que la premiere Scene de cette Piéce eſt l'original ſur lequel Moliere avoit compoſé la premiere Scene de ſes Fourberies de Scapin. Pour prouver ce que nous avons avancé à ce ſujet, il faut rapporter l'une & l'autre Scene. Nous commençons par celle de *la Sœur*. 1671.

ACTE I. SCENE I. LÉLIE, ERGASTE, *Valet de Lélie.*

LÉLIE.

O fatale nouvelle! & qui me déſeſpere!
Mon oncle te l'a dit? & le tient de mon pere.

ERGASTE.

Ouy.

LE'LIE.

Que pour Eroxene, il deſtine ma foi,
Qu'il doit abſolument m'impoſer cette loi?
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polidore?

ERGASTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore.

LE'LIE.

Et qu'éxigeant de nous ce funeſte devoir,
Il nous veut obliger d'épouſer dès ce ſoir?

ERGASTE.

Dès ce ſoir.

LE'LIE.

Et tu crois qu'il te parloit ſans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LE'LIE.

Ah! ſi d'amour tu reſſentois l'atteinte;

1671. Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent ſi cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher.
Et cet avare Echo qui répond par ta bouche,
Seroit plus indulgent à l'amour qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté,
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté;
Que deſirez-vous plus? &c.

Voici la Scene de Moliere.

ACTE I. Scene I. OCTAVE, SILVESTRE, *Valet d'Octave.*

OCTAVE.

Ah! fâcheuſe nouvelle pour un cœur amoureux! dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au port que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la réſolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

1671.

OCTAVE.

Et que cette fille eſt mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, ſçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah ! parle, ſi tu veux, & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont, &c.

Moliere a encore fait uſage de la troiſiéme Scène du premier Acte de la Sœur. Lélie raconte à ſon ami Eraſte, l'Hiſ-

toire de ſes amours avec Aurélie, mais
1671. en amant paſſionné, qui s'arrête ſur les petits détails de ſa paſſion. Ergaſte s'impatiente & dit à ſon Maître :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours ;
Le jour achevera plûtôt que ce diſcours :
Laiſſez-moi le finir avec une parole, &c.

La ſeconde Scene du premier Acte des Fourberies de Scapin, préſente la même ſituation. Octave fait à Scapin, le récit de ſon aventure avec Hiacinte, & récite ſi longuement, que Silveſtre lui dit :

SILVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà juſqu'à demain. Laiſſez-moi le finir en deux mots, &c.

Cette comparaiſon des deux Scenes de la Comédie de *la Sœur*, de Rotrou, avec deux autres des *Fourberies de Scapin*, loin de faire tort à Moliere, doit faire ſentir la fineſſe du goût de cet Auteur, & combien les plus foibls idées devenoient ſupérieures entre ſes mains. On en peut dire autant des deux Scenes qu'il a priſes dans *le Pédant joué*, de Cyrano Bergerac.

LES

1671.

LES GRISETTES,

Comédie en trois Actes & en vers, de M. de CHAMPMESLÉ, (*a*)

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

RIen ne fait plus honneur à un Auteur qu'un pareil coup d'eſſai. Voici un genre de comique tout neuf, qui dans la ſuite eſt devenu extrêmement à la mode, peu propre à la vérité pour ſervir à la correction des mœurs, mais plein d'eſprit & d'agrémens, par la nouveauté de l'intrigue, par les caracteres, les ſituations, & les plaiſanteries qui en naiſſent très-naturellement. Ajoutons encore que la Comédie des *Griſettes* a fourni l'idée *du Chevalier à la mode*, l'une des meilleures Piéces du Théatre François, après celles de M. Moliere, & que cette même intrigue, réduite en un Acte, par M. de Champmeſlé, ſous le titre *des Griſettes, ou Criſpin Chevalier*, eſt ſemblable, quant au fond, au *Dédit*, Comédie d'un Acte de M. du Freſny. Après avoir ren-

(*a*) On trouvera la vie de cet Auteur & Acteur, à la ſuite de ſa Comédie *du Pariſien*, ſous l'année 1682.

1671. du cette juſtice à l'Auteur, paſſons à l'examen de ſon ouvrage.

Le Chevalier Acaſte, las des bonnes fortunes qui l'accablent à la Cour, veut eſſayer d'en chercher parmi la Bourgeoiſie. Il jette les yeux ſur les deux filles de M. Gripaut Procureur, & les cajolle en même-temps, la cadette ſous ſon propre nom, & l'autre en lui faiſant accroire qu'il eſt le confident du Prince Alcidamas, dont il ſçait qu'elle eſt entêtée. Quelqu'habile que ſoit le Chevalier, on ſent bien qu'il eſt difficile qu'il conduiſe cette intrigue ſans contre-temps. M. Gripaut ſe trouve fort mal à propos au moment qu'il veut parler à la cadette des deux ſœurs.

ACTE I. SCENE V.

LE CHEVALIER *appercevant Catho, qui s'en va, & courant après elle.*

Bon! parbleu, la voilà ſeule fort à propos.

Bon jour, Mademoiſelle. Hé de grace, deux mots.

D'où vient qu'elle me fuit! Diable voilà ſon pere.

Fuyons: mais il m'a vû: que lui dire, & que faire?

M. GRIPAUT.

Que vous plait-il, Monſieur?

1671.

LE CHEVALIER *embarraſſé.*

Je cherche.... une maiſon.....

M. GRIPAUT.

Quelle maiſon ?

LE CHEVALIER.

C'eſt-là.... Comment eſt votre nom ?

M. GRIPAUT.

Je m'appelle Gripaut, pour vous rendre ſervice,

LE CHEVALIER.

Vous vous nommez, Monſieur, Gripaut ſans artifice ?

M. GRIPAUT.

Oüi, Monſieur.

LE CHEVALIER,

Sans mentir ?

M. GRIPAUT.

Oüi, très-aſſurément.

LE CHEVALIER.

Parbleu, j'en ſuis bien aiſe.

M. GRIPAUT.

Et moi....

LE CHEVALIER.

Sans compliment,

Couvrez-vous. Je venois.... Sçavez-vous qu'on me nomme

Le Chevalier Acaſte ?

M. GRIPAUT.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je ſuis Gentilhomme.....

Noble.....

1671.

M. GRIPAUT.

..... Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Sincere, plein d'honneur,
Ardent.....

M. GRIPAUT.

Que vous plait-il de votre ſerviteur ?

LE CHEVALIER.

Je viens pour vous prier.....

M. GRIPAUT.

De quoi ?

LE CHEVALIER. *à part.*

De..... Que lui dire.

M. GRIPAUT.

Quoi ? Que m'ordonnez-vous ? Je ſuis prêt d'y ſouſcrire.

LE CHEVALIER.

Ma foi, pour vous parler avec ſincérité,
J'ai peine à m'expliquer. Les gens de qualité...

M. GRIPAUT.

Je vous entens, Monſieur.

LE CHEVALIER.

..... Vous m'entendez ?

M. GRIPAUT.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

De quoi veux-je parler ?

M. GRIPAUT.

Parlez, je vous écoute

1671.

LE CHEVALIER.

Mais vous ſçavez pourquoi je viens ?

M. GRIPAUT.

Je le ſçais bien.

LE CHEVALIER.

uiſque vous le ſçavez, je ne dirai plus rien.

M. GRIPAUT.

ous me venez parler pour cette jeune fille ?

LE CHEVALIER.

Oüi.

M. GRIPAUT.

Que l'on nomme la Comteſſe de Frétille ?

LE CHEVALIER.

ſuſtement, c'eſt cela.

M. GRIPAUT.

Je l'ai vûe au Palais :

ayant dit que tantôt elle enverroit exprès,

ez moi, j'ai bien jugé que c'étoit vous.

LE CHEVALIER.

Moi-même.

M. GRIPAUT.

l'ai bien vû, Monſieur, à cette peine extrême.

ie vous aviez, voulant vous expliquer à moi :

r entre nous, la Dame eſt d'aſſez bas aloi :

e eſt un peu ſujette à caution ?

LE CHEVALIER.

Qu'importe.

M. GRIPAUT.

Mais d'ordinaire enfin, pour des gens de ſa ſorte,

1671. On ne peut s'employer, ſans paroître interdit,
Et ſans.....

LE CHEVALIER.

Monſieur Gripaut, vous avez de l'eſprit,
Je n'euſſe jamais dit cela, je vous aſſure.

M. GRIPAUT.

Je le crois. Revenons à cette Créature.
Ç'à de quoi s'agit-il ? Parlez.

LE CHEVALIER *à part.*

Autre embarras !
Il s'agit.... il s'agit.... Ne le ſçavez-vous pas ?

M. GRIPAUT.

Pas tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Hé.... c'eſt.... pour cette affaire....

M. GRIPAUT.

Quelle ?
Car j'en ai pour le moins trois ou quatre pour elle.

LE CHEVALIER.

Malepeſte !

M. GRIPAUT.

Eſt-ce celle où ces quatre Quidams
Etant chez elle, après pluſieurs emportemens,
Malgré l'humilité qu'elle leur fit paroître,
Là voulurent jetter vingt fois par la fenêtre ?

LE CHEVALIER.

C'eſt celle-là.

1671.

M. GRIPAUT.

Monſieur, attendez, s'il vous plaît,
Je m'en vais vous montrer en quel état elle eſt.

A peine M. Gripaut eſt ſorti, que Catho revient; Manon, ſon aînée, la ſurprend en converſation avec le Chevalier. La jalouſie s'allume entre les deux ſœurs, elles veulent rompre, menacent de tout découvrir à leur pere, & enfin s'appaiſent ſur la menace qu'Acaſte leur fait à ſon tour, de ne plus revenir dans la maiſon. Son effronterie le tire de cette affaire, une mauvaiſe excuſe le débaraſſe du Procureur, & il laiſſe ſes filles dans les plus belles eſpérances. Dans le temps que Manon s'en entretient avec ſa couſine Nanette, un Marquis, ami du Chevalier, vient de la part du Prince la déterminer à ſe rendre à ſes vifs empreſſemens.

NANETTE. ACTE II. SCENE II.

On vient. Qui cherchez-vous, Monſieur?

LE MARQUIS.

Mademoiſelle Manon.

NANETTE.

Vous voilà tout juſtement devant elle.

MANON.

A qui ſouhaitez-vous parler, Monſieur?

1671.

LE MARQUIS.

A vous, Mademoiſelle.

MANON.

A moi ? Que voulez-vous de nous ?

LE MARQUIS.

Vous dire quatre mots ici ; Mademoiſelle.

MANON.

Dites-les.

LE MARQUIS *à Nanette.*

Vous ſortez : Qu'on me laiſſe avec elle.

MANON.

Que je demeure ſeule ici ?

LE MARQUIS *à l'oreille.*

Ne craignez pas ; C'eſt de la part....

MANON *haut.*

De qui ?

LE MARQUIS *à l'oreille.*

Du Prince Alcidamas.

MANON.

Du Prince Alcidamas ! Je vous demande excuſe.
Ma Couſine, ſortez : Ciel ! Que je ſuis confuſe.

LE MARQUIS.

Ce Prince au Bal prit ſoin de vous éxaminer.
Depuis qu'il vous a vûe encore à ſon dîner,
Vous voyant de l'eſprit, bien faite, vertueuſe,
Fort ſage.....

MANON.

Ah ! point du tout, & je ſuis trop heureuſe.

LE MARQUIS.

Il veut vous honorer, par un rare bonheur, 1671.
De toute ſon amour.

MANON.

Il me fait trop d'honneur.

LE MARQUIS.

Et de mille bienfaits ſurpaſſant votre attente,
Vous accabler.....

MANON.

Je ſuis ſa très-humble ſervante.

LE MARQUIS.

Pour vous prouver l'amour qu'il ſent pour vos beaux yeux,
Il veut vous venir voir, ce ſoir, ſeul en ces lieux.
Sans flambeaux, & ſans ſuite, exprès il s'y veut rendre,
Sans lumiere, & ſans ſuite, ayez ſoin de l'attendre.

Cette propoſition effarouche notre Bourgeoiſe, qui ſe retranche ſur les bienſéances convenables au ſexe.

LE MARQUIS.

Votre ſexe a ſes loix, j'en connois le pouvoir :
Votre devoir conſiſte à refuſer le nôtre ;
Vous le faites fort bien.

MANON.

Vous, faites-vous le vôtre.

1671.

Si le mien me défend de vous rien accorder ;
Le vôtre n'eſt-il pas de me perſuader.

. . . . . .

Ce oüi que l'on demande, & dont mon cœur ſoupire,
Ainſi de but en blanc, dites, ſe doit-il dire ?

LE MARQUIS.

Oüi, quand pour s'expliquer, il n'eſt que ce moyen.

MANON.

Il eſt d'autres diſcours qu'on entend auſſi bien.
Tous ceux qui de l'amour ſçavent un peu l'uſage,
Jugent du mouvement du cœur par le viſage ;
Et le trouble du mien..... la crainte..... l'embarras....
N'eſt-ce pas dire....

LE MARQUIS.

Quoi ?

MANON.

Ne m'entendez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Nullement.

MANON.

Ah ! quel homme !

LE MARQUIS.

Enfin ce qu'il déſire.
S'achevera-t-il

MANON.

Oüi, puiſqu'il faut vous le dire.

1671.

LE MARQUIS.

Vous l'attendrez donc ?

MANON.

Oüi.

LE MARQUIS.

Je vais tout de ce pas
L'en avertir.

Le Chevalier vient enſuite faire compliment à Mademoiſelle Manon, ſur le bonheur qui l'attend, & feint d'être jaloux du Prince. (*a*) L'arrivée de M. Gripaut interrompt cette converſation ; Manon s'enfuit, mais Acaſte reſte, pour eſſuyer une Scene aſſez vive avec la Comteſſe de Frétille, qui lui reproche de s'être ſervi de ſon nom. Quelqu'adreſſe qu'il

(*a*) ACTE II. SCENE V.

MANON *au Chevalier.*

Que dites-vous, Monſieur, de cet excès d'honneur ?
N'admirez-vous point.....

LE CHEVALIER.

Oui, j'enrage de bon cœur.

MANON.

Hélas ! pourquoi, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? C'eſt que j'enrage, &c.

MANON.

. . . . . Que voulez-vous, Monſieur ?
C'eſt un Prince.

LE CHEVALIER.

Et cela fait toute ma douleur.
Ah ! s'il ne l'étoit pas..... Mais il l'eſt, c'eſt tout dire ;
J'en creve de dépit, j'en frémis, j'en ſoupire, &c.

1671. faſſe ici paroître, le Procureur en apprend aſſez pour voir qu'on cherche à le tromper. Malgré ce contre-temps, le Chevalier ſe flatte d'avoir pris des meſures ſi juſtes, qu'avant l'éclairciſſement, l'une ou l'autre des ſœurs ne peut éviter d'être ſa dupe, & ſe trouve avec la même aſſurance au rendez-vous qu'il a avec elles. Comme ceci ſe paſſe dans l'obſcurité, le Chevalier qui ignore que le Procureur eſt en embuſcade, s'adreſſe à lui, croyant parler à l'une de ſes filles. Manon & Catho, trompées également, donnent la main à M. Cauclet Marchand, & à M. Pindare Apotiquaire, que M. Gripaut leur deſtine pour époux. Chacun reconnoit ſon erreur lorſque la lumiere paroît. Le Chevalier ſort en menaçant de paſſer ſon épée à travers le corps du premier qui fera le moindre mouvement; & les deux gendres prétendus, témoins de cette aventure, ſe retirent ſans vouloir conclure leurs mariages.

1671.

LES GRISETTES
OU
CRISPIN CHEVALIER,(*a*)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. de CHAMPMESLÉ.

CEtte Comédie eſt pour le fonds de l'intrigue, & les principaux incidens ſemblable à la précedente. Dans celle-ci, c'eſt Criſpin, Valet du Chevalier, qui par le conſeil de Martine, Servante de M. Griffaut Procureur, fait l'amour à ſes deux filles Iſabelle & Angélique.; à la premiere, ſous le nom du Prince de Chimere, & à la ſeconde, ſous celui du Chevalier Criſpin. (*b*) Le dénouement eſt preſque mot pour mot le même

(*a*) *Les Griſettes* en trois Actes parurent en 1671. Le Privilége, accordé au Sieur de Champmeſlé, eſt du 3. Novembre de la même année. *Les Griſettes* ou *Criſpin Chevalier*, Comédie en un Acte, n'ont été imprimées qu'en 1673. on s'eſt ſervi du même Privilége.

L'Auteur des Recherches ſur les Théatres de France, confond ces deux Piéces, & ne rapporte que le titre *des Griſettes* ou *Criſpin Chevalier*, qu'il dit en trois Actes, 1671. Ces petites fautes échappent ordinairement, lorſqu'on travaille ſans réfléxion, & qu'on ne veut pas prendre la peine de vérifier ſur les originaux.

(*b*) On peut conjecturer que l'Auteur, en mettant ſa Piéce en un Acte, & choiſiſſant Criſpin pour ſon prin-

1671. que celui des Griſettes en trois Actes. Le voici.

SCENE XVIII. *& derniere.*

ISABELLE, ANGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, PRUNEAU, MARTINE.

ISABELLE *à Martine, à l'entrée.*

.... Quoi, mon Prince eſt ici, laiſſe nous :
Amour, fait ſuccéder cet heureux rendez-vous.

---

cipal perſonnage, a voulu rendre l'action plus vive, & jetter la baſſeſſe de la fourberie, ſur le compte d'un Valet. Nous ajoutons la Scene de Criſpin avec le Procureur, que le Lecteur peut comparer avec la cinquiéme du premier Acte des *Griſettes*, dont nous avons ci-deſſus rapporté l'extrait.

SCENE II.

M. GRIFFAUT, CRISPIN, MARTINE.

GRIFFAUT *à Martine.*

Que faites-vous ici ? Quel eſt cet homme-là ?
Toujours avec quelqu'un je vous trouve, ma mie,
Et de je ne ſçais qui ma raiſon eſt remplie.

MARTINE.

Parlez bas. C'eſt un homme, ici qui vient exprès ;
Pour mettre entre vos mains, dir-il, un grand procès.

GRIFFAUT.

Qui l'auroit cru, voyant cette mine affamée !
à Criſpin.
Que voulez-vous de moi, Monſieur ?

CRISPIN.

La renommée
Qui rend juſtice aux gens de mérite, & d'honneur,
M'a dit... que vous étiez, Monſieur.... un Procureur.

GRIFFAUT.

Grace à Dieu, je le ſuis, mais plein de foi : j'abſorbe
La chicanne aux procès.

CRISPIN.

L'honnête homme !

MARTINE.

A ſa robe

1671.

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occaſion eſt belle.

ANGÉLIQUE.

St ?

PRUNEAU, *Apotiquaire.*

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET, *Marchand.*

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt lui.

ISABELLE.

C'eſt lui.

CRISPIN.

C'eſt elle.

On le voit : ces lambeaux, ſignes de pauvreté,
Sont d'illuſtres témoins de ſon intégrité.

GRIFFAUT.

à Martine, à Criſpin.

Paſſons. . . . Venons au fait. Dites-moi votre affaire.

CRISPIN.

Mon affaire eſt, Monſieur, ... une affaire. . . . aſſez claire,
Mais pourtant embrouillée en de certains endroits. . . .
Excuſez les ſanglots qui me coupent la voix.
Hélas ! je ſuis un pauvre Orphelin ſans malice,
Qui vient par votre organe implorer la juſtice.

ISABELLE *prenant Coclet.*

1671. Eſt-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons. Oüi.

Un jour à mis mon pere, & ma mere au cercueil,
Pour eux, d'un ſeu habit je porte un double deüil,
Ce n'eſt pas encor tout. Je ſuis ſous la tutelle
D'un vieux parent maudit, dont l'avarice eſt telle,
Que je n'en puis tirer un ſeul ſou de mon bien.

GRIFFAUT.

Ces Tuteurs, la plûpart du temps, ne valent rien.
Que dit-il, pour fruſtrer ainſi votre héritage !

CRISPIN.

Il dit que.....

GRIFFAUT.

Quoi !

CRISPIN.

Que....

GRIFFAUT.

Hem ?

CRISPIN.

Je ne ſuis pas en âge.

GRIFFAUT.

N'y ſeriez-vous pas ?

CRISPIN.

Non, il s'en faut quelques mois,
A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat ?

GRIFFAUT.

Martine, à ce minois,
Dirois-tu que Monſieur ne ſerois pas en âge.

MARTINE.

Il porte quarante ans, au moins, ſur ſon viſage.
Voyez ſa barbe.

CRISPIN.

Bon la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon ſang, c'eſt un droit ancien,
La barbe en ma famille avant l'âge eſt venuë ;
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbuë,
Mes tantes, mes couſins, mes oncles, mes neveux,
L'étoient tous comme moi ; moi je le ſuis comme eux.

ISABELLE

1671.

ISABELLE *lui prenant la main.*

C'eſt donc vous, Monſeigneur ?
Votre Alteſſe me fait aujourd'hui trop d'honneur ?
Je ne mérite pas cet excès de tendreſſe.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce vous ?

PRUNEAU *bas.*

Oüi, c'eſt moi.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez ma foibleſſe ;
Chevalier, je reviens, mais ſoyez ſage.

GRIFFAUT.

Je ne puis revenir encor de ma ſurpriſe,
Qu'entens-je ? être mineur ayant la barbe griſe ! Vous ?

CRISPIN.

Oüi, vous dis-je, à peine ai-je vingt-cinq ans ;
Je ſuis ſi jeune encor, qu'il me manque des dens ! Voyez.

GRIFFAUT *à Martine.*

Pour ſes diſcours, je n'ai point de croyance.

MARTINE.

Il vous fera beau voir, plaidant à l'Audience,
Prendre la cauſe en main de ce jeune Barbon.

GRIFFAUT.

On ſe rira de moi, Martine.

MARTINE.

Pourquoi ! Bon ;
S'il eſt fou, c'eſt ſur lui que la riſée éclate ;
Allez, à cela près, qu'il vous graiſſe la patte.

GRIFFAUT *à Criſpin.*

Fort bien. Que voulez-vous qu'on demande au Tuteur ?

CRISPIN.

Qu'il me donne de quoi m'entretenir, Monſieur.

1671. CRISPIN *s'adreſſant à Griffaut.*

Hola,
Où diable êtes-vous donc, la Belle? Ah! vous voilà!

GRIFFAUT.

Ah! vous avez raiſon.

CRISPIN.

La demande eſt honnête.

GRIFFAUT.

Il vous faut préſenter demain une requête,
A ce qu'il ſoit permis de le faire aſſigner;
Nous le ferons enſuite aiſément condamner,
A vous fournir, pour vivre une ſomme honorable.

CRISPIN.

C'eſt fort bien dit.

GRIFFAUT.

Martine, apportez-moi ma table.

CRISPIN.

Eſt-ce pour la requête?

GRIFFAUT.

Oüi, je vais la dreſſer.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUT.

Vous le pouvez penſer.
Mais mettez.....

CRISPIN.

Hem?

GRIFFAUT.

Mettez....

CRISPIN *à Martine.*

Dis-moi, que veut-il dire, Martine?

MARTINE.

Il dit qu'il faut lui donner de quoi frire.

CRISPIN.

Ho! je n'avois pas mis cela dans mon marché.

MARTINE.

Il en faut bien ſortir; ne fais point l'empêché;
Crois-moi, donne un écu.

Digne objet de mes vœux. Pour vous prouver ma flâme, 1671.
Je vous donne à préſent, & mon corps, & mon ame;

CRISPIN *donne un écu, & le Procureur l'ayant ſonné, le ſerre.*

C'eſt un écu frélore.
Fort bien.

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Hé bien, donne.

CRISPIN.

Tenez.

GRIFFAUT.

Mettez.....

CRISPIN.

Il y va dru.

MARTINE.

Patience.

CRISPIN.

Cela ne ſort pas de ton crû,
On le voit; que d'argent! Peſte.

MARTINE.

Un bon mariage
Vous payera tout.

GRIFFAUT.

Mettez.....

CRISPIN.

Ah! le goulu! j'enrage.

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN.

Je n'en ai plus, Monſieur, d'homme d'honneur.

GRIFFAUT.

Je dis que vous mettiez, votre chapeau, Monſieur.

CRISPIN.

Ce n'eſt que cela.

GRIFFAUT.

Non.

1671. Dans ma Principauté, prêt à vous épouſer ;
Je veux vous enlever ; permettez qu'un baiſer.....

CRISPIN.

Ma main eſt un peu prompte.
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUT.

Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous ?

CRISPIN.

Criſpin.

GRIFFAULT.

Votre métier ?

CRISPIN.

Chevalier.

GRIFFAUT.

Chevalier Criſpin !

CRISPIN.

Non, Chevalier
De Malthe. Notre race eſt fertile en grands hommes ;
Depuis mille ans, neuf mois, & cinq jours, nous le ſommes
De pere en fils.

GRIFFAUT *à Martine.*

Martine, il eſt fou.

MARTINE.

Je le croi ;
Mais il a de l'argent, qu'importe.

CRISPIN.

Achevez-moi,
J'ai hâte, il faut que j'aille au logis voir mon Maître.

GRIFFAUT.

Votre Maître ?

MARTINE *bas, à Criſpin.*

Étourdi, que lui fais tu connoître ?

GRIFFAUT.

Vous ſervez donc ?

CRISPIN.

Moi ? Non.... Vous le pouvez penſer ;
Le Maître dont je parle eſt.... eſt un Maître à danſer,
Qui me montre ....

GRIFFAUT.

Ah !

1671.

PRUNEAU *ouvrant ſa lanterne ſourde, & découvrant la lumiere.*

Ha ! ha !

ISABELLE *appercevant Coclet.*

Ho ! ho !

ANGÉLIQUE *appercevant Pruneau.*

Hé ! hé !

COCLET.

Hi ! hi !

PRUNEAU.

Hon ! hon ! la belle,
Vous voilà bien camuſe.

ISABELLE.

Ah ! fortune cruelle !

MARTINE *bas à criſpin.*

Fort bien.

CRISPIN *bas à Martine.*

Oh ! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUT.

Comment votre Tuteur a-t-il nom ?

CRISPIN.

Il s'appelle.....
Mon Tuteur.

GRIFFAUT.

Dites-moi ſon véritable nom ?

CRISPIN.

Il ne m'en ſouvient plus, c'eſt un nom bas Breton,
Que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire.
Eſt-il beſoin qu'il ſoit couché dans ce grimoire ?

GRIFFAUT.

Oüi.

CRISPIN.

Je vais le ſçavoir, & le mettre en écrit,
De peur de l'oublier.

GRIFFAUT.

Allez, c'eſt fort bien dit.

1671.

GRIFFAUT *à Criſpin.*

Je vous tiens, je vous tiens, Monſieur le ſuborneur.

PRUNEAU, *après avoir regardé Criſpin.*

Comment ! C'eſt le valet d'un fort homme d'honneur,
Qui m'a depuis ſix mois donné ſa chalandiſe ;
Il porte le flambeau quand je le cliſtériſe.

GRIFFAUT.

C'eſt mon homme au Procès : c'eſt un jeune Barbon
Qui n'étoit pas en âge. *

* Voyez la Note ci-deſſus, pages 160. & *ſuivantes.*

CRISPIN.

Il eſt vrai, mais pardon ;
Vos filles, plus que moi, ſont cauſes du myſtere,
Près de l'une j'étois le Prince de Chimere ;
Près de l'autre j'étois le Chevalier Criſpin.
Je ne ſuis qu'un Valet, je le confeſſe enfin,
Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre,
Ayant appris, Monſieur, qu'il vous falloit un gendre,
Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui moi ! j'accepterois pour gendre un ſuborneur,
Un Valet, un coquin, un.....

1671.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire,
Cela ne vous plaît pas! Hé bien, je me retire.
Le mal n'eſt pas grand. *Il s'en va.*

PRUNEAU.

Quoi! vous le laiſſez aller?

GRIFFAUT.

Ce ſont de ces affronts qu'il faut diſſimuler.
Croyez-moi; leur éclat eſt nuiſible aux familles,
Il tomberoit ſur vous, ainſi que ſur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous? Quoi! vous croyez achever?

GRIFFAUT.

Pourquoi non?

COCLET *bégayant.*

Nous... nous, pourrions..... mar.... chant....
ſur.... les.... pas.... d'Actéon,
A.... avoir ce.... mal?

GRIFFAUT.

Meſſieurs, je n'ai qu'un mot à dire:
Le contrat eſt ſigné, cela me doit ſuffire;
Il faut ſur cet hymen accomplir nos ſouhaits,
Ou contre un Procureur intenter un procès.

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous? Achevons tout à l'heure;
J'aimerois encor mieux vous épouſer, je meure.

COCLET.

Moi.... moi.... pareil....lement.

1671.

GRIFFAUT.

Marchez donc ſur mes pas.

PRUNEAU *à Angélique*

Donnez la main.

ANGE'LIQUE.

O Ciel !

COCLET *à Iſabelle.*

Allons la Belle.

ISABELLE.

Hélas !

LES QUI PRO QUO;

OU

LE VALET ÉTOURDI,

Comédie en trois Actes, & en vers, de M. ROSIMONT,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

VOici ſans contredit la meilleure Piéce de M. Roſimont. Un Valet qui veut ſervir ſon Maître, & gagner ſes bonnes graces, & qui par ſes étourderies le jette continuellement dans des embarras, dont il a bien de la peine à ſe tirer, eſt un perſonnage très-propre à mettre au Théatre. Cette idée eſt heureuſement imaginée, mais mal remplie par l'Auteur. Oronte

a grand tort de ſe fier à ce Valet, plus balourd qu'étourdi : d'ailleurs trop intéreſſé & capable de trahir ſon maître par l'eſpoir d'une récompenſe aſſez modique. 1671.

Oronte reçoit une Lettre de la part de Clarice ſa maîtreſſe : il en eſt ſi ſatisfait, qu'il fait auſſi-tôt préſent d'une bague à Cliton ſon Valet qui en a été le porteur. Fabrice, camarade de Cliton, envieux de ſon bonheur, va trouver Clarice, eſpérant en obtenir auſſi une Lettre qui lui vaudra une pareille récompenſe. Cette belle, qui a entendu dire que le pere d'Oronte veut le marier avec Léonor, interroge ce Valet. La jalouſie lui fait prendre les civilités que ſon amant a été obligé de faire à Léonor pour des témoignages de tendreſſe : pleine de cette idée, elle le croit infidéle, & lui écrit en conſéquence une lettre très-vive. Fabrice, qui en ignore le contenu, s'en charge avec plaiſir. Nerine, ſuivante de Léonor, lui en remet une autre de la part de ſa Maîtreſſe. Avec ces deux Lettres, Fabrice vient joyeuſement trouver Oronte, qui, après la lecture de la premiere, lui applique un ſoufflet pour ſa peine. Ce pauvre garçon s'excuſe de ſon mieux, & Oronte, perſuadé de ſon innocence, lui remet les Lettres qu'il écrit en réponſes. On ſe doute bien que le Valet va faire ici

quelque étourderie. Cela ne manque pas
1671. d'arriver. Les Lettres tombent, Fabrice ſe méprend, & porte à Clarice la Lettre deſtinée à Léonor, & à Léonor celle qu'on lui a ordonné de rendre à Clarice. Ce Qui pro quo acheve de brouiller Oronte avec ſa Maîtreſſe : il veut ſe venger de Fabrice, Timante, Amant de Léonor, & Cliton ſe trouvent-là fort à propos pour lui ſauver la vie. Ce dernier ſe flatte de raccommoder la choſe. Il s'agit de déſabuſer Clarice, & de lui faire connoître que la colere où elle eſt, n'a d'autre fondement qu'un mal entendu, occaſionné par la mal-adreſſe de Fabrice ; mais le plus difficile eſt le moyen de dégouter Léonor. Cliton en vient à bout, en lui faiſant accroire que ſon Maître eſt accablé d'infirmités, & a tous les vices imaginables. Fabrice, qui voit que Cliton reçoit une recompenſe, pour avoir dit beaucoup de ſottiſes de ſon Maître, voulant en mériter une plus grande, renchérit encore dans le portrait affreux qu'il fait d'Oronte à Geraſte, pere de Clarice. Ce diſcours fait une telle impreſſion ſur l'eſprit du bon homme, qu'il rompt dès ce moment les engagemens qu'il avoit pris au ſujet du mariage de Clarice. Oronte au déſeſpoir chaſſe Fabrice, & lui défend de ſe préſenter jamais devant lui.

Pour derniere reſſource, Cliton conſeille à ſon Maître d'enlever Clarice, puiſqu'il ne peut l'obtenir du conſentement du pere. Fabrice, qui étoit caché, entend ce projet; & s'imaginant rentrer dans les bonnes graces d'Oronte, en le ſervant malgré lui, court d'office avertir Liſette, ſuivante de Clarice, qu'elle & ſa Maîtreſſe ſoient prêtes lorſque ſon Amant viendra pour les enlever. Comme cette action ſe paſſe de nuit, Fabrice ne s'apperçoit pas qu'il parle à Geraſte. Ce vieillard, apprenant ce qui ſe trame, fait trouver un Commiſſaire & des Archers qui ſe ſaiſiſſent d'Oronte. Géraſte le fait relâcher auſſitôt qu'il reconnoît que tout le mal qu'on lui a dit de ce jeune homme eſt une pure calomnie, & conſent à ſon mariage avec Clarice. Timante épouſe Léonor, & tous les perſonnages ſortent contens, à l'exception de Fabrice que l'on renvoye comme un coquin indigne de pardon. 1671.

1671.

LE MARIAGE SANS MARIAGE,

Comédie en cinq Actes, & en vers, par M. MARCEL, *

* Cet Auteur nous eſt abſolument inconnu.

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

SI le titre n'indiquoit le lieu où cette Comédie a été jouée, nous pourrions douter ſi elle l'a jamais été. C'eſt un ouvrage très-foible, ſans conduite, ſans caracteres, & extrêmement contraire aux mœurs. Nous voulons croire, (puiſque l'Auteur l'aſſure) qu'il a pû faire plaiſir à ceux qui connoiſſoient le perſonnage qu'on vouloit y jouer; (*a*) mais, excepté

(*a*) « Vous me fîtes la grace de me témoigner, (c'eſt l'Auteur qui parle dans ſon Epître dédicatoire,) » que le ſtyle ne vous en déplaiſoit pas, & qu'il y avoit » même quelques endroits plus que médiocrement bien » écrits, dans le comique, & dans le ſérieux galant. » Je n'eus pas beſoin de vous expliquer mon deſſein : » Vous jugeâtes d'abord, que ſi je n'avois pas ſuivi » cette mode nouvelle, qui s'introduit de faire la Co- » médie toute plaiſante, j'avois affecté ce mélange pour » m'inſtruire de ce que dans la ſuite, je pouvois atten- » dre de l'un & de l'autre. Outre que le ſujet étant de » ſoi très-délicat, & très-particulier, je n'avois oſé le » pouſſer juſqu'où j'aurois pû, pour faire rire, ſans » le tourner en Farce, & en faire quelque choſe de » pire.... Je me flate de n'avoir pas mal réuſſi, puiſ- » que mon *Anſelme* a pû vous divertir, & que ſes

ce petit nombre, nous ſommes perſuadés que le ſurplus des Spectateurs a dû le trouver fort mauvais. Anſelme, qui eſt, impuiſſant, voulant éprouver ſi ſa femme Iſabelle eſt ſage, prie un de ſes amis de feindre d'en être amoureux. Clotaire, c'eſt le nom de cet ami, y conſent trop facilement pour ſon repos : Iſabelle & lui, ſans y penſer, ſe laiſſent inſenſiblement engager dans un commerce de tendreſſe qui leur fait ſouhaiter plus d'une fois, qu'un heureux moment les délivre de ce jaloux. Guſman, Valet d'Anſelme, leur en fournit le moyen, en leur découvrant l'infirmité naturelle de ſon Maître. Anſelme, craignant que cette affaire éclatte à ſa honte, conſent de rompre ſon mariage à l'amiable. Fernand, frere d'Iſabelle, profite de cette terreur pour le forcer à lui accorder ſa ſœur Aminte, dont il eſt amoureux. Lorette, ſuivante d'Iſabelle, épouſe Guſman, & Anſelme quitte ces ſix perſonnes, en les donnant à tous les Diables. 1671.

» bruſqueries ne reſſemblent pas mal à l'original ſur » lequel je les ai copiées, & qui vous a fait rire tant » de fois, dans le temps que je vous ai fait remarquer » ſes extravagances. »

1671.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Comédie en un Acte, en proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre, dans un divertiſſement en ſept Actes, intitulé : *Le Ballet des Ballets*, & enſuite ſans intermédes, ſur le Théatre du Palais Royal le 8. Juillet 1672. (*Regiſtre de Moliere.*)

Avertiſſement de la Comédie de la Comteſſe d'Eſcarbagnas, édition *in*-12. Paris, 1739.

« LE Roy s'étant propoſé de donner » un divertiſſement à MADAME, à » ſon arrivée à la Cour, choiſit les plus » beaux endroits des ballets qui avoient » été repréſentés devant lui depuis quel- » ques années, & ordonna à Moliere de » compoſer une Comédie qui enchaînât » tous ces morceaux différens de muſi- » que & de danſe. Moliere compoſa pour » cette fête, *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, » Comédie en proſe & une paſtorale; ce » divertiſſement parut à Saint Germain » en Laye au mois de Décembre 1671. » ſous le titre de *Ballet des Ballets.* » Ces deux Piéces compoſoient ſept Ac- » tes, qui étoient précédés d'un Prolo- » gue, & qui étoient ſuivis chacun d'un

» interméde. La Comteſſe d'Eſcarbagnas
» ne parut ſur le Théatre du Palais Royal 1671.
» qu'en un Acte, au mois de Juillet 1672.
» telle qu'on la joue encore aujourd'hui,
» & telle qu'elle eſt imprimée. Il y a ap-
» parence qu'elle étoit diviſée d'abord en
» pluſieurs Actes. Pour ce qui eſt de la
» Paſtorale, il ne nous en reſte que le
» nom des Acteurs, & des Comédiens qui
» la repréſentoient.

Acteurs de la Comédie.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas, *Mademoiſelle Marotte.* Julie, *Mademoiſelle Beauval.* Cléante, *le Sieur de la Grange.* Le petit Comte, fils de la Comteſſe, *le Sieur Gaudon.* Bobinet, *le Sieur Beauval.* M. Tibaudier, Conſeiller, *le Sieur Hubert.* M. Harpin, Receveur des Tailles, *le Sieur du Croiſy.* Andrée, Suivante de la Comteſſe, *Mademoiſelle Bonneau.* Criquet, *le Sieur Finet.* Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

Acteurs de la Paſtorale.

Une Nymphe, *Mademoiſelle de Brie.* La Bergere en homme, *Mademoiſelle Moliere.* La Bergere en femme, *Mademoiſelle Moliere.* Un Berget amant, *le Sieur Baron.* Premier Paſtre, *le Sieur Moliere.* Second Paſtre, *le Sieur la Tho-*

rilliere. Un Turc, *le Sieur Moliere.*

1671. « Voici quel étoit l'ordre & la diſtri-» bution des Actes & des Intermédes de » ce divertiſſement » (lorſqu'il fut repré-ſenté à Saint Germain en Laye.)

PROLOGUE.

Le Prologue réuniſſoit le premier Interméde des *Amans magnifiques*, avec les chants & les danſes du Prologue de Pſiché. Vénus, deſcendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la Comédie & des divertiſſemens qui devoient ſuivre.

Premiere Acte de la Comédie.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte, qui fait le premier Intermede de *Pſiché.*

Seconde Acte de la Comédie.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de *la Paſtorale comique*, repréſentée dans la troiſiéme entrée du *Ballet des Muſes.*

Troiſiéme Acte de la Comédie.

TROISIÉME INTERMEDE.

Combat des Suivans de l'Amour & des Suivans de Bacchus, qui fait le quatriéme Interméde de *George Dandin.*

Quatriéme Acte de la Comédie. 1671.

QUATRIÉME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne, danſante & chantante, ſuivie de douze Egyptiens danſans, tirée de *la Paſtorale Comique*, repréſentée dans la troiſiéme entrée du *Ballet des Muſes.*

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le ſecond Interméde de *Pſiché.*

Cinquiéme Acte de la Comédie.

CINQUIÉME INTERMEDE.

Cérémonie Turque du quatriéme Acte du *Bourgeois Gentilhomme.*

Sixiéme Acte de la Comédie.

SIXIÉME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet *des Nations*, repréſenté à la ſuite du *Bourgeois Gentilhomme.*

Entrée d'Eſpagnols, tirée du même Ballet des Nations.

Septiéme & dernier Acte de la Comédie.

SEPTIÉME ET DERNIER INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mo-

me & de Mars, qui fait le dernier Interméde de Pſiché.

1671.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« La Comteſſe d'Eſcarbagnas n'eſt » qu'une peinture ſimple des ridicules » qui étoient alors répandus dans la Pro» vince, d'où ils ont été bannis, à meſure » que le goût & la politeſſe s'y ſont in» troduits. Les rôles de la Comteſſe, de » M. Tibaudier, & de M. Harpin, ſont » le germe de trois caracteres que les Au» teurs comiques ont depuis ſi ſouvent » traités & développés ſur le Théatre. » Cette Comédie, ſuivie d'une *Paſtorale* » *Comique*, dont il ne nous eſt reſté que » les noms des perſonnages, parut dans » une fête que le Roy donna à MADAME, » à Saint Germain en Laye, au mois de » Décembre 1671. les deux Piéces, divi» ſées en ſept Actes, ſans qu'on en con» noiſſe la véritable diſtribution, y étoient » accompagnées d'intermédes tirés de plu» ſieurs divertiſſemens qui avoient déja » été repréſentés devant le Roy.

Nous croyons devoir finir cet article par un fait qui regarde le *Martial*, Marchand Gantier, dont parle la Comteſſe d'Eſcarbagnas; mais pour épargner au Lecteur la peine de chercher ce paſſage dans la Piéce, nous allons le rapporter ici.

Après que M. Tibaudier a lû ſes vers,

le Vicomte dit, parlant à la Comteſſe :

1671.

. . . . Je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous ; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de *Martial*. SCENE XVI. de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quoi ? *Martial*, fait-il des vers ? Je penſois qu'il ne fit que des gands ?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce *Martial*-là, Madame, c'eſt un Auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

Ce Martial, qui ne faiſoit point de vers, étoit un Marchand Parfumeur, & joignoit à cette qualité, celle de Valet de Chambre de MONSIEUR. C'eſt Loret qui nous apprend cette anecdote, ainſi qu'une Fête ſinguliere, qu'il donna en 1652. Voici le détail que Loret en donne.

Lettre en vers du 9. Novembre. 1652.

De *Monſieur*, un valet de chambre,
Ce grand vendeur de muſq & d'ambre,
A ſçavoir le Sieur *Martial*,
Se voulant montrer jovial,
Fit par pure réjouiſſance,
Un Feſtin de rare importance,
A douze de ſes compagnons ;
Illec, on ne vit point d'oignons,

1671.

Mais des muſcades, des eaux d'anges,
Des Orangers chargés d'Oranges,
Et de très-excellents ragoûts,
Qui flairoient mieux que des égoûts :
Mais la fine galanterie,
Que j'euſſe cent fois plus chérie,
Que les plats les mieux apprêtés,
Qu'on y voyoit de tous côtés,
Fut, que douze charmantes filles,
Jeunes, riantes & gentilles,
Ayant toutes beaucoup d'appas,
Vers le déclin dudit repas,
D'une façon fort agréable,
Servirent le déſert ſur table ;
Anis, ſucres, pommes, biſcuit,
Bref, chacune porta ſon fruit ;
Après, laquelle gaillardiſe,
Une muſique aſſez exquiſe,
De deux, ou trois, ou quatre chœurs,
Ravit les ames & les cœurs ;
Enſuite, on bût à taſſe pleine,
La ſanté du Roy, de la Reine, *
Et de Monſieur, auſſi d'Anjou,
De la Cour le charmant bijou.
Ce fut chez Monſieur de Beliévre,
Que cette bande gaye & miévre,
Vint, ſe rencontra, ſe rangea,
Puis bût, chanta, danſa, mangea.

* la Reine-Mere.

1672.

BAJAZET,

Tragédie de M. RACINE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne le quatre ou le cinq Janvier.

LE ſuccès de Bajazet ne fut point balancé, ainſi que l'avoit été celui de Britannicus ; & cette Tragédie acheva d'aſſurer la réputation de ſon Auteur. « * Les grands connoiſſeurs eſtimeront » toujours cette Piéce. Il n'en ſera pas de » même peut être des médiocres Lecteurs. » Ils ſeront prévenus contre des Turcs » auſſi polis que les Turcs de Bajazet ; » mais pourquoi ne le ſeront-ils pas con- » tre des Payens tels que *Britannicus*, » *Alexandre & Andromaque ?* C'eſt » qu'en général nous ne connoiſſons pas » aujourd'hui les Payens comme nous » connoiſſons les Turcs ; & d'ailleurs il » n'y a pas contre les premiers une cer- » taine prévention déſavantageuſe que » deux Peuples contemporains ſe trou- » vent avoir l'un pour l'autre. On s'ima- » gine que des Turcs doivent être bar- » bares, farouches, cruels, & n'aiment » que le ſabre à la main. On croit qu'ils » doivent parler autrement que nous ;

* Remarques ſur les Tragédies de Racine.

1672. » peu s'en faut qu'on ne les prive de la » faculté de penſer comme nous penſons. » Il eſt pourtant aiſé de prouver que les » Turcs ont autant de délicateſſe dans les » ſentimens qu'aucun Peuple qu'il y ait » dans le monde. Quoi qu'il en ſoit, je » connois des Dames qui pleurent à Bri- » tannicus, mais qui ſe gardent bien de » pleurer à Bajazet, parce que ce ſeroit » peut-être le plus grand de tous les pé- » chés que d'oſer pleurer pour l'infortune » d'un Turc; & quand ce ne ſeroit pas » un péché, elles ne le pleureroient point » encore, parce qu'un Turc, à ce qu'elles » croyent, n'eſt pas fait comme un Fran- » çois. Plaiſante prévention! auſſi bien » fondée que celle de ces bons Catholi- » ques de Village, qui ſont tous étonnés » de trouver des Huguenots faits comme » eux.

» Il faut avouer pourtant que les » mœurs de cette Piéce ſont un peu trop » Françoiſes; (*a*) mais c'eſt un défaut qui

(*a*) « Bajazet aime tendrement, & cette paſſion lui » inſpire des ſentimens plus délicats que l'on n'en ſup- » poſe dans les Turcs; mais que l'on prenne bien garde, » ces ſentimens ſont toujours conformes au génie de ſa » nation, & au milieu du rafinement que l'on y blâ- » me, on entretenoit certain air de férocité, qu'un » Poëte moins habile que Racine, ne pouvoit pas attra- » per. *Bibliothéque Françoiſe des Livres nouveaux*, Tome premier pages 196 & 197.

» regne généralement dans les Piéces de
» Racine, & de nos Poëtes modernes. Ils 1672.
» font toujours parler les gens ſelon le gé-
» nie de notre Nation.

» Corneille s'eſt aſſez bien garanti de
» ces défauts; mais les anciens l'ont mieux
» connu que nous. La regle demande-
» roit le tour d'eſprit des Orientaux dans
» les caracteres des perſonnages de Ba-
» jazet, & c'eſt ainſi que Quinte-Curce
» a fait parler les Ambaſſadeurs des Scy-
» thes, ſuivant le génie de leur Pays. »
Bajazet parut dans le temps que de Viſé commença ſon Mercure Galant, cet Auteur fut obligé de parler de la réuſſite de cette Tragédie, mais ce fut d'une façon qui marquoit l'envie qu'il portoit à la gloire de ce grand Poëte, le Lecteur en va juger. « * On repréſenta ces jours paſ-
» ſés ſur le Théatre de l'Hôtel de Bour-
» gogne, une Tragédie intitulée *Baja-*
» *zet*, & qui paſſa pour un ouvrage ad-
» mirable. Je crois que vous n'en doute-
» rez pas, quand vous ſçaurez que cet
» ouvrage eſt de M. Racine, puiſqu'il ne
» part rien que d'achevé de la plume de
» cet illuſtre Auteur. Le ſujet de cette
» Tragédie eſt Turc à ce que rapporte
» l'Auteur dans ſa Préface. (*a*) Voici en

* Mercure Galant, Tom. I. Lettre du 9. Janvier 1672.

(*a*) De Viſé ne cite la Préface de Bajazet, que par ironie, car cette Tragédie ne fut imprimée que quelques mois après ſa premiere repréſentation.

» deux mots ce que j'ai appris de cette
1672. » Hiſtoire, dans l'Hiſtorien du Pays, par
» où vous jugerez du génie admirable du
» Poëte, qui, ſans en prendre preſque rien,
» a ſçu faire une Tragédie ſi achevée.

» Amurat avoit trois freres, quand il
» partit pour le ſiége de Babylone, il en
» fit étrangler deux, dont aucun ne s'ap-
» pelloit Bajazet; & l'on ſauva le troi-
» ſiéme de ſa fureur, parce qu'il n'avoit
» point d'enfant pour ſuccéder à l'Em-
» pire Othoman. Ce Grand Seigneur me-
» na dans ſon voyage ſa Sultane favorite.
» Le grand Viſir qui ſe nommoit Mehe-
» met Pacha, y étoit auſſi, comme nous
» voyons dans une relation faite par un
» Turc du Sérail, & traduite en Fran-
» çois par M. du Loir, qui étoit alors à
» Conſtantinople. Ce fut ce grand Viſir
» qui commença l'attaque de cette fa-
» meuſe Ville vers le Levant, avec le
» Gouverneur de la Gréce Aly Pacha, fils
» d'Arlan, & l'Aga des Janniſſaires avec
» ſon Régiment. A ſon retour, il entra
» triomphant dans Conſtantinople com-
» me avoit fait peu de jours auparavant
» le Grand-Seigneur ſon Maître. Cepen-
» dant l'Auteur de Bajazet le fait demeu-
» rer ingénieuſement dans Conſtantino-
» ple ſous le nom d'Acomat, pour favori-
» ſer les deſſeins de Roxane qui ſe trouve

» dans

» dans le Sérail de Byſance, quoiqu'elle » fut dans le Camp de ſa hauteſſe, & » tout cela pour élever à l'Empire Baja- » zet, dont le nom eſt très-bien inven- » té. Le troiſiéme frere du Sultan Amu- » rat qui reſtoit, & qui lui échapa, par « les ſoins de leur commune mere, ſe » nommoit Ibrahim, dont ce cruel Em- » pereur eut la barbarie de ſe vouloir dé- » faire, dans l'extrémité de la maladie » qui le fit mourir, à deſſein (dit-on) de » faire ſon ſucceſſeur le jeune Muſtapha » Capoudan Pacha, ſon favori, à qui il » avoit donné une fille unique qu'il avoit » eu de la Sultane qu'il aimoit le plus. Je » ne puis être pour ceux qui diſent que » cette Piéce n'a rien d'aſſez turc; il y a » des Turcs qui ſont galans, & puis elle » plaît; il n'importe comment, & il ne » coûte pas plus quand on a à feindre, » d'inventer des caracteres d'honnêtes » gens, & de femmes tendres & galan- » tes, que ceux des barbares qui ne con- » viennent pas au goût des Dames de ce » ſiécle, à qui ſur toutes choſes il eſt im- » portant de plaire..... mais retournons » à l'Auteur de Bajazet..... Je n'ai rien à » vous dire de ſon mérite; il eſt ſi grand, » qu'on ne peut trouver de place ſur le » Parnaſſe aujourd'hui digne de lui être » offerte; & ſes amis le placent entre So-

1672.

1672. » phocle & Euripide, aux Piéces duquel » il ſemble que Diogéne Laërce veuille » nous faire entendre que Socrate avoit » la meilleure part des plus beaux en- » droits. Les Rivaux de cette Euripide » ou Socrate François, voudroient bien, je » crois, le voir où ſont déja ces grands » perſonnages Grecs, quand même ſa » mémoire devroit être auſſi glorieuſe, » que celle qu'ils ont méritée. »

Nous croyons qu'il eſt inutile de faire remarquer la ſatyre envenimée que renferme la fin de ce paſſage; mais il eſt néceſſaire de relever le trait hiſtorique de la vie d'Amurat: nous lui oppoſons le commencement de la Préface que M. Racine mit à la tête de ſa Tragédie de Bajazet, ce morceau fera connoître le peu de bonne foi de M. de Viſé, ou ſon ignorance dans l'Hiſtoire des Turcs.

Préface de Bajazet. » Sultan Amurat, ou Sultan Morat, » Empereur des Turcs, celui qui prit Ba- » bylone en 1638. a eu quatre freres. » Le premier, c'eſt à ſçavoir Oſman, fut » Empereur avant lui, & regna environ » trois ans, au bout deſquels les Janniſ- » ſaires lui ôterent l'Empire & la vie. Le » ſecond ſe nommoit Orcan. Amurat, » dès les premiers jours de ſon regne, le » fit étrangler. Le troiſiéme étoit Bazajet, » Prince de grande eſpérance, & c'eſt lui

» qui eſt le Héros de ma Tragédie. Amu-
» rat, ou par politique, ou par amitié, 1672.
» l'avoit épargné juſqu'au ſiége de Baby-
» lone. Après la priſe de cette ville,
» le Sultan victorieux envoya un ordre
» à Conſtantinople pour le faire mourir;
» ce qui fut conduit & éxécuté à peu
» près de la maniere que je le repréſente.
» Amurat avoit encore un frere, qui fut
» depuis le Sultan Ibrahim, & que ce
» même Amurat négligea comme un
» Prince ſtupide qui ne lui donnoit point
» d'ombrage. Sultan Mahomet qui regne
« aujourd'hui, eſt fils de cet Ibrahim, &
» par conſéquent neveu de ce Bajazet.

» Les particularités de la mort de Ba-
» jazet ne ſont encore dans aucune Hiſ-
» toire imprimée. M. le Comte de Cézy
» étoit Ambaſſadeur à Conſtantinople
» lorſque cette aventure Tragique arriva
» dans le Sérail. Il fut inſtruit des Amours
» de Bajazet, & des jalouſies de la Sulta-
» ne. Il vit même pluſieurs fois Bajazet
» à qui on permettoit de ſe promener
» quelquefois à la pointe du ſérail ſur le
» canal de la Mer noire. M. le Comte de
» Cézy diſoit que c'étoit un Prince de
» bonne mine. Il a écrit depuis les cir-
» conſtances de ſa mort; il y a encore
» pluſieurs perſonnes de qualité qui ſe
» ſouviennent de lui en avoir entendu

1672. » faire le récit lorſqu'il fut de retour en » France.

M. de Viſé n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit déclaré contre la Tragédie de Bajazet ; une perſonne d'un tout autre poids penſoit à-peu-près comme lui ; & cette perſonne eſt Madame la Marquiſe de Sévigné, ſi généralement eſtimée de ſon temps, & dont la mémoire s'eſt perpétuée par ſes lettres imprimées à Paris en ſix volumes *in*-12. Les Lettres de cette Dame ſont des chefs-d'œuvres & des modéles en ce genre, l'eſprit y brille par tout, mais la prévention & l'habitude y tiennent ſouvent la place du jugement & du bon goût On pourroit rapporter quantité d'éxemples pour prouver ce que nous avançons ; mais nous nous renfermons dans ce qui regarde la Tragédie de Bajazet.

Lettres de Madame de Sévigné, T. II. Lettre du Mercredi, 13. Janvier 1672.

« Racine a fait une Tragédie qui s'ap» pelle Bajazet qui releve la paille ; vrai» ment elle ne va pas *Empirando*, com» me les autres. M. de Talard dit qu'elle » eſt autant au-deſſus des Piéces de Cor» neille, que celle de Corneille ſont au» deſſus de celles de Boyer. Voilà ce qui » s'appelle louer. Il ne faut point tenir » les vérités captives. Nous en jugerons » par nos yeux & nos oreilles. La Piéce » de Racine m'a paru belle. Nous y avons

» été. Ma belle fille (*a*) m'a paru la plus
» miraculeuſe bonne Comédienne que 1672.
» j'aye vûe. Elle ſurpaſſe la Des Œillets *Idem.* Lettre
» de mille piques; & moi qu'on croit 15. Janvier
» aſſez bonne pour le Théatre, je ne ſuis 1672.
» pas digne d'allumer les chandelles quand
» elle paroît. Elle eſt laide de près, & je
» ne m'étonne pas que mon fils ait été
» ſuffoqué par ſa préſence; mais quand
» elle dit des vers, elle eſt adorable. Ba-
» jazet eſt beau. J'y trouve quelque em-
» barras ſur la fin, & il y a bien de la
» paſſion, & de la paſſion moins folle que
» celle de Bérénice. Je trouve pourtant
» à mon petit ſens, qu'elle ne ſurpaſſera
» pas Andromaque; & pour les belles Co-
» médies de Corneille, elles ſont autant
» au-deſſus, que votre idée étoit au-deſ-
» ſus de....appliquez, & reſſouvenez-vous
» de cette folie, & croyez que rien n'ap-
» prochera des divins endroits de Cor-
» neille. Il nous lut l'autre jour une Co-
» médie chez M. de la Rochefoucault,
» qui me fit ſouvenir de ſa défunte veine.
» Cependant je voudrois que vous fuſſiez
» venu avec moi après diner, vous ne
» vous ſeriez point ennuyée. Vous auriez
» peut-être pleuré une petite larme, puiſ-

(*a*) Madame de Sévigné appelloit ainſi Mademoiſelle de Champmeſlé, à cauſe que cette Actrice avoit été aimée de M. de Sévigné ſon fils.

» que j'en ai pleuré plus de vingt. Vous au-
1672. » riez admiré votre belle-ſœur,* vous au-
* Mademoiſelle de Champmeſlé. » riez vû les Anges (*a*) devant vous, & la
» Bordeaux, qui étoit habillée en petite
» mignone, M. le Duc étoit derriere.
» Pomenars étoit au-deſſus avec les La-
» quais, ſon manteau dans ſon nez, parce
» que le Comte de Créancé le veut faire
» pendre, quelque réſiſtance qu'il y faſſe.
» Tout le bel air étoit ſur le Théatre. M.
» le Marquis de Villeroy avoit un habit de
» bal, le Comte de Guiche, ceinturonné
Idem. Lettre du 16. Mars 1672. » comme ſon eſprit; tout le reſte en bandis.

» Je ſuis au déſeſpoir que vous ayez eu
» Bajazet par d'autres que par moi. Vous
» en avez jugé très-juſte & très-bien, &
» vous aurez vû que je ſuis de votre avis.
» Je voudrois vous envoyer la Champ-
» meſlé pour vous rechauffer la Piéce.
» Le perſonnage de Bajazet eſt glacé, les
» mœurs des Turcs y ſont mal obſervées;
» ils ne font point tant de façon pour ſe
» Marier. Le dénouement n'eſt point bien
» préparé. On n'entre point dans les rai-
» ſons de cette grande tuerie: il y a pour-
» tant des choſes agréables, & rien n'eſt
» parfaitement beau, rien qui enleve;
» point de ces tirades de Corneille qui
» font friſſonner. Ma fille, gardons-nous

(*a*) Meſdames de Grancey & de Marcy, qu'on nommoit ainſi à la Cour.

» bien de lui comparer Racine ; ſentons- 1672.
» en la différence, il y a des endroits
» froids & foibles, & jamais il n'ira plus
» loin qu'Andromaque. Bajazet eſt au-
» deſſous, au ſentiment de bien des gens,
» & au mien, ſi j'oſe me citer. Racine
» fait des Comédies pour la Champmeſlé,
» & ce n'eſt pas pour les ſiécles à venir.
» Si jamais il n'eſt plus jeune, & qu'il
» ceſſe d'être amoureux, ce ne ſera plus
» la même choſe. Vive donc notre vieil
» ami Corneille, pardonnons lui de mé-
» chans vers en faveur des divines & ſu-
» blimes beautés qui nous tranſportent ;
» ce ſont des traits de maître qui ſont ini-
» mitables ; Deſpréaux en dit encore plus
» que moi ; en un mot c'eſt le bon goût,
» tenez vous-y.

Madame de Sévigné, après avoir porté un jugement ſi déſavantageux ſur les ouvrages de M. Racine, changea de ſentiment, lorſque la Tragédie d'Eſther parut à Saint Cyr ; nous en parlerons ſous l'année qu'elle fut repréſentée à Paris. Revenons à Bajazet, que M. de Longepierre propoſe comme un modéle pour la conduite, & ſur-tout pour l'expoſition du ſujet. Voici ſes termes : * » veut-on ju-
» ger par ſes yeux ſi M. Racine entend
» le Théatre, qu'on éxamine la premiere
» Scene de Bajazet. Qu'on y enviſage

* Parallèle de Corneille & de Racine, par M. de Longepierre, article XVII.

1672. » comment dans un ſujet inconnu, & » qui s'eſt paſſé dans un Pays où les » mœurs & les coutumes ſont différen- » tes des nôtres, dans un ſujet où ces » mœurs & ces coutumes ſont mêmes » violées quelque fois par la néceſſité » de la repréſentation : qu'on enviſage, » dis-je, comment le Poëte inſtruit & dé- » veloppe toutes ces choſes inſenſiblement » & ſans affectation : qu'on éxamine at- » tentivement le progrès de cette Scene ; » comment le plan de la Piéce ſe trace, » s'ordonne & s'arrange naturellement, » & ſans qu'il y paroiſſe que le Poëte s'en » mêle ; comment toutes les difficultés » s'applaniſſent d'elles-mêmes ; comment » les demandes & les réponſes d'Acomat » d'Oſmin, ou pour mieux dire, les lu- » mieres néceſſaires à l'intelligence de la » Piéce, naiſſent du fond de la choſe ; » comment ces deux Acteurs narrent ſans » narrer, & inſtruiſent ſans qu'ils ſem- » blent vouloir inſtruire ; on tombera ai- » ſément d'accord de la vérité de ce que » je dis ; & plus on aura de jugement, » plus on ſera charmé de l'art qui entre » dans cette Scene.

Avant de rapporter la critique de Bajazet, tirée de l'*Apollon Charlatan*, nous croyons devoir placer celle de M. Taſignon. Voici ce que l'Abbé Granet, dans

dans la Préface du recueil des *Diſſertations ſur pluſieurs Tragédies de Corneille & de Racine*, dit ſur l'ouvrage de M. Tafignon, après en avoir rapporté le titre. (*a*) « Cet écrit eſt l'ouvrage d'un hom- » me d'eſprit & de goût. Il s'y propoſe de » réfuter le jugement porté par la Bruyere » ſur nos deux grands Poëtes tragiques. » *Corneille*, dit le Théophraſte François, » *peint les hommes comme ils devroient* » *être, & Racine les peint tels qu'ils* » *ſont.* Ce jugement en a ſi fort impoſé » au public, qu'il s'eſt cru diſpenſé de le » diſcuter... La diſcuſſion a fait recon- » noître au Critique que Corneille a peint » les hommes tels qu'ils ſont, & que Ra- » cine a fait le contraire dans quelques- » unes de ſes Piéces... Le Critique ajoute » que Corneille, à force d'étudier les Ro- » mains, avoit pris leurs mœurs, & qu'on » ſent dans le moindre mot reſpirer leur » véritable génie. Il cite à ce ſujet la fa- » meuſe réponſe du vieil Horace, *qu'il* » *mourut.* C'eſt-là, pourſuit-il, l'héroï- » que qui eſt ſans doute plus propre à la » Tragédie, qu'une éxacte fidélité en » amour, ſur laquelle roule toute une 1672.

(*a*) Diſſertation ſur les caracteres de Corneille & de Racine, contre le ſentiment de la Bruyere, par M. Tafignon, Avocat au Parlement de Bourgogne, Paris, 1705. *in*-12.

1672. » Piéce de Racine. Il s'agit ici de la Tra-
» gédie de Bajazet, & voici les propres
» termes du Critique.

» Roxane a reçu un ordre d'Amurat,
» occupé à la guerre, de faire mourir Ba-
» jazet ſon frere, enfermé depuis long-
» temps dans le Sérail. Elle lui ouvre les
» portes de ſa priſon, & le met en état
» de monter ſur le trone, s'il veut lui pro-
» mettre ſa foi. Bajazet, qui adore Ata-
» lide, ne veut rien promettre, & ſe re-
» tranche ſur les ſentimens de reconnoiſ-
» ſance. Roxane, indignée de ſes froi-
» deurs, ſouſcrit à ſa perte, commande
» au Viſir de fermer le Sérail, & de faire
» rentrer les Eſclaves dans leur devoir. Le
» Viſir découvre la cauſe de ce change-
» ment, il remontre à Bajazet qu'il favo-
» riſoit ce qu'il avoit à eſpérer, & ce
» qu'il a maintenant à craindre: il le preſſe
» de promettre, & lui dit vingt fois, que
» quand il ſera maître de l'Empire, il le
» ſera auſſi de ſa promeſſe. Cet Amant,
» ſans laiſſer voir la paſſion qui le retient,
» refuſe de ſe rendre aux remontrances
» de ſon ami. Atalide, allarmée du péril
» où eſt ſon amant, accourt à ſon aide,
» fait parler ſes ſoupirs & ſes douleurs,
» le prie de contenter la Sultane. Bajazet
» s'obſtine encore plus à mourir fidéle;

» ſon amante lui dit même qu'il peut vi-
» vre ſans la trahir. 1672.

ACTE II. SCENE V.

La Sultane vous aime, & malgré ſa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de ſoin de lui plaire,
Si vos ſoupirs daignoient lui faire preſſentir
Qu'un jour....

BAJAZET.

Je vous entens, je n'y puis conſentir.

» Enfin, preſſé par les pleurs de ſa Maî-
» treſſe, il ſe réſout à paroître devant
» Roxane. Comme on croit aiſément ce
» qu'on ſouhaite, la Sultane n'apperçoit
» pas plutôt Bajazet, qu'elle s'imagine
» que l'amour ſeul le ramene; & ſans
» qu'il témoigne aucune ardeur, elle re-
» prend pour lui toute ſa tendreſſe. Ata-
» lide apprend par le Viſir qui ne ſçavoit
» rien de ſon amour, la réconciliation de
» la Sultane & de Bajazet, & même que
» tous les deux avoient marqué à l'envie
» leur joye & leurs feux, ce qui n'étoit
» pas; néanmoins elle le croit, quoiqu'elle
» dût aſſez connoître ſon amant, pour
» ne pas ſoupçonner qu'il eut paru véri-
» tablement amoureux; elle le voit, lui
» fait des reproches; ſon amant n'en peut
» ſouffrir l'injuſtice; & dans le temps
» que la Sultane, déçûe par ſon propre
» amour, vient le déclarer Empereur dans

1672. » le Sérail, il ne peut feindre un moment
» & lui répond qu'il va attendre les effets
» de ſes bontés, ſi ſa complaiſance & ſes
» ſoins peuvent les mériter. Cette amante
» offenſée rentre dans ſa premiere fureur,
» jure ſa perte. Atalide évanouie lui fait
» découvrir ſa rivale, elle le livre aux
» muets, & Bajazet perd ainſi la vie,
» l'Empire & ſa Maîtreſſe, biens qu'il ſe
» ſeroit conſervés, en feignant quelque
» favorable diſpoſition pour la Sultane
» juſqu'après l'exécution. Certainement
» les hommes ne reſſemblent point à ce
» portrait, ſi ce n'eſt ceux qui habitent
» le Pays de Tendre. »

M. Tafignon juge un peu légerement du perſonnage de Bajazet, il n'a pas aſſez réfléchi ſur l'art que M. Racine a employé en le compoſant : pour lui faire éprouver le malheur qui lui arrive, il a fallu le peindre fier & trop ſenſible à l'amour ; ces deux paſſions qui gouvernent ce jeune Prince ſans expérience, lui font commettre une imprudence qui lui coûte la vie. Cette cataſtrophe eſt forcée par l'Hiſtoire, & M. Racine n'a pas été le maître d'y rien changer. Finiſſons par le paſſage de l'*Apollon Charlatan*, dont nous avons parlé.

1672.

Par cette cruauté, plus que Néronienne,*
Phœbus au ſang accoutumé,
Sans crainte d'en être blâmé,
Réveilla des Sultans la fureur ancienne.
Par un nouveau complot la *Racine* opéra,
Dans le Sérail on ſoupira.
Au pauvre *Bajazet* elle devint funeſte :
Atalide en mourut, Roxane en expira :
Et quand la fureur Turque eut joué de ſon reſte,
Toute leur ſéquelle en pleura.
Mais c'étoit auſſi grand dommage,
De tant de gens morts à la fois,
Qui n'étoient Turcs que de viſage :
Car pour les mœurs, pour le langage,
C'étoient de naturels François.
Le fier Bajazet, toutefois
Oſant traiter de Turc à More,
Une Sultane qui l'adore,
Phœbus en le tuant n'a pas eû trop de tort ;
Puiſqu'une ſi folle conduite,
Dont la *Racine* fut l'origine & la ſuite,
Ne pouvoit cauſer que la mort.

* Il parle de la Tragédie de Britannicus.

1672.

LE MARIAGE DE BACCHUS ET D'ARIANE,

Comédie-Héroïque, en trois Actes & en vers libres, avec des Machines, & un Prologue auſſi en vers libres, par M. de VISE',

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, le 7. Janvier. (*a*)

LE ſujet de cette Piéce a été ſi ſouvent préſenté au Théatre, que nous n'en donnons l'extrait, que pour faire con-

(*a*) « On ne parle ici que de divertiſſemens, & jamais les Ballets, & la muſique ne furent ſi fort à la » mode. Les Comédiens du Marais ont repréſenté depuis peu, une Piéce qui en eſt toute remplie. Elle eſt » intitulée LE MARIAGE DE BACCHUS & D'ARIANE. » Les Chanſons en ont paru fort agréables, & les airs en » ſont faits par ce fameux *M. de Moliere*, dont le mérite eſt ſi connu, & qui a travaillé tant d'années aux » airs des Ballets du Roy. Elle eſt de l'Auteur des » *Amours du Soleil*, qui firent tant de bruit l'année » derniere : & qui, cet hyver, eut encore occupé le » Théatre pendant deux mois. Je ne vous dirai rien à » l'avantage de ces Piéces, il eſt trop de mes amis, » & les louanges que je lui donnerois ſeroient peut-» être ſuſpectes. » *Mercure Galant, Tome I. Lettre du 16. Janvier 1672. pages 110 & 111.*

noître la façon dont l'Auteur l'a traité, (*a*) & le goût de ſa verſification. 1672.

Mercure ordonne aux habitans de l'Iſle de Naxe de ſe préparer à recevoir Bacchus. Junon, prévoyant que ce Dieu y doit devenir amoureux d'Ariane, pour traverſer ſes plaiſirs, excite une tempête, qui oblige Théſée à rentrer dans le Port. L'Amour raille Junon, & lui prédit que ſes efforts ſeront inutiles. Il termine ainſi le Prologue.

Qu'une femme de bien eſt un meuble incommode ! Prologue ; Scene IV.

Si toutes celles de nos Dieux
De la fiere Junon vont ſuivre la méthode,
Il faudra pour la terre abandonner les Cieux.

(*a*) « Cette Piéce, (dit M. de Viſé dans ſon avis au » Lecteur) ayant été repréſentée pendant trois mois, » un ſuccès ſi avantageux doit juſtifier tout ce que les » Critiques pourroient y avoir trouvé à redire. Il n'y a » point d'ouvrage ſi parfait qui ne ſoit condamné par » de certains eſprits contrarians, & qui font profeſ- » ſion de n'être jamais du ſentiment des autres ; mais » quand leurs cenſures ſont étouffées par la foule des » acclamations, on doit peu s'en mettre en peine, » & ils ſe font plus de tort qu'à la réputation de ceux » qu'ils attaquent. Ces Meſſieurs croyent faire paroître » leur eſprit en condamnant toujours les endroits qui » ſont généralement approuvés. Leur Critique, toute- » fois, n'a pû s'attacher aux ornemens de cette Piéce : » ils ont trouvé qu'ils entroient tous dans le ſujet, ce » qui ſe rencontre rarement. Comme mon principal » deſſein a été que le ſpectacle y entrât ſans y paroître » forcé, je crois avoir réuſſi, puiſque j'ai atteint le but » que je m'étois propoſé. Je ne dis rien du caractere de » Théſée, il a plû à toutes les femmes, & elles ont » avoué que la plûpart des Amans lui reſſembloient. »

1672. Mais je ſçais le ſecret d'appaiſer ſa colere :
Jupiter averti de toute cette affaire,
Pour rompre ſes cruels projets,
Sçaura trouver la nuit les ſecrets de lui plaire,
Qui lui feront changer les deſſeins qu'elle a faits :
L'Hymen, comme l'Amour, eſt tout plein de myſtere,
Il a pour réuſſir des moyens aſſez doux ;
Et le lit entre les époux,
Raccommode bien des affaires.

Ariane ouvre le premier Acte par ſes plaintes & ſes regrets, ſur le départ & l'infidélité de Théſée. Bacchus arrive, la voit, & en eſt épris dans le même inſtant. On ne doit pas être étonné ſi la Princeſſe répond un peu froidement à une déclaration auſſi bruſque. Que faites-vous donc, Madame ? Lui dit Corcine, ſa confidente, qui reſte ſeule avec elle.

ACTE I. Vous allez être les délices
SCENE VI. D'un Dieu charmant qui doit être jeune toujours.
Toujours jeune, & le cœur pour vous tout plein de flâmes,
Qui doit être de vous chéri.
La rare qualité ! l'admirable mari !
Le grand bonheur pour une femme !
Quel tréſor ! Que d'objets en deviendront jaloux !

Peu après, on vient annoncer le retour de Théſée. Cette nouvelle réveille dans le cœur d'Ariane tout l'amour qu'elle a ſenti pour cet ingrat, qui de ſon côté, s'entretenant avec Pirithous de la paſſion qu'il a eu autrefois pour la Princeſſe, avoue que quoiqu'il ne l'aime plus, cependant il ne verroit qu'avec peine qu'un autre cherchât à s'en faire aimer. Il parle, & agit en petit Maître. C'eſt-là ce caractere, qui, ſi l'on en croit l'Auteur, *a plû à toutes les femmes.* Ariane, plus foible qu'aucune de ſon ſexe, ſe rend dès la premiere entrevue, & reçoit enſuite fort mal le compliment de Bacchus, quoique puiſſe dire Corcine, qui ne ceſſe d'élever le mérite de ce nouvel amant, & ſur-tout celui d'une éternelle jeuneſſe. 1672.

ACTE II. Scene V.

CORCINE.

Madame....

ARIANE.

Que veux-tu?

CORCINE.

Vous oubliez peut-être
Que votre amant vieillira?
Et que le beau Bacchus, ſans ceſſe,
Jouira d'une aimable, & brillante jeuneſſe.

Mercure vient pour tâcher de gagner Ariane, ou plutôt l'Auteur le fait paroître afin de mettre un vol de plus dans ſa

1672. Piéce, & les quatre vers ſuivans dans la bouche de ce Dieu.

Ne dites point du mal de mon emploi,
Je n'ai rien qui ſente le crime,
Et, ce qu'on croiroit peu de moi.
Je ne parle aujourd'hui que d'amour légitime.

Comus & l'Amour s'intéreſſent auſſi pour Bacchus. Corcine lui eſt d'autant plus dévouée, qu'elle eſt amoureuſe de Comus qui lui ſert de confident ; mais ſans aucun ſuccès : le Dieu des feſtins feint d'abord de ne la pas entendre, & lorſqu'elle parle plus clairement, il lui tourne le dos, en diſant qu'il n'aime que la bonne chere. Ariane preſſe Théſée, & lui déclare qu'elle veut le conduire à l'Autel. Théſée, épris des charmes de la jeune Æglé, paye celle-ci de mauvaiſes raiſons. Ariane irritée le quitte dans la réſolution d'accepter la main de Bacchus. Corcine ſe fait un malin plaiſir d'apprendre cette nouvelle à Théſée, qui dans le moment reçoit une Lettre d'Æglé, par laquelle elle lui marque, que laſſée de ſon inconſtance, elle vient de faire choix d'un époux. Théſée confus ſe retire à l'arrivée de Bacchus, & d'Ariane, qui viennent célébrer leur heureux Hymen. Tous les Dieux de l'Olympe deſcendent pour l'honorer de leurs préſences. Jupi-

ter donne à la mariée une couronne enrichie de pierres précieuſes qu'il change enſuite en conſtellation céleſte. 1672.

Voilà l'analyſe de cette Piéce qui n'a d'héroïque que les noms des perſonnages, & dont tout le comique conſiſte dans les diſcours un peu trop libres des confidens. Au reſte la verſification eſt aſſez paſſable.

En 1685. les Comédiens remirent au Théatre *les Amours de Vénus & d'Adonis.** Ils crurent que *le Mariage de Bacchus & d'Ariane*, auroit plus de ſuccès, & le reprirent le Dimanche 11. Novembre de la même année. Cette Piéce n'eut que quatre repréſentations : il eſt vrai qu'alors les Comédiens, gênés par le privilege excluſif que M. de Lully avoit obtenu pour ſon Académie Royale de Muſique, furent dans l'obligation de retrancher une bonne partie des agrémens qui faiſoient le principal mérite de la Piéce. Ecoutons ce qu'en dit M. de Viſé. « L'ac- » cueil favorable qu'on a fait *aux Amours* » *de Vénus & d'Adonis* a engagé les Co- » médiens à remettre ſur le Théatre LE » MARIAGE DE BACCHUS que je fis deux » ans après. Il s'y trouve une choſe qui » ne s'eſt encore vûe que dans Amphi- » trion (*quelle comparaiſon* !) c'eſt-à- » dire du comique, mêlé parmi le grand » ſérieux. Je ne dirai rien pour le défen-

* Le Dimanche 3. Septembre 1685. Ils en donnerent ſix repréſentations.

Mercure Galant, Octobre 1685. page 355 & 356.

1672. » dre : il ſuffit de réuſſir pour être juſti-
» fié. Le Héros de cette Piéce n'eſt rien
» moins que ce que beaucoup de perſon-
» nes penſent. Bacchus étant marqué
» dans la fable comme un grand Con-
» quérant, qui devoit être toujours beau,
» toujours jeune, & toujours vainqueur.
» Il y a quelques machines qui ſervent à
» l'embelliſſement de cet ouvrage, où
» l'on voit le débarquement de Bacchus
» dans l'Iſle de Naxe, avec toute ſa ſuite;
» mais ſon principal ornement conſiſte
» dans le grand nombre d'agrémens, qui,
» étant tous tirés du fond du ſujet, ne
» ſont pas ſeulement dans les entr'Actes,
» mais encore en beaucoup d'endroits du
» corps de la Piéce. Lorſqu'elle parut
» d'abord ſur le *Théatre du Marais*, la
» Muſique en avoit été faite par le fameux
» *M. de Moliere*, qui travailloit autrefois
» pour les divertiſſemens de Sa Majeſté;
» mais comme il a fallu ſe reſtraindre au
» nombre des voix preſcrit, on a fait fai-
» re de nouveaux airs par M. *Lallouette*,
» Eleve de M. de Lully, & qui, ayant
» toutes ſes manieres, doit avoir travaillé
» ſelon le goût du Public. »

1672.

ARIANE,

Tragédie de Monſieur CORNEILLE DE L'ISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi quatriéme jour de Mars.

VOici une Tragédie dont le ſujet eſt auſſi ſimple que celui de Bérénice, mais dont le fond fait naître des mouvemens beaucoup plus vifs. Ariane, abandonnée par un ingrat qu'elle aime, & trahie par Phédre, ſa propre ſœur, préſente un tableau plus ſenſible, & plus à la portée du Public, en général, que celui de Bérénice, ſimplement obligée de renoncer à un amant qu'elle aime, & dont elle eſt aimée. Le perſonnage d'Ariane intéreſſe du commencement à la fin; il eſt rendu avec art de la part du Poëte, & quoique ſa verſification ne ſoit pas élégante, elle eſt du moins pathétique. (*a*) Il s'en faut bien que les autres perſonnages méritent un pareil éloge;

(*a*) Voyez les Scenes V & VI. du ſecond Acte. Les Scenes IV. & V du troiſiéme Acte. La Scene V. du quatriéme Acte, & tout le cinquiéme Acte d'Ariane.

1672. Corneille de l'Iſle ſemble les avoir tous ſacrifiés à celui qui donne le titre à la Piéce. (*a*)

Lorſque cette Tragédie parut au Théatre, M. de Viſé, ami zélé de l'Auteur, en parla de la façon ſuivante : * « Enfin » l'Ariane de M. Corneille le jeune, qu'on » attendoit depuis ſi longtemps, parut » *Vendredi dernier*. On ne peut rien voir » de plus touchant, & cette Princeſſe » s'exprime avec des ſentimens ſi tendres & ſi nouveaux, que perſonne ne » croit qu'on puiſſe mieux réuſſir en ce » genre d'écrire ; & pour tout dire enfin, » les charmes de *Bajazet* n'ont pas empêché leurs admirateurs d'en trouver » dans cette Piéce, & d'y retourner plus » d'une fois. »

* Mercure Galant, Lettre du 5 Mars 1672.

Le même M. de Viſé, fit l'éloge de M. Corneille de l'Iſle, dans le Mercure Galant du mois de Janvier 1710. & voici ce qu'il dit de ſa Tragédie d'Ariane. (1) « Parmi ſes Tragédies, on en trouve

(1) Pag. 280 & 281.

(*a*) « J'ai vû Ariane pour la Champmeſlé ſeule ; » cette Comédie eſt fade, les Comédiens ſont maudits : » mais quand la Champmeſlé arrive, on entend un » murmure, tout le monde eſt ravi, & l'on pleure » de ſon déſeſpoir. » (Il faut ſouvent deviner Madame » de Sévigné, par éxemple, par l'expreſſion de *Comédiens maudits*, il faut entendre les autres perſonnages de la Tragédie, & non les Acteurs qui la repréſentoient.)

Lettre de Madame de Sévigné, Tome II. Lettre du premier Avril 1672.

» une qui a paſſé pour un chef-d'œuvre.
» Jamais Piéce n'a été plus touchante, 1672.
» & plus ſuivie. C'eſt l'*Ariane* dont je
» veux parler ; & ce qui doit ſurprendre
» tout le monde, eſt que M. Corneille
» étant retiré à la Campagne, avoit
» fait cette Piéce en quarante jours. *
» Il n'avoit pas moins de facilité à tra-
» vailler à ſes Ouvrages de Théatre,
» que de mémoire pour les retenir ; &
» tous ceux qui l'ont connu particulie-
» rement ont été témoins que lorſqu'il
» étoit prié de lire ſes Piéces dans quel-
» ques Compagnies, ce qui étoit au-
» trefois fort en uſage, il les récitoit
» mieux qu'aucun Comédien n'auroit
» pû faire, ſans rien lire. Il étoit ſi ſur
» de ſa mémoire, que ſouvent il ne por-
» toit point ſes Piéces ſur lui. » (Nous croyons devoir paſſer ſous ſilence une Parodie d'Ariane, compoſée par un Comédien de Province, nommé Bruit de Charville, ſous le titre des *Sœurs Rivales*, qui fut jouée & imprimée à Toulouſe en 1729.)

* M. de Boze dit dix-ſept jours, dans l'éloge de M. Corneille de l'Iſle.

1672.

LES FEMMES SÇAVANTES,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 11. Mars. (*a*)

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« MOliere travailla à loiſir la Comédie des *Femmes Sçavantes*. Il a » voulu y peindre le ridicule du faux bel

(*a*) Si l'on veut s'en rapporter à Grimareſt, (1) la Comédie des Femmes Sçavantes parut à la Cour avant que d'être repréſentée à Paris. Voici ce qu'il en dit.

« Si le Roy n'avoit eu autant de bonté pour Moliere » à l'égard de ſes Femmes Sçavantes, que ſa Majeſté » en avoit eu auparavant au ſujet du Bourgeois Gen- » tilhomme, (2) cette premiere Piéce ſeroit peut-être » tombée. Ce divertiſſement, diſoit-on, étoit ſec, peu » intéreſſant, & ne convenoit qu'à des gens de Lettre. » Que m'importe, s'écrioit M. le Marquis. . . . de voir le » ridicule d'un Pédant ? Eſt-ce un caractere à m'occu- » per ? Que Moliere en prenne à la Cour, s'il veut me » faire plaiſir. Où a-t-il été déterrer, ajoutoit M. le » Comte de. . . . ces ſottes Femmes, ſur leſquelles il a » travaillé auſſi ſérieuſement que ſur un bon ſujet ? Il n'y » a pas le mot pour rire à tout cela, pour l'homme de » Cour & pour le peuple. Le Roy n'avoit point parlé à » la premiere repréſentation de cette Piéce, mais à la » ſeconde qui ſe donna à Saint Cloud, Sa Majeſté dit » à Moliere, que la premiere fois elle avoit dans l'eſprit » autre choſe, qui l'avoit empêché d'obſerver la Piéce, » mais qu'elle étoit très-bonne, & qu'elle lui avoit fait » beaucoup de plaiſir. Moliere n'en demandoit pas da-

eſprit,

(1) Vie de Moliere, *in*-12. Paris, 1705.

(2) Voyez l'article du Bourgeois Gentilhomme.

» eſprit, & de l'érudition pédanteſque. 1672.
» Un ſujet pareil ne fournit rien en ap-
» parence qui puiſſe être intéreſſant ſur
» le Théatre ; préjugé qui nuiſit d'abord
» au ſuccès de la Piéce, mais qui ne
» dura pas. On ſentit bientôt avec quel
» art l'Auteur avoit ſçû tirer cinq actes
» entiers d'un ſujet aride en lui-même,
» ſans y rien mêler d'étranger ; & on
» lui ſçût gré d'avoir préſenté ſous une
» face comique, ce qui n'en paroiſſoit
» pas ſuſceptible.

» Des notions auſſi confuſes que ſu-
» perficielles ſur les ſciences, des termes
» d'art jettés ſans choix, une affecta-
» tion mal placée de pureté grammati-
» cale, compoſent, quoiqu'avec des
» nuances différentes, le fond du ca-
» ractere de Philaminte ; d'Armande &
» de Béliſe. La ſeule Henriette ſe ſauve
» de la contagion, & devient plus chére
» à ſon pere, qui voit le mal avec peine,
» ſans avoir la force d'y remédier. L'en-

» vantage, aſſuré que ce qui plaiſoit au Roy, étoit bien
» reçu des connoiſſeurs, & aſſujettiſſoit les autres. Ainſi
» il donna ſa Piéce à Paris, avec confiance, le 11.
» Mars 1672. »

Ce récit de Grimareſt ne s'accorde point avec tous les faits que l'on a ſur la Comédie des Femmes Sçavantes, & pourroit bien être inventé par cet Auteur, pour donner à ſon Ouvrage un air de ſingularité ſur les autres faits connus.

» têtement de Philaminte, & la haute
1672. » idée qu'elle a conçue des talens & de
» l'eſprit de Triſſotin, font le nœud de
» la Piéce ; un Sonnet & un Madrigal,
» que ce prétendu bel eſprit récite avec
» emphaſe, dans la Scene (cinquiéme)
» du troiſiéme Acte, la confirment dans
» la réſolution qu'elle avoit déja priſe, de
» marier au plûtôt Henriette, avec l'hom-
» me du monde qu'elle eſtime le plus.
» Il ſeroit à ſouhaiter que Philaminte
» fut déſabuſée par un incident mieux
» combiné & plus raiſonnable que n'eſt
» celui des deux lettres ſuppoſées, qu'A-
» riſte apporte au cinquiéme Acte ; la
» généroſité réciproque de Clitandre &
» d'Henriette, fait en quelque ſorte ou-
» blier ce défaut. On prétend que la
» querelle de Triſſotin & de Vadius, eſt
» copié d'après ce qui ſe paſſa au Palais de
» Luxembourg, chez MADEMOISELLE,
» entre deux Auteurs du temps. »

Ces deux Auteurs ſont l'Abbé Cotin & Ménage : voici de quelle façon M. l'Abbé d'Olivet rend compte de ce fait. (1)

(1) Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, Tome II. pag. 185.

« Au reſte, la charmante Scene (des » Femmes Sçavantes, Acte III. Scene » V.) de Triſſotin & de Vadius, eſt » d'après nature ; car l'Abbé Cotin étoit » véritablement l'Auteur du Sonnet *à la* » *Princeſſe Uranie.* Il l'avoit fait pour

» Madame de Némours, & il étoit allé » le montrer à MADEMOISELLE, » Princeſſe qui ſe plaiſoit à ces ſortes » de petits Ouvrages, & qui d'ailleurs » conſidéroit fort M. l'Abbé Cotin, » juſques-là même qu'elle l'*honnoroit du* » *nom de ſon ami.* (1) Comme il ache- » voit de lire ſes vers, Ménage entra; » MADEMOISELLE les fit voir à Ménage, » ſans lui en nommer l'Auteur: Ména- » ge les trouva, ce qu'effectivement ils » étoient, déteſtables: là-deſſus nos » deux Poëtes ſe dirent à peu près l'un » à l'autre les douceurs que Moliere a » ſi agréablement rimées. »

1672.

(1) Mercure Galant, Tome I. année 1672.

Cette querelle, toute Théatrale qu'elle parut à Moliere, ne fut qu'un acceſſoire au deſſein qu'il avoit de ſe venger de l'Abbé Cotin, qui s'étoit déclaré ſon ennemi en pluſieurs occaſions. Nous allons rapporter les ſujets de plaintes que Moliere eut contre cet Abbé.

« L'Abbé Cotin, irrité contre Deſ- » préaux, qui l'avoit raillé dans ſa troi- » ſiéme Satyre, ſur le petit nombre » d'Auditeurs qu'il avoit à ſes ſermons, » (*a*) fit une mauvaiſe Satyre contre » lui, dans laquelle on lui reprochoit, » comme un grand crime, d'avoir imité

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Gens de Lettres, par le P. Niceron, Tom. XXIV. p. 225 & 226.

(*a*) Avant lui Juvenal avoit dit en latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.

1672. » Horace & Juvenal, &c. Cotin ne » s'en tint pas à ſa Satyre, il publia un » autre Ouvrage ſous ce titre : *La Cri-* » *tique déſintéreſſée ſur les Satyres du* » *temps*, in-8°. 1666. Il y chargea Deſ- » préaux des injures les plus groſſieres, » & lui imputa des crimes imaginaires, » comme de ne reconnoître ni Dieu, ni » Foi, ni Loi. Il s'aviſa encore malheu- » reuſement pour lui, de faire entrer » Moliere dans cette diſpute, & ne l'é- » pargna pas, non plus que Deſpréaux. (*a*) » Celui-ci ne s'en vengea que par de nou- » velles railleries ; mais Moliere acheva » de le perdre de réputation en l'immo- » lant ſur le Théatre à la riſée publique, » dans la Comédie *des Femmes Sçavan-* » *tes*, ſous le nom de Tricotin, qu'il » changea depuis en celui de Triſſotin. »

(1) T. III. page 25. édition de Paris de 1729.

Un paſſage du *Menagiana* (1) nous apprend juſqu'à quel point Moliere cher-

(*a*) Cotin pouſſa la haine encore plus loin contre Moliere, lorſque ce dernier donna ſon Miſantrope. * « L'Abbé Cotin & Ménage, ſe trouverent à la pre- » miere repréſentation, & tous deux au ſortir de là, ils » allerent ſonner le tocſin à l'Hôtel de Rambouillet, » diſant que Moliere jouoit ouvertement le Duc de Mon- » tauſier dont en effet la vertu auſtere & inflexible » paſſoit mal-à-propos dans l'eſprit de quelques Cour- » tiſans, pour tomber dans la miſantropie. Plus l'accu- » ſation étoit délicate, plus Moliere ſentit le coup. » Mais il l'avoit prévenu, en communiquant ſa Piéce » avant qu'elle fut jouée, à M. de Montauſier lui- » même, qui, loin de s'en offenſer, l'avoit vantée » avec raiſon, comme le chef-d'œuvre de l'Auteur. »

* Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, par M. l'Abbé d'Olivet, Tome II. p. 184.

cha à ridiculiſer Cotin. Voici les termes de Ménage : « On dit que les Femmes » Sçavantes de Moliere, ſont Meſdames » de..... & l'on me veut faire accroire » que je ſuis le Sçavant qui parle d'un » ton doux. (1) Ce ſont choſes cepen- » dant que Moliere déſavouoit, mais le » Triſſotin de cette même Comédie eſt » l'Abbé Cotin, juſques là que Moliere » fit acheter un de ſes habits, pour le » faire porter à celui qui faiſoit ce per- » ſonnage dans la Piéce. La Scene où » Vadius ſe brouille avec Triſſotin, parce » qu'il critique le Sonnet ſur la fiévre, » qu'il ne ſçait pas être de Triſſotin, s'eſt » véritablement paſſé chez Madame de » B**. Ce fut M. Deſpréaux qui la » donna à Moliere. (*a*)

1672.

(1) Vadius.

* » Moliere joua d'abord Cotin ſous » le nom de Tricotin, que plus malicieu- » ſement, ſous prétexte de mieux dé-

* Note de M. de la Monnoye.

(*a*) « Ce fut M. Deſpréaux qui fournit à Moliere » l'idée de la Scene des Femmes Sçavantes, entre » Triſſotin & Vadius. La même Scene s'étoit paſſée » entre *Gille Boileau*, frere du ſatirique, (ici ce n'eſt » plus Ménage) & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en » peine de trouver un mauvais Ouvrage pour éxercer » ſa Critique, & M. Deſpréaux lui apporta le propre » Sonnet de l'Abbé Cotin, avec un Madrigal du même » Auteur, (l'une & l'autre Piéce imprimées dans ſes » Œuvres Galantes, Tome II. page 512. Paris, 1665.) » dont Moliere ſçut bien faire ſon profit dans ſa Scene » incomparable. » *Bolæana*, *in*-12. p. 34.

1672. » guiſer, il changea depuis en Triſſotin, » équivalent à trois fois ſot. Jamais » homme, excepté Montmaur, n'a été « tant turlupiné que le pauvre Cotin. » On fit en 1682. peu de temps après » ſa mort, ces quatre vers :

Sçavez-vous en quoi Cotin,
Différe de Triſſotin ?
Cotin a fini ſes jours,
Triſſotin vivra toujours.

» A l'égard de Vadius, le Public a été » perſuadé que c'étoit Ménage ; (*a*) & » Richelet (1) au mot *reprocher*, ne l'a » diſſimulé. (Voici le paſſage de Richelet) » Reprocher : *verb. act.* faire des Repro- » ches. Cotin, dans la Comédie des Fem- » mes Sçavantes, reproche à Ménage » d'aſſez plaiſantes choſes. Ménage à ſon » tour, lui en reproche quelques autres, » qui ne ſont pas mal plaiſantes auſſi. »

(1) Dictionnaire de Richelet, édition *in*-4°. Geneve, 1680.

Voici un autre Auteur qui appuye encore ſur le fait que Moliere a prétendu jouer Ménage auſſi bien que l'Abbé Cotin. C'eſt M. Charpentier, de l'Académie Françoiſe, qui parle. (2) « Mo- » liere a joué dans ſes Femmes Sçavan-

(2) *Carpentariana*, p. 48.

(*a*) Pour ſe convaincre pleinement que Moliere a voulu peindre Ménage ſous le nom de Vadius, il ne faut que lire la Scene, où il a fait paroître ce Sçavant; ſes Ouvrages mêmes y ſont déſignés.

tes l'Hôtel de Rambouillet, qui étoit le rendez-vous de tous les beaux esprits. Moliere y eut un grand accès, & y étoit fort bien venu. Mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes de la part de Cotin & de Ménage, il n'y mit plus le pied, & joua Cotin sous le nom de Trissotin, & Ménage sous celui de Vadius, qui, à ce que l'on prétend, eurent une querelle à peu près semblable à celle que l'on voit si plaisamment dépeinte dans les Femmes Sçavantes. Cotin avoit introduit Ménage chez Madame de Rambouillet. Ce dernier allant voir cette Dame, après la premiere représentation des Femmes Sçavantes, où elle s'étoit trouvée ; elle ne pût s'empêcher de lui dire : Quoi ? Monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de Moliere, nous joue de la sorte ? Ménage ne lui fit point d'autre réponse que celle-ci : Madame, j'ai vû la Piéce, elle est parfaitement belle, on n'y peut rien trouver à redire, ni à critiquer. (Si ce récit est vrai, il fait honneur à Ménage.) 1672.

M. de Visé qui entreprit au commencement de l'année 1672. son Ouvrage périodique du *Mercure Galant*, rendit compte du succès de la Comédie des Femmes Sçavantes ; mais avec sa par-

tialité ordinaire contre l'Auteur de cette
1672. Piéce, & de grandes louanges pour le Poëte, joué ſous le nom de Triſſotin. Nous allons rapporter ſes termes.

Mercure Galant, Tome I. Lettre du 12. Mars 1672.

« Jamais dans une ſeule année l'on ne » vit tant de belles Piéces de Théatre, » & le fameux Moliere ne nous a point » trompés dans l'eſpérance qu'il nous » avoit donnée *il y a tantôt quatre ans*, » de faire repréſenter au Palais Royal, » une Piéce comique de ſa façon, qui » fut tout-à-fait achevée. On y eſt bien » diverti, tantôt par ces précieuſes, ou » *Femmes Sçavantes*, tantôt par les » agréables railleries d'une certaine Hen- » riette, & puis par les ridicules imagi- » nations d'une Viſionnaire, qui ſe veut » perſuader, que tout le monde eſt » amoureux d'elle. Je ne parle point du » caractere d'un pere, qui veut faire » croire à un chacun, qu'il eſt le maître » de ſa maiſon, qui ſe fait fort de tout » quand il eſt ſeul, & qui céde tout dès » que ſa femme paroît. Je ne dis rien » auſſi du perſonnage de M. Triſſotin, » qui tout rempli de ſon ſçavoir, & tout » gonflé de la gloire qu'il croit avoir » méritée, paroît ſi plein de confiance » de lui-même, qu'il voit tout le genre » humain fort au-deſſous de lui. Le ridi- » cule entêtement qu'une mere, que la

» lecture

» lecture a gâtée, fait voir pour ce
» M. Triſſotin, n'eſt pas moins plaiſant; 1672.
» & cet entêtement, auſſi fort que celui
» du pere dans Tartuffe, dureroit tou-
» jours, ſi par un artifice ingénieux de
» la fauſſe nouvelle d'un procès perdu,
» & d'une banqueroute, (qui n'eſt pas
» d'une moins belle invention que l'é-
» xempt dans l'impoſteur.) Un frere,
» qui, quoique bien jeune, paroît l'hom-
» me du monde du meilleur ſens, ne le
» venoit faire ceſſer, en faiſant le dé-
» nouement de la Piéce. Il y a au troiſié-
» me Acte une querelle entre ce Monſieur
» Triſſotin, & un autre ſçavant, qui
» divertit beaucoup; & il y a au dernier,
» un retour d'une certaine Martine,
» Servante de cuiſine, qui avoit été
» chaſſée au premier, qui fait extrême-
» ment rire l'aſſemblée par un nombre
» infini de jolies choſes qu'elle dit en
» ſon patois, pour prouver que les hom-
» mes doivent avoir la préférence ſur les
» femmes. Voilà confuſément ce qu'il y
» a de plus conſidérable dans cette Co-
» médie, qui attire tout Paris. Il y a
» par-tout mille traits d'eſprit, beaucoup
» d'expreſſions heureuſes, & beaucoup
» de manieres, de parler nouvelles & har-
» dies, dont l'invention ne peut être
» aſſez louée, & qui ne peuvent être imi-

1672. » tées. Bien des gens ſont des applica-
» tions de cette Comédie, & une que-
» relle de l'Auteur, il y a environ huit
» ans, avec un homme de Lettre, qu'on
» prétend être repréſenté par M. Triſ-
» ſotin, (*a*) a donné lieu à ce qui s'en eſt
» publié; mais M. Moliere s'eſt ſuffi-
» ſamment juſtifié de cela par une ha-
» rangue qu'il fit au Public, deux jours
» avant la premiere repréſentation de ſa
» Piéce : & puis ce prétendu original de
» cette agréable Comédie ne doit pas
» s'en mettre en peine, s'il eſt auſſi ſage &
» auſſi habile homme que l'on dit, & cela
» ne ſervira qu'à faire éclater davantage
» ſon mérite, en faiſant naître l'envie
» de le connoître, de lire ſes écrits, &
» d'aller à ſes Sermons. Ariſtophane ne
» détruiſit point la réputation de Socra-
» te, en le jouant dans une de ſes Far-
» ces, & ce grand Philoſophe n'en fut
» pas moins eſtimé de toute la Gréce.
» Mais pour bien juger du mérite de la
» Comédie dont je parle, je conſeillerois
» à tout le monde de la voir, & de s'y
» divertir, ſans éxaminer autre choſe, &

(*a*) Ici ce n'eſt plus Ménage & Cotin, ni ce dernier avec Gilles Boileau : c'eſt une querelle particuliere de Moliere avec Cotin, mais il faut croire que ce n'eſt que pour déguiſer la choſe, que de Viſé parle ainſi.

» ſans s'arrêter à la critique de la plû-
» part des gens qui croyent qu'il eſt 1672.
» d'un bel eſprit de trouver à redire.

Un paſſage de M. Bayle va nous apprendre l'effet que la Comédie des Femmes Sçavantes produiſit ſur Cotin, & ſur les perſonnes qui avoient applaudis à ſes Ouvrages.

« Cotin, qui n'avoit été déja que trop » expoſé au mépris public, par les Satyres de M. Deſpréaux, tomba entre » les mains de Moliere, qui acheva de » le ruiner de réputation, en l'immolant » ſur le Théatre à la riſée de tout le monde. Je vous nommerois, ſi cela étoit » néceſſaire, deux ou trois perſonnes de » poids, qui à leur retour de Paris, » après les premieres repréſentations de la » Comédie des Femmes Sçavantes, raconterent en Province, qu'il fut conſterné de ce coup, qu'il ſe regarda, & » qu'on le conſidéra comme frappé de » la foudre, qu'il n'oſoit plus ſe montrer, » que ſes amis l'abandonnerent, qu'ils » ſe firent une honte de convenir qu'ils » euſſent eu avec lui quelques liaiſons, & » qu'à l'éxemple des courtiſans, qui tournent le dos à un favori diſgracié, ils » firent ſemblant de ne pas connoître cet » ancien miniſtre d'Apollon, & des neuf » Sœurs; proclamé indigne de ſa charge,

Réponſe aux queſtions d'un Provincial, Tome premier, ch. 29. pag. 245 & 250.

» & livré au bras ſéculier des Satyriques.
1672. » Je veux croire que c'étoit des hyperbo-
» les, mais on n'a point vû qu'il ait
» donné depuis ce temps là nul ſigne de
» vie, (*a*) & il y a toute apparence que
» le temps de ſa mort ſeroit inconnu, ſi
» la réception de M. l'Abbé Dangeau,
» ſon ſucceſſeur à l'Académie Françoiſe,
» ne l'avoit notifié.

» Cette réception fut cauſe, que M.
» de Viſé, qui l'a décrite avec beaucoup
* Mercure, Mars 1682. » d'étendue, dit en paſſant *, que M.
» l'Abbé Cotin étoit mort au mois de
» Janvier 1682. il ne joignit à cela au-
» cun mot d'éloge, & vous ſçavez que
» ce n'eſt pas ſa coutume. Les extraits
» qu'il donna amplement de la haran-
» gue de M. l'Abbé Dangeau nous font
» juger qu'on s'arrêta peu ſur le mérite
» du Prédéceſſeur, & qu'il ſembloit qu'on
» marchoit ſur la braiſe à cet endroit-là.
» Rien n'eſt plus contre l'uſage que cette
» conduite. La Réponſe du Directeur de
» l'Académie, ſi nous en jugeons par
» les extraits, (*b*) fut entierement muette

(*a*) M. Bayle ajoute dans la note marginale : « J'ex-
» cepte un Sonnet inſéré dans le Mercure Galant, Juil-
» let 1678. » M. Bayle auroit été plus éxact, s'il avoit dit : Et huit vers du même Abbé Cotin, adreſſés à *Monſieur* ſur la Bataille de Caſſel, dans le Mercure du mois d'Avril 1677. page 186.

(*b*) Comme le diſcours du Directeur eſt imprimé en entier, on peut aſſurer qu'il n'y eſt point parlé de

par rapport au pauvre défunt. Autre inobſervation de l'uſage. Je ſuis ſûr que vous voudriez que M. Deſpréaux eût ſuccédé à Cotin, l'embarras qu'il auroit ſenti en compoſant ſa harangue, auroit produit une Scene fort curieuſe. (*a*) Mais que direz-vous du » Sieur Richelet qui a publié que l'on » enterra l'Abbé à Saint Méri l'an 1673. » il lui ôte huit ou neuf années de vie : » & ils demeuroient l'un & l'autre dans » Paris. M. Baillet le croyoit encore vi- » vant en 1684. * Voilà une grande » marque d'abandon & d'obſcurité....(*b*)

1672.

* Jugement ſur les Poëtes Modernes, Tome V. p. 241.

l'Abbé Cotin : à l'égard de celui de l'Abbé Dangeau, il ne ſe trouve point dans le recueil des harangues de l'Académie.

(*a*) « M. Bayle agite une aſſez plaiſante queſtion dans » ſes Lettres, *ou* Queſtions au Provincial ; (il falloit » dire : Réponſe aux queſtions d'un Provincial.) Il » ſuppoſe que M. Deſpréaux eut été choiſi pour rem- » plir la place de Cotin à l'Académie, & paroît en » peine de quelle maniere le ſucceſſeur ſe ſeroit tiré de » l'éloge de fondation dû à ſon prédéceſſeur, ſuivant » les ſtatuts Académiques. Je rapportai la choſe à M. » Deſpréaux, qui me dit, qu'à la vérité il auroit fallu » marcher un peu ſur la cendre chaude, mais qu'à la faveur » des défilés de l'art Oratoire, il ſe ſeroit échappé d'un » pas ſi délicat : il n'y a rien, diſoit-il, dont la rhéto- » rique ne vienne à bout. Un bon Orateur eſt une » eſpéce de charlatan qui ſçait mettre à propos du » baûme ſur les playes. *Bolæana*, in-12. pages 85 & 86.

(*b*) « Cotin ſe tint dans l'inaction, dès que Moliere » l'eut frapé : ſoit qu'il ſe crut aſſommé de ce dernier » coup, qui véritablement eſt des plus rudes : ſoit qu'en » 1672. qui eſt l'année qu'on joua pour la premiere » fois les Femmes Sçavantes, l'âge l'eut déja mis hors Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, Tome II. p. 186.

1672. » Quelle révolution dans la fortune d'un » homme de Lettres ! il avoit été loué » par des écrivains illuſtres ; il étoit de » l'Académie Françoiſe depuis quinze » ans. (1) Et il s'étoit ſignalé à l'Hôtel » de Luxembourg, (2) & à l'Hôtel de » Rohan, (3) qu'il y éxerçoit la charge » de bel eſprit juré, & comme en titre » d'office : & perſonne n'ignore que les » Nymphes qui y préſidoient n'étoient » pas dupes. Ses Œuvres Galantes avoient » eu un ſi prompt débit, & il n'y avoit » pas fort longtemps, qu'il avoit fallu » que la deuxiéme édition ſuivit de près » la premiere ; & voilà que tout d'un » coup il devient l'objet de la riſée pu- » blique, & qu'il ne ſe peut jamais re- » lever de cette funeſte chute : le goût » de la vieille cour n'eſt pas un rempart » bien ferme ; la république du bel eſ- » prit eſt comme la cour de Roboam, » l'avis des jeunes Conſeillers eſt préféré » à celui des vieux.

» Vous n'étiez point encore en état de » lire, lorſque le premier Volume du » *Mercure Galant* fut imprimé : cela me » fait croire que vous n'avez point de

(1) Il fut reçu en 1656.

(2) Chez Mamoiſelle de Montpenſier.

(3) Madame la Ducheſſe de Rohan.

* Dans ſes paralléles, Tome III.

» de combat ; car il baiſſa extrêmement ſur la fin de » ſes jours ; & même ſes parens, à ce que dit M. Per- » rault, * agirent pour obtenir qu'il fut mis en cura- » telle. »

connoiſſance d'un fait que l'on y trouve. Le voici. 1672.

» M. l'Archevêque de Paris, Directeur de l'Académie Françoiſe, la mena ces jours paſſés à Verſailles, pour remercier le Roy de l'honneur qu'il a fait à cette illuſtre Compagnie, d'en vouloir prendre la place de Protecteur, qu'avoit feu M. le Chancelier. Il fit un compliment au Roy, à ſa maniere ordinaire, c'eſt-à-dire plein d'eſprit & d'éloquence..... M. Dangeau, Gouverneur d'Anjou, deſtiné à l'Ambaſſade de Suéde, qui eſt auſſi de l'Académie, traita magnifiquement ce Prélat avec tous les Académiciens ſes Confreres. M. *Cotin* n'étoit point de ce nombre, de peur, (dit-on) qu'on ne crût qu'il s'étoit ſervi de cette occaſion pour ſe plaindre au Roy, de la Comédie qu'on prétend que M. Moliere ait fait contre lui : mais on ne peut croire qu'un homme qui eſt ſouvent parmi les premieres perſonnes de la Cour, & que MADEMOISELLE *honore du nom de ſon ami*, puiſſe être cru l'objet d'une ſi ſanglante ſatyre. Le portrait en effet qu'on lui attribue ne convient point à un homme qui a fait des Ouvrages qui ont eu une approbation auſſi

Mercure Galant, Tome premier Lettre du 19. Mars 1672.

1672. » générale, que ſes *Paraphraſes ſur le* » *Cantique des Cantiques.* Je ne parle » point de ſes Œuvres Galantes, dont » il y a pluſieurs éditions. Ce ſont des » jeux où il s'amuſoit avant qu'il fit la » profeſſion qu'il a embraſſé avec autant » d'auſtérité, qu'on ſçait qu'il la fait main- » tenant.

» Je croi qu'on ſe trompe, (conti- » nue M. Bayle, après avoir rapporté » le paſſage ci-deſſus) quand on dit, » *qu'une querelle de Moliere avec l'Au-* » *teur, repréſenté ſous le perſonnage de* » *Triſſotin, a donné lieu aux appli-* » *cations.* (1)

(1) Voyez ci-deſſus le paſſage de De Viſé, Mercure Galant, Tome I. Lettre du 12. Mars 1672.

» Bien des gens ont cru que ce fut » plûtôt la querelle qu'eût M. Ménage » avec Cotin, au ſujet de Mademoiſelle » de Scudery. Vous en trouverez le détail » dans un petit Livre intitulé : *La Mé-* » *nagerie*, (2) que l'Abbé Cotin dédia à » MADEMOISELLE. C'eſt une Piéce très- » piquante & aſſez ingénieuſe, &c.

(2) *In*-12. 1666.

Nous eſpérons qu'on ne nous reprochera pas d'être ſortis de notre ſujet, en joignant à l'article des Femmes Sçavantes, pluſieurs faits ſur l'Abbé Cotin; cet Auteur tient trop à la Piéce dont nous rendons compte, pour avoir ſupprimé ce qui fut dit à ſon ſujet, & ſa triſte cataſtrophe.

1672.

LISIMENE
OU
LA JEUNE BERGERE,

Paſtorale en cinq Actes, & en vers, par M. l'Abbé BOYER.

NOus conjecturons que cette Paſtorale a été repréſentée ſur le Théatre du Marais, par la raiſon que depuis pluſieurs années, l'Auteur étoit dans l'habitude d'y donner ſes Piéces. L'intrigue de celle-ci eſt auſſi foible que celles des ouvrages du même genre qui parurent quarante ans auparavant. Nous ne nous attachons qu'au perſonnage de Liſimene, jeune innocente, & d'une extrême ſimplicité. Le Lecteur va juger ſi M. l'Abbé Boyer a bien rendu ce caractere.

Ergaſte, amant de Liſimene, fait ainſi la peinture du cœur de cette belle indifférente.

ACTE II. SCENE I.

Pour vous, dit-elle, enfin, que faut-il que faſſe ?
Ma mere m'a donné Silene pour époux,
Berger, j'aurois été plus heureuſe avec vous.
Je compte tout le temps que vous m'avez ſervie,
Comme les plus beaux jours, les plus doux de ma vie,

1672. Et je ne puis permettre à mes triſtes ſouhaits
L'eſpoir de réparer la perte que je fais,
Mais il faut obéir aux ordres de ma mere.
Une ſi tendre excuſe eut pû me ſatisfaire,
Mais l'ingrate, en pouſſant ces mots doux & flateurs,
Ne les accompagnoit de ſoupirs, ni de pleurs.
Elle a du tendre amour quelques foibles lumieres,
Elle en a le dehors, & toutes les manieres:
Son ſilence, ſon air, ſes yeux, ſon entretien,
Tout ſemble plein d'amour, & ſon cœur ne ſent rien.
Trop jeune, & des ſoupirs connoiſſant peu l'uſage,
Elle ignore l'amour, & parle ſon langage.
Ainſi, quand pour Silene elle oſe me trahir,
Elle ſuit ſon devoir, & ne fait qu'obéir.

Climene, mere de Liſimene, voulant la contraindre d'épouſer Silene, fils de Dorilas, lui défend de ſonger à Licaſte, dont elle eſt épriſe.

ACTE IV. SCENE I.

CLIMENE.

Quoi! vous voulez ſans moi diſpoſer de vous-même?

LISIMENE.

Non, mais ne m'ôtez pas, de grace, ce que j'aime,
Silene eſt fort aimable, & je ne le hais pas;
Mais ſi vous aviez vû Licaſte..... Quels appas!

Quelle douceur ! quels yeux ! quelle voix ! 1672.
quel langage !
Je n'ai vû que Licaſte, en faut-il davantage !
Quand on voit un Berger ſi charmant & ſi
beau,
Hélas, regarde-t-on ſes biens, & ſon trou-
peau.
La terre de Silene, où toute choſe abonde,
Qu'arroſe l'Erimanthe, & qu'il rend ſi fé-
conde,
Seroit moins précieuſe, & plus à négliger,
Qu'un petit coin de terre où ſeroit mon
Berger.

CLIMENE.

Taiſez-vous, c'en eſt trop, je me laſſe d'en-
tendre.....

LISIMENE.

Pourquoi vous fâchez-vous ?

CLIMENE.

Je me fâche d'apprendre
Que vous aimiez ailleurs, en prenant un époux.

LISIMENE.

Je fais ce qui vous plaît ; de quoi vous
plaignez-vous ?
J'épouſerai Silene, en gardant ce que j'aime.

CLIMENE.

Que dites-vous ?

LISIMENE.

Silene en uſera de même ;

1672. Et ſans que par l'hymen nos cœurs doivent changer,
Il aura ſa Bergere, & j'aurai mon Berger.

CLIMENE.

En vérité, j'admire, & plains votre ignorance.
Mais n'affectez-vous point un peu trop d'innocence ?
Ne nous trompez-vous point ? Tout de bon, croyez-vous
Qu'on vous ſouffre un amant, qui n'eſt point votre époux ?
Pour guérir une erreur, qui vous rendroit coupable,
Banniſſez de vos yeux ce Berger trop aimable.

LISIMENE.

Me faites-vous, ma mere, un crime de l'amour ?
On aime innocemment les fleurs, l'aſtre du jour.
Si j'ai pour mon Berger un amour de la ſorte,
Si mon ardeur pour lui me ſemble un peu plus forte,
C'eſt que les Dieux l'ont fait pour donner de l'amour,
Plus charmant que les fleurs, & plus beau que le jour.
Mais avec cet amour ne vouloir que lui plaire,
Le voir & lui parler, eſt-ce un crime, ma mere ?

1672.

CLIMENE.

Le temps démêleroit ces ſentimens confus,
Et vous feroit vouloir quelque choſe de plus.

LISIMENE.

A-t-on de ce qu'on aime autre choſe à prétendre ?

CLIMENE.

Allez, ce n'eſt pas moi qui vous le doit apprendre,

. . . . . .

Ne voyez plus Licaſte, & ſongez que ſa vuë
Eſt un poiſon mortel, eſt un charme qui tuë.

LISIMENE.

Vous vous trompez : ſitôt qu'on rencontre ſes yeux,
Ils inſpirent la joie, & je m'en trouve mieux.

CLIMENE.

Vous me fatiguez trop avec votre innocence ;
Plus de Licaſte, enfin.

LISIMENE.

Quoi ! m'ôter ſa préſence ?
Ma mere, qu'ai-je fais qui puiſſe mériter
Qu'on m'ôte le ſeul bien que je puis ſouhaiter.

Ce Licaſte n'eſt autre que Telamire, ſœur d'Ergaſte, & amante de Silene, qui s'eſt traveſtie en Berger pour traverſer ſon mariage avec Liſimene. Elle y réuſ-

1672. ſit, puiſque ſous ce déguiſement elle inſpire de l'amour à ſa rivale, aſſez fortement pour la faire conſentir à ſe laiſſer enlever. Liſimene, ramenée à ſa mere, lui raconte très-ingénuement comme le tout s'eſt paſſé.

ACTE V. SCENE V.

LISIMENE.

Ne ſçavez-vous pas bien ce que c'eſt que d'aimer ?
Mais quand bien vous pourriez me traiter de coupable,
Licaſte eſt-il haï, parce qu'il eſt aimable ?
Le beau Paſteur que j'aime, & que vous haïſſez,
Se dérobe au courroux, dont vous le menacez.
Quel mal lui voulez-vous, pour menacer ſa vie ?
J'ai ſuivi mon amant, il ne m'a point ravie ;
Raſſurez mon Berger, contre tant de rigueur,
C'eſt un choix que j'ai fait, non pas un raviſſeur ?

CLIMENE.

Qu'oſez-vous avouer, & qui vous a donnée ?
Quel eſt ce ridicule, & bizarre hymenée,
Que vous avez conclu ſans moi, loin de mes yeux,
Sans parens, ſans témoins, ſans Autels & ſans Dieux ?

LISIMENE.

1672.

Qu'on rompe cet hymen, & que j'en ſois punie,
j'ai rien oublié pour la cérémonie.
ai vû plus d'une hymen, ma mere, parmi nous,
t ſçais ce qui ſe paſſe en des liens ſi doux.
es deux amans aux pieds de la chaſte immortelle,
e donnent par leurs mains une foi mutuelle;
uis au bruit des Concerts, & des chants amoureux,
)ans le lit nuptial on les mene tous deux.
'oilà ce qui ſe paſſe alors qu'on les marie;
:t comme parmi nous l'hymen ſe juſtifie,
ainſi Licaſte & moi, ſuivant les mêmes loix,
.e hazard nous offrant un Temple dans un bois,
Au pied d'un vieil Autel, d'une ardeur mutuelle,
Nous nous ſommes jurés une amitié fidelle.
Ceux qui m'accompagnoient, & ſecondoient mes vœux,
Ont par quelques chanſons célébré ces beaux nœuds;
Puis la nuit ſurvenant, une route ſecrette,
Sous un feuillage épais nous offre une retraite,
Où, pour ſe repoſer, l'art de quelques Paſteurs
Avoit fait comme un lit de gazon, & de fleurs.
Là, nous couchans tous deux....

1672.

CLIMENE.

Que dites-vous !

LISIMENE.

Ma mere,
L'hymen le veut ainſi, pourquoi tant de colere ?
Tout ce qui s'eſt paſſé cette nuit entre nous,
Eſt digne de pitié, non de votre courroux.
D'abord, pour m'expliquer ſa joie & ſa tendreſſe,
Licaſte m'entretient, me flatte, & me careſſe ;
Et moi, pour l'imiter, pleine de mon amour,
Je voudrois en parler, & veiller juſqu'au jour.
Lui, bien loin de répondre à l'ardeur qui me touche,
Il s'endort, & les mots lui meurent dans la bouche ;
Il combat le ſommeil, mais c'eſt ſi lâchement,
Qu'il y ſuccombe enfin, & dort tranquillement.

Heureuſement, la reconnoiſſance du ſexe de Télamire, diſſipe tous les ſoupçons. La conſtance de cette fille eſt couronnée par ſon Hymen avec Silene ; & Liſimene, un peu confuſe de ſa mépriſe, accepte la main d'Ergaſte. La Piéce finit par leurs mariages, & par celui de Silvanire, ſœur de Silene, avec le Berger Damis.

L'HEURE

1672.

L'HEURE DU BERGER,

Paſtorale, de M. CHAMPMESLÉ,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

MOnſieur Champmeſlé fit paroître cette Piéce ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, à-peu-près dans le même temps qu'on repréſenta la Liſimene de M. l'Abbé Boyer ſur celui du Marais. Ces deux Paſtorales ſe reſſemblent fort pour le fond du ſujet, la conduite & les caracteres. Nous ne pouvons pas décider lequel de ces Auteurs a été le Copiſte; mais il eſt aiſé de connoître qu'avec bien des défauts, l'avantage eſt cependant du côté de M. Champmeſlé, dont le Poëme eſt mieux conduit, plus amuſant, & la verſification aſſez paſſable, & tout au moins naturelle; au lieu que celle de M. l'Abbé Boyer eſt contrainte & obſcure. Au reſte l'un & l'autre Poëte n'a fait que copier des intrigues, & des perſonnages employés dans les Paſtorales précédentes. * Ce ſont toujours des Bergers & des Bergeres que l'on veut marier contre leur inclination, & qui, après divers obſta-

* Voyez la Célimene de Rotrou, T. V. p. 7: & Amarillis, de Triſtan, T. VII. p. 328.

cles, obtiennent ce qu'ils déſirent : une
1672. coquette, ou plutôt une ſotte, tellement prévenue en ſa faveur, qu'elle croit être aimée de tous ceux qui la voyent, & qui enfin eſt obligée d'avouer qu'elle s'eſt abuſée, & d'accepter la main de l'amant qu'elle a le plus mépriſé ; & une Bergere qui croyant avoir une rivale, ſe traveſtit en homme pour ſonder le cœur du Berger qu'elle aime, & traverſer ſes projets. C'eſt cette derniere qui eſt chargé du principal rôle. L'on ſçait que de pareils traveſtiſſemens ſont ordinairement aſſez bien reçus au Théatre ; pour peu qu'une Actrice ait de graces, elle ne manque pas de briller dans ces ſortes de rôles ; & Mademoiſelle d'Ennebaut qui les rempliſſoit alors à l'Hôtel de Bourgogne, étoit douée de tous les talens néceſſaires pour s'attirer des applaudiſſemens.

Voici le paſſage ſur lequel l'Auteur fonde le titre de ſa Paſtorale. Arcas raconte à Coridon (*a*) ce qui lui eſt arrivé avec Daphné, pour lui prouver qu'il eſt aimé de cette Bergere.

ACTE V. DAPHNÉ, *ſous le nom de Coridon.*

..... Mais, dites-moi, dans cette paſſion,
Sçeutes vous profiter de cette occaſion,
Vous déclarâtes-vous enfin ?

(*a*) C'eſt le nom que Daphné a pris, lorſqu'elle s'eſt déguiſée ſous les habits d'un Berger.

1672.

ARCAS.

Je l'allois faire,
Mon cœur dans ſes tranſports ne pouvoit plus ſe taire,
Lorſque pour mon malheur un Berger tout d'un coup
Vint nous troubler ; criant à pleine voix au Loup :
Je me léve, j'y cours, & recouvre ſa proye,
Je reviens triomphant, plein d'ardeur & de joie,
Réſolu de parler, d'eſſuyer ſes refus,
Mais quand je retournai, je ne la trouvai plus.

DAPHNE'.

Vous le méritiez bien. Tout vous eſt favorable,
Le temps, les lieux, l'amour ; votre maîtreſſe aimable
Se préſente à vos yeux avec tous ſes appas ;
L'occaſion vous rit, vous n'en profitez pas.
Loin d'être tout entier à ce bonheur ſuprême,
Un rien vous le fait perdre ; eſt-ce ainſi que l'on aime ?
Non ; vous ne connoiſſez ni l'amour, ni ſes traits,
Vous vous flattez d'aimer, vous n'aimâtes jamais.

1672.

Un véritable Amant ſçait prendre avec adreſſe
Le temps, l'occaſion auprès d'une Maîtreſſe.
Il ſe trouve en amour, un fortuné moment,
Facile, précieux, favorable, charmant,
Où l'Amante à ſon tour, d'un cœur ſenſible & tendre,
Se ſoumet à l'amour, ne ſçauroit s'en défendre,
Ne ſent plus ni fierté, ni ſexe à ménager,
Et cet heureux moment eſt l'heure du Berger.
Cette heure eſt précieuſe au moment qu'elle ſonne,
Tout le monde l'attend, elle n'attend perſonne.
Daphné, par ſes diſcours, dans toutes ſes façons,
Vous en donnoit, Berger, d'infaillibles leçons :
C'étoit en ce moment l'Heure de la Bergere ;
Son air, ſon enjouement, ne cherchoient qu'à vous plaire,
Elle vous faiſoit voir dans ſes regards confus,
Son amour, ſes déſirs, que pouvoit-elle plus ?
Voyant de cet amour la preuve manifeſte,
C'étoit à vous, Arcas, à ménager le reſte,
Et vous euſſiez pû joindre, à ne rien négliger,
L'Heure de la Bergere, à l'Heure du Berger.

Vous ne l'avez pas fait. Que vous êtes coupable ! 1672.

Car qui laiſſe échapper cette Heure favorable,
Rarement la recouvre une ſeconde fois.

LA FILLE CAPITAINE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE ſujet de cette Comédie eſt beaucoup plus théatral que celui de *la Femme Juge & Partie.* Le caractere ridicule de M. le Blanc, eſt aſſez dans le vrai. Le traveſtiſſement d'Angélique en Officier, eſt occaſionné, & rend l'intrigue de cette Comédie très-plaiſante, quoiqu'un peu aux dépens des bonnes mœurs. La fille Capitaine eſt reſtée au Théatre, & on la repréſente aſſez ſouvent.

1672.

LE FILS SUPPOSÉ,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER.

LEs Piéces de cet Auteur ſont ſi peu connues, que la plupart des curieux qui les ont raſſemblées, ignorent peut-être que ce n'eſt ici que ſon même *Tyridate*, qui reparoit au bout de vingt-quatre ans, ſous un autre titre, avec une cataſtrophe différente. Ce coup eſt hardi, mais M. l'Abbé Boyer étoit ſi perſuadé qu'on avoit parfaitement oublié la premiere Tragédie, qu'il ne fit aucune difficulté de donner celle-ci comme toute nouvelle au Théatre, & à l'impreſſion. On peut croire auſſi que le Public fut aiſément trompé. Comme ce qu'on vient de dire, nous diſpenſe d'un extrait, qui ne ſeroit qu'une répétition de celui que nous avons déja donné de Tyridate * Nous ne nous attachons qu'à la cataſtrophe qui eſt totalement changée.

* Voyez le Tome VII. de cette Hiſt. page 198.

Au quatriéme Acte, Nicandre que l'Auteur donne pour confident à Cléomene, (c'eſt le nom que porte ici le Héros de la Piéce.) Nicandre, dis-je, pour prévenir l'union d'Ariarathe & d'Euri-

dice, & en même-temps l'injuſtice que le Roy veut faire à Cléomene, remet à ce dernier ce billet qu'Arſinoé, * femme d'Oronte, lui a remis en mourant. 1672.

* Elle eſt appellée Barſine, dans la Tragédie de Tiridate.

Euridice, ma main te l'apprend à regret:
Le Prince Ariarathe eſt mon fils, & ton frere
Evite ſon hymen, mais ménage un ſecret
Qui ſeroit fatal à ton pere.

La tendreſſe que Cléomene a pour Ariarathe l'empêche de ſe ſervir de ce billet. Il fait plus, il le remet à ce Prince, & le rend par-là maître de ſon ſort. Ce n'eſt pas ſans peine que Cléomene ſe réſout à cet effort généreux. Il cede volontiers à Ariarathe le droit d'aîneſſe, & la couronne, mais il craint de perdre Bérénice, dont la main eſt deſtinée à l'héritier du trône. Ariarathe diſſipe cette frayeur, en venant avouer qu'il eſt fils d'Oronte. Seigneur, dit-il au Roy,

Avez-vous oublié tout ce que je vous dois?
Vous pouvois-je tromper. Vous, dont l'amour ſincere
A ſurpaſſé pour moi toute l'amour d'un pere?
Vous, de qui les leçons ont verſé dans mon cœur
La généroſité, la franchiſe, & l'honneur?
Ayant vécu vingt ans en vrai fils de Monarque,
J'en aurai tout l'éclat, ſi j'en quitte la marque.
L'impoſture m'eut fait regner en ſûreté,
Mais le trône vaut-il la moindre lâcheté?

1672. Eſtime qui voudra cette infâme maxime ;
Qu'un forfait ignoré perd les horreurs du crime,
Fut-il aux yeux du monde illuſtre & glorieux,
C'eſt trop pour un grand cœur d'en rendre compte aux Dieux.

Une action ſi noble & ſi héroïque, lui gagne tou les cœurs. Le Roy, du conſentement de Cléomene, lui fait don de la couronne de Pont. La Reine Antiochide ſe réconcilie, & l'on pardonne à Oronte en faveur des ſentimens de ſon illuſtre fils.

Cette cataſtrophe n'eſt pas funeſte, comme celle de Tyridate, mais peut-être auſſi n'eſt-elle pas ſi naturelle : eſt-il vraiſemblable que des perſonnes dont les ſentimens ſont ſi oppoſés, & qui ſont animées par les paſſions les plus vives, telles que l'amour, la vengeance, l'ambition, changent tout à coup, & veuillent s'accorder avec tant de facilité ?

LA HOLLANDE MALADE, 1672.

Comédie en un Acte en vers, de M. POISSON,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte petite Piéce eſt, du commencement à la fin, allégorique à la guerre que le feu Roy Louis XIV. déclara aux Hollandois en 1672. & aux conquêtes de ce Prince ſur ces Républicains.

LES APPARENCES TROMPEUSES, *OU* LES MARIS INFIDÉLES,

Comédie en trois Actes, en vers, de M. HAUTEROCHE.

NOus n'ignorons pas que l'Auteur n'ait dit très-clairement dans l'avis qui précede cette Piéce, « qu'elle n'a » point été repréſentée, par la raiſon » qu'on ne l'a pas trouvée jouable; (mais » comme il a ajouté) qu'il penſe le con-

1672. » traire, & appelle de ce jugement au » public, » nous préſumons qu'il aura fait en même-temps ſon poſſible pour la faire paroître au Théatre, qui eſt, ſans contredit, le véritable point de vûe où il faut être pour bien décider des ouvrages qui y ſont conſacrés. Les Regiſtres de la Troupe de Moliere ſemblent encore fortifier notre conjecture. (*a*) Au reſte, malgré la bonne opinion que M. Hauteroche avoit de ſa Piéce, il avoue qu'elle n'eſt pas ſi plaiſante que celles qu'on avoit déja vûes de lui ; » mais je crois (conti- » nue-t-il) qu'il y a des choſes qui peut- » être pourront donner quelque ſatisfac- » tion à l'eſprit, & qui ſur le Théatre » auroient pû réjouir l'Auditeur.... Le » ſujet de cette Comédie eſt fort ſimple, » & n'eſt chargé que de très-peu d'inci- » dens ; elle a des caracteres aſſez paſſa- » bles, & dont les originaux ſe rencon- » trent fréquemment dans le monde. »

Le principal perſonnage n'eſt qu'une copie du Sganarelle de la Comédie du Cocu imaginaire, avec cette différence que dans celle-ci, le hazard produit tous les incidens qui cauſent la jalouſie du

(*a*) « Le Mardi 24. Janvier 1673. LES MARIS INFI- » DÉLES, & l'*Amy de tout le monde.* » La premiere de ces Piéces fut jouée quatre fois.

mari, & que dans la Piéce de M. Hauteroche, Nerine, femme de Sturgon, cherche les occaſions de les faire naître. Elle prétend par ce moyen pouſſer à bout cet époux bizarre & brutal, le guérir de ſa fantaiſie, & l'obliger à marier ſa ſœur. Le fond de cette intrigue, quoiqu'aſſez mal développée, ſe trouve dans la Comédie du *Gentilhomme Gueſpin* de M. de Viſé. M. Hauteroche l'a traité avec plus d'art, & M. Campiſtron s'eſt ſervi du même ſujet pour compoſer ſon *Jaloux déſabuſé*, nous en parlerons ſous l'année 1709. 1672.

PULCHÉRIE,

Comédie-Héroïque, de Monſieur CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, au mois de Novembre. (*a*)

C'Eſt à regret que nous parlons des dernieres Piéces de M. Corneille, elles ſont ſi fort au-deſſous de lui, que

(*a*) M. de Viſé, Tome I. du Mercure Galant, dans ſa Lettre du 19. Mars 1672. après avoir parlé de pluſieurs Académiciens, ajoute : « Le fameux M. de Corneille » l'aîné, . . . de qui malgré le grand âge, on doit » toujours attendre des Piéces achevées, comme on » trouvera ſans doute dans ſa derniere Tragédie, qui

1672. nous voudrions pouvoir paſſer ſous ſilence,

Temple du Goût.

Sa Pulchérie,

Agéſilas, & Suréna.

Ses premieres étoient à la vérité encore plus foibles, mais du moins elles étoient très-ſupérieures à toutes celles qui paroiſſoient dans le même-temps par l'intrigue, la conduite & la verſification, & doivent être regardées comme les premiers modéles raiſonnables qui ont paru ſur le Théatre, & s'il eſt permis de le dire, les dégrés par leſquels il eſt parvenu à ſa perfection. Au lieu que les dernieres productions de ce Poëte, bien loin de répondre à ſa réputation, auroient peut-être été capables de la diminuer, ſi elle n'avoit pas été élevée au plus haut dégré; & quoique M. de Fontenelle ait dit (1) que Pulchérie eſt un ouvrage digne de la vieilleſſe d'un grand homme, nous ne le croyons pas tel à l'égard d'un génie auſſi ſublime que celui de M. Corneille. Il faut avouer cependant qu'on en reconnoît quelques traits dans le principal perſonnage, & dans celui de Martian; mais

(1) Vie de M. Corneille.

» paroîtra l'hyver prochain ſous le nom de *Pulchérie*, » & qui ne peut manquer de plaire à ceux qui ont le » cœur, & l'eſprit bien fait, comme elle a déja plû à » ceux qui ont eu le bonheur de lui entendre lire. »

comme il falloit un effort extraordinaire pour donner de l'agrément à un ſujet auſſi ingrat, & que ce feu poëtique étoit preſqu'éteint, on ne voit plus ici, ſi nous oſons le dire, après M. de Longepierre (1) qu'un ſquelet ſec, décharné, ſans vie, ſans ame & ſans mouvement. Le caractere de Pulchérie eſt de ceux que M. Corneille ſeul ſçavoit imaginer, mais il n'avoit plus aſſez de vigueur pour le bien exprimer. 1672.

(1) Parallele de Corneille & de Racine, *Paragraphe* 26.

Au reſte, ſi, comme l'aſſure l'illuſtre Hiſtorien de ſa vie, M. Corneille s'eſt voulu dépeindre lui-même avec bien de la force dans le perſonnage de Martian, on peut dire qu'il ne s'étoit pas aſſez conſulté, & qu'il avoit oublié que longtemps auparavant, en faiſant ſon propre portrait, (2) il avoit avoué qu'un tel caractere étoit peu propre à amuſer les Spectateurs.

(2) Voyez ſa vie, Tome V. p. 336.

Nous ne parlerons point des autres perſonnages, nous imiterons le ſilence de M. de Fontenelle, & c'eſt en dire aſſez. La réſolution héroïque de Pulchérie au cinquiéme Acte fait un bel effet, mais c'eſt l'acheter trop cher, par l'ennui que cauſent les quatre premiers. « Convenons que » les derniers ouvrages de M. Corneille, » toujours bons pour la lecture paiſible » du cabinet, où la raiſon jouit de tous

» ſes droits, ne pourroient plus aujour-
1672. » d'hui reparoître au Théatre. »

La grande réputation de l'Auteur a ſoutenu Pulchérie dans ſa nouveauté au Théatre, & l'y a même conſervé quelques années après. (*a*) « Je ne veux point (dit M. Corneille dans ſon Avis au Lecteur) » prévenir votre jugement ſur » ce que j'ai changé ou ajouté à l'Hiſtoi- » re, & me contenterai de dire, que bien » que cette Piéce ait été réleguée dans » un lieu où on ne vouloit plus ſe ſou- » venir qu'il y eut un Théatre, bien » qu'elle ait paſſé par des bouches pour » qui on n'étoit prévenu d'aucune eſti- » me, bien que ſes principaux caracte- » res ſoient contre le goût du temps, » elle n'a pas laiſſé de peupler le déſert, » de mettre en crédit des Acteurs, dont » on ne connoiſſoit pas le mérite, & de » faire voir qu'on n'a pas toujours beſoin

(*a*) Il n'en faut pas être ſurpris, M. Corneille avoit un grand nombre de partiſans, que ſon mérite lui avoit acquis. Ces partiſans, jaloux de la gloire que le jeune Racine acquéroit de jour en jour, tâchoient à la diminuer en élevant l'ancien Poëte, & s'écrioient avec Madame la Marquiſe de Sévigné,

Lettre de Madame de Sévigné, du 16. Mars 1672. « Je ſuis folle de Corneille, il nous donnera encore » Pulchérie, où l'on verra,

La main qui crayonna,
La Mort du grand Pompée, & l'amour de Cinna.

» Il faut que tout céde à ſon génie.

» de s'aſſujettir aux entêtemens du ſiécle, » pour ſe faire écouter ſur la Scene. J'au- » rai dequoi me ſatisfaire, ſi cet ouvra- » ge eſt auſſi heureux à la lecture, qu'il » l'a été à la repréſentation ; & ſi j'oſe ne » diſſimuler rien, je me flatte aſſez pour » l'eſperer. » 1672.

Terminons l'article de cette Piéce par l'éloge que M. de Viſé en a donné dans le tome IV. de ſon Mercure Galant, pages 225 & ſuivantes. « La *Pulchérie* » de M. de Corneille l'aîné, dont je » ai vous parlé, a été repréſentée ſur le » Théatre du Marais, & tous les obſta- » cles qui empêchent les Piéces de réuſſir » dans un quartier ſi éloigné, n'ont pas » été aſſez puiſſans pour nuire à cet ou- » vrage, que l'on ne peut mieux louer » qu'en nommant ſon Auteur, à qui les » gens qui lui portent le plus d'envie, » doivent la réputation qu'ils ont eue par » leurs ouvrages, puiſqu'ils ne les au- » roient peut-être jamais faits, ſi M. de » Corneille n'avoit point travaillé pour » le Théatre. »

1672.

THÉODAT,

Tragédie, de M. CORNEILLE DE LISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois de Novembre.

L'Amalaſonte de Quinault, * eſt préciſément le même ſujet de Théodat, à l'exception que dans cette Piéce-ci, Théodat, quoiqu'aimé d'Amalaſonte, lui préfere Indégonde, Princeſſe du Sang Royal des Gots, & que la cataſtrophe eſt à-peu-près telle que dans l'Hiſtoire : du reſte les caracteres des perſonnages ne plaiſent point du tout, quoique moins diffigurés que dans la Tragédie de Quinault. Amalaſonte eſt une mégere, Indegonde, une précieuſe, & Theodat, un amant tranſi, & tout cela rendu par une pitoyable verſification. M. de Viſé n'en penſoit pas ainſi avant la repréſentation de cette Tragédie. Voici ce qu'il en dit.

* Voyez Tome VIII. page 211. de cette Hiſt.

« On jouera cet hyver preſque en mê-
» me-temps (que Pulchérie) à l'Hôtel de
» Bourgogne, le *Théodat*: c'eſt de l'Auteur
» de l'Ariane qui parut l'année paſſée; (*a*)

[Mercure Galant du 30. Juillet, au 6. Août 1672.

(*a*) M. de Viſé n'avoit pas bien conſulté ſa mé-

» & l'on ne croit pas que cet Auteur qui » a ſouvent eu des ſuccès prodigieux puiſſe » rien faire qui n'ait de grandes beautés. 1672.

La chute de Théodat obligea de Viſé de s'exprimer de la façon ſuivante : « Le » *Theodat* de M. Corneille le jeune a été » joué à l'Hôtel de Bourgogne, dans le » même-temps que la Pulchérie. Cet ou- » vrage auroit eu un très-grand ſuccès, ſi » la fortune avoit été un effet du mérite; » mais comme ce ne ſont plus les ouvra- » ges qui cabalent, il ne faut pas s'éton- » ner ſi cette Piéce, qui a eu l'approba- » tion des meilleurs connoiſſeurs, n'a » pas été auſſi ſuivie que les autres du » même Auteur. » Mercure Galant, T. IV. fin de l'année 1672.

moire, car Ariane fut repréſentée au commencement du mois de Mars de cette même année 1672, & c'eſt lui-même qui nous en a indiqué la date.

1672.

LE DEÜIL,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. HAUTEROCHE, (a)

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

« ON ſçaura (dit l'Auteur dans ſa » Préface) que j'ai tiré le ſujet de » cette Comédie des Contes d'Eutrapel ; » mais quand on prendra la peine de les » lire, on verra que je n'en ai pris que » fort peu de choſe, & qu'il y a beau- » coup de mon invention. Je veux pour- » tant bien qu'on ſçache que ce Livre » m'en a fourni les premieres idées, & » que je me ferois un ſcrupule de n'en » pas avertir le Lecteur. J'aurois pû met- » tre cette Piéce en trois Actes, il ne » m'en auroit pas couté cinquante vers, » mais j'ai mieux aimé preſſer un peu » les incidens, & donner de la chaleur » à l'action, que de la rallentir par le » temps qu'il auroit fallu pour les entres- » Actes. Qui peut renfermer dans un

(a) On prétend que M. Corneille de l'Iſle avoit part à cette Comédie ; cette conjecture ne paroît pas juſte, ſi l'on éxamine le plan, l'intrigue, & les caracteres de la Piéce, qui ne reſſemblent en aucune façon à celles de cet Auteur.

» ſeul Acte un ſujet avec tous ſes agré- 1672.
» mens, n'eſt pas moins ingénieux que
» celui qui le fait en trois ou en cinq.
» Un petit tableau doit avoir ſes beau-
» tés & ſes perfections de même qu'un
» grand, & l'art doit être également ob-
» ſervé en l'un & en l'autre.... Il en eſt
» de même des Comédies, & je tiens
» que l'art n'eſt pas moins néceſſaire
» pour une petite Piéce que pour une
» grande. Les Piéces d'un Acte ou de
» trois Actes un peu bien faites doivent
» avoir, comme celles de cinq, l'ex-
» poſition, le nœud, le dénouement,
» la vrai-ſemblance, l'unité de lieu, de
» temps, & d'action; la liaiſon des Sce-
» nes, les ſentimens ſuivant la condition
» des perſonnages, les expreſſions qui
» leur ſoient convenables, les bienſéan-
» ces & les caracteres naturels: enfin tou-
» tes les Parties utiles à la perfection de
» ces ſortes d'ouvrages. »

En faiſant l'application de ces regles à la Piéce de M. Hauteroche, on s'en formera une idée très-juſte. Le ſujet eſt heureux, ſimple & neuf: l'expoſition très-claire; & l'intrigue, conduite avec art, eſt terminée par un dénouement tiré du fond du ſujet, (*a*) la vraiſemblance s'y

(*a*) Timante & Babet diſparoiſſent longtemps avant le dénouement. Ces deux perſonnes n'auroient pû paroî-

1672. trouve parfaitement ; l'unité de lieu, de temps & d'action y ſont obſervées : les Scenes bien liées, les caracteres variés, naturels, & les ſentimens convenables à la condition des perſonnages. Ajoutons que ces perſonnages ſont tous excellens, chacun dans ſon genre. Timante n'eſt point de ces amoureux qui n'agiſſent que par le conſeil de leurs Valets : il eſt au-contraire l'ame de la Piéce, c'eſt lui qui conduit toute l'intrigue, qui eſt Auteur de la fourberie, & Criſpin ne fait que la ſeconder adroitement. Les rôles de Jacquemin, de Nicodême, & de Perrette, ſont originaux & entierement dans le vrai. On doit encore remarquer l'art de l'Auteur, qui ne fait paroître Babet que dans deux Scenes, où même elle parle très-peu : un plus long rôle ne lui auroit pas été convenable ; encore une fois, tous ceux de cette Piéce ſont bons, juſqu'à celui de Pirante, qui ſoutient parfaitement ſon caractere.

---

tre qu'avec beaucoup de confuſion, elles auroient employé de mauvaiſes excuſes : il étoit de l'adreſſe du Poëte de leur éviter cette ſituation peu agréable, & d'avoir terminé leurs affaires à l'amiable, & en leur abſence.

1673.

MITHRIDATE,

Tragédie de M. RACINE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, dans le mois de Janvier. (*a*)

« LEs ſentimens Romains que Cor-
» neille avoit établis avec tant de
» pompe & tant de ſuccès, avoient don-

Diſſertation ſur la Tragédie de Mithridate. Œuvres mêlées de M. l'Abbé Nadal, Tome II. p. 278 & ſuiv.

(*a*) Nous marquons les premieres repréſentations de Mithridate, de M. Racine, dans le mois de Janvier 1673. fondé ſur le paſſage ſuivant, tiré du quatriéme Volume du Mercure Galant de cette même année : c'eſt M. de Viſé qui parle.

« Meſſieurs Gallois, Fléchier & Racine, ont été reçus
» à l'Académie Françoiſe, (ce fut le 12. Janvier 1673.)
» où M. Colbert s'eſt rendu pour entendre leur haran-
» gue, elles lui plurent beaucoup & toute la Compagnie
» n'en fut pas moins charmée. » (Et tout de ſuite le même M. de Viſé ajoute :) « J'aurois longtemps à vous
» entretenir, s'il falloit que je rendiſſe un compte éxact
» des jugemens qu'on a fait du *Mithridate* de M. Raci-
» ne. Il a plû, comme font tous les Ouvrages de cet
» illuſtre Auteur ; & quoiqu'il ne ſe ſoit quaſi ſervi que des
» noms de Mithridate, & de ceux des Princes ſes fils, &
» de celui de Monime, il ne lui eſt pas moins permis de
» changer la vérité des Hiſtoires anciennes, pour faire
» un Ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habiller à la
» Turque nos Amans & nos Amantes. Il a adouci la
» grande férocité de Mithridate, qui avoit fait égorger
» Monime ſa femme, dont les anciens nous vantent la
» grande beauté & la grande vertu ; & quoique ce Prince
» fut barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs
» Princes du monde. Il ſe dépouille en faveur d'un de
» ſes enfans, de l'amour & de la vengeance, qui ſont
» les plus violentes paſſions où les hommes ſoient ſujets ;
» & ce grand Roy meurt avec tant de reſpect pour les

Mercure Galant, T. IV.

» né à ce grand Poëte un avantage ſur
1673. » Racine, que celui-ci entreprit enfin de
» balancer : il ne pouvoit, du moins pour
» travailler avec émulation, choiſir un
» plus beau ſujet que celui de Mithridate,
» c'eſt-à-dire :

D'un Roy, qui durant quarante ans,
Laſſa tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune.

» C'eſt en effet dans la Piéce de Ra-
» cine qui porte ce titre, que ce Prince
» nous a paru tout vivant, & que dans
» le court eſpace de la repréſentation
» d'une Tragédie, nous l'avons, pour
» ainſi dire, ſuivi dans ſes conſeils & dans
» ſes batailles, & que nous l'avons vû
» en action : ſa haine violente contre les
» Romains, ſon grand courage, ſes ru-
» ſes, ſa diſſimulation, & enfin cette ja-
» louſie qui lui étoit ſi naturelle, & qui

» Dieux, qu'on pourroit le donner pour éxemple à nos » Princes les plus Chrétiens. Ainſi, M. Racine a at- » teint le but que doivent ſe propoſer tous ceux qui » font de ces ſortes d'Ouvrages, & les principales régles » étant de plaire, d'inſtruire & de toucher, on ne » ſçauroit trop donner de louange à cet illuſtre Auteur, » puiſque ſa Tragédie a plû, qu'elle eſt de bon éxem- » ple, & qu'elle a touché les cœurs. » (Nous avons fait ſouvent remarquer la haine & la jalouſie de De Viſé au ſujet des Ouvrages de Moliere & de ceux de Racine : ce paſſage ſur Mithridate en eſt une nouvelle preuve. »

» a tant de fois coûté la vie à ſes Maî- 1673.
» treſſes.....

» Dans la Tragédie de Mithridate, l'ex-
» poſition de la Piéce eſt des plus nettes,
» & dans le dialogue court & précis, la
» préparation des incidens eſt extrême-
» ment bien filée; & à partir de-là, l'inſ-
» truction dont le Spectateur doit être
» prévenu, eſt pour ainſi dire meſurée.
» A peine Xipharés, fils de Mithridate a
» ouvert la Scene avec Arbate, qu'on
» eſt inſtruit de ſa deſunion avec Phar-
» nace ſon frere, des engagemens de
» celui-ci avec les Romains, de leur riva-
» lité, de l'objet de leurs amours, de
» leurs prétentions ſur Monime, de la
» triſte préférence de cette Reine accor-
» dée à Mithridate qui eſt cru mort: le
» caractere de Xipharés, ſa vertu, ſon
» reſpect pour ſon pere, ſes tendres &
» vertueux ſentimens pour Monime, tout
» cela eſt développé. Le Parterre a déja
» pris parti pour lui, l'action même eſt
» déja avancée, lorſque l'arrivée de Mi-
» thridate dans le port de Nymphée,
» après que lui-même avoit ſemé le bruit
» de ſa mort, change la face de tout, &
» forme une premiere ſituation des plus
» intéreſſantes.

» L'entrée de Mithridate au Théatre
» eſt dans ſon genre une choſe ſuperbe,

1673. » elle eſt liée d'ailleurs à l'action princi-
» pale, & à l'intérêt de ſon amour. Il
» croit, ſur le compte que lui rend Arbate
» de toutes choſes, ne pas trouver dans
» ſon fils Xipharés, qu'il aime tendre-
» ment, un rival auſſi dangereux qu'il
» l'eſt.

» A peine Mithridate a-t'il parlé, que
» toute la Scene eſt en feu, & que le
» Spectateur, ſaiſi de différens mouve-
» mens, entrevoit ce jeu théatral, où
» ſe nouent tant de différentes parties,
» où il entra tant d'art, & où, à l'aide d'in-
» cidens qui naiſſent les uns des autres,
» va ſortir cette ſurpriſe intéreſſante qui
» produit un plaiſir qui n'en flatte pas
» moins l'ame, pour naître de la terreur
» & de la compaſſion. La premiere Scene
» de Mithridate avec Monime, débute
» par une galanterie, curieuſe à la vérité,
» dans un amant de ſon caractere, mais
» qui dans ſa façon a une beauté de ſen-
» timent plus touchante même que le
» commun des expreſſions paſſionnées. »

ACTE II. Je ne m'attendois pas que de notre hymenée,
SCENE IV. Je puſſe voir ſi tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fit voir mon infortune & non pas mon amour.
C'eſt pourtant cet amour, qui, de tant de re-
traites,
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes;

Et

Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux, 1673.
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous.

» La liaiſon des Scenes dans Racine » n'eſt jamais ſans art ; les ſoupçons que » Mithridate a conçus contre Pharnace » rejettent ſa confiance ſur Xipharés, » qui eſt préciſément celui dont il doit » plus craindre les qualités aimables ; cette » indiſpoſition contre Pharnace, à l'oc- » caſion de Monime, donne quelque ja- » louſie à Xipharés, & ſert d'occaſion à » un entretien avec Monime, & à un » éclairciſſement d'une extrême im- » portance pour tous deux, du moins » ſçavent-ils à quoi s'en tenir.

» Le grand projet de Mithridate, par » où il ouvre le troiſiéme Acte, eſt pré- » paré dès la ſeconde Scene du ſecond » Acte.

Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage,
Je médite un deſſein digne de mon courage.
Vous en ſerez tantôt inſtruit plus amplement.

» Ce projet de paſſer dans l'Italie, & » d'aller aſſiéger Rome, a quelque choſe » de ſi hardi & de ſi éclatant, qu'en effet » il ne paroît pas vrai-ſemblable. (a)

(a) M. l'Abbé du Bos, dans ſes *Réfléxions ſur la Poëſie & ſur la Peinture*, * prétend que M. Racine eſt tombé dans des erreurs de Géographie, qu'il pouvoit

* Tome premier p. 245, 247.

» Quoique Racine dans ſa Préface nous
1673. » cite toutes les autorités qui en appuyent

s'épargner. « Telle eſt l'erreur, (continue-t-il) qu'il » fait commettre par Mithridate, en lui faiſant dire à » ſes fils, dans l'expoſition de ſon projet, de paſſer en » Italie, & de ſurprendre Rome :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ?

» Il en pouvoit bien douter, dit un Prince qui a commandé » des armées ſur les bords du Danube, & qui, comme » Mithridate, a conſervé ſa réputation de grand Capi- » taine dans l'une & dans l'autre fortune, * puiſque » la choſe eſt réellement impoſſible. L'armée navale » de Mitrhidate, en partant des environs d'Aſaph & » du détroit de Caffa, où Racine établit la Scene de ſa » Piéce, avoit près trois de cens lieues à faire avant que » de débarquer ſur les rives du Danube. Des vaiſſeaux » qui naviguent en flote, & qui n'ont d'autres moyens » d'avancer que des rames & des voiles, ne ſçauroient » ſe promettre de faire cette route en moins de huit ou » dix jours. M. Racine, ſans craindre d'ôter le mer- » veilleux de l'entrepriſe de Mithridate, pouvoit bien » encore accorder ſix mois de marche à ſon armée qui » avoit ſept cens lieues à faire pour arriver à Rome. » Le vers qu'il fait dire à Mithridate

Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole,

» révolte ceux qui ont quelque connoiſſance de la diſ- » tance des lieux. Quoique les Armées Grecques & » Romaines marchaſſent avec plus de célérité que les » nôtres, il eſt toujours vrai qu'il n'y a point de trou- » pes qui puiſſent durant trois mois, & ſans jamais ſé- » journer, faire chaque jour près de huit lieues, ſur- » tout en paſſant par des pays difficiles & ennemis, ou » du moins ſuſpects, tels qu'étoient la plûpart des pays » que Mithridate avoit à traverſer. » (Ces petites fautes » qu'on reproche à M. Racine, ſuppoſé qu'elles ſoient » telles, ſont fort aiſées à réparer, en mettant aux » deux vers cités

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en *dix* jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ?

Et à celui-ci :

Je vous rends dans *ſix* mois aux pieds du Capitole.

* Il y a apparence que l'Abbé du Bos veut déſigner le Prince Eugene de Savoye.

» la vérité, (*a*) juſqu'à entrer dans les « détails & les particularités de ſa mar- » che, auſſi-bien que dans les facilités 1673.

(*a*) » Il n'y a guére de nom plus connu que celui » de Mithridate. Sa vie & ſa mort ſont une partie con- » ſidérable de l'Hiſtoire Romaine ; & ſans compter les » victoires qu'il a remportées, on peut dire que ſes » ſeules défaites ont fait preſque toute la gloire des » trois plus grands Capitaines de la République, c'eſt » à ſçavoir, de Silla, de Lucullus, & de Pompée. Ainſi » je ne penſe pas qu'il ſoit beſoin de citer ici mes Au- » teurs. Car, excepté quelque événement que j'ai un » peu rapproché par le droit que donne la Poëſie, » tout le monde reconnoîtra aiſément que j'ai ſuivi » l'Hiſtoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y » a guére d'actions éclatantes dans la vie de Mithri- » date, qui n'ayent trouvé la place dans ma Tragédie. » J'y ai inſéré tout ce qui pouvoit mettre en jour les » mœurs & les ſentimens de ce Prince, je veux dire » ſa haine violente contre les Romains, ſon grand cou- » rage, ſa fineſſe, ſa diſſimulation ; & enfin cette ja- » louſie qui lui étoit ſi naturelle, & qui a tant de fois » couté la vie à ſes Maîtreſſes. La ſeule choſe qui pour- » roit n'être pas auſſi connu que le reſte, c'eſt le deſſein » que je lui fais prendre de paſſer dans l'Italie. Com- » me ce deſſein m'a fourni une des Scenes qui ont » le plus réuſſi dans ma Tragédie, je crois que le » plaiſir du Lecteur pourra redoubler, quand il verra » que preſque tous les Hiſtoriens ont dit ce que je fais dire » ici à Mithridate. Préface de Mitrhidate.

» Florus, Plutarque & Dion Caſſius, nomment les » pays par où il devoit paſſer. Appien d'Alexandrie en- » tre plus dans le détail ; &, après avoir marqué les fa- » cilités & les ſecours que Mithridate eſpéroit trouver » dans ſa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte » dont Pharnace ſe ſervit pour faire révolter toute l'ar- » mée, & que les Soldats, effrayés de l'entrepriſe de ſon » pere, la regarderent comme le déſeſpoir d'un Prince » qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

» Ainſi elle fut en partie cauſe de ſa mort, qui eſt l'action » de ma Tragédie. J'ai encore lié ce deſſein de plus près à » mon ſujet. Je m'en ſuis ſervi pour faire connoître à Mi- » thridate les ſecrets ſentimens de ſes deux fils.... Voici la

1673. » des ſecours qu'il eſpéroit. Racine tire » de cette entrepriſe le prétexte dont » Pharnace ſe ſervit pour faire révolter » l'armée ; & après nous avoir dit qu'elle » étoit en partie cauſe de ſa mort, qui » eſt l'action de ſa Tragédie, il nous » fait obſerver qu'il a lié de plus près » ce grand deſſein à ſon ſujet, & s'en » eſt ſervi pour faire connoître à Mithri- » date les ſecrets ſentimens de ſes deux » fils ; il finit l'obſervation par cette ma- » xime d'un grand Maître tel que lui : » *Qu'on ne peut prendre trop de précau-* » *tion pour ne rien mettre ſur le Théatre* » *qui ne ſoit eſſentiel ; que les plus belles* » *Scenes ſont en danger d'ennuyer, du* » *moment qu'on les peut ſéparer de l'ac-* » *tion, & qu'elles l'interrompent, au lieu* » *de la conduire vers ſa fin.*

» C'eſt auſſi dans cette même Scene » que s'établit entre les deux freres ce » contraſte ſi marqué & ſi avantageux à

» réfléxion que fait Dion Caſſius ſur ce deſſein de Mi- » thridate. *Cet homme étoit véritablement né pour entre-* » *prendre de grandes choſes. Comme il avoit ſouvent éprou-* » *vé la bonne & la mauvaiſe fortune, il ne croyoit rien* » *au-deſſus de ſes eſpérances & de ſon audace, & méſu-* » *roit ſes deſſeins, bien plus à la grandeur de ſon cou-* » *rage, qu'au mauvais état de ſes affaires ; bien réſolu,* » *ſi ſon entrepriſe ne réuſſiſſoit point, de faire une fin digne* » *d'un grand Roy, & de s'enſevelir lui-même ſous les* » *ruines de ſon empire, plûtôt que de vivre dans l'obſcu-* » *rité & dans la baſſeſſe.* »

» Xipharés, & qui établit dans l'eſprit
» du Spectateur cet intérêt prédominant 1673.
» pour la deſtinée de ce jeune Prince.
» Pharnace, piqué des reproches du pere,
» & dans la crainte où il ſe trouve d'être
» arrêté, ne ménage plus Xipharés, juſ-
» qu'à l'accuſer d'aimer la Reine. Ce
» trait lancé produit ſon effet, la jalou-
» ſie entre dans le cœur de Mithridate,
» & ſon progrès eſt prompt & violent.
» Le tiſſu de toutes les Scenes de la Piéce
» de Mithridate n'eſt que la gradation
» & la marche de ſes paſſions. L'éclair-
» ciſſement qu'il en a avec Monime, &
» où il va ſe ſervir de toutes ſes ruſes,
» & de cet eſprit de menſonge ſi adroit,
» & par conſéquent indigne de la Ma-
» jeſté d'un Roy, (*a*) achemine la perte

(*a*) M. de Voltaire, dans la Préface de ſa Tragédie de *Hérode & Mariamne*, juſtifie avec bien du goût & de l'art cette Scene où Mithridate employe l'artifice, pour découvrir le ſecret de Monime. Nous croyons que le Lecteur ſera bien aiſe que nous lui en mettions le paſſage ſous les yeux. * « Les Piéces tragiques ſont fondées, ou ſur les » intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particu- » liers de quelques Princes. De ce premier genre ſont » l'*Iphigénie en Aulide*, où la Gréce aſſemblée demande » le ſang de la fille d'Agamemnon : *les Horaces*, où trois » combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'*Œ-* » *dipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte » du meurtre de Laïus. Du ſecond genre ſont *Britan-* » *nicus*, *Phédre*, *Mithridate*, *&c.*

» Dans ces trois dernieres tout l'intérêt eſt renfermé » dans la famille du Héros de la Piéce : tout roule ſur » des paſſions que des Bourgeois reſſentent comme les » Princes ; & l'intrigue de ces Ouvrages eſt auſſi propre

* Préface de la premiere édition de Hérode & Mariamne.

1673. » des uns & des autres. Une des façons » des plus adroites de Racine, & où il » entre le plus d'art, c'eſt dans la ſuſpen- » ſion du diſcours : il ouvre un ſenti- » ment où il entre encore quelque choſe » d'équivoque, & cela pour rendre la » choſe plus frapante ; c'eſt ce qui de- » vient plus ſenſible dans la Scene ſui- » vante, où Mithridate arrache ſi adroi- » tement le ſecret de cette malheureuſe » Princeſſe, ce qui a mis dans le cœur

---

» à la Comédie, qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mi-* » *thridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille,* » *ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une* » *ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt* » *aimé.*

» *Phédre eſt une belle-mere, qui, enhardie par une* » *intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel* » *eſt occupé ailleurs.*

» *Néron eſt un jeune homme impétueux qui devient* » *amoureux tout d'un coup : qui dans le moment veut ſe* » *ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriere une ta-* » *piſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà » des ſujets que Moliere a pû traiter comme Racine. » Auſſi l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la mê- » me que celle de Mithridate. Harpagon & le Roy de » Pont, ſont deux Vieillards amoureux ; l'un & l'autre » ont leur fils pour Rival, l'un & l'autre ſe ſervent du » même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt en- » tre leur fils & leur Maîtreſſe : & les deux Piéces finiſ- » ſent par le mariage du jeune homme.

» Moliere & Racine ont également réuſſi, en trai- » tant ces deux intrigues : l'une a amuſé, a réjoui, a » fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a » effrayé, a fait verſer des larmes. Moliere a joué » l'amour ridicule d'un vieil Avare, Racine a repré- » ſenté les foibleſſes d'un grand Roy, & les a rendus » reſpectables. »

» du Roy un reſſentiment qu'il cherche
» encore à couvrir pour mieux perdre 1673.
» Xipharés, qu'Arbate informe de la fu-
» reur de ſon pere à ce ſujet.

» La Scene cinquiéme (du quatriéme
» Acte) eſt le modéle des Monologues.
» On n'imagine point comment cette
» Scene a pû trouver des Cenſeurs. *Ra-*
» *cine y a perdu de vûe*, dit-on, *la ca-*
» *ractere de Prince*, * *& le fier & cruel*
» *Mithridate étoit-il capable de faire tant*
» *de réfléxions à l'égard d'une Maîtreſſe*
» *& d'un fils qu'il vouloit faire périr ?*
» Ce monologue, c'eſt-à-dire, cet entre-
» tien de lui avec lui-même, eſt dans la
» nature, & l'uſage en eſt heureux dans
» les Tragédies. C'eſt un tiſſu de contra-
» diction où les ſentimens ſe détruiſent
» les uns par les autres; c'eſt une reſſour-
» ce dans les grandes agitations de l'eſ-
» prit & du cœur; c'eſt un retour ſuivi
» ſur ſoi-même, & la plus ſûre expreſ-
» ſion des foibleſſes humaines : l'art &
» l'expérience lui donnent ſa meſure,
» & il n'y a que le feu & la vivacité qui
» entrent dans ce choc des paſſions qui
» en puiſſent dérober la langueur, s'il y
» en a. Dans ce monologue de Mithri-
» date, tantôt la paſſion le trouble, tan-
» tôt elle l'éclaire.

* Voyez plus bas, Remarques ſur Mithridate.

1673. Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.

. . . . . .

Mais quelle eſt ma fureur ? Et qu'eſt-ce que je dis ?

Tu va ſacrifier, qui ? malheureux ! ton fils !

. . . . . .

J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe.

. . . . . .

Je brûle, je l'adore, & loin de la bannir....

Ah ! c'eſt un crime encor dont je la veux punir.

. . . . . .

Quelle pitié retient mes ſentimens timides ?

N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?

O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !

Et vous heureux Romains ! quel triomphe pour vous, &c.

» La repriſe de ce dernier vers par » une apoſtrophe aux Romains, eſt un » des plus beaux traits de l'art : elle perce » au travers de tous les mouvemens dont » Mithridate eſt agité, comme le ſenti- » ment le plus vif, je veux dire ſa haine » pour les Romains, & la préoccupa- » tion d'un auſſi grand deſſein que celui » qu'il a formé. Cette Scene où le ca- » ractere de Mithridate ſe développe » tout entier, ne pouvoit mieux ſe ter- » miner qu'en rappellant toutes ſes pré- » cautions

» cautions contre la crainte des poi-
» ſons, & ſon peu d'attention à préve- 1673.
» nir, ſur-tout à ſon âge, les ſurpriſes de
» l'amour : car indépendamment du trait
» qui charge encore ſon caractere, il
» préſente un ſentiment moral d'au-
» tant plus capable de faire impreſſion,
» qu'il échape dans ces momens violens
» où la vérité ſouvent ſe fait le plus ſen-
» tir. C'eſt dans cette ſituation d'eſprit
» que Mithridate apprend la révolte de
» Pharnace, & l'arrivée des Romains aux
« pieds des murs de Nymphée, & qu'il
» entre en défiance contre la conduite de
» Xipharés qui eſt toujours dans ſon parti.
» C'eſt dans cet état auſſi que la premiere
» précaution qu'il prend, eſt celle de faire
» mourir Monime. C'eſt le dernier éclat
» de ſon amour. Cette ſédition ſubite &
» engagée par Pharnace précipite l'ac-
» tion : l'incertitude du ſort de Xipharés,
» qui eſt caché ſous un bruit confus, pro-
» duit cette ſituation violente de Moni-
» me, où elle attente envain ſur elle-
» même.

» C'eſt dans cet état qu'on vient lui
» préſenter le poiſon qui lui eſt envoyé
» par Mithridate, & qu'elle reçoit com-
» me le préſent le plus cher de ce mal-
» heureux Roy, que la fortune vient
» d'abandonner, & qui prend le parti

1673. » de ſe tuer lui-même, pour ne pas tom-
» ber entre les mains de ſes ennemis. In-
» formé déja de tous les vertueux efforts
» de ſon fils Xipharés, & indigné de l'in-
» fidélité de Pharnace, il revient avec
» attendriſſement en faveur de Xipharés
» & de Monime, & par un contre-or-
» dre dépêché à Arbate, qui arrive aſſez
» tôt pour ſauver la Reine : il lui apprend
» que Xipharés vit encore, & à quelle
» réſolution le Roy s'eſt porté ; & c'eſt à
» la vûe des ces deux Princes, dont l'un
» ſoutient un pere mourant de ſa bleſſu-
» re, que Monime s'écrie :

Il vient : quel nouveau trouble excite en
mes eſprits,
Le ſang du pere, ô Ciel ! & les larmes du
fils !

» La façon dont Racine fait mourir
» Mithridate nous préſente dans les ſen-
» timens & dans les dernieres actions de
» ce Prince, quelque choſe encore de
» plus grand qu'il n'avoit paru ; & le der-
» nier trait de ſon teſtament, c'eſt-à-dire,
» le don de ſon ame à ſon fils Xipharés,
» prend dans le concours des circonſtan-
» ces un ton de ſublime, & un air de
» vérité qui n'a point d'exemple. C'eſt ce
» caractere élevé de Mithridate qui a fait
» dire à M. de Voltaire, que de toutes les

» Tragédies Françoiſes que Charles XII. » (Roy de Suéde) avoit luës dans ſon » loiſir de Bender, Mithridate étoit celle » qui lui plaiſoit davantage, & qu'il mon- » troit avec le doigt à l'un de ſes Mi- » niſtres tous les endroits qui le frap- » poient. » 1673.

Pour achever de faire connoître le mérite ſupérieur de la Tragédie de Mithridate, joignons-y les remarques ſuivantes, tirées de l'édition des Œuvres de Racine, deux volumes, Paris 1741. ſecond volume, pag. 515-518.

Remarques ſur Mithridate.

» Cette Piéce (Mithridate) prouve » beaucoup en faveur de Racine contre » Corneille. Peut-on voir un caractere » plus noble & mieux ſoutenu que celui » de Mithridate ? je raconterai ici en » abrégé ce que ce Prince a fait, & je » donnerai ſon caractere ſuivant l'Hiſtoi- » re, afin que lecteur puiſſe mieux com- » parer le *Mithridate* des Hiſtoriens, » avec celui de Racine.

» *Mithridate*, ſurnommé *Eupator*, » Roy de Pont, & de pluſieurs autres » Royaumes, fut un des plus grands Prin- » ces de l'Orient. Deux Royaumes, la » Capadoce & la Bithynie, qu'il préten- » doit peut-être envahir, en y mainte- » nant des Princes à ſa dévotion malgré » les Romains, furent apparemment la

1673. » cauſe des longues guerres de Mithri-
» date contre Rome. On ne ſçauroit
» bien démêler le droit que les Romains
» avoient d'aller attaquer ce Prince. Des
» mémoires d'une autre main que de celle
» des Romains & de leurs Partiſans nous
» feroient peut-être voir en cette occa-
» ſion beaucoup d'injuſtice & d'orgueil.
» Quoi qu'il en ſoit, Mithridate tantôt
» vainqueur & tantôt vaincu, occupa
» pendant quarante ans les armées de
» Silla, de Lucullus, de Pompée, &c.
» ce fut après avoir vaincu Nicoméde,
» Roy de Bithynie, que les Grecs Aſiati-
» ques s'étant preſque tous déclarés pour
» lui, il vint en Ionie, & enleva à Stra-
» tonice la belle Monime : ainſi elle au-
» roit été bien âgée au temps de la mort
» de Mithridate, ſi elle avoit vécu juſ-
» qu'à ce temps-là. Ce Prince, toujours
» fertile en reſſources, après avoir été
» battu à diverſes repriſes par les Ro-
» mains, reſolut d'appeller à ſon ſecours
» Sertorius, qui faiſoit la guerre en Eſ-
» pagne contre ſes Concitoyens. Ce pro-
» jet n'ayant pas bien réuſſi, Mithridate
» fut obligé de ſe refugier chez Tigrane
» Roy d'Arménie, après avoir été entie-
» rement défait par Lucullus; & ce fut
» alors qu'il fit périr, ſelon Appien, ſes
» ſœurs, ſes femmes & ſes concubines par

» les mains de ſes Eunuques. Il en fit au- 1673.
» tant de *Macharés* & de *Xipharés* ſes
» deux fils, dans le temps qu'il étoit oc-
» cupé à ſe défendre contre Pompée. Il
» ſe défit du premier, parce qu'il s'étoit
» déclaré pour les Romains ; & de l'au-
» tre, à cauſe de la trahiſon de Strato-
» nice ſa mere, qui rendit à Pompée une
» place où les tréſors de Mithridate
» étoient renfermés. Enfin pour derniere
» reſſource, il réſolut de paſſer en Italie,
» & d'y attaquer les Romains. C'eſt dans
» cette derniere occaſion que Pharnace
» fit révolter contre ſon pere les troupes
» qu'il avoit encore. Ce malheureux Prin-
» ce, vaincu par ſes ennemis, trahi par
» ſon fils, voulut alors s'empoiſonner :
» mais le poiſon n'ayant pû faire ſon
» effet, il eut recours à un certain *Bitui-*
» *tus*, & ſe fit tuer par cet homme, ſe-
» lon Appien Alexandrin.

» Voici le portrait que cet Hiſtorien
» fait de Mithridate : *C'étoit un Prince*
» *vaillant & ruſé, fertile en reſſources,*
» *qui ne s'effrayoit ni des embûches, ni*
» *des attaques ouvertes ; intrépide &*
» *courageux dans l'adverſité. Il n'y eut*
» *aucun moyen qu'il ne tentât, aucun ſtra-*
» *tagême qu'il ne mit en uſage contre les*
» *Romains ſes ennemis. Il rechercha pour*
» *ſe venger d'eux, les Nations les plus*

1673. » *reculées, même les Gaulois, les Eſ-*
» *pagnols. Il étoit cruel & ſanguinai-*
» *re; il fit mourir entr'autres, ſa mere,*
» *ſon frere, & pluſieurs de ſes enfans.*
» *Ce Prince étoit de haute taille & ro-*
» *buſte, ſobre & patient dans la fati-*
» *gue, mais d'ailleurs adonné aux fem-*
» *mes. Il avoit l'eſprit aſſez orné, il ai-*
» *moit les ſciences, & ſe plaiſoit à la Mu-*
» *ſique, &c.* On ajoute qu'il parloit ou
» entendoit vingt-deux langues. On con-
» çoit par tout ce que je viens de dire,
» que l'Hiſtoire eſt fort renverſée dans
» cette Tragédie, mais on ne ſçauroit
» nier d'ailleurs que Racine n'ait bien
» ſoutenu le caractere de ce fameux Roy.
» Il le peint terrible & toujours fertile
» en reſſources, juſqu'au moment qu'il
» expire. On peut même dire que

Plus il eſt malheureux, plus il eſt redoutable.

» La premiere Scene du troiſiéme Acte
» eſt d'une grande beauté. Je ne penſe
» pas qu'elle doive céder à la plus belle
» Scéne des Piéces du grand Corneille.
» Mithridate y paroît tel que l'Hiſtoire
» nous le dépeint. Il paroît encore tel
» dans (la derniere Scene) du cinquiéme
» Acte. Les dernieres paroles de Mithri-
» date ſont dignes de lui; mais il me ſem-

» ble que Racine a perdu de vûe le ca- 1673.
» ractere de ce Prince dans la Scene V.
» du quatriéme Acte. Le fier & cruel Mi-
» thridate étoit-il capable de faire tant
» de réfléxions à l'égard d'une Maîtreſſe &
» d'un fils qu'il vouloit faire périr ? * J'a-
» voue qu'il aime & qu'il eſpere ; mais.

Sa haine va toujours plus loin que ſon amour.

» Pour Xipharés & Pharnace, tous deux
» fils de Mithridate, ils ne ſe reſſemblent
» pas ; ils ne le doivent pas non plus.
» L'un eſt plus doux & plus humain. On
» s'intéreſſe d'abord pour lui ; l'autre eſt
» farouche, & tient de Mithridate. Xi-
» pharés a de la vertu, Pharnace de la
» cruauté. Le caractere de Monime eſt
» fort touchant. C'eſt une illuſtre Grec-
» que qui a le malheur d'être aimée de
» Mithridate. » (Voici de quelle façon M.
Racine parle de cette Reine infortunée :)
* » J'ai choiſi Monime entre les femmes
» que Mithridate a aimées. Il paroît
» que c'eſt celle de toutes qui a été la
» plus vertueuſe, & qu'il a aimée le plus
» tendrement. Plutarque ſemble avoir
» pris plaiſir à décrire le malheur & les
» ſentimens de cette Princeſſe. C'eſt lui
» qui m'a donné l'idée de Monime ; &
» c'eſt en partie ſur la peinture qu'il en
» a faite, que j'ai fondé un caractere

* Voyez ci-deſſus la réponſe à cette Critique, dans la diſſertation de l'Abbé Nadal.

* Préface de Mithridate.

» que je puis dire qui n'a point déplu.
1673. » Le Lecteur trouvera bon que je rap-
» porte ſes paroles telles qu'Amiot les a
» traduites ; car elles ont une grace dans
» le vieux ſtyle de ce Traducteur, que
» je ne crois point pouvoir égaler dans
» notre langue moderne.

» Cette-ci étoit fort renommée entre
» les Grecs, pource que quelques ſollici-
» tations que lui ſçut faire le Roy en
» étant amoureux, jamais ne voulut en-
» tendre à toutes ſes pourſuites juſqu'à
» ce qu'il y eut accord de mariage paſſé
» entr'eux, & qui lui eut envoyé le dia-
» dême ou bandeau Royal, & appellé
» Roine. La pauvre Dame depuis que
» ce Roy l'eut épouſée, avoit vécu en
» grande déplaiſance, ne faiſant conti-
» nuellement autre choſe que de plorer
» la malheureuſe beauté de ſon corps, la-
» quelle au lieu d'un mari lui avoit don-
» né un Maître ; & au lieu de compagnie
» conjugale, & que doit avoir une Dame
» d'honneur, lui avoit baillé une garde
» & garniſon d'hommes barbares qui la
» tenoient comme priſonniere loin du
» doux Pays de la Grece, en lieu où elle
» n'avoit qu'un ſonge & une ombre de
» biens, & au contraire avoir réellement
» perdu les véritables, dont elle jouiſ-
» ſoit au Pays de ſa naiſſance ; & quand

» l'Eunuque fut arrivé devers elle, & lui » eut fait commandement de par le Roy » qu'elle eut à mourir, adonc elle s'arra- » cha d'allentour de la tête ſon ban- » deau Royal, & ſe le nouant à l'entour » du col, s'en pendit; mais le bandeau » ne fut pas aſſez fort, & ſe rompit in- » continent. Et lors elle ſe prit à dire: » *O maudit & malheureux tiſſu, ne me* » *ſerviras-tu point au moins à ce triſte* » *ſervice?* (*a*) En diſant ces paroles, elle » le jetta contre terre crachant deſſus, » & tendit la gorge à l'Eunuque. 1673.

M. Barbier d'Aucourt dans ſon *Apollon Charlatan*, rend le compte ſuivant de la Tragédie de Mithridate.

La fureur d'Apollon n'étant pas ſatisfaite,
Par cette ſanglante défaite, *
Au Royaume de Pont ce Dieu ſervit un plat,
De ſa *Racine* délicate;
Et la vertu du Mithridat
N'en pût garantir *Mithridate*.

* Il parle du dénouement de Bajazet.

(*a*) M. Racine a rendu ce paſſage de Plutarque, dans ſa Tragédie.

MONIME. ACTE V. SCENE premiere.

Et toi, fatal tiſſu, malheureux diadême,
Inſtrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que, mille fois, j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon ſupplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice?
A mes triſtes regards va, ceſſe de t'offrir.
D'autres armes, ſans toi, ſçauront me ſecourir;
Et périſſe le jour, & la main meurtriere
Qui jadis ſur mon front t'attacha la premiere.

1673. Le bon Roy vit finir ſa vie & ſes malheurs ;
Et pour le punir d'un grand crime ,
Apollon plus puiſſant que mille opérateurs ,
Déterra Xipharés , reſſuſcita Monime ,
Dont ce Prince avoit fait une double victime ;
Et vint malgré la mort , & ſes pâles froideurs ,
De deux fantômes vains rallumer les ardeurs.
Par cette magique ſoupleſſe ,
Tous deux virent enfin couronner leur tendreſſe.
C'eſt ce qui fit que dans leurs cœurs ,
Un plaiſir imprévû dévorant leur triſteſſe ,
Au ſang du Roy mourant , qui leur parloit ſans ceſſe ,
Ils mêlerent ſi peu de pleurs.

L'AMY DE TOUT LE MONDE,

Comédie , par un Auteur Anonyme ,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal , le 24. Janvier.

NOus ne connoiſſons cette Piéce que par les Regiſtres de la Troupe de Moliere , qui en marque la ſeule & unique repréſentation , donnée ſur le Théatre au Palais Royal le 24. Janvier 1673. à la ſuite des *Maris Infidéles.*

L'AMBIGU COMIQUE, 1673.

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE,

Tragédie en trois Actes, mêlée de trois Intermédes Comiques, (a) *chacun en un Acte, en vers, de Monſieur* DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais. (*b*)

« CEtte Tragédie a été repréſentée dans le même ordre que vous l'allez trouver imprimée. Elle eſt en trois Actes, & mêlée de trois intermédes Préface de l'Auteur.

(*a*) En voici les titres : *Le Nouveau marié ; Dom Paſquin d'Avalos ; le Semblable à Soi-même.* A la fin de cet Article nous dirons un mot de chacune de ces Piéces.

(*b*) L'Editeur des Œuvres de Meſſieurs de Montfleury pere & fils, dit que cette Piéce fut repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, mais il s'eſt trompé, en voici la preuve tirée du premier Interméde, intitulé : *Le Nouveau Marié ;* le paſſage eſt curieux.

DAMIS *à M. Vilain.* SCENE VI.

Monſieur, la Comédie eſt prête à commencer.

. . . . . .

M. VILAIN, (*c'eſt le Nouveau Marié.*)

Vous aimez le grand bruit, beau-frere, & les grands frais :
Mais quels Comédiens ſont-ce ?

DAMIS.

Ceux du Marais.

1673. » comiques, dont chacun renferme un » ſujet ſéparé & fini. Ce mélange n'eſt » pas ſans éxemple, quoiqu'il ne ſoit pas

M. VILAIN.

Du Marais ! du Marais ! je crois qu'on s'étudie....

DAMIS.

Comment ?

M. VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la Comédie ?

DAMIS.

Ont-ils accoutumé de la donner *gratis* ?

M. VILAIN.

Iroit-on autrement, mon cher, à votre avis ?

DAMIS.

Moi, je les ai cru bons, leur équipage eſt riche ;
Leurs Piéces.....

M. VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'affiche ?
Les Acteurs inconnus de ce lieu déſerté,
Sont d'un plan qui jamais n'eſt bon que tranſplanté.
Jamais ſortant chez eux d'une Piéce nouvelle,
Entend-on, hé, Laquais de Madame une telle ?
Y trouve-t-on jamais ce cortége nombreux
De Pages, de Laquais, de carroſſes pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautés d'un Ouvrage ?
Jamais Auteurs de nom leur donna-t-il un vers ?
Il faut que le beau-frere ait l'eſprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des Auteurs, & ce ſont des indices....

M. VILAIN.

Oüi, l'on dit qu'il leur vient cinq ou ſix Auteurs Suiſſes.

. . . . . .

Et qu'elle Piéce encor nous faites-vous donner ?

DAMIS.

Leur *Ambigu Comique* ; on dit que cette idée....

M. VILAIN.

Je ſçais bien : autrement c'eſt la *Didon* lardée
D'Intermédes, dit-on, n'eſt-il pas vrai ?

DAMIS

Fort bien.

M. VILAIN.

La Troupe du Marais ! .... cela ne vaudra rien.

» ordinaire ſur notre Théatre ; & com- 1673.
» me c'eſt un uſage établi de tout temps
» chez les Eſpagnols, je veux bien avouer
» que leurs Poëmes dramatiques m'ont
» ſervi de modéle ; que le plaiſir que
» m'ont donné la lecture que j'en ai fai-
» te, & les repréſentations que j'en ai

DAMIS.

L'idée en eſt nouvelle ; & même je m'étonne
Qu'elle ne ſoit tombée en l'eſprit de perſonne,
Et comment quelqu'Auteur ne s'eſt point aviſé....

M. VILAIN.

A cela, qui, morbleu, voudroit s'être expoſé ?
Qui voudroit avoir eu la viſion fantaſque,
D'habiller ſans reſpect la Tragédie en maſque ?
D'en faire avec la Farce un mariage impur ?
L'idée a quelque choſe en elle de ſi dur,
Qu'un ſemblable projet, en bonne politique,
Devroit s'être attiré la cenſure publique.
Je n'en ſçaurois, morbleu, parler qu'avec chaleur :
Mais ſi pour mes péchés Dieu m'avoir fait Auteur,
J'aurois fait trop de fond ſur mes délicateſſes,
Pour appeller la Farce au ſecours de mes Pieces :
Un ſemblable projet ne m'eut jamais tenté ;
Et quelque grand ſuccès qui pût m'avoir flatté,
Je n'aurois jamais pû, pour les voir applaudies,
En Poete Cuiſinier farcir mes Tragédies.

DAMIS.

Je ne veux point ici combattre vos raiſons,
Mais voyons-là, Monſieur, & nous en jugerons :
Quelquefois ſans ſujet on a l'ame obſédée.

M. VILAIN.

La Troupe du Marais ! & la Didon lardée,
Juſte Ciel ! non, morbleu, je n'en puis revenir, &c.

Voilà ſuffiſamment la preuve que l'*Ambigu Comique* fut joué au Marais ; de plus, après la réunion de cette Troupe, avec celle du Palais Royal, au Théatre de Guénégaud, on en reprit les repréſentations, & l'Auteur eut encore quatre fois ſa part dans la recette. Cette repriſe ſe fit le Vendredi 12. Août 1673.

» vûes, m'ont perſuadé qu'un pareil mé-
1673. » lange pourroit avoir autant d'agrémens
» ſur notre Scene, que de beautés ſur
» leur Théatre; & que l'ayant regardé
» comme un moyen d'aſpirer au bon-
» heur de plaire à ceux qui n'aiment
» que le ſérieux, ſans renoncer à ce-
» lui de divertir ceux qui n'aiment que
» le comique, je me ſuis haſardé à tra-
» vailler ſur cette idée à l'imitation des
» Poëtes de cette Nation..... La
» crainte que j'avois que les intermédes
» de celle-ci, qui n'en ont aucun avec
» ce qui les précede, n'interrompiſſent
» l'attention de l'Auditeur pour le ſérieux,
» me fit croire que je ne pourrois l'em-
» pêcher qu'en faiſant choix d'un ſujet
» fort connu. C'eſt ce qui me fit jetter les
» yeux ſur le quatriéme Livre de l'Enei-
» de, où Virgile renferme les amours &
» la mort de Didon : outre que cette ma-
» tiere eſt extrêmement connue, l'anti-
» quité ne nous a point laiſſé d'idée d'une
» paſſion ni plus forte ni plus touchante;
» & je me ſentois ſi charmé des beautés
» de cet excellent ouvrage, que je le re-
» gardois comme un original d'après le-
» quel il étoit preſque impoſſible de faire
» une méchante copie. Comme ce ſujet
» avoit été mis au Théatre par Etienne
» Jodelle, le premier qui ait fait des Tra-

» gédies en notre Langue, & depuis mê-
» me par des Auteurs dont la réputation 1673.
» a égalé le mérite, je n'aurois pas entre-
» pris de le traiter, ſi je n'euſſe appris
» d'Horace que les Œuvres d'Homere &
» de Virgile ſont des tréſors dont il eſt
» permis à tout le monde de s'enrichir,
» & que les ſujets connus, qui ſont à tous
» ceux qui s'en veulent ſervir, devien-
» nent propres & particuliers à celui qui
» les traite.

» Je ne ſçai ſi cette nouveauté aura
» quelque agrément ſur le papier; mais
» je me tiendrai aſſez heureux, ſi le
» Lecteur peut avoir pour elle, même
» indulgence que l'Auditeur, & ſi la lec-
» ture qu'il en fera ne détruit point l'eſti-
» me que près de *trente repréſentations*
» conſécutives lui ont acquiſe.

M. de Montfleury, *tout charmé, tout touché* des beautés de ſon excellent original, n'en fait qu'une très-mauvaiſe copie pour les caracteres de ſes perſonnages & la verſification; à l'égard des trois intermédes, *le nouveau marié* n'a point d'action, tout roule ſur l'avarice de M. Vilain. Dom Paſquin d'Avalos eſt un Provincial qui vient pour épouſer une jeune perſonne qui a le cœur pris pour un autre. La Soubrette de cette derniere paſſe pour ſa Maîtreſſe vis-à-vis de Dom Paſ-

quin, & lui paroît une coquette ſi outrée, qu'il renonce à ſon mariage. *Le Semblable à ſoi-même*, eſt un Bailly de Village près d'épouſer la niéce du Collecteur des tailles. Comme il ſe méfie de l'humeur égrillarde de ſa prétendue, il feint un voyage ſubit, & annonce qu'il lui arrive un frere qui lui reſſemble parfaitement : ce prétendu frere eſt lui-même ſous un autre habit. Il s'apperçoit que ſa future a un amant aimé, il ſe découvre & renonce à la niece du Collecteur, qui épouſe ſon amant.

1673.

LE MALADE IMAGINAIRE,

Comédie-Ballet, en trois Actes, en proſe, avec un Prologue en vers liriques, par M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 10. Février. (La muſique du Malade imaginaire eſt de M. Charpentier.)

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LE *Malade imaginaire* fut la der-
» niere production de Moliere. On
» retrouva, dans le rôle de Beline, un
» caractere malheureuſement trop ordi-
» naire dans la vie civile; & l'on vit avec
» plaiſir

» plaiſir la ſenſible Angélique oublier les
» interêts de ſa paſſion, pour ne voir, 1673.
» dans ſon pere mort, que l'objet de ſa
» douleur & de ſes regrets. Les Médecins
» ne ſont point épargnés dans cette Piéce,
» Moliere ne s'y borne pas à les plaiſan-
» ter, il attaque le fond de leur art. (*a*)
» par le rolle de Béralde, comme dans
» celui du Malade imaginaire, il joue la
» foibleſſe la plus univerſelle de l'homme,
» l'amour inquiet de la vie, & les ſoins

(*a*) M. Perrault, dans ſes *Eloges des Hommes illuſtres*, à l'article de Moliere, parle d'un ton piqué, de la Comédie du Malade imaginaire. Voici ſes termes : « Il attaqua, (Moliere) encore les mauvais Médecins » par deux Piéces fort comiques, dont l'une eſt *Le* » *Médecin malgré lui*, & l'autre *Le Malade imagi-* » *naire*. On peut dire qu'il ſe mépriſt un peu dans » cette derniere Piéce, & qu'il ne ſe contint pas dans » les bornes du pouvoir de la Comédie : car au lieu de » ſe contenter de blâmer les mauvais Médecins, il atta- » qua la Médecine en elle-même, la traita de Science » frivole, & poſa pour principe, qu'il eſt ridicule à » un homme d'en vouloir guérir un autre. La Comédie » s'eſt toujours moqué des rodomons & de leurt rodo- » montades ; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais » braves, ni la vraie bravoure : elle s'eſt réjouie des » pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâ- » mé ni les Sçavans ni les Sciences. Suivant cette » régle, il n'a pû trop maltraiter les Charlatans & les » ignorans Médecins ; mais il devoit en demeurer-là, » & ne pas tourner en ridicule les bons Médecins, que » l'Ecriture nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en ſoit, » depuis les anciens Poetes Grecs & Latins qu'il a » égalés, & peut-être ſurpaſſés dans le Comique, » aucun Auteur n'a eû tant de talent ni de réputation. (M. Perrault avoit un frere Médecin, & voilà ſans doute la raiſon pour laquelle il attaqua le Malade imaginaire.)

1673. » trop multipliés pour la conſerver. (*a*) Il » joue même la faculté en corps dans le » troiſiéme intermede, (*b*) qui, quoique » mieux lié au ſujet que les deux pre- » miers, n'en eſt pas plus vrai-ſembla- » ble. (*c*).

Lettres de Bourſault, Tome I. pag. 119 & 120. édition de Paris, 1722.

Bourſault, dans une Lettre à l'Evêque de Langres, rapporte un fait ſur la Comédie du Malade imaginaire qui peut être placé ici. « Notre Langue a cet

(*a*) « Tout le monde ſçait la réponſe que Moliere » fit à Louis XIV. qui, le voyant un jour à ſon dîné » avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit : *Vous* » *avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit » Moliere, *nous raiſonnons enſemble : il m'ordonne des* » *remédes, je ne les fais point, & je guéris.* Mau- » villain étoit ami de Moliere, & lui fourniſſoit les » termes d'art dont il avoit beſoin. Son fils, qui vit » encore (en 1739.) obtint, à la ſollicitation de Moliere, » un Canonicat à Vincennes. » Voyez troiſiéme Placet ſur Tartuffe. (*Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.*)

(*b*) « Le latin Macaronique qui fait tant rire à la fin » du Malade imaginaire, fut fourni à Moliere par ſon » ami Deſpréaux, en dînant enſemble avec Mademoi- » ſelle Ninon de l'Enclos, & Madame de la Sablie- » re. » *Bolæana*, in-12. page 34. (Il auroit été plus clair de dire que M. Deſpréaux donna l'idée du latin Macaronique du Malade imaginaire.)

(*c*) « Le Malade imaginaire.... c'eſt une de ces Farces » de Moliere, dans laquelle on trouve beaucoup de » Scenes dignes de la haute Comédie. La naïveté, » peut-être pouſſée trop loin, en fait le principal ca- » ractere. Ses Farces ont le défaut d'être quelquefois » un peu trop baſſes, & ſes Comédies de n'être pas » toujours aſſez intéreſſantes ; mais avec tous ces défauts- » là, il ſera toujours le premier de tous les Poëtes » Comiques. » (*Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.*)

» avantage ſur les autres, qu'elle eſt beau-
» coup plus ſage & plus retenue. La Lan- 1673.
» gue Latine ſur-tout, dit preſque toutes
» choſes par leur nom, au lieu que la
» Françoiſe ſe contente de faire entrevoir
» celles qui peuvent bleſſer la pudeur.
» Dans le comique même, on veut que
» les obſcénités ſoyent envelopées; &
» Moliere, tout Moliere qu'il étoit, s'en
» apperçut bien dans *le Malade imagi-*
» *naire*, qui eſt la derniere Piéce qu'il a
» miſe au jour. Il y a dans cet ouvrage un
» M. Fleurant Apoticaire, bruſque juſ-
» qu'à l'inſolence, qui vient une ſeringue
» à la main, pour donner un lavement
» au Malade imaginaire. Un honnête
» homme, frere de ce prétendu Malade,
» qui ſe trouve-là dans ce moment, le
» détourne de le prendre, dont l'Apoti-
» caire s'irrite, & lui dit toutes les imper-
» tinences dont les gens de ſa ſorte ſont
» capables. La premiere fois que cette
» Comédie fut jouée, l'honnête homme
» répondoit à l'Apoticaire: *Allez Mon-*
» *ſieur, on voit bien que vous avez*
» *coutume de ne parler qu'à des culs.*
» (Pardon Monſeigneur ſi ce mot m'é-
» chappe, je ne le dis que pour le mieux
» faire condamner.) Tous les Auditeurs
» qui étoient à la premiere repréſenta-
» tion s'en indignerent, au lieu qu'on

1673. » fut ravi à la ſeconde d'entendre dire : » *Allez, Monſieur, on voit bien que* » *vous n'avez pas accoutumé de parler* » *à des viſages.* C'eſt dire la même cho- » ſe, mais la dire plus finement. »

TROUPE DES COMÉDIENS DU ROY,

Établie rue Mazarine, vulgairement nommée la Troupe de Guénégaud.

LA mort de Moliere qui arriva le Vendredy 17. Février, après la quatriéme repréſentation du Malade imaginaire, jetta ſes camarades dans une grande conſternation. Ils perdoient en ſa ſeule perſonne un Auteur unique, un excellent Comédien, un ami ſincere, & un protecteur puiſſant. Le Théatre du Palais Royal fut fermé juſqu'au Vendredy ſuivant, 24. du même mois, qu'on repréſenta *le Miſantrope*; & le lendemain, Roſimont, le meilleur Acteur comique de la Troupe du Marais, s'engagea dans celle du Palais Royal pour remplir les rôles de Moliere; pour cet effet, il ſe prépara à celui du Malade imaginaire, qu'il fut en état de jouer le Vendredy 3. Mars, & qu'il continua juſqu'à la clôture ordi-

naire du Théatre qui ſe fit le 21. du même mois : ainſi le Malade imaginaire eut encore neuf repréſentations. 1673.

Avant l'ouverture des Théatres, quatre perſonnes de la Troupe du Palais Royal, s'engagerent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne. Ces quatre perſonnes étoient les Sieurs de la Thorilliere, & Baron, & le Sieur Beauval & ſa femme. Cet évenement fut ſuivi d'un autre encore plus fâcheux pour la Troupe qui perdoit ces Acteurs. Lully qui avoit le privilege de l'Opera, obtint du Roy la permiſſion de faire repréſenter ſes ouvrages de Muſique dans la Salle du Palais Royal. Mademoiſelle Moliere & ſes camarades ſe trouverent ainſi en très-peu de temps ſans protection, manquans de leurs principaux Acteurs, & ſans Théatre. Cette ſituation étoit violente, auſſi leur fit-elle prendre la réſolution de faire propoſer aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne de ſe joindre à eux; mais ceux-ci les refuſerent, & même aſſez durement.

Il fut donc queſtion d'employer d'autres moyens pour ſoutenir la ſociété. Le premier & le plus preſſant, étoit de trouver un lieu propre à leurs repréſentations. Le Théatre de la rue Mazarine s'offroit très-à-propos, M. le Marquis

de Sourdeac, las d'en payer le loyer, ſans en faire uſage, ne demandoit pas mieux que de s'en débarraſſer, & de vendre en même-temps ſes machines & ſes décorations : de ſorte que les propoſitions de Mademoiſelle Moliere & de ſes aſſociés, furent écoutées très-favorablement de la part de ce Marquis. 1673.

Beaucoup de perſonnes qui ignorent l'origine des Opera en France, ſeront ſans doute un peu ſurpriſes de voir M. le Marquis de Sourdeac dans le cas de louer un Theatre, & de vendre des machines & des décorations. Il eſt donc néceſſaire de leur expliquer ce fait, pour donner plus de clarté à ce qui nous reſte à dire, au ſujet de l'établiſſement de la Troupe du Palais Royal, ſur le Théatre de la rue Mazarine.

Vie de M. de S. Evremond, par M. Des Maizeaux, édition de 1740. pag. 155. *& ſuiv.*

« Les Opera, c'eſt-à-dire, les Piéces de » Théatre en Muſique, accompagnées » de danſes, de machines, & de décora- » tions, nous ſont venus d'Italie. Le Car- » dinal Mazarin avoit tenté de les intro- » duire en France, & dès l'année 1647. » il fit venir des Comédiens (Muſiciens) » de de-là les Monts, qui repréſenterent » une Piéce en vers Italiens, intitulée » *Orfeo è Euridice.* (*a*) Ce ſpectacle ne

(*a*) Voyez le traité des *Repréſentations en muſique anciennes & modernes*, par le pere Ménétrier, page 195 & ſuivantes.

» ſurprit pas moins par ſa nouveauté, que 1673.
» par la beauté des voix, la variété des
» concerts, le changement des décora-
» tions, le jeu ſurprenant des machines,
» & la magnificence des habits. (*a*) Le
» ſuccès qu'eut cette Piéce, donna lieu
» d'en repréſenter une ſemblable aux nô-
» ces du Roy (en 1660.) ſous le titre
» *d'Ercole Amante*, avec une traduction
» Françoiſe à côté, en faveur de ceux
» qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit
» ſouhaiter qu'on travaillât à des Opera
» François; mais on manquoit de bons
» Muſiciens, & de belles voix, & on étoit
» d'ailleurs dans le préjugé que les paro-
» les Françoiſes n'étoient pas ſuſceptibles
» des mêmes mouvemens & des mêmes
» ornemens que les Italiennes; enfin l'Ab-
» bé Perrin, qui avoit été introducteur des
» Ambaſſadeurs auprés de Gaſton, Duc
» d'Orleans, entreprit de ſurmonter tous
» ces obſtacles. Il compoſa une Paſtorale
» qu'il fit mettre en Muſique, par Cam-
» bert, Intendant de la Muſique de la
» Reine-mere, & Organiſte de S. Ho-
» noré. Elle fut chantée à Iſſy (au com-
» mencement du mois de Mai de l'an-

(*a*) Le Cardinal Mazarin fit la dépenſe de cet Opera, qui fut prodigieuſe. Voiture appelle cette Piéce, *la comédie des Machines*, il en fait l'éloge dans le Sonnet qui commence, *Quelle docte circée*, &c.

1673. » née 1659.) & réuſſit ſi bien, que le » Cardinal Mazarin en fit donner à Vin- » cennes pluſieurs repréſentations devant » le Roy (la même année & le même » mois.) *Ce fut*, dit M. de Saint Evre- » mond, * *comme un eſſai d'Opera qui* » *eut l'agrément de la nouveauté*; mais » ajoute-t-il, *ce qu'il y eut de meilleur* » *encore, c'eſt qu'on y entendit des con-* » *certs de flûtes; ce qu'on n'avoit pas* » *entendu ſur aucun Théatre depuis les* » *Grecs & les Romains.* Cette Piéce fut » ſuivie d'une autre en 1661. intitulée » ARIADNE, dont les vers qui étoient de » l'Abbé Perrin, ne furent pas trouvés » fort bons. On en fit pluſieurs répéti- » tions, mais la mort du Cardinal (arri- » vée à Vincennes le 9. Mars 1661.) em- » pêcha qu'elle ne fut jouée, & ſuſpen- » dit pour quelques années le progrès des » Opera naiſſans. Cependant l'Abbé Per- » rin n'oublioit rien pour venir à bout » d'une entrepriſe dont les commence- » mens avoient été ſi heureux. Il obtint » en 1669. (un *Privilege* en ſon nom » *pour l'établiſſement d'une Académie* » *d'Opera en Muſique & en vers Fran-* » *çois.* Ce Privilege fut donné à Saint » Germain en Laye le 28. Juin 1669.) » mais ne pouvant fournir ſeul aux ſoins » & à la dépenſe que demandoit un tel » établiſſement,

* ACTE. II. SCENE IV. de la Comédie des Opéra.

» établiſſement, il s'aſſocia pour la Mu-
» ſique avec Cambert ; pour les machi- 1673.
» nes avec le Marquis de Sourdeac ; &
» pour fournir aux frais néceſſaires avec
» le Sieur Champeron. Dès que cet ac-
» cord fut conclu, ils firent venir de Lan-
» guedoc les plus célébres Muſiciens qu'ils
» tirerent des Egliſes Cathédrales, où il
» y a des Muſiques fondées ; (& lorſque
» le Théatre qu'on avoit fait conſtruire
» dans la rue Mazarine fut prêt) (*a*) l'on
» y fit repréſenter l'Opera de Pomone,
» (au mois de Mars 1671.) les vers
» étoient de la façon de l'Abbé Perrin,
» ils ne furent pas trouvés meilleurs que
» ceux de l'Ariadne. Cette Piéce fut re-
» préſentée huit mois de ſuite avec un ap-
» plaudiſſement univerſel ; mais dans ce
» temps-là, le Marquis de Sourdeac,
» ſous prétexte des avances qu'il avoit fai-
» tes, s'empara du Théatre ; & pour ſe

(*a*) Voici de quoi ſuppléer à l'oubli de M. Des Maiſeaux, au ſujet du lieu qui fut choiſi pour donner les repréſentations des Opéra. Le 8. Octobre 1670. Meſſire Aléxandre de Rieux, Marquis de Sourdeac, & le Sieur Champeron paſſerent bail pour le Jeu de Paume, où pendoit pour enſeigne la Bouteille, ſitué rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud, avec Meſſire Maximilien de Laſſemas, propriétaire dudit Jeu de Paume, avec pouvoir d'y faire conſtruire un Théatre, &c. pour les repréſentations des Piéces en muſique appellées *Opéra*, en conſéquence de la permiſſion, & du Privilége qu'ils en avoient obtenu du Roy le 28. Juin 1669. ledit Bail moyennant 2400 liv. par an.

» paſſer de l'Abbé Perrin, il eut recours
» M. Gilbert, * qui compoſa une Paſto-
» rale intitulée, *les Peines & les Plaiſirs*
» *de l'Amour*, laquelle fut auſſi repré-
» ſentée (ſur le même Théatre dont nous
» venons de parler.) Cependant Jean-
» Baptiſte Lully, Florentin, Surinten-
» dant de la Muſique du Roy, profitant
» de la diviſion qui s'étoit miſe entre les
» Aſſociés de l'Opera, obtint par le cré-
» dit de Madame de Monteſpan, que
» l'Abbé Perrin, moyennant une ſomme
» d'argent lui céderoit ſon Privilege. (*a*)
» Ce changement obligea Cambert de
» paſſer en Angleterre, où il mourut en
» 1677. Surintendant de la Muſique de
» Charles II. Lully (refuſa de s'accom-
» moder avec les Aſſociés de Perrin, tant
» du Théatre que des machines) & s'aſ-
» ſocia avec le Sieur Vigarani, Machi-
» niſte du Roy, & plaça ſon Théatre au
» jeu de Paume de Bel air, (*b*) où il don-

1673.

* C'eſt le même dont nous avons donné la vie & les articles de ſes Poëmes Dramatiques pour le Théatre François.

(*a*) Ce fait eſt trop ſommairement raconté par Monſieur Des Maiſeaux, il eſt néceſſaire de l'éclaircir. Par le Privilége accordé à Lully, le Roy révoqua celui qu'il avoit donné à Perrin. Ce Privilége eſt daté du mois de Mars 1672. en conſéquence duquel, M. de la Reynie, Lieutenant de Police, reçut une lettre de cachet à lui adreſſée par le Roy, du 30. Mars, portant ordre de faire ceſſer les repréſentations des Opéra du Théatre de la rue Mazarine, le premier Avril ſuivant.

(*b*) « Lully ayant obtenu le Pri ilége de l'Opéra, ne » s'accommoda point du Théatre de la rue Mazarine, il

» na au Public (le 15 Novembre 1672.) 1673.
» *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus ;*
» c'étoit une Paſtorale, en trois Actes &
» en Prologue, compoſée des fragmens
» de différens ballets, dont Lully avoit
» fait la muſique pour le Roy ſur les pa-
» roles de M. Quinault. (*a*)

M. de Sourdeac, quoique né avec beaucoup de biens, avoit fait des dépenſes ſi conſidérables en différentes occaſions, que lorſqu'il s'aſſocia avec Perrin, il étoit déja très-obéré. L'eſpérance du

» en établit un nouveau dans le Jeu de Paume de Bel-
» Air, à un des bouts de la rue de Vaugirard, &
» aſſez près du Palais du Luxembourg. L'ouverture de
» ce nouveau Théatre ſe fit le 15. Novembre 1672.
(Deſcription de la Ville de Paris, par M. Piganiol de la Force, Tome I. page 253.)

(*a*) Il eſt étonnant que juſqu'à ce jour, on ait donné les paroles du Ballet des Fêtes de l'Amour & de Bacchus à M. Quinault, lorſque par les Œuvres de Moliere on eſt en état de vérifier que tout ce qui compoſe ce Ballet eſt tiré des divertiſſemens de différentes Comédies de ce dernier. De plus, on ſçait que les premiers vers lyriques de Quinault furent ceux du Prologue & des Intermédes de la Tragi-Comédie-Ballet de Pſiché. Diſons donc que Lully, qui étoit ſans doute lié avec Quinault, pria ce dernier d'arranger les différens fragmens qu'il avoit deſſein de donner, en attendant un Opéra de ſa façon. Ce que Quinault éxécuta; au reſte, auſſitôt que Lully fut en poſſeſſion de ſon Privilége, il obtint une Ordonnance, (en date du 22. Avril 1672.) portant défenſe aux Comédiens de ſe ſervir dans leurs repréſentations de plus de deux voix, & de ſix violons. Cette défenſe brouilla Moliere avec Lully, c'eſt ce qui fit que le premier prit Charpentier pour compoſer la muſique de ſes divertiſſemens. Ce fut par le Malade imaginaire que Charpentier commença à travailler pour Moliere, & on peut dire qu'il s'en acquitta bien.

1673. ſuccès des Opera, lui avoit fait employer tout ce qui lui reſtoit de reſſources ; ainſi la ſuppreſſion du privilege accordé à Perrin, mit ce Marquis dans une ſituation fâcheuſe. On en jugera par les arrangemens qu'il prit avec la Troupe du Palais Royal à laquelle nous revenons.

Pendant que cette Troupe prenoit des arrangemens pour ſon établiſſement, les Comédiens du Marais s'adreſſerent auſſi au Marquis de Sourdeac pour louer ſon Théatre. Mademoiſelle Moliere & ſes camarades apprenant les démarches de ces premiers, ſe hâterent de conclure, & paſſerent le Mardy 23. Mai 1673. un Acte par lequel M. le Marquis de Sourdeac & M. Champeron, ſon aſſocié, leur firent une rétroceſſion de leur bail, & leur vendirent le Théatre & les machines, moyennant la ſomme de trente mille livres.

Par une contre-lettre datée du même jour, il fut reconnu qu'il n'avoit été payé par les Comédiens que la ſomme de quatorze mille livres, & que les ſeize mille livres reſtant à payer, ſeroient acquittées ſur le produit des repréſentations à raiſon de cinquante livres par chacune, juſqu'au parfait payement de ladite ſomme.

Mais cette contre-lettre eſt anéantie par une autre du même jour (Mardy 23. Mai 1673.) Celle-ci eſt la véritable, & celle qui découvre les articles ſecrets. 1673.

« On voit par cette Piéce que Meſſieurs » de Sourdeac & Champeron abandon- » nerent les ſeize mille livres pour en- » trer en ſociété avec les Comédiens, » & être de part dans tous les profits, » émolumens, &c. & promirent en mê- » me-temps d'entrer pour leurs parts dans » toutes les dépenſes générales & particu- » lieres, ſauf les habits & ornemens des » Acteurs & Actrices, dont chacun de- » voit ſe fournir en particulier; avec la » faculté aux Comédiens de completter » leur Troupe, & d'aſſocier tels autres » Acteurs & Actrices, aux mêmes condi- » tions ci-deſſus (*a*) & en outre il fut ſti- » pulé que leſdits Sieurs de Sourdeac & » Champeron auroient voix déliberati- » ve dans toutes les aſſemblées, & tout » ce qui concerneroit les affaires de la » Compagnie, de la même maniere que » les Acteurs & Actrices, & s'obligerent » de donner leurs ſoins, bons avis, & » miniſtere lorſqu'il en ſeroit beſoin pour

(*a*) Par Acte du 3. May 1673. la Troupe du Palais Royal reçut la Demoiſelle Angélique du Croiſy, fille de du Croiſy, qui depuis épouſa le Sieur Paul Poiſſon, pere de l'Acteur qui joue actuellement.

1673. » toutes les Piéces qu'on repréſente-
» roient. » (*a*)

Sur ces entrefaites, le Roy déclara verbalement qu'il vouloit qu'il n'y eut plus

(*a*) Cette ſociété des Comédiens avec Meſſieurs de Sourdeac & Champeron, dura quelques années. En 1677. ces derniers croyans que leurs aſſociés les trompoient, demanderent un compte général. Les Comédiens, de leur côté, trouvans cette ſociété génante, & même onéreuſe, offrirent de convertir les parts de Meſſieurs de Sourdeac & Champeron, en rentes viageres. Sur ces conteſtations, il fut rendu le 29. Juillet 1677. un Arrêt, qui ordonna que les Comédiens ſeroient obligés de compter, pour les parts en queſtion, depuis le jour de leur ſociété, juſqu'au 2. May 1677. & qu'à l'avenir chacune de ces deux parts ſeroit convertie en une penſion viagere de 500 livres.

Les Comédiens éxécuterent cet Arrêt, & commencerent à payer éxactement les deux penſions; mais Meſſieurs de Sourdeac & de Champeron, perſuadés qu'ils étoient lézés, revinrent par Requête civile, contre l'Arrêt du 29. Juillet 1677. & demanderent une réviſion de compte. Ce compte fut rendu en Juſtice; & au grand étonnement des oppoſans, on trouva que la dépenſe excédoit la recette de 746 livres 11 ſols 4 deniers; & en conſéquence, l'Arrêt du Parlement qui intervint ſur cela le 3. Juin 1680. condamna les Sieurs de Sourdeac & Champeron, à rembourſer aux Comédiens ladite ſomme de 746 liv. 11 ſols 4 deniers, qui diviſée en quinze parts, dont la Troupe étoit alors compoſée, faiſoit 49 liv. 16 ſols 9 den. pour chacune, & en tous les dépens.

Les Comédiens furent encore obligés d'eſſuyer un nouveau procès de la part de Meſſieurs de Sourdeac & Champeron, pour le même ſujet, & un dernier Jugement, qui fut rendu le 21. Août 1681. par cet Arrêt, Meſſieurs de Sourdeac & Champeron, furent une ſeconde fois déboutés de leur Requête civile, condamnés aux dépens. & l'Arrêt du 29. Juillet 1677. confirmé dans tous ſes chefs. (Cette cauſe fut plaidée à la Grand'Chambre.) Ce dernier Arrêt força Meſſieurs de Sourdeac & Champeron, à recevoir leur penſion, qui leur fut toujours éxactement payée. M. de Sour-

à Paris que deux Troupes de Comédiens François, l'une à l'Hôtel de Bourgogne, & l'autre au Théatre de la rue Mazarine. En conſéquence de cet ordre, & des intentions de Sa Majeſté, M. Colbert ſe fit donner un état des Acteurs & Actrices du Théatre du Marais, (*a*) dont il choiſit les meilleurs ſujets pour les incorporer avec ceux de la Troupe du Palais Royal, ce qui compoſa la Troupe 1673.

deac étant mort en 1695. Voici de quelle façon M. de De Viſé parla de ce Seigneur. « Meſſire Alexandre de » Rieux, Marquis de Sourdeac, mort le 7. de ce mois. » Il étoit fils de Guy de Rieux, Marquis de Sourdeac, » premier Ecuyer de la Reine Marie de Médicis, & de » Louiſe de Vieux-Pont, Dame du Neubourg, Dame » d'honneur de la même Reine ; & petit-fils de René » de Rieux, Seigneur de Sourdeac, Marquis d'Oüeſ- » ſant, Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant-Gé- » néral en Bretagne, Gouverneur de Breſt, & de Su- » ſanne de Sainte-Mélaine. La maiſon de Rieux eſt une » des plus illuſtres de cette Province.... M. le Marquis » de Sourdeac avoit épouſé Helene de Clere, Dame » d'un fort grand mérite, qui s'eſt toujours diſtinguée » par ſon eſprit, & par ſa vertu, & dont il laiſſe un fils » vivant, à préſent Marquis de Sourdeac, & quatre » filles, dont il y en a deux Religieuſes, l'une au Cal- » vaire du Fauxbourg Saint Germain, & l'autre aux » Filles du Saint-Sacrement, du même Fauxbourg. »

Mercure Galant, mois de May 1695. page 220.

(*a*) Etat de la Troupe du Marais au mois de Juin 1673.

LES SIEURS.	LES DEMOISELLES.
La Roque,	*Des Urlis*,
Verneüil,	*Auzillon*,
Du Pin,	*Du Pin*,
Dauvilliers,	*Vallée*,
Guérin D'Eſtriché.	*Dauvilliers*,
	Guyot.

1673. de la rue Mazarine, que depuis on appella la Troupe de Guénégaud.

Conformément au Reglement de M. Colbert, M. de la Reynie, Lieutenant Général de Police, donna ſon Ordonnance le Vendredy 23. Juin 1673. permettant l'ouverture du nouveau Théatre rue Mazarine, au Jeu de Paume de la Bouteille, avec défenſes de continuer de repréſenter ſur le Théatre du Marais, dont on ordonna la démolition. (Voici cette Ordonnance.)

DE PAR LE ROY,

Et Monſieur le Prevôt de Paris, ou Monſieur le Lieutenant de Police.

« IL eſt permis, ouï ſur ce le Procu-
» reur du Roy, & ſuivant les ordres
» de Sa Majeſté, à la Troupe des Comé-
» diens du Roy, qui étoit ci-devant au
» Palais Royal, de s'établir & de conti-
» nuer à donner au Public des Comédies
» & autres divertiſſemens honnêtes dans
» le Jeu de Paume ſitué dans la rue de
» Seine, au Fauxbourg Saint Germain,
» ayant iſſue dans ladite rue, & dans celle
» des Foſſés de Neſle, (*a*) vis-à-vis la rue

(*a*) La rue des Foſſés de Neſle, prit le nom de la rue Mazarine, à cauſe du Collége des Quatre-Nations, fondé par le Cardinal Mazarin, & qui fut ouvert en 1687.

» de Guénégaud ; & à cette fin d'y faire
» transporter les Loges, Théatre, Déco- 1673.
» rations & autres ouvrages étans dans
» la Sale dudit Palais Royal, apparte-
» nant à ladite Troupe, comme auſſi de
» faire afficher aux coins des rues & car-
» refours de cette Ville & Fauxbourgs,
» pour ſervir d'avertiſſement des jours &
» ſujets des repréſentations. Défenſes ſont
» faites à tous Vagabonds & gens ſans
» aveu, même à tous Soldats & autres
» perſonnes de quelque qualité & condi-
» tion qu'elles ſoient, de s'attrouper &
» s'aſſembler au-devant & ès environs du
» lieu où leſdites Comédies & diver-
» tiſſemens honnêtes ſeront repréſentés,
» d'y porter aucunes armes à feu, de
» faire effort pour y entrer, d'y tirer
» l'épée, & de commettre aucune autre
» violence, ou d'exciter aucun trouble,
» ſoit au dedans ou au dehors, à peine
» de la vie, & d'être procédé extraordi-
» nairement contr'eux, comme perturba-
» teurs de la ſureté & de la tranquillité
» publique, comme auſſi défenſes ſont
» faites à tous Pages & Laquais de s'y at-
» trouper, ni faire aucun bruit ni déſor-
» dre, à peine de punition éxemplaire,
» de deux cens livres d'amende, au pro-
» fit de l'Hôpital général, dont les Maî-
» tres demeureront reſponſables, & ci-

1673. » vilement tenus des déſordres qui au-
» ront été faits ou cauſés par leſdits Pa-
» ges & Laquais ; & en cas de contra-
» vention, il eſt enjoint aux Commiſſai-
» res du Quartier de ſe tranſporter ſur
» les lieux, & aux Bourgeois de leur prê-
» ter main forte, même de nous informer
» ſur le champ deſdits déſordres, afin
» qu'il y ſoit auſſi pourvu ; & que ceux
» qui s'en trouveront être les auteurs ou
» complices, de quelque qualité & con-
» dition qu'ils ſoyent, puiſſent être ſaiſis
» & arrêtés, & leur procès fait & parfait
» ſelon la rigueur des Ordonnances : *Dé-*
» *fenſes ſont pareillement faites à la*
» *Troupe des Comédiens du Quartier du*
» *Marais, de continuer à donner au Pu-*
» *blic des Comédies, ſoit dans ledit*
» *quartier, ou autre de cette Ville &*
» *Fauxbourgs de Paris ;* & afin qu'il
» n'en ſoit prétendu cauſe d'ignorance,
» ſera la préſente Ordonnance affichée
» aux portes & principales entrées, tant
» dudit Jeu de Paume audit Fauxbourg
» Saint Germain, qu'autres endroits ac-
» coutumés de ladite Ville & Fauxbourgs,
» & éxécutée nonobſtant oppoſitions ou
» appellations quelconques, & ſans pré-
» judice d'icelle. *Fait* & ordonné par Meſ-
» ſire Gabriel-Nicolas de la Reynie, Con-
» ſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Etat &

» privé, Maître des Requêtes ordinaires » de ſon Hôtel, & Lieutenant de Police » de la Ville, Prevôté & Vicomté de » Paris, le Vendredy 23. Juin 1673. » *Signé* de la REYNIE, DE RIATNZ » (Procureur du Roy.) SAGOT, Greffier. » 1673.

Cette Ordonnance fut ſignifiée le 6. Juillet ſuivant *au Sieur Noel*, Directeur des biens & offices appartenans à la ſucceſſion du défunt Sieur Aubert, Propriétaire du Jeu de Paume du Marais, parlant à ſa perſonne en ſon domicile rue de la Perle, à la requête des Sieurs de la Roque, Verneüil, & conſorts.

Et le douze du même mois de Juillet cette même Ordonnance fut ſignifiée à *Catherine des Urlis*, & à *Marie Vallée*, qui ne furent point réunies à la Troupe de la rue Mazarine.

Enfin la Troupe que nous nommerons dorénavant la Troupe de Guénégaud, ouvrit ſon Théatre le Dimanche 9 Juillet 1673. par *le Tartuffe*. (*a*)

(*a*) « La Troupe du Roy, établie en ſon Hôtel de » la rue Mazarine, dite autrement des Foſſés de Neſle, » eſt à préſent ſi bien aſſortie, ſi forte en nombre d'Acteurs & d'Actrices, dont le mérite eſt connu, & ſi » bien appuyé de l'affection des plus célébres Auteurs, » qu'on ne peut attendre de ſon établiſſement qu'un ma» gnifique ſuccès. De plus, elle eſt en poſſeſſion d'un » très-beau lieu, & d'un Théatre large & profond pour *Chappuzeau*, Théat. Franç. liv. III. pag. 188 & 189.

1673. Voici l'état des Acteurs & Actrices, tant du Marais que du Palais Royal, qui furent réunis pour former une ſeule Compagnie.

LES SIEURS.	MESDEMOISELLES.
La Grange, du Palais Royal.	*Moliere*, du Palais Royal,
De Brie, du Palais Royal.	*La Grange*, du Palais Royal.
Du Croiſy, du Palais Royal.	*De Brie*, du Palais Royal.
Hubert, du Palais Royal.	*Aubry*, du Palais Royal.
Roſimont, du Marais, & joint au Palais Royal le 24. Février 1673.	*Angélique du Croiſy*, reçue le 3. May 1673.
La Roque, du Marais.	*Dauvilliers*, du Marais.
Dauvilliers, du Marais.	*Du Pin*, du Marais.
Du Pin, du Marais.	*Dumont*, (Auzillon) du Marais.
Verneüil, du Marais.	*Guyot*, du Marais.
D'Eutriché, du Marais.	

Avant de paſſer aux articles des Comédiens & des Comédiennes, dont nous avons promis de parler, tom. X. pag. 97. note (*a*), nous croyons que le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici un état de la

» les plus grandes machines. Cette belle Troupe qui s'eſt » heureuſement aſſemblée du fameux débris des deux au- » tres, qui avoient regné quelque temps avec réputa- » tion, commença de ſon montrer au Public un Di- » manche neuf Juillet 1673. & la grande aſſemblée qui » ſe trouva ce jour-là à ſon Hôtel, & qui s'y eſt vû » les jours ſuivans, ne peut que lui être de bon augure, » & lui promettre une longue félicité.... Voilà en » peu de mots comme les choſes ſe ſont paſſées entre » ces deux Troupes, * qui aujourd'hui n'en font qu'une » ſous le nom de *La Troupe du Roy.* Ce qui ſe voit » gravé en lettres d'or dans une piéce de Marbre noir, » au-deſſus de la porte de ſon Hôtel. » (Chappuzeau, *Idem.* pages 202 & 203.)

* Chappuzeau avoit rapporté plus haut l'Hiſtoire du Théatre du Marais. *Voyez* Tome III. pag. 245. & ſuiv. de cette Hiſtoire.

Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, en Juillet 1673. 1673.

LES SIEURS.	MESDEMOISELLES.
De Hauteroche,	*Beauchâteau,*
La Fleur,	*Poiſſon,*
Poiſſon,	*D'Ennebaut,*
Brécourt,	*Brécourt,*
Champmeſlé,	*Champmeſlé,*
La Thuillerie,	*Beauval,*
La Thorilliere,	*La Thuillerie.*
Baron,	
Beauval.	

Quelques papiers qui n'ont aucun rapport au Théatre, nous ont cependant appris les noms de quelques Acteurs & Actrices du Marais, retirés avant 1673. nous les donnons tels que nous les avons trouvés.

JEAN GODART, ſieur de CHAMPVONNEAU, retiré en 1667.

ELISABETH-EDMÉE CLERIN, femme de HENRI COTTON, retirée en 1670.

(N.)....femme de DES-URLIS, elle jouoit les ſeconds rôles tragiques, retirée vers 1672.

(N.)....DES-URLIS, mari de l'Actrice précédente, frere de la Demoiſelle ETIENNE DES-URLIS, femme de Brécourt, & auſſi de CATHERINE DES-URLIS, congédiée en 1673. Cet Acteur jouoit dans ſa Troupe les ſeconds rôles tragiques, & les grands amoureux comiques, retiré vers 1672. DES URLIS.

1673. MARIE VALLÉE, congédiée en 1673.

Sous l'année 1680. nous parlerons encore des Acteurs du Marais, c'eſt-à-dire, de ceux qui furent réunis avec la Troupe du Palais Royal. Il faut préſentement rendre compte de quelques-uns de ces derniers.

Mademoiſelle MAROTTE BEAUPRÉ. Mademoiſelle MAROTTE BEAUPRÉ, niéce de la Demoiſelle Beaupré, dont nous avons parlé page 28. du cinquiéme Volume de cette Hiſtoire. L'Actrice qui fait le ſujet de cet article étoit extrêmement jolie, *& pucelle au par-deſſus*, ſi l'on s'en rapporte à Robinet. Mademoiſelle Marotte joua dans la Troupe du Marais juſqu'en 1669. & cette même année elle paſſa dans la Troupe du Palais Royal, & repréſenta une des ſœurs de Pſiché, dans la Tragédie-Comédie Ballet de ce nom. En 1671. elle joua d'original *la Comteſſe d'Eſcarbagnas* dans la Comédie qui en porte le titre. L'emploi de cette Actrice étoit celui des troiſiémes rôles dans le tragique, & les ridicules dans le comique. Elle ſe retira en 1672. Chappuzeau, livre 3. de ſon Théatre François, page 206. met Mademoiſelle Marotte Beaupré au rang des Actrices du Marais retirées en 1673. mais il pourroit bien s'être trompé, ainſi que l'Auteur de la

Lettre ſur la vie de Moliere & des Comédiens de ſon temps, qui dit que Mademoiſelle Marotte étoit femme de Verneüil, Comédien du Marais, & enſuite de la Troupe du Roy au Théatre de Guénégaud. 1673.

Mademoiſelle HERVÉ ne nous eſt connue que par un petit rôle de *Servante précieuſe*, qu'elle joua dans l'impromptu de Verſailles, Comédie en proſe en un Acte, de Moliere, repréſenté à Verſailles le 14. Octobre 1663. & à Paris le 4. Novembre ſuivant. Il y a apparence que la Demoiſelle Hervé étoit une débutante qui ne fut pas reçue. Mademoiſelle HERVÉ.

(N.) BEJART, née à Paris, s'engagea avec ſes deux freres * dans une Troupe de Comédiens qui joua pluſieurs années en Languedoc & en Provence. Ce fut dans cette derniere Province que Mademoiſelle Béjart fit la connoiſſance d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé M. de Modéne, avec qui elle contracta, à ce qu'on dit, un mariage ſecret. De ce mariage naquit une fille, qui épouſa Moliere en 1662. La jeune Béjart fut élevée chez une Dame de diſtinction du Languedoc, qui la prit en amitié dès ſa plus tendre jeuneſſe. Sa mere revint à Paris avec ſes freres, & forma une nouvelle Troupe, dans laquelle Moliere entra. Cette Mademoiſelle BÉJART.

* L'un des deux mourut avant 1658.

Troupe courut les Provinces,& lorſqu'elle
1673. fut à Lyon, Mademoiſelle Béjart fit venir ſa fille auprès d'elle. On a dit dans la vie de Moliere de quelle façon cette Troupe, par les protections de ce fameux Auteur, devint à Paris celle de MONSIEUR, & enſuite celle du ROY (au mois d'Août 1665.) Mademoiſelle Béjard continua d'y remplir ſon emploi de Soubrette en premier, & beaucoup d'autres rôles dans le comique juſqu'en 1670. qui fut vraiſemblablement l'année qu'elle mourut. Le dernier rôle brillant qu'elle repréſenta, fut celui de Dorine dans la Comédie *du Tartuffe.*

GENEVIÉVE BÉJART. GENEVIEVE BÉJART ſœur, & non niéce de l'Actrice précédente, femme en premiere nôce du Sieur la Villeaubrun, dont elle eut un fils nommé Lomenie, qui mourut garçon, & en ſeconde du Sieur Aubry (dont nous parlerons après l'article de Démétrius, Tragédie de ce dernier, repréſentée le Vendredy 10 Juin 1689.) La Demoiſelle Geneviéve Béjart fut Comédienne de la Troupe du Palais Royal & de celle de Guénégaud, mais elle n'y brilla pas beaucoup. Elle mourut au mois de Juin 1675. après une maladie de trois années.

BÉJART. (N.) BÉJART, frere des deux Actrices dont nous venons de parler, prit fort jeune

jeune le parti de la Comédie. Il fut camarade de Moliere en Province & à Paris. Son emploi dans le comique étoit les peres & les ſeconds Valets, & dans le tragique les troiſiémes & quatriémes rôles. Il demeura eſtropié d'une bleſſure qu'il reçut au pied, en ſéparant deux de ſes amis qui ſe battoient dans la Place du Palais Royal. (En croiſant leurs épées avec la ſienne, & les rabattant, l'une lui piqua un pied.) Moliere, qui peu de temps après donna ſa Comédie de l'*Avare*, chargea Béjart du rôle de *la Fléche*, de qui *Harpagon*, dit par alluſion: *Je ne me plaîs point à voir ce chien de boiteux là.* Comme Béjart faiſoit beaucoup de plaiſir, on boita auſſi-tôt ſur tous les Théatres de Provinces, non-ſeulement dans le rôle de la Fléche, où cela devenoit néceſſaire, mais indifféremment dans tous ceux que Béjart rempliſſoit à Paris. Cet Acteur ſe retira en 1670. avec une penſion de mille livres que la Troupe lui fit, & qui lui fut continuée juſqu'à ſa mort, arrivée le 29. Septembre 1678.

1673.

ACTE I. SCENE IV.

ARMANDE-GRESINDE-CLAIRE-ELIZABETH BEJART, fille de N... Bejart, & de M. de Modene, naquit vrai-ſemblablement en Languedoc, où elle paſſa ſes plus jeunes années, ainſi que nous l'avons dit. Appellée par ſa mere auprès d'elle,

Mademoiſelle MOLIERE.

elle la ſuivit dans différentes Villes, &
1673. enfin à Paris, où la Troupe s'établit par le crédit de Moliere, avec le titre de la Troupe de MONSIEUR.

Vie de Moliere, par Grimareſt.

« La jeune Béjart, accoutumée avec » Moliere, qu'elle voyoit continuelle- » ment, l'appella ſon mari dès qu'elle » ſçut parler; & à meſure qu'elle croiſſoit, » ce nom déplaiſoit moins à Moliere..... » Ce dernier ne pouvoit ſouhaiter une » ſituation plus heureuſe que celle où il » étoit à la Cour, & à Paris, depuis quel- » ques années. Cependant il avoit cru » que ſon bonheur ſeroit plus vif & plus » ſenſible, s'il le partageoit avec une fem- » me. Il voulut remplir la paſſion que » les charmes naiſſans de la fille de Made- » moiſelle Béjart avoit nourrie dans ſon » cœur, à meſure qu'il avoit crû. Cette » jeune perſonne avoit tous les agrémens » qui peuvent engager un homme, & » tout l'eſprit néceſſaire pour le fixer. » Moliere avoit paſſé des amuſemens que » l'on ſe fait avec un enfant, à l'amour » le plus violent qu'une Maîtreſſe puiſſe » inſpirer. (Mais il héſitoit d'en parler à » Mademoiſelle Béjart, qui ne paroiſſoit » pas diſpoſée à lui accorder ſa fille.) Ce- » pendant la jeune Béjart qui ne s'accom- » modoit point de la mauvaiſe humeur » de ſa mere, dont elle eſſuyoit tous les

» déſagrémens poſſibles, ſe détermina un
» matin de s'aller jetter dans l'apparte- 1673.
» ment de Moliere, fortement reſolue
» de n'en point ſortir qu'il ne l'eut re-
» connue pour ſa femme, ce qu'il fut
» contraint de faire. (*a*) Ce mariage cauſa
» un vacarme terrible, la mere donna
» des marques de fureur & de déſeſpoir,
» comme ſi ſa fille fut tombée entre les
» mains d'un malheureux. Cependant la
» raiſon fit entendre à Mademoiſelle Bé-
» jart, que le plus grand bonheur qui
» pouvoit arriver à ſa fille, étoit d'avoir
» épouſé Moliere, qui perdit par ce ma-
» riage tout l'agrément que ſon mérite
» & ſa fortune pouvoient lui procurer,
» s'il avoit été aſſez Philoſophe pour ſe
» paſſer d'une femme.

» Celle-ci ne fut pas plutôt Mademoi-
» ſelle Moliere, qu'elle crut être au rang
» d'une Ducheſſe; & elle ne ſe fut pas
» plutôt donnée en ſpectacle à la Comé-
» die, que le Courtiſan déſocupé lui en

(*a*) Le mariage de Moliere avec la jeune Mademoiſelle Béjart ſe fit en 1662. on en trouve à peu près la date dans l'Impromptu de Verſailles, repréſenté le 24. Octobre 1663.

MOLIERE. Scene premiere.

Taiſez-vous ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Grand merci, Monſieur mon mari, voilà ce que c'eſt; le mariage change bien les gens: & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

1673. » conta. Il eſt bien difficile à une Co-
» médienne belle & ſoigneuſe de ſa per-
» ſonne, d'obſerver ſi bien ſa conduite,
» que l'on ne puiſſe l'attaquer. Moliere
» s'imagina que toute la Cour, toute la
» Ville en vouloit à ſon épouſe. Elle né-
» gligea de l'en déſabuſer. Au contraire
» les ſoins extraordinaires qu'elle prenoit
» de ſa parure, à ce qui lui ſembloit,
» pour tout autre que pour lui, qui ne
» demandoit point tant d'arrangement,
» ne firent qu'augmenter ſes ſoupçons &
» ſa jalouſie. Il avoit beau repréſenter à
» ſa femme la maniere dont elle devoit
» ſe conduire pour paſſer heureuſement la
» vie enſemble, elle ne profitoit point de
» ſes leçons qui lui paroiſſoient trop ſevé-
» res pour une jeune perſonne, qui d'ail-
» leurs n'avoit rien à ſe reprocher. Ainſi
» Moliere, après avoir eſſuyé beaucoup de
» froideurs & de diſſentions domeſtiques,
» fit ſon poſſible pour ſe renfermer dans
» ſon travail & dans ſes amis, ſans ſe met-
» tre en peine de la conduite de ſa femme,
» quoiqu'il conſervât toujours pour elle
» une véritable tendreſſe..... Cependant
» ſes amis eſſayerent de les raccommo-
» der, ou pour mieux dire, de les faire vi-
» vre de concert, ils y réuſſirent, & Mo-
» liere, pour rendre leur union plus par-
» faite, quitta l'uſage du lait, qu'il n'avoit

» point diſcontinué juſqu'alors, & ſe mit
» à la viande, ce changement d'aliment 1673.
» redoubla ſa toux, & ſa fluxion ſur la
» poitrine..... Dix mois après ſon rac-
» commodement il donna *le Malade ima-*
» *ginaire*, & mourut ainſi que nous l'a-
» vons dit, après la quatriéme repréſen-
» tation de cette Piéce.

La mort de Moliere fut ſuivie de tous les évenemens dont nous avons parlé plus haut. Mademoiſelle Moliere regretta ſincerement ſon mari, mais ſes affaires, & le goût qu'elle prit pour Guérin d'Eſtriché, Comédien du Marais, qui paſſa dans la Troupe de Guénégaud, lui firent oublier ſa douleur.

Quelque peu croyable que ſoit une eſpece de libelle intitulé *la fameuſe Comédienne, ou Hiſtoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, in-12. *Hollande*, 1688. Nous ne pouvons paſſer ſous ſilence une aventure très-ſinguliere qui s'y trouve rapportée, dont Mademoiſelle Moliere fut la principale Actrice, mais ſans le ſçavoir. Le fait nous a été aſſuré par des perſonnes dignes de foi.

« Il y avoit une créature à Paris ap- Hiſtoire de
» pellée la Tourelle, qui reſſembloit ſi la Guérin, in-12. Hol-
» parfaitement à Mademoiſelle Moliere, lande, 1688.
» qu'il étoit mal aiſé de ne s'y pas mé- p. 66 & ſuiv.

1673. » prendre. Ce qui donna la penſée à cette » premiere de paſſer pour l'autre à ceux » qui n'avoient pas grand commerce » avec elle. La choſe lui réuſſit ſi bien » pendant quelques mois, que tout le » monde y étoit trompé. Un Préſident » de Grenoble nommé Leſcot, qui étoit » devenu amoureux de Mademoiſelle » Moliere en la voyant ſur le Théatre, » cherchoit par tout Paris quelqu'un qui » lui en pût donner la connoiſſance. Il » alloit ſouvent chez une femme nommée » *la Ledoux*, dont le métier ordinaire » étoit de faire plaiſir au public. Il lui » témoigna qu'il ſouhaiteroit connoître » Mademoiſelle Moliere, & que la dé- » penſe ne lui couteroit rien, pourvu qu'il » pût ſe ſatisfaire. La Ledoux ne connoiſ- » ſoit point Mademoiſelle Moliere, mais » elle ſe ſouvint de la Tourelle, & elle ju- » gea que cette fille joueroit admirable- » ment ſon perſonnage; c'eſt pourquoi, elle » dit au Préſident qu'elle ne connoiſſoit » point la Comédienne dont il lui par- » loit, mais qu'elle ſçavoit une perſonne » qui la gouvernoit abſolument, qu'elle » la feroit preſſentir ſur ce chapitre, & » que dans quelques jours elle lui en di- » roit des nouvelles. Le Préſident la con- » jura de ne rien oublier pour le rendre » heureux, & qu'elle devoit être ſûre de

» ſa reconnoiſſance. Du moment qu'il
» fut ſorti, elle envoya chercher la Tou- 1673.
» relle, à qui elle dit qu'elle avoit trouvé
» une bonne dupe, qu'il en falloit profi-
» ter, qu'elle ſe tint prête pour le jour
» qu'elle l'enverroit querir, & qu'elle ſe
» préparât à bien contrefaire Mademoi-
» ſelle Moliere. Le lendemain le Préſi-
» dent revint fort empreſſé, pour ſçavoir
» le ſuccès de ſa négociation. La Ledoux
» lui dit que cela n'alloit pas ſi vîte,
» qu'on lui avoit ſeulement promis d'en
» parler à Mademoiſelle Moliere, & qu'il
» falloit ſe donner un peu de patience.
» Le Préſident la conjura de nouveau d'y
» donner tous ſes ſoins, & venoit tous
» les jours ſçavoir s'il y avoit lieu d'eſpé-
» rer. Enfin quand la Ledoux eut pris le
» temps qu'il falloit pour faire valoir ſes
» peines, elle dit au Préſident avec beau-
» coup de joye qu'elle avoit ſurmonté
» les obſtacles qui s'étoient oppoſés à ſa
» paſſion, & qu'elle avoit parole de
» Mademoiſelle Moliere, pour venir chez
» elle le lendemain; l'amoureux Préſi-
» dent lui promit de ſe ſouvenir toute ſa
» vie du ſervice qu'elle lui rendoit; il
» prit l'heure du rendez-vous, où il ſe
» trouva long-temps avant la Demoiſelle
» qui vint avec un habit fort négligé,
» comme une perſonne qui appréhendoit

» d'être connue ; elle affecta la toux éter-
1673. » nelle de Mademoiſelle Moliere, ſon air
» languiſſant, & ne parlant que de va-
» peurs, & joua ſi bien ſon rôle, qu'un
» homme plus connoiſſeur y eut été trom-
» pé. Elle lui fit fort valoir l'obligation
» qu'il lui avoit d'être venue dans ces ſor-
» tes de lieux, dont le nom ſeul lui fai-
» ſoit horreur. Le Préſident lui dit qu'elle
» n'avoit qu'à preſcrire la reconnoiſſance,
» & que tout ce qu'il avoit au monde
» étoit en ſon pouvoir. La Tourelle fit
» fort l'opulente, & après s'être long-
» temps défendue, elle lui dit qu'elle vou-
» loit bien prendre un préſent de lui,
» pourvu qu'il ne fut que d'une fort petite
» conſéquence, qu'elle ne vouloit qu'un
» colier pour ſa fille qui étoit en religion.
» Auſſi-tôt notre amoureux la mena ſur
» le Quai des Orphévres, où il la pria
» de le choiſir tel qu'il lui plairoit ; elle
» lui dit, qu'elle n'en vouloit un que d'un
» prix fort médiocre. Ces manieres ma-
» gnifiques furent un nouveau charme
» pour notre amant. Il continuoit de la
» voir au même endroit, & elle lui re-
» commandoit de ne lui point parler ſur
» le Théatre, parce que ce ſeroit le moyen
» de la perdre entierement, & que ſes
» camarades qui avoient une extrême ja-
» louſie contr'elle, ſeroient ravies d'avoir

occaſion

» occaſion de parler : il lui obéiſſoit, & ſe
» contentoit d'aller admirer Mademoi- 1673.
» ſelle Moliere, croyant que ce fut elle.
» Un jour que la Tourelle avoit donné
» un rendez-vous au Préſident chez la Le-
» doux, elle y manqua ; ſon amant, après
» l'avoir long-temps attendue, voulut aller
» à la Comédie, & toutes les raiſons de
» la Ledoux ne purent l'en empêcher. Il
» fut donc à l'Hôtel de Guénégaud, & la
» premiere perſonne qu'il apperçut ſur
» le Théatre fut Mademoiſelle Moliere.
» Il s'y détermina d'abord à y monter,
» contre les défenſes qu'il croyoit qu'elle
» lui en avoit faites ; mais il crut qu'un
» petit emportement de paſſion ne lui dé-
» plairoit pas. Il y monta dans le deſſein
» de lui marquer le chagrin qu'il avoit de
» ne l'avoir pas vûe l'après-dinée. D'abord
» qu'il fut ſur le Théatre, il ne pût lui
» parler à cauſe d'un nombre infini de
» jeunes gens qui l'entouroient ; il ſe
» contentoit de lui ſourire toutes les fois
» qu'elle tournoit la tête de ſon côté, &
» de lui dire, quand elle paſſoit dans une
» aîle de décoration, où il s'étoit mis
» exprès ; vous n'avez jamais été ſi belle,
» & ſi je n'étois pas amoureux, je le de-
» viendrois aujourd'hui. Mademoiſelle
» Moliere ne faiſoit aucune attention à
» ce que lui diſoit cet homme, qui étoit

» hors de meſure de voir avec quelle né-
1673. » gligence elle recevoit ſes douceurs ; la
» Piéce lui paroiſſoit d'une longueur in-
» ſupportable, & dans l'envie qu'il avoit
» de ſçavoir ſa deſtinée ; il fut l'attendre
» à la porte de ſa Loge, & y entra avec
» elle lorſque la Comédie fut finie. Ma-
» demoiſelle Moliere qui ne connoiſſoit
» point le Préſident, fut ſurpriſe de ſa
» hardieſſe ; & pour l'en punir, elle réſo-
» lut de ne rien répondre à tout ce qu'il
» lui diroit. Il crut d'abord qu'elle n'oſoit
» parler en la préſence de la Femme de
» Chambre qui la deshabilloit ; ce fut un
» nouvel obſtacle pour le Préſident que
» cette fille, & comme il n'oſoit témoi-
» gner ſon inquiétude devant elle, il
» faiſoit ſigne à Mademoiſelle Moliere de
» la renvoyer, & qu'il avoit quelque
» choſe à lui dire. Mademoiſelle Moliere
» n'avoit garde de répondre à des ſignes
» qu'elle n'entendoit pas ; mais notre
» Amant qui croyoit être aſſez d'intelli-
» gence avec elle, pour qu'elle dût com-
» prendre cette façon de s'exprimer, tou-
» te muette qu'elle étoit, prenoit pour
» des marques de colere le refus qu'elle
» faiſoit d'y répondre ; & l'envie qu'il
» avoit d'apprendre ce qui cauſoit cette
» froideur, l'obligea de s'approcher, &
» de lui demander ce qui l'avoit empê-

» ché d'avoir le bonheur de la voir l'après-
» dinée. La Demoiſelle lui demanda d'un 1673.
» ton fort haut, ce qu'il diſoit; il lui de-
» manda d'un ton encore plus bas, ſi l'on
» oſoit dire devant cette fille ce que l'on
» penſoit. Mademoiſelle Moliere, éton-
» née de ce diſcours, lui répondit d'une
» voix encore plus élevée; je ne crois
» pas avoir rien d'aſſez miſtérieux avec
» vous, Monſieur, pour devoir prendre
» ces ſortes de précautions, & vous pour-
» riez avec moi vous expliquer devant
» toute la terre. L'aigreur avec laquelle
» elle acheva ces mots, fit entierement
» perdre patience au Préſident, qui lui
» dit: j'approuverois votre procédé, ſi
» j'avois fait quelque action qui dût vous
» déplaire depuis que je vous connois,
» mais je n'ai rien à me reprocher, &
» quand vous manquez au rendez-vous
» que vous m'avez donné, & que je viens
» tout inquiet vous trouver craignant
» qu'il ne vous ſoit arrivé quelque acci-
» dent, vous me traitez comme le plus
» criminel de tous les hommes. Il ſeroit
» impoſſible de bien repréſenter l'éton-
» nement de Mademoiſelle Moliere, plus
» elle conſidéroit le Préſident, moins elle
» ſe ſouvenoit de lui avoir jamais parlé;
» & comme il avoit la mine d'un honnête
» homme, l'émotion avec laquelle il con-

» tinuoit de lui faire des reproches, lui
1673. » marquant que ce n'étoit ni jeu d'eſprit
» ni gageure, augmentoit ſi fort ſa ſur-
» priſe, qu'elle ne ſçavoit que croire de
» ce qu'elle voyoit. Le Préſident de ſon
» côté ne pouvoit comprendre d'où ve-
» noit le ſilence de Mademoiſelle Moliere.
» Enfin, lui dit-il, donnez-moi une
» bonne ou une mauvaiſe raiſon, qui
» juſtifie un procédé pareil au vôtre. Il
» ceſſa de parler pour entendre la réponſe
» de Mademoiſelle Moliere; mais elle
» n'étoit pas encore revenue de ſon éton-
» nement. Le Préſident de ſon côté étoit
» dans la derniere conſternation: c'étoit
» une choſe ſinguliere que de les voir ſe
» regarder tous deux ſans rien dire, &
» s'éxaminer avec une attention qu'on
» ne peut ſe figurer; néanmoins, Made-
» moiſelle Moliere reſolut de s'éclaircir
» d'une aventure qui lui paroiſſoit ſi ſur-
» prenante. Elle demanda au Préſident
» avec un grand ſérieux, ce qui pouvoit
» l'obliger à lui dire qu'il la connoiſſoit,
» qu'elle avoit pû croire au commence-
» ment que c'étoit une plaiſanterie, mais
» qu'il la pouſſoit ſi loin, qu'elle ne la
» pouvoit plus ſupporter; ſur-tout d'où
» lui venoit ſon obſtination à lui ſoute-
» nir qu'elle lui avoit donné un rendez-
» vous auquel elle avoit manqué, Ah!

» Dieu, s'écria le Préſident, peut-on avoir
» l'audace de dire à un homme qu'on ne 1673.
» l'a jamais vû, après ce qui s'eſt paſſé en-
» tre vous & moi ? J'ai du chagrin, que
» vous m'obligez d'éclater & de ſortir du
» reſpect que j'ai pour toutes les femmes,
» mais vous êtes indigne qu'on en con-
» ſerve pour vous, après m'être venue
» trouver vingt fois dans un lieu, comme
» celui où je vous ai vûe, il faut que vous
» ſoyez la derniére de toutes les créatures
» pour m'oſer demander ſi je vous con-
» nois ? On peut juger de la ſurpriſe &
» de la colere que ces derniers mots ex-
» citerent ſur l'eſprit de Mademoiſelle
» Moliere, & ne doutant point que c'étoit
» une inſulte que le Préſident lui vouloit
» faire, elle dit à ſa Femme de chambre
» d'appeller ſes camarades ; vous me fai-
» tes plaiſir, lui dit cet amant outré, &
» je ſouhaiterois que tout Paris y fût pour
» rendre votre honte plus publique. In-
» ſolent, j'aurai bientôt raiſon de votre
» extravagance, lui dit Mademoiſelle
» Moliere. Dans ce moment une partie
» des Comédiens entra dans la Loge, où
» ils trouverent le Préſident dans une fu-
» reur inconcevable, & la Demoiſelle
» dans une ſi grande colere, qu'elle ne
» pouvoit parler ; elle expliqua pourtant,
» à-peu-près, à ſes camarades ce qui

1673. » l'avoit obligée de les envoyer chercher
» pendant que le Préſident leur contoit
» auſſi les raiſons qu'il avoit d'en uſer
» avec Mademoiſelle Moliere de cette
» façon, leur proteſtant avec mille ſer-
» mens qu'il la connoiſſoit pour l'avoir
» vûe pluſieurs fois dans un lieu de dé-
» bauche, & que le colier qu'elle avoit
» au cou, étoit un préſent qu'il lui avoit
» fait. Mademoiſelle Moliere entendant
» cela voulut lui donner un ſoufflet,
» mais il la prévint, & lui arracha ſon
» colier, croyant avec la derniere certi-
» tude que ce fût le même qu'il avoit
» donné à la Tourelle, encore que celui-
» là fut beaucoup plus gros. A cet affront
» que la Demoiſelle ne crut pas devoir
» ſupporter, elle fit monter tous les Gar-
» des de la Comédie; on ferma les por-
» tes, & on envoya querir un Commiſ-
» ſaire, qui fit conduire le Préſident en
» priſon, où il fut juſqu'au lendemain,
» qu'il ſortit ſous caution, ſoutenant tou-
» jours qu'il prouveroit ce qui l'avoit
» forcé à maltraiter Mademoiſelle Mo-
» liere, ne pouvant ſe perſuader que ce
» ne fût pas elle qu'il avoit vû chez la Le-
» doux. Mademoiſelle Moliere qui avoit
» reçu une inſulte furieuſe, demandoit
» de grandes reparations contre le Pré-
» ſident, & faiſoit faire des perquiſitions

» par tout Paris de la Ledoux, que l'on
» diſoit être celle qui l'avoit produite ; 1673.
» mais cette femme s'étoit cachée à la
» premiere nouvelle qu'elle avoit eu de
» cette affaire, & on eut beaucoup de
» peine à la trouver. Enfin elle fut priſe,
» (ce fut M. Aubry qui découvrit ſa re-
» traite.) Elle avoua toute l'affaire, &
» qu'il y avoit une femme, qui par la
» reſſemblance qu'elle avoit avec Made-
» moiſelle Moliere, avoit trompé une in-
» finité de gens ; que c'étoit la même qui
» avoit produit l'erreur du Préſident. Au
» bout de quelques jours la Tourelle fut
» auſſi priſe,& cette derniere avec la Le-
» doux furent punies devant la porte de
» l'Hôtel des Comédiens.

Ce fut en 1677. ou tout au plus en 1678. que Mademoiſelle Moliere épouſa Guerin d'Eſtriché, (*a*) ces époux vécurent dans une grande union, & de leur mariage naquit un fils qui mourut jeune, (*b*) dont nous parlerons après l'ar-

(*a*) C'eſt ſur ce mariage qu'on fit les quatre vers ſuivans, en forme de portrait de Mademoiſelle Moliere.

Les graces & les ris, regnent ſur ſon viſage ;
Elle a l'air tout charmant, & l'eſprit tout de feu.
Elle avoit un mari d'eſprit, qu'elle aimoit peu,
Elle en a un de chair, qu'elle aime davantage.

(*b*) On a dit dans la vie de Moliere, qu'il laiſſa une fille de ſon mariage avec Mademoiſelle Béjart. Cette

1673. ticle de *Mirtil & Melicerte*, Paſtorale héroïque, repréſentée le Samedi 10. Janvier 1699.

Mademoiſelle Guérin continua de briller ſur la Scene par ſes graces naturelles & ſes talens pour le noble comique, juſqu'au 14. Octobre 1694. qu'elle obtint à Fontainebleau ſon congé & une penſion de mille livres. (*a*) Rétirée dans ſon ménage elle y vécut avec une conduite éxemplaire, & mourut le 3 Novembre 1700.

Moliere dans ſa Comédie du Bourgeois Gentilhomme, a donné, dit-on, le portrait de Mademoiſelle Moliere, ſous le perſonnage de Lucille. Il y a grande apparence que cette anecdote eſt vraye, car ce portrait eſt très-reſſemblant à tous

---

fille fut nommée *Eſprit-Marie-Madelaine Pocquelin Moliere*. Elle étoit grande, bienfaite, peu jolie, mais elle réparoit ce défaut par beaucoup d'eſprit. Laſſe d'attendre un parti du choix de ſa mere, elle ſe laiſſa enlever par le ſieur Claude Rachel, Ecuyer Sieur de Montalant. Mademoiſelle Guérin fit quelques pourſuites, mais des amis communs accommoderent l'affaire; M. & Madame de Montalant ſont morts à Argenteuil près de Paris, ſans poſtérité.

(*a*) Mademoiſelle Moliere, ou pour mieux dire Mademoiſelle Guérin, a quitté le Théatre aſſez âgée. Elle jouoit à merveille les rôles que Moliere, ſon mari, avoit fait pour elle, & ceux de Femmes coquettes ou Satyriques. Elle rempliſſoit auſſi fort bien les ſeconds rôles tragiques. Sans être belle, elle étoit piquante, & capable d'inſpirer une grande paſſion. (*Note de M. Grandval, le pere.*)

ceux qu'on a fait de cette Actrice. Voici de quelle façon Moliere le plaça. Cleonte, amant de Lucille (fille du Bourgeois Gentilhomme) croit que cette jeune perſonne lui eſt infidelle; & dans cette perſuaſion, il jure de ne la revoir jamais, & ajoute, en parlant à Covielle ſon Valet. 1673.

CLÉONTE. ACTE III. SCENE IX.

Donne la main à mon dépit; & ſoutient ma réſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de ſa perſonne une peinture qui me la rende mépriſable; & marques-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe ſouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premierement elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela eſt vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche

en la voyant inſpire des deſirs ; elle eſt la
1673. plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLE'ONTE.

Non ; mais elle eſt aiſée, & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler, & dans ſes actions.

CLE'ONTE.

Il eſt vrai ; mais elle a des graces à tout cela ; & ſes manieres ſont engageantes ; ont je ne ſçai quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit.....

CLE'ONTE.

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa converſation.....

CLE'ONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLE'ONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE. 1673.

Mais enfin elle eſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

CLE'ONTE.

Oüi, elle eſt capricieuſe, j'en demeure d'accord ; mais tout ſied bien aux belles, on ſouffre tout aux belles, &c.

Pour achever le portrait de Mademoiſelle Moliere, il faut ajouter qu'elle avoit la voix extrêmement jolie, qu'elle chantoit avec un grand goût, le François & l'Italien, * & que perſonne n'a mieux ſçu ſe mettre à l'air de ſon viſage par l'arrangement de ſa coëffure, & plus noblement, par l'ajuſtement de ſon habit. Un Auteur anonyme, contemporain du Théatre de Guénégaud, va nous faire le détail de ce que nous venons de dire.

* Veyez l'article *du Pariſien*, ſous l'année 1682.

« Cette belle Scene du *Malade imagi-* » *naire*, (Acte II. Scene VI.) n'a-t'elle » pas toujours eu ſur le Théatre de Gué- » négaud un agrément qu'elle n'auroit ja- » mais eu ſur celui de l'Opera. Mademoi- » ſelle Moliere & la Grange, qui la chan- » tent, n'ont pas cependant la voix du » monde la plus belle. Je doute même » qu'ils entendent finement la Muſique ; » & quoiqu'ils chantent par les regles, » ce n'eſt point par leur chant qu'ils s'at-

Entretiens Galans, deux Volumes *in*-12. Paris, Barbin, 1681. Tom. II. *Entretiens ſur la Muſique*, p. 91-96.

1673. » tirent une ſi générale approbation ; » mais ils ſçavent toucher le cœur, ils peignent les paſſions ; la peinture qu'ils en » font eſt ſi vrai-ſemblable, & leur jeu » ſe cache ſi bien dans la nature, que » l'on ne penſe pas à diſtinguer la vérité » de la ſeule apparence ; en un mot, ils » entendent admirablement bien le Théatre, & leurs rôles ne réuſſiſſent jamais » bien, lorſqu'ils ne jouent pas eux-mêmes.

» Tous ceux qui ont quelque goût » pour le Théatre, repartit Philémon, » ſeront bien perſuadés de ce que vous » dites ; mais l'Actrice & l'Acteur dont » vous parlez, ne doivent pas leurs plus » grands ſuccès à la maniére délicate dont » ils récitent. Leur extérieur a déja quelque choſe qui impoſe ; leur maniere a » quelque choſe de touchant, leur jeu, » comme vous l'avez remarqué vous-même, imite ſi bien la nature, qu'ils » font quelquefois des ſcenes muettes, » qui ſont d'un grand goût pour tout le » monde.

» J'ai porté cent fois cette réfléxion » plus loin que vous, reprit Bérélie. J'ai » remarqué ſouvent que Mademoiſelle » Moliere & la Grange font voir beaucoup de jugement dans leur récit ; & » que leur jeu continue encore, lors mê-

» me que leur rôle eſt fini. Ils ne ſont
» jamais inutiles ſur le Théatre. Ils jouent 1673.
» preſque auſſi-bien quand ils écoutent,
» que lorſqu'ils parlent. Leurs regards ne
» ſont jamais diſſipés ; leurs yeux ne par-
» courent pas les Loges ; ils ſçavent que
» leur Sale eſt remplie, mais ils parlent
» & agiſſent, comme s'ils ne voyoient
» que ceux qui ont part à leur rôle & à
» leur action. Ils ſont propres & magni-
» fiques, ſans rien faire paroître d'affecté.
» Ils ſe mettent parfaitement bien, ils
» ont ſoin de leur parure, autant que de
» ſe faire voir. Ils n'y penſent plus quand
» ils ſont ſur la Scene ; & ſi Mademoiſelle
» Moliere retouche quelquefois à ſes che-
» veux, ſi elle raccommode ſes nœuds
» ou ſes pierreries, ſes petites façons ca-
» chent une ſatyre judicieuſe & naturelle.
» Elle entre par-là dans le ridicule des
» femmes qu'elle veut jouer ; mais enfin,
» avec tous ſes avantages, elle ne plai-
» roit pas tant, ſi ſa voix étoit moins tou-
» chante. Elle en eſt ſi perſuadée elle-
» même, que l'on voit bien qu'elle prend
» autant de divers tons, qu'elle a de rôles
» différens ; & quoique la Comédie ſoit
» un ſpectacle, j'ai toujours cru qu'au
» Théatre, comme ailleurs, les gens dé-
» licats préferent ſouvent le plaiſir d'en-
» tendre à celui de voir.

1673. LE NOIR, DE LA THORILLIERE.

(N.) LE NOIR, Sieur DE LA THORILLIERE, (*a*) quoique Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie, ſe ſentit un goût ſi décidé pour jouer la Comédie, qu'il ſe détermina à demander à Louis XIV. la permiſſion d'entrer dans la Troupe de Moliere. Le Roy, ſurpris de cette demande, lui donna quelque temps pour faire des refléxions ſur le parti qu'il vouloit prendre. La Thorilliere perſiſta dans le deſſein de ſe faire Comédien, & Sa Majeſté y conſentit. En 1667. Moliere le chargea d'aller avec la Grange ſon camarade préſenter un Placet au Roy (dans ſon Camp devant la Ville de Lille en Flandres) ſur la défenſe faite à Moliere & à ſa Troupe le 6. Août (même année 1667.) de jouer le Tartuffe. Après la mort de Moliere, la Thorilliere entra à l'Hôtel de Bourgogne, où il joua vraiſemblablement juſqu'en 1679. (*b*) Il mourut du chagrin que lui cauſa le mariage de ſa fille Thereſe le Noir avec d'Ancourt, que ce dernier avoit enlevée.

(*a*) La Thorilliere eſt un fief noble, qui ayant été vendu, l'acquéreur obtint des Lettres Royaux, qui l'érigerent en Marquiſat.

(*b*) Nous conjecturons que la Thorilliere mourut vers 1679. attendu qu'en 1680. lors de la réunion de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne avec celle de la rue Mazarine, cet Acteur ne ſe trouve point ſur la liſte, ni dans l'état des pensionnaires des deux Troupes.

La Thorilliere étoit grand & fort bel homme, & avoit les yeux extrêmement beaux. Il jouoit admirablement bien les rôles de Rois & de Payſans. Cependant on remarquoit un défaut en lui, qui étoit d'avoir un viſage riant dans les paſſions les plus furieuſes, & les ſituations les plus triſtes. 1673.

La Thorilliere laiſſa trois enfans; ſçavoir, la Demoiſelle Charlotte le Noir, femme de Baron, la Demoiſelle Thereſe le Noir, femme de d'Ancourt, & Pierre le Noir de la Thorilliere, mort en 1731. Monſieur de la Thorilliere, fils de ce dernier, Acteur du Théatre François depuis 1722. remplit l'emploi des rôles à manteaux, & ceux de Financiers avec l'applaudiſſement du Public.

DÉMARATE,

Tragédie non imprimée, de Monſieur l'Abbé BOYER,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

C'Eſt à M. de Viſé que nous ſommes redevables de la connoiſſance de cette Piéce. Il l'avoit priſe ſous ſa protection, & ſa chute lui fut ſenſible. Il faut l'écouter: « Puiſque nous en ſommes ſur

» le chapitre des beaux eſprits, je ne ſçau-
1673. » rois trouver d'endroit plus propre à par-
Mercure Ga- » ler de DEMARATE, que l'on vient de
lant, Tome » jouer à l'Hôtel de Bourgogne. Cette
VI. année » Piéce eſt de M. Boyer; & quoiqu'elle
1673. pages » ait quantité de beautés, elle n'a pas eu
292-206. » tout le ſuccès qu'elle méritoit : vous en
» devinerez aiſément la cauſe, quand
» vous aurez lû la petite Hiſtoire que je
» vais vous apprendre, ſi toutefois vous
» ne la ſçavez pas, l'antiquité vous étant
» parfaitement connue.

» Plutarque remarque qu'un de ces Ba-
» teleurs de l'antiquité, que le vulgaire
» confond mal-à-propos avec les Comé-
» diens, & qui s'appelloit *Parmenon*,
» ayant appris à contrefaire le cri d'un
» pourceau, le peuple y prit un merveil-
» leux plaiſir : de ſorte que ſes Compa-
» gnons qui voyoient que cette ſottiſe lui
» attiroit toute la libéralité des Auditeurs,
» ſe mirent tous à imiter la belle voix de
» cet animal ; mais quelque ſoin qu'ils ap-
» portaſſent à cette étude ridicule, le Peu-
» ple leur cria toujours que *ce n'étoit pas*
» *Parmenon* ; un de ces gens, piqué de
» la gloire & du profit de l'autre, jugeant
» qu'il y avoit de la préoccupation en cela,
» porta un jour un cochon en vie caché
» ſous ſa robe, & le fit crier devant le
» Peuple, qui dit encore que *ce n'étoit*

» *pas*

» *pas Parmenon* ; & lors faiſant courir » cet animal parmi la place, il leur fit » voir que l'opinion eſt un mauvais Juge, » puiſqu'elle leur avoit fait croire un » homme plus pourceau, qu'un pourceau » même. 1673.

» Je croi, Madame, que vous voyez » bien que cette Hiſtoire veut dire qu'il » faudroit que M. l'Abbé Boyer, pour » faire réuſſir ſes ouvrages, prit le nom » d'un de ces Auteurs heureux, en faveur » deſquels on eſt ſi préoccupé, qu'on ne » croit pas qu'ils puiſſent jamais mal fai- » re. Cette préoccupation qu'on a pour » eux, fait qu'on en a une toute con- » traire à l'égard des autres Auteurs, & » que l'on condamne leurs plus beaux ou- » vrages, ſans les avoir été voir, au lieu » que l'on dit ſouvent du bien des ouvra- » ges des autres, avant qu'ils ayent fait » le premier vers de leur Piéce, & quel- » quefois même avant qu'ils en ayent » trouvé le ſujet.

1673.

LE COMÉDIEN POËTE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de Meſſieurs CORNEILLE DE L'ISLE, *& de M.* DE MONTFLEURY, (*a*)

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 10. Novembre, (dix-huit repréſentations, la derniere le 22. Décembre ſuivant.)

« CEtte Comédie eſt d'une compoſi-
» tion ſinguliere. Le premier Acte
» fait une Piéce ſéparée qui n'a aucun rap-
» port au titre du *Comédien Poëte*, (*b*) &
» ſuivi d'une ſcene qui finit ce même Pro-
» logue, & qui annonce une Piéce en qua-
» tre Actes en vers, dont le ſujet (eſt
» tout différend) de la premiere; mais
» qui a donné le titre général de Comé-

(*a*) L'Editeur des Œuvres de MM. de Montfleury dit que cette Piéce a été repréſentée à Bourgogne, & voici la preuve qu'il s'eſt trompé; de plus, cette même Piéce appartient pour moitié à M. Corneille de l'Iſle. « Donné à Meſſieurs de Montfleury & Corneille, cha-
» cun 660 liv. de l'argent qu'on a retiré du Comédien
» Poëte, pour ladite Piéce. Cela faiſant 1320. (*Regiſtre journalier de Guénégaud, année* 1673.)

(*b*) Le ſujet de ce premier Acte eſt tiré de la Piéce du *Moſtellaria* de Plaute, Regnard s'en eſt ſervi depuis dans ſa petite Comédie en proſe, en un Acte, intitulée : *le Retour imprévû*, repréſentée le Jeudi 11. Février 1700.

» dien Poëte, parce qu'il eſt annoncé que
» c'eſt une Piéce faite par un Comédien. 1673.
» (*a*) Le premier Acte ſéparé a été impri-
» mé *in*-12. ſous ce titre : *le Garçon*
» *ſans conduite*, ſuivant la copie impri-
» mée à Paris (Troyes) 1698.

» Il y a quelques additions dans la
» premiere ſcene du Prologue, qui ne
» ſont point dans la premiere édition.
» La Scene qui eſt entre un Acteur & un
» Poëte ſe paſſe entre Damon & Criſ-
» pin ſon Valet, & l'addition roule ſur
» une plaiſanterie contre les Cocus, tirée
» de la ſuite du Prologue, qui eſt totale-
» ment retranchée, & ſur une plaiſante-

(*a*) Ces quatre Actes compoſent une Comédie, dont voici le ſujet en peu de mots. Dom Paſcal, de retour d'un voyage qui a duré quinze ans, améne avec lui un ami, pour lui faire épouſer ſa ſœur. Cette ſœur qui ſe nomme Angélique, eſt aimée de Dom Henrique, & leur mariage eſt prêt à ſe conclure, de l'aveu même d'une tante chez qui Angélique demeure. L'arrivée de Dom Paſcal oblige ces amans à chercher un expédient pour empêcher Dom Paſcal d'éxécuter ſon deſſein, & dégoûter le Prétendu qu'il offre. Guſman, Valet de Dom Henrique, imagine de ſe déguiſer en fille, & de paſſer pour Angélique, qui n'avoit que deux ou trois ans lorſque ſon frere partit pour les Indes. Voilà ce qui conſtitue l'intrigue de cette Comédie, qui eſt aſſez bien conduite, & très-comique, mais trop remplie de ce qu'on appelle équivoques claires. Au reſte, l'Editeur des Œuvres de MM. de Montfleury, pere & fils ignore ſans doute que, dès le ſiécle paſſé, les quatre derniers Actes de la Comédie du Comédien Poëte ont toujours été repréſentés ſous le titre de *la Sœur ridicule*. Car voici ce qu'il dit : « En 1732. les Comédiens la » repréſenterent ſous le titre de *la Sœur ridicule*. »

1673. » rie contre les Procureurs, ſubſtituée à » celle qui eſt dans la même ſuite du Pro- » logue contre les Médecins.

» Les quatre derniers Actes ont été » imprimés ſéparément à Caën *in*-12. » Jacques Godes, 1700. ſous ce titre: » *les Amans infortunés & contens.*

ARGÉLIE, REINE DE THESSALIE, (*a*)

Tragédie, par M. l'Abbé ABEILLE, *

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

* On trouvera la vie de l'Abbé Abeille, après l'article de Coriolan, vers l'année 1676.

QU'on ne s'étonne pas ſi nous nous étendons un peu ſur cet article, nous avons à parler du premier ouvrage

(*a*) M. Titon du Tillet, rapporte dans la vie de M. l'Abbé Abeille, un fait ſur cette Piéce. Voici le paſſage: « Cependant M. l'Abbé Abeille, avec tout ſon » enjoûment, ne laiſſoit pas d'avoir beaucoup de pro- » bité, & de bonnes mœurs. Il ne voulut pas même » permettre, (étant Prêtre) qu'on imprimât quelques » Piéces qu'il avoit compoſées pour le Théatre. Il n'y » eut que ſa premiere Tragédie qu'il donna aux Co- » médiens. Il arriva une aventure des plus ſingulieres » à cette Piéce, qui avoit pour titre: *Agérie.* Deux » Princeſſes parurent d'abord ſur le Théatre. La pre- » miere ouvrit la Scene par ce vers.

Parnaſſe François, page 564.

Vous ſouvient-il ma ſœur, du feu Roy notre Pere?

» Malheureuſement la ſeconde Actrice reſta un peu de

d'un Auteur, qui l'a tout tiré de ſon invention, fond du ſujet, (*a*) conduite, plan 1673.

» temps ſans répondre : un plaiſant du Parterre prit la » parole, & dit tout haut :

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guére. Vers de Jodelet, Prince.

» Ce qui fit rire toutes les perſonnes qui étoient dans » la Sale, & cauſa de ſi grandes Hués, qu'il ne fut » pas poſſible aux Comédiens de continuer la Piéce, qui » ne fut pas jouée davantage. »

Nous ſommes obligés d'avertir le Lecteur que l'Auteur du Parnaſſe François s'eſt ſervi ici de Mémoires peu éxacts. Le titre de la Piéce n'eſt pas juſte : c'eſt *Argélie*, & non *Agérie*. M. l'Abbé Abeille, outre cette Tragédie, a fait encore imprimer ſous ſon nom, celles de *Coriolan*, & de *Lyncée*. A l'égard du fait, nous le croyons abſolument faux. Il n'eſt rapporté que ſur une tradition populaire, démentie par l'Ouvrage même. La Tragédie ne s'ouvre point par la converſation des deux Princeſſes, & le vers, par lequel on prétend qu'elle commençoit, ne s'y trouve nul part. Il n'eſt pas plus vrai que la Piéce n'ait pas été achevée. M. l'Abbé Abeille, dans ſa Préface, ſe loüe au contraire de ſon ſuccès. Ce conte aſſez mal inventé, par les ennemis de l'Auteur, a été renouvellé avec auſſi peu de fondement, au ſujet de ſa Tragédie de *Coriolan* : nous en parlerons à l'article de cette derniere.

(*b*) « Le ſujet de cette Tragédie, (dit l'Auteur dans » ſa Préface) eſt aſſez inconnu. Je l'ai pris dans Suidas ; » & Suidas, quelque rang qu'il tienne parmi les ſça- » vans, n'eſt guéres plus connu dans le monde que le » ſujet qu'il m'a fourni. Je n'y ai pris que le nom d'Ar- » gélie, celui de ſon Royaume, & l'auteur de ſa mort, » qui fut un Prince d'Argos, qu'elle avoit fait mettre » en priſon ; encore ai-je retranché une lettre du nom » de cette Reine, afin qu'il fut moins rude à prononcer. » Voilà tout ce qu'il y a d'hiſtorique dans ma fable. » Comme Suidas n'eſt pas plus connu aujourd'hui, qu'il l'étoit au temps que M. l'Abbé Abeille a donné ſa Tragédie, nous allons en rapporter le paſſage. Il eſt très-court, & ſervira à faire juger juſqu'où l'Auteur a pouſſé ſon ſcrupule. « *Thargélie*, fille d'Agéſagoras, Miléſienne » d'origine, regna trente ans ſur les Theſſaliens : elle » fut tuée par un certain homme d'Argos, qu'elle avoit » fait mettre en priſon. »

& caracteres. Cette méthode a ſa commodité, & laiſſe à un Poëte la liberté de
1673. ſuppoſer tout ce qu'il veut, d'imaginer tels caracteres qu'il lui plaît, & d'y joindre les épiſodes qu'il juge à propos. D'un autre côté, il lui faut un art infini pour en faire l'expoſition, & mettre le Spectateur au fait de ce qui doit avoir précédé. Sans cela, un Poëme de pure invention eſt obſcur : c'eſt le défaut de celui dont nous parlons.

Deux raiſons puiſſantes rendent Argélie, Reine de Theſſalie, ennemie de ſa ſœur Iſmene : elle ne peut lui pardonner qu'au préjudice du droit d'aîneſſe, le feu Roy auroit fait paſſer la Couronne ſur la tête de cette derniere, ſi une mort imprévue n'avoit rompu ce deſſein. Cette averſion eſt encore augmentée par la nouvelle qu'elle vient d'apprendre que cette même Iſmene, l'objet de ſon injuſte fureur, & qu'elle tient étroitement enfermée depuis deux ans, eſt ſa rivale, aimée de Timagene, Prince originaire d'Argos, attaché à la Cour d'Argélie, & de Phœnix, Prince Theſſalien. C'eſt par cette ſituation que la Piéce s'ouvre.

Quoiqu'Argélie ait de l'amour pour le Prince d'Argos, ſa haine pour Iſmene eſt la plus forte : elle ne ſonge qu'aux moyens d'humilier cette infortunée ſœur, & dans

le deſſein de lui porter le coup mortel, elle aime mieux riſquer de ſacrifier ſon amant, que de manquer de perdre celui de ſa ſœur. 1673.

ACTE I. SCENE I.

ARGE'LIE.

Mais quel charme inconnu, quelle force cruelle,
Me ravit tous les cœurs & les porte vers elle ?
Mes attraits, ſoutenus du pouvoir ſouverain,
Ne peuvent d'un ſujet me mériter la main ?
Et ma captive, au rang où ma haine l'abaiſſe,
Voit que pour ſes beautés tout l'univers s'empreſſe.
Qu'à ſes moindres regards tout ſe laiſſe enflâmer ?
Hélas ! & je croyois qu'elle ne pût aimer !
Non, quoique de l'amour on ſemble ſe défendre,
Quand on en peut donner, on eſt bien près d'en prendre ;
Et l'on paſſe bientôt, ſans beaucoup s'allarmer,
Du plaiſir d'être aimée, à la douceur d'aimer.

Pour le connoître, elle permet à Iſmene de faire choix d'un époux: Ses deux amans la preſſent de décider, elle eſt prête à les ſatisfaire ſans l'arrivée de Clytie, Confidente de la Reine, qui lui fait bruſquement quitter les Princes, qu'elle laiſſe dans une mortelle inquiétude.

1673. Au ſecond Acte, on apprend que le ſecret que Clytie a révélé à la Princeſſe, eſt que la Reine a réſolu de faire périr l'époux qu'elle choiſira, ou l'un & l'autre Prince, au cas qu'elle s'obſtine à garder le ſilence. Iſmene, pour les ſauver tous deux, prend le parti de les refuſer, & d'accepter l'un des Rois Grecs qui la demandent en mariage. Cette propoſition, loin de contenter Argélie, ne ſert qu'à lui faire naître de nouveaux ſoupçons ſur Timagene & Phœnix. Ses menaces intimident Iſmene, elle avoue qu'elle aime, mais elle prie ſa ſœur de ne la pas contraindre à ſe déclarer.

ACTE II. SCENE II.

ISMENE.

Hé quoi ! ne puis-je pas vous reſſembler
ſans crime ?
Madame, un même ſang toutes deux nous
anime.
Elevée à vos yeux dès mes plus tendres ans,
Je n'ai dû me régler que ſur vos ſentimens.
Je l'ai fait juſqu'ici. Je veux encore le faire.
Conſentez-y. Pourquoi m'êtes-vous plus ſévere,
Qu'aux peuples ennemis que vous avez domptés ?
Vous n'avez point encor forcé leurs volontés.
La liberté du cœur ne leur eſt point ravie.
Maîtreſſe de leur bien, de leur ſort, de leur vie.

Prenez

Prenez ſur moi les droits que vous avez ſur eux.

1673.

Regnez ; mais laiſſez-moi l'empire de mes vœux :
Et plûtôt qu'à l'hymen aujourd'hui je ſouſcrive,
Souffrez que près de vous.....

ARGE'LIE.

Arcas, que l'on me ſuive.
Madame, je le dis pour la derniere fois,
Sur l'un ou l'autre Prince arrêtez votre choix,
Tous deux ſéparément viendront ici l'apprendre,
Je vais les envoyer. Songez à les défendre.
C'eſt contre mes ſoupçons qu'il faut les appuyer.
C'eſt votre hymen qui ſeul peut les juſtifier ;
Et ſi de votre foi vous vous croyez maîtreſſe,
Je la ſuis de leurs jours. Songez-y, le temps preſſe.

Cette ſituation eſt très-embarraſſante ; comme la main d'Iſmene ne peut être que fatale à celui à qui elle doit l'offrir, & qu'il faut qu'un des Princes perde la vie, elle ſe réſout, ſuivant les conſeils de ſa confidente, à épouſer Timagene pour ſauver Phœnix qu'elle aime.

ISMENE.

ACTE III. SCENE V.

Ah ! ſi l'un de vous deux a mérité ma foi,
Il faut vous l'avouer, Seigneur, c'eſt vous.

TIMAGENE.

C'eſt moi.
Adorable Princeſſe.

1673. Iſmene laiſſe ce Prince dans cette flateuſe idée, & fuit à la vûe de Phœnix : ainſi finit le ſecond Acte.

Phœnix, qui ignore les raiſons qui ont déterminé Iſmene à épouſer Timagene, ouvre le troiſiéme Acte par de vives plaintes contre une pareille infidélité.

ACTE III. Scene II.

ISMENE.

Connoiſſez mieux la cauſe de ma peine.
Ces larmes ſont pour vous, & non pour Timagene;
Pour vous ſeul. Un Rival, charmé de ſon bonheur,
Ne vous enviera point cette vaine douceur.
Mon eſtime pour vous lui doit être connue;
S'il a reçû ma foi, ma pitié vous eſt due.
Par cet endroit, du moins, vous poſſédez mon cœur;
Et dans le temps qu'un autre en croit être vainqueur,
Me dérober des pleurs, & me les voir répandre,
N'eſt pas le poſſéder par l'endroit le moins tendre.

. . . . . .

Montrez, en me fuyant, que vous les méritez.

Qu'à mes deſirs enfin votre vertu réponde,
Ou bien.....

1673.

PHŒNIX.

Dites-moi donc en quel endroit du monde (*a*)
Je dois aller cacher le reſte de mes jours,
Dont vos cruels dédains ont abrégé le cours?
Irai-je à Sparte, en Crete, à Mycene, en Epire?
Hélas! pour vous en vain tout l'univers ſoupire!
Par-tout on ſçait l'eſpoir que vous m'aviez permis,
Et par-tout vos beaux yeux m'ont fait des ennemis.
Ces Rois dont j'ai trois ans intimidé la flâme,
A qui je dérobois la moitié de votre ame,
De ma témérité juſtement indignés,
Sur qui vengeroient-ils leurs trônes dédaignés?
Mais je redoute peu les effets de leur rage;
La gloire à ces combats a formé mon courage.
. . . . . .
Je vois mes ennemis à mes pieds terraſſés.
Pas un.....

ISMENE.

Je reſte encor, Phœnix, & c'eſt aſſés. (*b*)

(*a*) Ce diſcours de Phœnix reſſemble fort à celui que tient Alcyonée, dans la Tragédie de ce nom, de M. Du Ryer, Acte IV. Scene IV. *Voyez* le Tome VI. de cette Hiſtoire, page 36.

(*b*) Le Spectateur comprend bien mieux que Phœnix, le double ſens de ce diſcours d'Iſmene. Au reſte, nous

1673. De la Reine, il eſt vrai, vous ne ſçauriez vous plaindre.
Près d'elle ſa faveur vous défend de rien craindre,
Avec vous Timagene eſt lié d'amitié,
Mais craignez tout de moi juſques à ma pitié.
En vain de tous ces Rois votre ame ſe défie :
Plus que tous vos Rivaux, je ſuis votre ennemie,
Vous les fuyez avant qu'avoir ſenti leurs coups :
Fuyez-moi, vous avez éprouvé mon courroux.
Contre vous aujourd'hui je me ſuis déclarée,
Je rebute la foi que vous m'aviez jurée ;
J'éteins, après trois ans qu'on me l'a vû nourrir,
Un feu qui méritoit de ne jamais mourir.
Je tâche à tous les yeux d'en dérober les traces ;
Je joins, pour vous bannir les larmes aux menaces.
Je fais plus ; je n'entens votre nom qu'à regret ;
Tout ce qu'on dit de vous m'eſt un tourment ſecret ;
Je vous ſçais mauvais gré de m'être encor fidéle,
Je voudrois oublier tout ce que votre zéle

---

ne ſommes pas de l'avis des Critiques, qui, dans la nouveauté de cette Piéce, trouvoient ce troiſiéme Acte inutile : nous le regardons au contraire, comme le plus paſſable, le ſeul interreſſant, & celui où l'on trouve des ſituations, & des ſentimens plus naturels, quoique mal exprimés.

1673.

Vous fit jamais oſer pour mériter ma foi,
Et que tout l'univers l'oubliât avec moi.
J'oſe même à vos yeux vanter mon injuſtice :
Je la vois. Mais enfin, vous êtes mon ſupplice.
Allez noircir ma gloire au bout de l'univers,
Vengez-vous de l'affront d'avoir porté mes fers.
Publiez que je ſuis infidelle & parjure :
A ce juſte reproche ajoutez l'impoſture.
Pourvû que vous fuyez, tout vous ſera permis,
Mais fuyez.

PHŒNIX.

Oüi, Phœnix, vous êtes encor ſoumis.
Ces larmes, ces ſoupirs, cet effort de rendreſſe,
Cet éclat de courroux, n'eſt point ce qui me preſſe.
Je connois mon devoir, je ne le puis trahir ;
Et mon deſtin, Madame, eſt de vous obéïr.

Argélie, qui juſqu'alors n'avoit paru écouter que l'ambition, s'aviſe au quatriéme Acte de ſonger à ſon amour, & de faire des reproches à Timagene.

TIMAGENE.

ACTE IV. SCENE III.

Vous m'aimez ? Eſt-il temps de me le déclarer ?
Hélas ! pouvois-je.....

ARGE'LIE.

Hé quoi ! pouvois-tu l'ignorer,

Ingrat ? Pour triompher de ton indifférence,
1673. Ai-je rien oublié ? J'ai gardé le ſilence,
Il eſt vrai, mais dis-moi, tant de bontés, de ſoins,
Etoient-ils de mon feu de trop foibles témoins ?
Lorſque je t'approchois ſi près de ma perſonne,
Que je te confiois ma vie, & ma couronne,
De ce trône où mes dons te ſembloient inviter,
Ne te donnois-je pas la main pour y monter ?
Il ne tenoit qu'à toi de me donner la tienne.
Pour te déſeſpérer, je veux qu'il t'en ſouvienne.

TIMAGENE.

Je le vois trop, je pers, refuſant votre main,
Et la vie, & l'éclat du pouvoir ſouverain :
Mais ces fragiles biens flattant peu mon envie,
J'appris en vous ſervant à mépriſer la vie,
J'appris en vous voyant à mépriſer l'honneur
D'un rang, où vous avez attaché tant d'horreur.
Ne me reprochez point qu'à vos deſirs contraire,
Juſqu'ici je n'ai pris aucun ſoin de vous plaire ;
Ce n'eſt pas aux bienfaits qu'on ſe laiſſe charmer ;
Et lorſque tout vous hait, je ne vous puis aimer.

Le ſang que ſur le trône on vous a vû répandre, 1673.
Me le rend odieux, me défend d'y prétendre,
Et s'il me faut tomber ſous vos injuſtes coups,
Je l'aime mieux que vivre, & regner avec vous.

La Scene ſuivante ſe paſſe entre la Reine & ſa ſœur. Phœnix paroît, & l'on apprend que ce Prince a ſauvé Timagene. Argélie, extrêmement irritée de cet attentat, reſte ſeule avec Arcas, Capitaine de ſes Gardes, pour s'en faire raconter toutes les circonſtances. Ce récit la met de fort mauvaiſe humeur; de dépit elle chaſſe Arcas, & voudroit cacher ſa honte à tous les humains. Elle fait enſuite une foule de réfléxions, & cedant enfin à ſon barbare penchant, elle termine un aſſez long Monologue & le quatriéme Acte, par ces vers.

Si de ſi grands forfaits me rendent odieuſe,
Leur grandeur en rendra ma honte glorieuſe,
Et j'irai, du récit de tant de cruauté,
Donner de la terreur à la poſtérité.

Le cinquiéme Acte eſt très-confus. Iſmene, incertaine de ſon ſort, & de celui de Phœnix, voit arriver Arcas, qui l'aſſure que ce Prince eſt vivant, mais

1673. qu'il va bientôt perdre le jour ; il ajoute que toute la grace qu'il a demandé à la Reine, eſt de pouvoir expirer aux pieds de ſa Princeſſe. Cette derniere, perſuadée qu'elle touche à ſon inſtant fatal, croit n'avoir plus rien à ménager, & avoue à Phœnix toute la paſſion qu'elle reſſent pour lui, & qu'elle avoit cachée avec tant de ſoin. Dans le moment la Reine entre, & ordonne à Phœnix de la ſuivre, & de la défendre contre Timagene, qui à la tête d'une troupe de Rebelles l'aſſiége dans ſon Palais: Phœnix ſort en proteſtant qu'il ſçaura accorder ſon devoir pour Argélie, à l'amour qu'il a pour la Princeſſe, & à l'amitié qui le lie avec Timagene. A peine Iſmene & ſa confidente ont récité une quinzaine de vers, qu'on vient annoncer qu'Argélie par ſa mort a expié la peine de ſes cruautés, & que le Peuple a reconnu ſa ſœur pour Souveraine. Timagene & Phœnix entrent & confirment cette nouvelle. Le premier, bleſſé mortellement, avant d'expirer, prie la Princeſſe de recevoir de ſa main Phœnix pour époux.

Scene derniere.

PHŒNIX.

Cher Prince, hé quoi ? mais il expire ;
Et ſes derniers ſoupirs ſemblent encor vous dire,
Madame, que mon cœur.....

1673.

ISMENE.

Le mien n'eſt plus qu'à vous :
Mais laiſſez-moi pleurer ma ſœur, & mon époux.

En terminant cet extrait, nous ajoutons aux réfléxions que nous avons déja faites ſur cette Piéce, que malgré ce que l'Auteur en dit dans ſa Préface, l'Epiſode d'Iſmene & de Phœnix emporte l'intérêt principal, & par conſéquent auroit dû former le fond du ſujet. Nulle liaiſon dans les Scenes; les trois premiers Actes, quoique foibles, ſemblent cependant promettre quelque choſe, mais les ſuivans ne préſentent qu'embarras & confuſion, juſqu'à la cataſtrophe, qui eſt trop précipitée. Le caractere d'Argélie eſt tout-à-fait odieux; l'amour n'a aucune part dans ſon cœur, c'eſt une cruelle qui ne ſe plaît que dans le ſang & le carnage. Un tel perſonnage ne peut faire qu'horreur. Iſmene, Phœnix & Timagene, pauvres Amans, ſont trop ſubordonnés. Ils ſe contentent d'étaler de grands ſentimens, & ſuivent le torrent des choſes, ſans penſer ſeulement s'il y a des moyens pour remédier aux maux dont ils ſont accablés. A l'égard de la verſification, elle eſt aſſez éxacte du côté de la rime; mais au reſte remplie de défauts. On y

1673. trouve des penſées la plupart fauſſes, & un aſſez bon nombre de platitudes.

LA MORT D'ACHILLE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 29. Décembre, (la neuviéme & derniere repréſentation le 16. Janvier 1674.)

CEtte Tragédie eſt ſi foible, pour ne rien dire de plus, du côté des perſonnages, & de la verſification, que pour l'honneur de M. Corneille de Liſle, nous ne relevons point les défauts qui y ſont en nombre. Cependant l'Auteur & ſes amis en penſoient bien différemment. Voici ce que de Viſé en dit quelque temps avant ſa premiere repréſentation.

Mercure Galant, Tome VI. p. 248-250.

« On s'entretint de *la mort d'Achille*, de » M. Corneille le jeune, que la Troupe de » Guénégaud devoit bientôt repréſenter; » & quelques gens qui s'étoient trouvés à » une lecture de ce grand ouvrage, où étoit » M. le Duc de Richelieu, dirent qu'ils n'a- » voient jamais rien vû de ſi beau que cette » Tragédie, & que ce Duc, qui s'y connoît » parfaitement, avoit dit qu'elle ſurpaſſe-

» roit ſon Ariane, dont vous ſçavez que le
» ſuccès a été très-grand, & même avec 1673.
» juſtice, puiſque ce fameux Auteur n'a
» point d'autres partiſans que ſon mérite.
» Après avoir parlé de cette Piéce, on s'en-
» tretint de la Troupe qui la devoit jouer,
» & l'on dit qu'elle réuſſiſſoit admirable-
» ment bien dans tout ce qu'elle repré-
» ſentoit, & que les grandes aſſemblées,
» qui depuis ſon établiſſement, avoient
» accompagné toutes ſes repréſenta-
» tions, en étoient une marque infail-
» lible. »

Nous ne doutons point de la vérité du fait rapporté par de Viſé au ſujet de la Tragédie de la mort d'Achille; rien de plus commun que le ſuccès des lectures, & des chutes précipitées de ces mêmes ouvrages ſi fort applaudis.

1674.

PIRAME ET THISBÉ,

Tragédie de M. PRADON, *

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

* On trouvera la vie de M. Pradon après l'article de Régulus, ſous l'année 1688.

QUoique cette Piéce ait été très-applaudie dans ſa nouveauté, & même reſtée au Théatre pendant près de quarante ans, cependant on ſe tromperoit fort, ſi l'on vouloit par-là juger de ſon mérite. (a) Ce grand ſuccès n'eſt dû

Préface de Pirame & Thiſbé.

(a) « Après que le public eſt venu en foule à cette » Piéce, & l'a honoré longtemps de ſon aſſiduité, je » ne devrois point répondre aux ſcrupules de quelques » particuliers ; c'eſt plûtôt un remerciment qu'une juſti- » fication que je lui dois aujourd'hui. Cependant, ſans » me prévaloir d'une réuſſite qui a bien paſſé mes eſpé- » rances, je dirai d'abord ingénuement que je ne » prétens pas que ce coup d'eſſai pour le Théatre ſoit » un chef-d'œuvre. Il y a ſans doute bien des choſes » qui pourroient être mieux tournées, mais quoi qu'il en » ſoit, elle a eu le bonheur de plaire ; & c'eſt la pre- » miere régle du Théatre, & celle à qui l'on doit plû- » tôt s'attacher, qu'à toutes les régles de la Poëtique » d'Ariſtote. » Ce langage préſomptueux, montre la prévention que M. Pradon avoit de ſes talens : enivré d'un ſuccès qui paſſoit ſes eſpérances, il crût d'abord égaler M. Racine, & être en état de luter avec lui : c'eſt ce qu'il a oſé faire, lorſqu'il entreprit ſa Tragédie de Thé-

qu'à certaines circonſtances. L'indulgence ordinaire qu'on a pour les nouveaux Auteurs, & la brigue des ennemis de M. Racine, qui ne cherchoient qu'à lui trouver un Antagoniſte, firent la fortune de M. Pradon. En faveur de l'intérêt qu'on prend aux deux principaux perſonnages, & de quelques ſituations touchantes, on fit grace à la foibleſſe de l'expreſſion, & aux autres défauts de l'ouvrage: « Je ne me repens point (dit l'Auteur » dans ſa préface) d'avoir traité un ſujet » où Théophile avoit réuſſi: on voit bien » que je ne lui ai rien emprunté que les » noms de Pirame & Thiſbé, que le ga- » lant Ovide nous a donnés à tous deux. » M. Pradon pouvoit parler ainſi à des Lecteurs qui n'avoient aucune connoiſſance de la Tragédie de M. Théophile, mais ceux qui prendront la peine de la lire, pourront remarquer que l'idée du perſonnage de Belus en eſt tirée, & que M. Pradon s'en eſt encore ſervi pour celui d'Ameſtris, qu'il fait amoureuſe de 1674.

dre & Hippolyte. L'Auteur de la diſſertation ſur cette Piéce, & ſur celle de même nom que M. Racine donna en même-temps, ne manque pas de railler M. Pradon. « Je ne veux pas décider, (dit-il) ſi le ſuccès trop » avantageux de Pirame & Thiſbé a pu allarmer les » régulieres beautés de la Thébaïde, la grandeur d'A- » lexandre, la majeſté d'Andromaque, la fierté de Bri- » tannicus, la force de Mithridate, & les charmes » d'Iphigénie. »

» tes les lignes de ma Piéce, comme à
» leur centre. » On peut répondre à 1674.
M. Pradon que les Critiques avoient raiſon, mais qu'il n'étoit pas abſolument dans ſon tort. C'eſt que le ſujet eſt ſi mince, que les Cenſeurs pouvoient aiſément le confondre avec l'Epiſode.

La ſeconde objection eſt au ſujet du récit de la mort de Pirame & de Thiſbé: « Quelques-uns ont dit que ce récit étoit » trop pathétique dans la bouche d'un » pere, & que les grandes douleurs étoient » muettes. Je pourrois répondre que j'en » ai des éxemples, & chez les anciens, » & chez les modernes; mais enfin, » quand même ce ſeroit une faute de ju- » gement, dans mon Ouvrage, je puis » dire que je l'ai faite avec jugement & » réfléxion; & ce récit a tiré tant de » larmes, & a fait un ſi grand effet, » que s'il échappe à ma plume une ſecon- » de Piéce, je ſouhaite de tout mon cœur » qu'elle ſoit remplie de fautes de cette » nature. »

Ce diſcours ſuffit pour faire voir juſqu'à quel point le Poëte s'eſt fait illuſion, il ne convenoit point à Arſace de faire un pareil récit, ou s'il en étoit chargé, il le devoit couper en deux mots. D'ailleurs le pathétique conſiſte plus dans

le fond de l'action, dont le récit ne peut
1674. » être que touchant, que dans la façon dont elle eſt racontée. On en jugera par ce fragment.

ACTE V. SCENE V.

Pirame alors demeure interdit, égaré,
Un long frémiſſement le ſaiſit & le glace,
De ce lion encore éxaminant la trace,
Il la ſuit, la démêle, & voit de tous côtés,
Des morceaux de ce voile épars, enſanglantés.
Ah ! Seigneur, (me dit-il) Thiſbé meurt : puis-je vivre ?
C'eſt moi qui l'ai preſſée, & forcée à me ſuivre.
Ah ! ſans doute un Lion approchant de cette eau
A ſurpris ma Princeſſe, & j'en ſuis le bourreau.
Viens cruel, (diſoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles,
De Thiſbé donne-moi les mêmes funérailles,
Je ſuis le criminel qu'il falloit déchirer,
Et du moins par pitié reviens me dévorer, (*a*)
Mais non ce n'eſt point toi, c'eſt moi ſeul qui la tue.
A ces mots d'un poignard il ſe perce à ma vûe,

(*a*) M. Pradon, qui s'eſt vanté de n'avoir point imité Théophile, en a cependant pris ce vers & les trois qui le précédent, qui ſe trouvent preſque tous entiers dans la Piéce de l'ancien Poëte, Acte V. Scene premiere.

Je

Je me jette ſur lui, j'arrache ce poignard, 1674
J'arrête en vain ſon ſang; Dieux! il étoit trop tard;
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'effraye,
Et de ſes propres mains il aggrandit ſa playe,
Et malgré mes efforts s'ouvrant ainſi le flanc....
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon ſang.

AMESTRIS.

Qu'ai-je fait? que d'horreurs où mon ame eſt plongée?
Pirame eſt mort, ah Ciel! vous m'avez trop vengée.

Elle ſort.

BE'LUS.

Il fait ſigne à ſes Gardes de la ſuivre.

Et la Princeſſe, Arſace?

ARSACE.

Ah! triſte ſouvenir!
Dans ces inſtans, je vis la Princeſſe venir, &c.

A l'égard de la conduite, c'eſt à tort que l'Auteur en vante la régularité, & qu'il aſſure que la critique même la plus ſévere n'y a pas trouvé à reprendre; nous en appellons au jugement des Lecteurs les moins difficiles. Pirame & Thiſbé ne ſe voyent que deux fois, la premiere entrevue, (Acte II. Scene IV.) ſe paſſe en

1674. reproches : chacun ſe quitte ſans avoir le temps de s'expliquer : & dans la ſeconde, Pirame, échapé des fers de Bélus, vient dire bruſquement à Thiſbé qu'il faut partir dans le moment. Thiſbé objecte d'abord les raiſons de bienſéance qui lui défendent de ſuivre un tel conſeil, ſon amant la preſſe, & ajoute.

ACTE IV. SCENE IV.

PIRAME.

Si vous ne me ſuivez, je rentre dans ma chaîne :
Je me livre à Bélus, & je cours au trépas.
Ah ! Dieux ! ſi vous m'aimiez....

THISBE'.

Je ne vous aime pas,
Ingrat ? de mon amour pourriez-vous être en doute ?
Et vous voyez ſi bien les larmes qu'il me coûte :
Mais ſur tant de foibleſſe, enfin fermez les yeux,
Prince, je vais rentrer, ſortez au nom des Dieux.
Adieu, Pirame, adieu.... Mais je demeure encore,
Je ne puis m'arracher d'un amant que j'adore ;
Pour la derniere fois adieu, Prince.... Ah cruel !
Que ne m'épargnez-vous cet adieu ſi mortel ?

Pour vous je tremble, hélas ! que d'effroi ! que d'allarmes ! 1674.

Quel plaiſir prenez-vous à voir couler mes larmes !

Cher Prince, fuyez-donc, qu'un généreux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le vois, vous demandez ma mort :

Peut-être que Bélus.... Ah penſer trop funeſte !

Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reſte.

. . . . . .

Si quelqu'un me ſurprend ici, je ſuis perdu,

Vous vous repentirez d'avoir trop attendu,

Il ne ſera plus temps, je mourrai....

THISBE'.

Quelle peine !

Hé bien ! Seigneur, allons où le ſort nous entraîne.

Finiſſons cet extrait par les portraits d'Ameſtris & de Bélus. Cette Reine, voulant engager Bélus à lui laiſſer le gouvernement de l'état, lui repréſente tout ce qu'elle a été obligée de faire pour en ſoutenir le poids.

AMESTRIS. ACTE III. SCENE IV.

Que vous connoiſſez mal le poids du diadême !

Pour être à tout le monde, on n'eſt plus à ſoi-même ;

1674. On ſe voit ébloui de ſon trop de ſplendeur,
On ſe ſent accablé ſous ſa propre grandeur;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du maître de la terre en ſçait faire l'eſclave.
Par combien de périls ai-je acheté ce rang?
J'ai ſouvent cimenté le trône de mon ſang:
Et nos chefs ſont témoins que plus d'une victoire,
A payé de ce ſang tout l'éclat de ma gloire.
Ici combien de fois d'un peuple furieux
M'a-t-il fallu calmer l'eſprit ſéditieux,
Déſarmer par mes ſoins & la rage & l'envie,
Renverſer des complots formés contre ma vie,
Appaiſer de l'état les troubles inteſtins,
Et changer contre moi les arrêts des deſtins, &c.

ACTE II. SCENE II. Bélus ſe peint ainſi à Thiſbé:

Voyez de mon deſtin le bizarre caprice.
Quoique né pour le trône, elle * uſurpa mon rang,
Et tâcha de corrompre en moi ſon propre ſang:
Du moins, pour retarder ma haute deſtinée,
Elle a tenu longtemps ma valeur enchaînée;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles déſirs,
Elle me mit en proye aux plus tendres plaiſirs;
Dans des lieux éloignés du commerce du monde,
Mon ame s'endormoit dans une paix profonde.

* Ameſtris.

1674.

Mais l'éclat de ſa gloire, & le bruit de ſes faits,
Trahit ſa politique, & perça ce palais,
Ce palais où j'étois nourri loin des allarmes,
Où l'on me défendoit l'éxercice des armes.
Ce fut-là cependant que tant d'exploits fameux
Me fraperent l'oreille, & m'ouvrirent les yeux :
Ce fut-là qu'à l'aſpect du trône de mon pere,
Je connus que j'étois l'eſclave de ma mere,
Qu'un généreux dépit élevant mes deſirs,
J'écartai loin de moi la foule des plaiſirs :
J'en diſſipai la nuit, & je vis la lumiere,
Mon ame à la grandeur ſe tourna toute entiere ;
Ma mere le connut, & je la fis trembler,
Que ſon fils ne ſçût trop un jour lui reſſembler.

Ces morceaux, pris des endroits les plus remarquables de la Piéce, feront juger du goût de la verſification.

1674.

TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. de MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de la rue Mazarine, le 26. Janvier, (neuf repréſentations, la derniere le 16. Février.)

CEtte Comédie eſt d'un très-mauvais éxemple. Trigaudin, marié en ſecret à Lucie, fait paſſer celle-ci pour ſa couſine, dans l'intention de lui faire épouſer Géronte, riche Vieillard, qui en eſt amoureux, & qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a deſſein de couronner ce crime, en empoiſonnant Géronte, auſſitôt qu'il aura épouſé Lucie. Cette derniere avertit Géronte de la perfidie de ſon mari; on prend des meſures pour forcer Trigaudin à découvrir ſon mariage avec Lucie. Le ſtratagême qu'on employe pour cela, eſt de faire paroître un prétendue frere de Lucie, qui veut lui faire épouſer un avocat nommé Martin-Braillard. Trigaudin avoue qu'il eſt marié avec Lucie, & Géronte

lui pardonne généreuſement la trahiſon qu'il méditoit contre lui. 1674.

Le ſujet de la Comédie de Trigaudin, ſe trouve dans une Hiſtoriette du Mercure Galant de l'année 1672. Tome IV. ſous le titre de *la Femme aux deux Maris*. Mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par M. de Viſé, le Gentilhomme de Province eſt empoiſonné par le mari de la femme qu'il a épouſé. Le crime du mari & de la femme eſt découvert, ils ſont arrêtés & conduits en priſon; « &, (ajoute de » Viſé) on travaille actuellement à leur » faire leur procès. » Dans les Volumes ſuivans il n'eſt plus parlé de cette affaire.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de M. RACINE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le mois de Février. (*a*)

« LE ſacrifice d'Iphigénie eſt un des » plus heureux ſujets que les Poëtes » Tragiques ayent pû mettre ſur le Théa-

Œuvres de M. Racine, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, T. IV. Paris, 1747. pages 51. & ſuiv.

(*a*) Juſqu'à préſent on a toujours marqué les premieres repréſentations de l'Iphigénie de M. Racine en 1675. cependant cette Tragédie parut au commencement de 1674. en voici la preuve, tirée de la *Relation*

1674. » tre. Un Roy qui par amour pour ſon » peuple, & par obéiſſance aux Dieux;

des divertiſſemens de Verſailles, donnés par le Roy à toute ſa Cour, au retour de la Conquête de la Franche-comté, en l'année 1674. M. Félibien, Auteur de cette relation, s'exprime de la façon ſuivante. « * La cinquié- » me Journée du ſamedi 18. Août (1674.) *la Tragédie* » *d'Iphigénie.* « M. Félibien continue.) Après que leurs » Majeſtés eurent fait collation au ſon des violons & » des hautbois, toutes les tables furent abandonnées au » pillage, ainſi qu'elles ont accoutumés de l'être en ces » ſortes de rencontres; & le Roy étant remonté dans » ſa caléche, s'en alla, ſuivi de toute ſa Cour, au bout » de l'allée qui va dans l'Orangerie, où l'on avoit dreſſé » un Théatre.

* Cinquiéme journée de la Fête de Verſailles en 1674. pages 426-428.

» La décoration.... repréſentoit une longue allée » de verdure, où de part & d'autre il y avoit des baſſins » de fontaines, & d'eſpace en eſpace des grottes d'un » Ouvrage ruſtique, mais travaillé très-délicatement. » Sur leur entablement regnoit une baluſtrade où » étoient arrangés des vaſes de porcelaine pleins de » fleurs. Les baſſins des fontaines étoient de marbre » blanc, ſoutenus par des tritons dorés, & dans ces » baſſins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient » de grandes ſtatues d'or. Cette allée ſe terminoit dans » le fond du Théatre par des tentes qui avoient rapport » à celles qui couvroient l'orqueſtre, & au-delà paroiſ- » ſoit une longue allée qui étoit l'allée même de l'O- » rangerie, bordée des deux côtés de grands Orangers » & Grenadiers, entremêlés de pluſieurs vaſes de por- » celaine remplis de diverſes fleurs. Entre chaque arbre » il y avoit de grands candelabres & des guéridons d'or » & d'azur qui portoient des girandoles de criſtal allu- » mées de pluſieurs bougies. Cette allée finiſſoit par » un portique de marbre. Les pilaſtres qui en ſoute- » noient la corniche étoient de lapis, & la porte pa- » roiſſoit toute d'orphéverie.

» Sur ce Théatre, ornée de la maniere que je viens » de dire, la Troupe des Comédiens du Roy, *repré-* » *ſenta la Tragédie d'Iphigénie, dernier Ouvrage du* » *Sieur Racine*, qui reçut de toute la Cour, l'eſtime » qu'ont toujours eu ſes Piéces. » (Iphigénie devoit, au plûtart, avoir été jouée au commencement de Février 1674.)

» ſe

» ſe dépouille des ſentimens les plus ten-
» dres de la nature ; une Princeſſe qui, à 1674.
» la fleur de ſon âge, lorſque la naiſſan-
» ce, la jeuneſſe, & la beauté lui pro-
» mettent une deſtinée glorieuſe, ſe voit
» conduite à la mort par l'ordre de ſon
» pere, quels objets ſont plus capables
» d'exciter la compaſſion, & de faire
» verſer aux ſpectateurs ces larmes qui
» ſont leurs délices, & la gloire du
» Poëte ?

» Euripide a repréſenté ce fameux
» Sacrifice ſur le Théatre d'Athénes. Un
» de nos Poëtes a tranſporté le même
» Spectacle ſur le Théatre de Paris, &
» les François l'ont vû avec le même
» plaiſir que les Athéniens l'avoient vu
» autrefois. La principale gloire, qui eſt
» celle de l'invention, appartient à Eu-
» ripide ; mais comme ſon imitateur peut
» avoir embelli le même ſujet par de
» nouvelles circonſtances, & avoir in-
» venté de nouveaux reſſorts pour émou-
» voir, il peut s'être acquis une gloire
» qui ne ſoit propre qu'a lui. Je vais tâ-
» cher de faire connoître le mérite par-
» ticulier de ces deux Poëtes par une
» comparaiſon ſuivie de leurs Piéces.

» Dans toutes les deux ; Iphigénie &
» Agamemnon ſont les deux principaux
» perſonnages qui attachent les yeux. La

» Scene eſt ouverte par Agamem-
1674. » non, & l'on peut dire qu'Euripide
» a été plus heureux dans cette Piéce,
» que dans preſque toutes les autres,
» ou, pour expliquer le ſujet qu'il va
» traiter, il a recours à un Prologue,
» dont la froideur convient peu au Poë-
» me Dramatique, qui doit être tout
» en action. L'action de cette Tragédie
» commence dès les premiers vers, qui
» apprennent aux Spectateurs le lieu de
» la Scene, l'heure où l'action com-
» mence, & le ſilence qui regne ſur la
» terre & ſur la mer. Agamemnon qui
» eſt ſorti de ſa tente pour appeller ſon
» eſclave, y rentre en déplorant le mal-
» heur de ceux qui ſont dans les grandes
» places. L'eſclave, que ces triſtes réflé-
» xions étonnent, eſt encore plus ſur-
» pris, quand il voit ſon maître atta-
» ché ſur une lettre, où tantôt il écrit,
» tantôt il efface; qu'il plie & déplie
» tour à tour; enfin, qui jette à terre
» ſon flambeau, & fond en larmes. Cet
» admirable tableau répand, dès l'ouver-
» ture de la Scene, le trouble dans l'ame
» du Spectateur, & excite en lui la cu-
» rioſité d'apprendre la cauſe de l'in-
» quiétude d'Agamemnon. Il l'apprend
» auſſitôt de la bouche de ce Prince,
» qui après avoir raconté à ſon eſclave,

» mais en remontant trop haut, la naiſ-
» ſance, le mariage, & l'enlévement 1674.
» d'Hélene, l'ardeur des Grecs pour la
» venger, & l'arrivée de l'armée en Au-
» lide, ajoute que cette armée a tout
» d'un coup été retenue en Aulide par
» la colere des Dieux, qui demandent le
» ſang d'Iphigénie; que ne pouvant ſe
» réſoudre à obéir, il a voulu d'abord
» congédier l'armée; qu'enſuite vaincu
» par les raiſons de ſon frere Ménélas,
» il a envoyé ordre à Clytemneſtre d'a-
» mener ſa fille en Aulide, ſous le pré-
» texte faux qu'Achille la demande en
» mariage; mais qu'enfin cédant à de
» nouveaux remords, il vient de rétrac-
» ter ſon premier ordre par cette lettre
» dont il le charge; il lui recommande
» de la porter promptement à Clytem-
» neſtre, & de la prévenir pour l'empê-
» cher de mettre le pied dans l'Aulide.
» Tel eſt le début de cette Tragédie dans
» Euripide.

» Son imitateur ne s'eſt point écarté
» d'un modéle ſi parfait. L'ouverture eſt
» la même, dans le récit qui ſert à l'ex-
» poſition du ſujet. (*a*) Agamemnon ne

(*a*) « Voici le ſujet de la Piéce. L'armée des Grecs » étoit aſſemblée dans le port d'Aulide, elle alloit » partir pour le ſiége de Troye. Tout d'un coup le

Diſſertation ſur la Tragédie d'Iphigé-

1674. » remonte pas à la naiſſance, au ma-
» riage, ni à l'enlévement d'Hélene, il
» vient tout-à-coup au prodige qui arrête

nie de Racine. Œuvres mêlées de M. l'Abbé Nadal, Tome II. pag. 292. & ſuivantes.

» vent ceſſa d'être favorable, ſur cela on conſulta l'o-
» racle, & telle fut ſa réponſe.

Vous armez contre Troye une puiſſance vaine,
Si dans un ſacrifice auguſte & ſolemnel,
Une fille du ſang d'Hélene,
De Diane en ces lieux n'enſanglante l'autel :
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

» La Scene s'ouvre avec l'aurore : l'attendriſſement
» d'Agamemnon ſur la deſtinée de ſa fille, qu'un oracle
» vient de menacer, ne lui laiſſe point la liberté du
» ſommeil ; & les circonſtances qui ſe trouvent dans
» l'état des uns & des autres, le jettent dans de triſtes
» réfléxions, dont tous ſes diſcours ſe reſſentent.

Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché.

» Le premier mouvement d'Agamemnon eſt de ſa-
» crifier ſa fille, mais la tendreſſe de pere prend le deſſus,
» & peu d'accord avec lui-même, il contremande la Rei-
» ne & ſa fille, & ſuppoſe du changement dans l'eſprit
» d'Achille, à qui elle eſt promiſe. Tout cela devient
» bien délicat, & ne peut manquer de donner lieu à
» bien des éclairciſſemens entre les parties intéreſſées,
» & d'en faire ſortir ces traits différens qui caractériſent
» les perſonnages, & vont mettre dans tout leur jour
» l'orgueil d'Agamemnon, l'infléxibilité d'Achille, &
» la prudence d'Ulyſſe. Le compliment d'Agamemnon
» à Achille ſe ſent de la franchiſe des Grecs.

ACTE. I. SCENE II.

Que ſert de ſe flatter ? on ſçait qu'à votre tête,
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête ;
Mais on ſçait que pour prix d'un triomphe ſi beau,
Ils ont au champ Troyen marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,
Devant Troye en ſa fleur doit être moiſſonnée.

» Soit vanité dans Achille, ſoit que la gloire le
» flattât aſſez pour lui plaire aux dépens de toute choſe,
» ſa réponſe entre bien dans le caractere du Héros.

» l'armée en Aulide, & au fatale oracle
» qu'à prononcé Calchas. S'il eſt réſolu 1674.
» d'y obéir, ce n'eſt point comme dans

Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire ;
Mais puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon pere une obſcure vieilleſſe ?
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier.

» La ſituation d'Agamemnon ne peut être plus vive
» qu'entre Achille & Ulyſſe, c'eſt-à-dire, entre le cou-
» rage bouillant de l'un & les artifices de l'autre.

» Avec qu'elle attention Racine prépare le rôle d'Eri-
» phile dès la premiere Scene, en parlant à Arcas !

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuſe en ſecret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Leſbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

» Quelques juſtes meſures qu'Agamemnon ait cru
» avoir priſes pour empêcher que ſa fille ne ſe rendit
» au camp, l'événement ne répond point à ſon at-
» tente : la Reine s'égare dans les bois qui ſembloient
» en cacher l'entrée ; la nouvelle qui en vient en Au-
» lide, réchauffe l'action, & met tout les eſprits en
» mouvement : quelles armes ne donnent-t-elles point
» à Ulyſſe ?

ACTE I.
SCENE V.

. . . . Votre amour n'a plus d'excuſe légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
. . . . . .
Nous ſommes ſeuls encor, hâtez-vous de répandre
Des pleurs, que vous arrache un intérêt ſi tendre.
Pleurez ce ſang, pleurez. Ou plûtôt ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes ;
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos génoux ;
Héléne par vos mains rendue à ſon époux.

» Agamemnon même ne ſe croit plus de reſſource.

Je céde, & laiſſe aux Dieux opprimer l'innocence.

» Ce premier Acte eſt plein, & ſur-tout par l'in-
» tervention d'Achille, que Racine ſuppoſe déja amou-

1674. » Euripide, Ménélas qui l'y oblige; ce » miniſtere odieux ne convient point à » un frere : c'eſt Ulyſſe dont la cruelle

» reux d'Iphigénie; au lieu que dans le Poëte Grec, » Achille n'a entendu parler de rien; & qu'en cela le » procédé d'Agamemnon dans Euripide, donne lieu à » un mal-entendu, qui n'eſt nullement ſupportable, » & qui expoſe également tout le monde à je ne ſçai » quelle confuſion qui dégrade la dignité des perſon- » nages; Achille dans Euripide pouvoit dire avec plus » de fondement, encore que dans Racine.

ACTE II. SCENE VII. Suis-je ſans le ſçavoir la fable de l'armée ?

» Mais, malgré la plénitude de ce premier Acte, » l'expoſition n'en eſt que plus claire & plus nette. On » n'a pas de peine à ſentir qu'elle a été faite avec » beaucoup d'art. Racine étoit bien éloigné de ceux de » nos modernes, qui, revenant après coup à la prépa- » ration des incidens, ſurchargent l'expoſition, au lieu » de l'inſtruction néceſſaire à l'intelligence de la Piéce, » y jettent une obſcurité ou un louche, qui empêche » ce qu'il y a de raiſonnable de faire ſon impreſſion.

» Eriphile ouvre le ſecond Acte, & vient préſenter » ſur la Scene, un caractere tout nouveau, un carac- » tere dont on ne voit ailleurs aucune trace. Si quel- » que choſe pouvoit faire tort au rôle d'Iphigénie qui » a ſa beauté, ce ſeroit celui d'Eriphile comme beau- » coup plus Théatral. C'eſt un rôle court & brillant. » L'aigreur & la fierté de cette Princeſſe n'ôte rien » à la compaſſion que le Spectateur a pour elle; c'eſt » une eſpéce de protection qu'il ſemble lui accorder » contre les Dieux qui l'ont délaiſſée, ſans avoir à » pourſuivre ſur elle que le crime de ſes parens, dont » l'oracle s'eſt attaché à lui dérober la connoiſſance, ou » du moins l'a-t-il laiſſée ſur cela dans une confuſion » qui ne ſert qu'à la troubler davantage, & qu'à la » rendre plus farouche. Il faut remarquer en paſſant, » qu'elle ne vient point ſur la Scene ſans néceſſité, elle » ſe dérobe à la joie qu'elle croit regner dans la famille » d'Agamemnon, & elle ne cherche qu'à mettre ſa » triſteſſe en liberté : elle eſt tourmentée tout à la fois » de la honte, de l'eſclavage, & du déſeſpoir de ſa » paſſion. & elle n'eſt interrompue que par l'arrivée

» induſtrie le ſéduit ; c'eſt ſon propre
» orgueil qui le rend amoureux du rang
» ſuprême ; enfin ce ſont les Dieux, qui

1674.

» d'Agamemnon & d'Iphigénie, qui n'a point encore
» vû ſon pere.

Seigneur, où courrez-vous ? & quels empreſſemens
Vous dérobent ſitôt à nos embraſſemens ?

ACTE II. SCENE II.

» Iphigénie eſt dans la bonne foi, & Agamemnon a
» pris ſon parti ; cette Scene eſt imitée d'Euripide,
» l'équivoque la ſoutient entr'eux : le Spectateur ſeul
» ne prend point le change, & pleure avec le pere. La
» lettre dont Arcas étoit chargé revient à Clytemneſtre,
» & la voila perſuadée de la rupture du mariage de ſa
» fille avec Achille : elle cherche à faire paſſer ſon or-
» gueil & ſon reſſentiment dans le cœur de ſa fille, &
» va juſqu'à envelopper Eriphile dans la prétendue per-
» fidie d'Achille. J'avoue que cette ſortie ſucceſſive de
» la mere & de la fille ſur cette triſte Princeſſe, a
» quelque choſe de révoltant : ce que Racine fait dire
» à Iphigénie ſur la réplique ſuivante d'Eriphile au re-
» proche qui lui a été fait, me paroît un peu fort.

Moi ! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout ſanglant ſe préſente à mes yeux,
Qui la flâme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Leſbos.....

ACTE II. SCENE V.

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez perfide,
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ses bras que dans le ſang vous avez vû baigner,
Ces morts, cette Leſbos, ces cendres, cette flâme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame.

» Cette opération de l'amour dans le cœur d'Eriphile,
» me paroît bien nouvelle, à moins que la premiere vûe
» d'Achille dans le vaiſſeau où il l'enleva, & les gra-
» ces qu'elle crut trouver dans la figure du vainqueur,
» au lieu d'un air ſauvage qu'elle imaginoit, n'eut
» produit une idée auſſi particuliere.

» La ſupercherie religieuſe d'Agamemnon eſt enfin
» découverte, Eriphile en conçoit l'eſpoir de quelque
» ſoulagement dans ſes malheurs.

J'ai des yeux : leur bonheur n'eſt pas encore tranquille.
On trompe Iphigénie, on ſe cache d'Achille.

ACTE II. SCENE VIII.

1674. » toutes les nuits lui préſentent la fou-
» dre. Tant de ſéductions & de menaces
» qui ont arraché ſon conſentement, le
» rendent plus excuſable qu'Euripide ne

Agamemnon gémit, ne déſeſpérons point.
Et ſi le ſort contre elle à ma haine ſe joint,
Je ſçaurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer ſeule, & mourir ſans vengeance.

» Dans l'intervale du ſecond au troiſiéme Acte, les
» ordres ſecrets ſont donnés pour le Sacrifice d'Iphi-
» génie : avec quel art l'action ne doit-elle point ſe dé-
» mêler, de quels prétextes ne faut-il point abuſer,
» comment écarter Clytemneſtre de l'autel ? C'eſt peu
» du ton de Roy, il faut prendre celui d'époux, &
» mettre en uſage juſqu'à la ſévérité des devoirs.

ACTE III. SCENE premiere.

J'avois plus eſpéré de votre complaiſance.
Mais puiſque la raiſon ne vous peut émouvoir,
Puiſqu'enfin ma priere a ſi peu de pouvoir ;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, & je vous le commande.
Obéiſſez.

» Il faut maſquer l'appareil d'un tel ſacrifice, il faut
» tromper l'impatience d'un amant, dupper ſon amour
» juſqu'à lui laiſſer le jeu d'une complaiſance ſecrette,
» ſur le bonheur dont il va jouir, ſelon toute appa-
» rence.

ACTE III. SCENE II.

Tout ſuccede, Madame, à mon empreſſement.
Le Roy n'a point voulu d'autre éclairciſſement,
Il en croit mes tranſports, &c.

» Le Poëte, par tous ces mouvemens différens, mé-
» nage autant de retours & de contraſtes. Le ſecret du
» Sacrifice ſe révele enfin, Arcas trahit la confidence
» qui lui a été faite ; mais dans un intérêt auſſi auguſte
» & auſſi religieux, la tracaſſerie n'eſt-elle point trop
» françoiſe ? Où eſt ce reſpect ſi marqué dans les an-
» ciens pour les dévouemens, & qui dans Euripide,
» ne laiſſe à Achille qu'une ſorte de liberté pour la
» défenſe des jours même d'Iphigénie ? Quoi qu'il
» en ſoit, cette révélation fait l'effet qu'on en peut

» le fait paroître, & plus il eſt excuſa-
» ble, plus il eſt digne de compaſſion. Il 1674.
» a été contraint de céder. Cependant,

» attendre, Clytemneſtre eſt éperdue, & Achille eſt
» outré.

» Racine ſemble s'être attaché à rectifier dans Iphi-
» génie le caractere que lui donne Euripide, ou elle
» n'a point cette égalité que demande les régles de
» l'art. Elle débute en effet dans la Tragédie Grecque
» avec une foibleſſe qui ne promet nullement la fer-
» meté qu'elle fait voir à la fin ; au lieu que dans
» Racine, elle eſt toujours entre la nature & la vertu,
» & entre l'amour & la Religion. Avec quel reſpect ne
» juſtifie-t-elle pas Agamemnon ; combien n'impoſe-
» t-elle pas à ſon amant ſur l'éclat de ſes plaintes ?
» Quant à Clytemneſtre, elle n'a de recours que dans
» l'amour d'Achille ; elle tombe à ſes pieds.

Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux, ACTE III, SCENE V.

ACHILLE *la relevant.*

Ah ! Madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.

» Achille dans Euripide eſt ſurpris de ſe trouver
» ſeul avec Clytemneſtre, & croit ne pouvoir pas y
» reſter ſeul avec bienſéance. Cette pudeur en lui ſe
» trouve bien mieux placée dans cet abaiſſement de la
» Reine, dont il rougit lui-même.

ACHILLE. ACTE III. SCENE VI.

Une Reine à mes pieds ſe vient humilier.

CLYTEMNESTRE. ACTE III. SCENE V.

Elle n'a que vous ſeul. Vous êtes dans ces lieux,
Son pere, ſon époux, ſon azile, ſes Dieux.

» Il ſemble qu'il prenne la choſe à la lettre.

Votre fille vivra, je puis vous le prédire. ACTE III. SCENE VII.
Croyez, du moins, croyez que tant que je reſpire,
Les Dieux auront en vain ordonné ſon trépas.
Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Calchas.

» Toutes les beautés de la Scene précédente entre

1674. » quand il ſe repréſente Iphigénie qui » approche & court au trépas, quand il » ſe rappelle les charmes de cette fille ſi

» Iphigénie & Achille, ſont priſes des circonſtances » où ils ſe trouvent eux-mêmes : il ſemble qu'elles » ne coutent rien à l'Auteur. Le Poëte en effet n'a » qu'à revenir ſur lui-même. Le trait par où Iphi- » génie termine la Scene eſt dans le même goût, & » il ſeroit difficile de s'exprimer par une façon de » parler plus tendre & plus délicate. C'eſt dans la ré- » plique de cette Princeſſe au reproche ſuivant d'Achille » contre Agamemnon.

Quoi, lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe ?
On me ferme la bouche ? on l'excuſe ? on le plaint ?
C'eſt pour lui que l'on tremble, & c'eſt moi que l'on craint ?
Triſte effet de mes ſoins ! eſt-ce donc-là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait ſur votre ame ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu ſi tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle ſanglante,
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pû voir,
A quel excès tantôt alloit mon déſeſpoir,
Quand, preſqu'en arrivant, un récit peu fidéle,
M'a de votre inconſtance annoncé la nouvelle ?
Quelle trouble ! quel torrent de mots injurieux,
Accuſoit à la fois les hommes & les Dieux !
Ah ! que vous auriez vû, ſans que je vous le die
De combien votre amour m'eſt plus cher que ma vie.

» Ce qui fait la beauté de l'épiſode d'Eriphile, c'eſt » que l'action ne peut ſubſiſter ſans lui ; il y eſt lié » plus eſſentiellement que celui d'Oreſte, que Racine » n'a fait qu'emprunter ; mais où il déploye à la vérité, » toute la prudence imaginable, & fait jouer tous les » reſſorts que la gloire & la religion, & un intérêt » auſſi puiſſant qu'eſt celui de la patrie, pouvoient lui » mettre entre les mains.

» La Scene d'Eriphile qui ouvre le quatriéme Acte,

» vertueuſe, la nature reprend ſon em- 1674.
» pire, il change de réſolution, & ſe
» flatte que les Dieux ne lui demandent

» eſt une des plus belles ; on y voit éclater la conti-
» nuité d'un amour violent, & qui s'irrite par toute
» eſpece de circonſtances : ſa douleur tire parti de tout,
» & confond le zele & tous les raiſonnemens de ſa con-
» fidente.

N'as-tu pas vû ſa gloire, & le trouble d'Achille ? ACTE IV. SCENE I.
J'en ai vû, j'en fui les ſignes trop certains.
Ce Héros ſi terrible au reſte des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, ſi l'on nous fait un fidéle diſcours,
Sucça même le ſang des lions & des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentiſſage ;
Elle l'a vû pleurer & changer de viſage.
Et tu la plains, Doris ? &c.

» Mais ce n'eſt point aſſez de la beauté de ſa jalouſie,
» ſi j'oſe m'exprimer ainſi, & de la ſingularité de ſes
» mouvemens paſſionnés. Elle eſt parvenue à ce point
» de dépit, qu'oubliant toutes choſes, elle va répandre
» par-tout ce qui ſe trame pour empêcher le ſacrifice
» d'Iphigénie.

Je ne ſçais qui m'arrête & retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui ſe paſſe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace ;
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

DORIS.

J'entens du bruit, on vient, Clytemneſtre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez ſa préſence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Conſultons des fureurs qu'autoriſent les Dieux.

» Cette interruption de Scene, bien loin d'ôter quel-
» que choſe à l'action, lui donne encore plus de viva-
» cité. Il eſt vrai que ces liaiſons de Scene, de pré-
» ſence ſeulement, ſont rares dans Racine, mais la
» façon dont il les traite, ne donne aucune atteinte à

1674. » ce ſacrifice que pour l'éprouver ; il » donne à Arcas la lettre qui révoque » les premiers ordres.

» la vraiſemblance. Il y a un extrême plaiſir à le ſuivre » dans le choix des morceaux qu'il puiſe d'Euripide, » & de voir par quelles liaiſons il forme ce tiſſu de » ſentimens, qui dans la diverſité des uſages d'un Théa- » tre à un autre, ne nous offre pourtant rien d'étran- » ger. Tel eſt ce commencement du cinquiéme Acte » d'Euripide, dont Racine a fait une partie de ſon » quatriéme Acte : quelle explication tendre & re- » ligieuſe de la fille au pere ; mais beaucoup plus » puiſſante ſur le cœur d'Agamemnon, que toutes les » plaintes d'une mere & d'une épouſe, qui ferme (pour » ainſi dire) un entretien ſi nouveau & ſi ſingulier, » entre des perſonnes ſi proches ; & la choſe non-ſeu- » lement n'eſt point faite ſans art, mais la beauté de » cette derniere Scene eſt d'un ſi grand éclat, par la » variété de ſes mouvemens pathétiques, que c'eſt à » elle que l'on attend toutes les nouvelles Actrices qui » débutent dans le rôle de Clytemneſtre, & qu'il y a » lieu de placer tous les tons dont la nature ſe trouve » ſuſceptible dans ces ſituations diverſes.

» C'étoit en cela ſur-tout que Racine ménageoit au » Spectateur ce plaiſir douloureux, qui eſt l'objet de » la Tragédie, & que toute la tendreſſe & toute la » compaſſion du Spectateur travailloit pour donner au » retour de ſa joie dans le ſalut d'Iphigénie, cette » vivacité dont il a beſoin pour retirer tout l'intérêt » qu'il avoit pris à la deſtinée d'Eriphile, & pour ren- » trer dans le parti des Dieux contr'elle ; car telle eſt » la nature de l'homme, qu'il pouſſe quelquefois l'in- » juſtice juſqu'à nous faire un crime de nos malheurs, » & des perſécutions de la fortune. La ſituation d'A- » chille eſt le pur Ouvrage de Racine, en ce que lui » ſeul, comme je l'ai dit, le ſuppoſe amoureux d'Iphi- » génie, comme lui étant déja promiſe ; le Poëte » même a tiré de cette ſuppoſition le caractere d'A- » chille qui eſt peint dans tout ſon beau & d'après » nature, c'eſt-à-dire, tel qu'il eſt dans Homere. » Achille ne tient plus qu'à des conſidérations, où la » perſonne d'Agamemnon n'a aucune part, il reſpecte » plus ſon amour, que le chef de tant de Rois, & que

» L'eſclave, chargé de rendre cette let-
» tre, eſt arrêté dans Euripide par Mé-
» nélas, qui la lui arrache avec violence. 1674.

» les Dieux-mêmes. Il eſt vrai que le germe de tant de
» beautés eſt dans l'original ; mais il a été plus facile à
» Euripide d'imaginer & de produire, qu'à Racine de
» l'imiter. Il n'y avoit qu'à connoître comme lui, &
» à ſentir les beautés dans les anciens, malgré la dif-
» férence qui ſe trouve dans le génie des peuples ; l'é-
» quivalent ſort auſſitôt de lui-même, & fait face à
» toute autre beauté primordiale. Encore un coup, ce
» n'eſt pas ſeulement par l'heureuſe imitation des plus
» belles Scenes d'Euripide, que Racine a ſi fort réuſſi
» dans ſa Tragédie d'Iphigénie, c'eſt par la décou-
» verte qu'il a fait d'Eriphile, c'eſt-à-dire, de cette
» autre Iphigenie de la fable, pour être ſubſtituée à
» la place d'une victime, dont l'eſpéce révoltoit le
» plus la crédulité, & qu'il a été chercher dans l'an-
» tiquité la plus reculée ; en ſorte que c'eſt à l'épiſode
» d'Eriphile que nous devons toutes les larmes que la
» repréſentation d'Iphigénie a fait couler parmi nous.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Champmeſlé.

Deſpréaux ; Epître VII. à M. Racine.

(» Rien n'eſt plus ſenſible que l'art que Racine lui-
» même employe dans la cataſtrophe ; pour détourner
» l'attendriſſement du Spectateur du côté d'Iphigénie ; il
» la met dans un péril éminent de ſes jours ; ſa vertu, ſa
» piété, & encore plus ſon amour, viennent à l'appui des
» derniers ordres qu'Agamemnon a donnés contr'elle....
» Cette réunion de tant de circonſtances en faveur d'I-
» phigénie, la rendant plus chere au Spectateur, l'in-
» téreſſe davantage pour elle ; mais Racine a beau
» profiter de ce moment ſi favorable, il a beau ſoulever
» contre Eriphile & les Grecs, & la religion, & les
» deſtins, elle emporte avec elle les regrets de ceux-là
» même qui ont donné des larmes au péril d'Iphigé-
» nie ; ne peut-on point dire que le Poëte a comme
» abandonné la principale figure de ſon tableau, qui
» doit être Iphigénie, pour ne laiſſer rien à déſirer à la
» beauté de ce nouveau caractere qu'il a mis ſur la

1674. » Au bruit qu'il fait, Agamemnon ac-
» court, & les deux freres s'accablent
» mutuellement d'injures. Ménélas re-
» préſente Agamemnon, comme un
» homme qui n'a point rougi de com-
» mettre toutes ſortes de baſſeſſes pour
» obtenir, par les ſuffrages du peuple,
» le commandement de l'armée, &
» qui ayant obtenu ce qu'il ſouhaitoit,
» eſt devenu fier & intraitable; comme
» un homme, qui, loin d'être allarmé
» par l'oracle de Calchas, s'y ſoumet
» avec joie, pour conſerver ſa place, en
» ſacrifiant ſa fille à ſon ambition. Aga-
» memnon, au lieu de réfuter ces repro-
» ches qui le couvrent de honte s'ils ſont
» véritables, ſe contente d'y répondre
» par d'autres reproches, en accuſant ſon
» frere d'avoir perdu la raiſon, à cauſe
» de l'impatience qu'il a de reprendre

» Scene ? Mais ne lui eſt-il pas beau auſſi de n'être en » contradiction avec lui-même, que pour mettre au » Théatre le modéle de l'épiſode. »

La comparaiſon de l'Iphigénie de M. Racine avec celle d'Euripide, ne pouvoit être d'une meilleure main que de celle du fils de l'illuſtre Poëte François. C'eſt pourquoi nous avons préféré cette comparaiſon à tout autre Ouvrage ſur cette Tragédie; mais nous avons cru ne pas devoir négliger la diſſertation de l'Abbé Nadal, qui enviſageant la Tragédie d'Iphigénie de M. Racine d'une autre façon, en remarque des beautés qui n'ont point entré dans la comparaiſon faite par M. Racine le fils.

» une femme auſſi mépriſable qu'Héléne, » en ſacrifiant à ce fol amour tous les » intérêts du ſang. Une diſpute de cette » nature n'a rien de noble, & les injures que ſe diſent ces deux freres les deſhonnorent tous deux. C'eſt avec bien » plus d'art que le Poëte François charge » Ulyſſe du cruel emploi d'encourager » Agamemnon au meurtre de ſa fille, » en lui repréſentant la gloire de ſa patrie, en l'exhortant à pleurer, tandis » qu'il eſt ſeul, pour donner à la nature ce qu'il lui doit, en affectant » d'unir ſes larmes aux ſiennes, en ſe » ſervant enfin de tous les artifices que » ſon éloquence induſtrieuſe ſçait mettre » uſage. 1674.

» Tandis qu'Agamemnon eſpere que » ſa fille qu'il a contremandée n'arrivera » pas, on vient lui annoncer quelle approche. A cette fatale nouvelle, quelle » doit être ſa douleur ? C'eſt ce que peint » admirablement Euripide..... (Ce diſcours d'Agamemnon) & l'approche » d'Iphigénie changent tout-à-coup le » cœur de Ménélas ; il mêle ſes larmes » à celles de ſon frere ; il reconnoît qu'il » eſt injuſte de ſacrifier une fille auſſi » aimable qu'Iphigénie, à l'envi de reprendre une femme telle qu'Héléne ; » il a honte d'y avoir pû conſentir ; il

1674. » preſſe Agamemnon de déſobéir à l'o-
» racle : mais il n'eſt plus temps : Cal-
» chas, Ulyſſe, & toute l'armée s'y
» oppoſent.

» Iphigénie arrive, & ſe jette dans les
» bras d'Agamemnon ; la froideur des
» embraſſemens du pere, ſon embarras
» pour étouffer le chagrin qui le do-
» mine, ſes réponſes ambigues, ſes pa-
» roles entrecoupées, les demandes de
» la fille, & l'inquiétude que lui cauſe
» un accueil ſi peu attendu ; enfin le
» trouble de l'un & de l'autre, eſt ſi vi-
» vement dépeint dans Euripide, que le
» Poëte François n'a preſque d'autre
» gloire que celle d'avoir ſuivi pas à pas
» ſon original.

» Je ne m'arrête point à parler ici
» d'une Princeſſe qu'il amene avec Iphi-
» génie, & qu'il nomme Eriphile. Sans
» cet heureux perſonnage, il n'eut oſé,
» comme il l'aſſure dans ſa Préface, en-
» treprendre cette Tragédie, parce qu'il
» n'eut pû ſe réſoudre à ſouiller la Scene
» par le meurtre horrible de la vertueuſe
» Iphigénie. Cette Eriphile a paru ce-
» pendant un perſonnage inutile à quel-
» ques Critiques. Je ne prétens ni ap-
» prouver ni réfuter leur jugement, &
» je reviens à Euripide qui introduit
» Achille ſur le Théatre.

» On

» On ne voit aucune raiſon appa-
» rente qui puiſſe amener Achille dans 1674.
» cette Piéce ; il ignore juſqu'à ce mo-
» ment tout ce qui ſe paſſe au ſujet
» d'Iphigénie ; il ignore ſon arrivée dans
» l'Aulide, & la cauſe de ſon arrivée ; il n'a
» jamais eu deſſein de la demander pour
» épouſe ; c'eſt par hazard qu'il vient
» chercher Agamemnon. Il rencontre
» une Dame qu'il n'a jamais vûe, & par
» reſpect il veut ſe retirer. Clytem-
» neſtre, qui s'empreſſe de ſe faire con-
» noître à lui, comme à l'époux futur
» de ſa fille, tombe dans une étrange
» ſurpriſe, lorſqu'elle lui entend dire
» que jamais il n'a ſongé à cet hymen,
» & qu'on la trompe. Quel peut-être la
» cauſe d'un bruit ſi faux ? Ils l'ignorent
» tous deux, & leur étonnement eſt
» égal. L'eſclave d'Agamemnon vient
» dévoiler ce miſtere ; il leur apprend les
» funeſtes deſſeins de ſon maître ſur
» Iphigénie. A cette affreuſe nouvelle,
» Clytemneſtre ne rougit point de ſe jet-
» ter aux genoux d'Achille : *Elle s'hu-*
» *milie pour ſauver les jours de ſa fille,*
» *elle s'abaiſſe devant le fils d'une Déeſ-*
» *ſe, elle eſt ſeule dans un camp ſédi-*
» *tieux, & n'a pour Autel qu'elle puiſſe*
» *embraſſer, que les genoux d'Achille ;*
» *c'eſt pour lui qu'Iphigénie eſt venue en*

1674. » *Aulide ; quoiqu'elle n'ait point été* » *ſon épouſe, elle en porte le nom.* Ce » nom la conduira-t-il à la mort ? Une » priere ſi tendre pénétre le cœur d'A- » chille, il voit qu'on a abuſé de ſon » nom, il doit tirer raiſon de cette of- » fenſe, ſon honneur y eſt engagé : c'en » eſt aſſez pour lui, il jure à Clytem- » neſtre qu'il prendra la défenſe d'Iphi- » génie, qu'il ſera ſon Dieu tutélaire, » qu'elle peut s'en repoſer ſur lui : il ne » veut pas même qu'Iphigénie vienne » ſe jetter à ſes pieds : il doit épargner » cette humiliation à une Princeſſe auſſi » reſpectable, & ſans l'avoir vû, ſans » ſonger à l'amour, il eſt intéreſſé à la » protéger. Il réitere ſes ſermens à Cly- » temneſtre, & l'exhorte cependant à » tâcher de fléchir par elle-même Aga- » memnon. *Si vous ne réuſſiſſez pas,* » lui dit-il, *alors vous reviendrez à moi.*

» Ces ſentimens qu'Euripide donne à » Achille ſont nobles & généreux ; un » Héros tel que lui doit ſon ſecours à » l'innocence opprimée : mais enfin il » n'eſt excité à la défenſe d'Iphigénie, » que par un effet de généroſité. Un » motif bien plus vif & plus intéreſſant » l'anime dans la Tragédie Françoiſe : ce » Héros généreux eſt en même-temps un » amant paſſionné : ce n'eſt pas ſeule-

» ment la défenſe d'une infortunée qu'il
» embraſſe, c'eſt encore celle d'une Prin- 1674.
» ceſſe qu'il aime avec tranſport, qu'il
» veut épouſer, & qui lui eſt promiſe; il
» protége une vie dont dépend le bon-
» heur de la ſienne. Cet hymen qu'il
» attendoit a ſervi de prétexte pour faire
» venir Iphigénie en Aulide; il eſt trom-
» pé dans ſon eſpérance, il voit qu'on
» abuſe de ſon nom, il a ſon honneur
» & ſon amour à venger. Que ne doit-
» on pas attendre d'un Héros que ces
» deux intérêts animent? Et quel eſt
» l'art du Poëte d'avoir ſçû les réunir?
» Souvent les perſonnages amoureux
» qu'on introduit ſur notre Théatre,
» deshonnorent la majeſté de la Tragédie;
» mais l'amour d'Achille n'a rien que de
» grand & de noble, on ne le voit point
» ſoupirer aux pieds de ſa maîtreſſe. Achil-
» le, quoiqu'amant, eſt toujours Achil-
» le: il ne ſonge qu'à ſe venger de l'af-
» front qu'il a reçu, & à ſauver les
» jours de l'épouſe qui lui eſt deſtinée. On
» dira peut-être qu'il n'eſt pas glorieux
» à Achille de s'occuper de ſon amour,
» tandis que toute l'armée eſt retenue en
» Aulide par la colere des Dieux. Eſt-ce
» là le temps qu'un Héros doit choiſir
» pour préparer la pompe de ſon hy-
» men? Le Poëte qui a prévû cette ob-

1674. » jection, l'a miſe dès le commencement
» de ſa Piéce dans la bouche d'Ulyſſe, &
» Achille l'a détruite en répondant que
» ſon amour ne l'empêcheroit pas de déf-
» cendre le premier au rivage de Troye,
» qu'il ne demande que Troye, & un
» vent favorable qui l'y conduiſe. Com-
» me il a préféré peu de jours, mais
» illuſtres, à une vie longue mais obſcure,
» nulle autre paſſion n'eſt capable de re-
» tarder celle qui l'emporte vers la gloi-
» re; de même que nulle autre paſſion
» n'eſt capable d'ébranler l'inviolable at-
» tachement d'Iphigénie au devoir d'une
» fille ſoumiſe à ſon pere, ni l'amour
» de la vie, ni l'eſtime qu'elle doit avoir
» pour un Héros qu'on lui a promis
» pour époux, & que ſon pere lui a
» permis d'aimer. C'eſt elle-même, que
» ce Héros qui la veut défendre, trouve
» la premiere à combattre; elle prend en
» main contre lui la cauſe d'Agamemnon,
» & ne lui pardonne pas les noms inju-
» rieux qui lui échapent contre ce mal-
» heureux pere, qu'elle excuſe & qu'elle
» plaint toujours. On peut bien dire que
» les entretiens entre Achille & Iphi-
» génie n'ont rien qui reſſemble aux
» entretiens communs des Amans qu'on
» entend ſur le Théatre: deux amans de
» ce caractere peuvent paroître ſur la

» Scene Tragique, ſans en avilir la di- 1674.
» gnité.

» Cette même vertu qu'Iphigénie op-
» poſe à la juſte colere d'Achille, lui dicte
» le tendre diſcours qu'elle adreſſe à ſon
» pere, non pour lui demander la vie,
» comme dans Euripide; elle ne la veut
» point défendre, elle ne fait que lui re-
» préſenter l'intérêt qu'une mere & un
» amant y prennent; pour elle, elle eſt
» prête à la rendre à celui dont elle l'a
» reçue: c'eſt à ce caractere vertueux &
» aimable, toujours également ſoutenu,
» que le Poëte doit les larmes qu'il a
» arrachées à ſes Spectateurs.

» Le caractere qu'Euripide donne à la
» même Iphigénie nous paroît ſi fort
» au-deſſous, ſuivant nos mœurs, que
» je n'oſe m'arrêter long-temps dans une
» comparaiſon trop peu avantageuſe
» au Poëte Grec..... il eſt donc vrai
» que le Poëte François doit à Euripi-
» de l'admirable caractere d'Iphigénie,
» mais avec cette différence, qu'il le
» ſoutient depuis le commencement juſ-
» qu'à la fin, & qu'Euripide ne le don-
» ne à cette Princeſſe qu'aux approches
» du Sacrifice, & quand elle n'a plus,
» pour ainſi dire, d'autre parti à pren-
» dre, que celui de mourir glorieuſe-
» ment. Elle conſerve la même fermeté

» quand elle quitte Clytemneſtre ; elle
1674. » l'exhorte à ne point pleurer une mort
» auſſi illuſtre que la ſienne, à ne point
» revêtir ſes ſœurs d'habits de deuil ; elle
» lui recommande Oreſte ſon frere, &
» enfin ſon pere Agamemnon : le ſang
» d'une fille qu'il a verſé malgré lui pour
» le ſalut de ſon peuple, ne doit point
» être entre elle & lui un ſujet de haine.
» Après ces tendres adieux, elle va à la
» mort en chantant un Cantique.

» Cette ſéparation touchante de la
» mere & de la fille eſt la même ſur le
» Théatre François ; les adieux d'Iphigé-
» nie ſont les mêmes, mais Clytemneſtre
» ne les reçoit pas avec la même tran-
» quillité, elle ne conſent point aux de-
» mandes de ſa fille, elle ne veut point
» la laiſſer aller ſeule à l'autel, & elle ne
» la quitteroit point, ſi elle n'en étoit
» ſéparée par des ſoldats qui ſe jettent
» au devant d'elle. L'amour maternel ne
» céde qu'à cette violence, il ne lui reſte
» plus que les prieres, les menaces, les
» imprécations : elle ſe livre à tous les
» tranſports que la nature lui doit inſpirer
» dans ce moment douloureux. Euripide
» a oublié cette peinture d'une mere dé-
» ſolée, que ſon imitateur ne laiſſe
» point à déſirer, parce qu'elle étoit né-
» ceſſaire.

» Je dois encore faire obſerver l'art
» qu'il a eu d'accabler de malheur Aga- 1674.
» memnon, pour écarter la haine qui
» devroit naturellement retomber ſur
» lui, comme ſur un homme qui mérite
» les titres de ſanguinaire & de parjure
» qu'Achille lui donne. Dans Euripide,
» après avoir écouté les regrets d'Iphi-
» génie, & les reproches de Clytem-
» neſtre, il ſe contente de répondre froi-
» dement qu'il aime ſes enfans, mais
» que quand la Gréce lui demande le
» ſang de ſa fille, il doit obéir; il n'en
» dit pas davantage, & diſparoît. Mais
» dans notre Tragédie, ce malheureux
» Prince, trahi par ſon confident, qui a
» révélé ſon ſecret, ſe voit attendri com-
» me pere, par les tendres & reſpec-
» tueux ſentimens de ſa fille; déchiré,
» comme époux, par les reproches ſan-
» glans de Clytemneſtre; enfin, comme
» général d'armée, outragé par les inju-
» res & les menaces violentes de l'impé-
» tueux Achille. Ces aſſauts qu'il ſoutient
» ſe ſuccédent tour à tour ſans intervale,
» en ſorte que toute la rigueur de ce fatal
» événement tombe ſur lui coup ſur coup.
» Pour obéir aux Dieux, pour conſer-
» ver ſon rang, pour punir l'inſolence
» d'Achille, il doit ſacrifier Iphigénie;
» mais il conſerve toujours un cœur de

1674. » pere, & la nature l'emporte enfin ; il » ſuſpend l'ordre du ſacrifice, & ordon- » ne à Clytemneſtre de fuir loin du » camp avec ſa fille. Ainſi le trouble de » la Piéce va toujours en croiſſant ; & » Agamemnon, qui ſemble s'être attiré » ſon malheur par ſon ambition, mérite » cependant la pitié du Spectateur ; enfin » ce ne ſera point par ſon ordre, ce ſera » au contraire malgré lui qu'Iphigénie » ira à l'Autel. On ne pourra lui repro- » cher ce cruel Sacrifice.

» Il ne me reſte plus qu'à comparer » dans les deux Auteurs le dénouement. » Euripide, qui ſuit l'opinion de ſon temps, » dont il ne pouvoit s'écarter, fait arri- » ver Iphigénie à l'Autel, où elle s'im- » mole courageuſement. Agamemnon » eſt préſent au Sacrifice, mais il s'eſt » voilé le viſage ; voile heureux, dont » fit uſage le peintre vanté par Cicéron. » Achille ſe trouve auſſi à l'Autel ; mais » au lieu de s'oppoſer à la mort d'Iphé- » nie, comme il l'avoit promis, il la » demande lui-même à haute-voix au » nom de tous les Grecs. Ici je ne recon- » nois plus Achille, & j'ignore com- » ment on peut l'excuſer. Dans le mo- » ment que Calchas prend le couteau, » Iphigénie, enlevée par Diane, diſ- » paroît : Agamemnon vient lui-même

» confirmer

» confirmer ce miracle à Clytemneſtre, » comme une nouvelle dont elle doit ſe » réjouir. 1674.

» On ne pouvoit ſur notre Théatre » ſauver Iphigénie par la voie d'un mira- » cle ſi peu vraiſemblable pour nous. Le » Poëte fait arriver Iphigénie à l'Autel : » elle y voit toute l'armée contre elle, le » ſeul Achille pour elle, qui épouvante » l'armée & partage les Dieux : le combat » commence, & dans ce moment de trou- » ble, on découvre une autre Iphigénie, » dont la mort appaiſe les Dieux, conten- » te tous les Grecs, & épargne au Spec- » tateur la douleur de voir périr la ver- » tueuſe Princeſſe, qui, pendant tout le » cours de ſa Piéce, a été l'objet de ſa » pitié & de ſon admiration. Cet heu- » reux dénouement épargne la néceſſité » de recourir à un miracle ; le Poëte ſeu- » lement le met dans les yeux du ſoldat.

Le ſoldat étonné dit que dans une nue,
Juſques ſur notre Autel, Diane eſt deſcendue.

» Agamemnon ne revient point ſur le » Théatre après cet événement, ſa pré- » ſence n'y eſt plus néceſſaire.

» La repréſentation de l'Iphigénie de » Racine en 1675. (il falloit dire 1674.) » donna lieu d'obſerver que la tendreſſe » d'Agamemnon, les inquiétudes de Cly-

Préface de l'Abbé Granet, à la tête du Recueil de Critiques ſur les Tragédies de Corneille & Racine.

1674. » temneſtre, la douleur extrême de l'un » & de l'autre; la conſtance d'Iphigénie, » & le péril de cette innocente Princeſ- » ſe, avoient touché & plû davantage » que l'amour d'Achille. Cette obſerva- » tion due à l'expérience donna lieu à » M. l'Abbé de Villiers de compoſer un » dialogue, * pour faire voir qu'on pour- » roit faire de belles Tragédies, ſans » l'amour tendre & paſſionné des amans. » Cléante fait des objections, & Ti- » mante les réſout. Sans être ici leur fi- » déle écho, il me ſuffit de remarquer » que l'un & l'autre conviennent de » l'effet produit par les ſentimens d'A- » gamemnon, de Clytemneſtre & d'I- » phigénie; mais que ſelon Cléarque, » la Piéce de Racine n'auroit pû ſe ſou- » tenir ſans l'amour d'Achille. Timante » reconnoit que la forme que le Poëte » a donné à ſa Tragédie éxigeoit cette » paſſion, & qu'on auroit trouvé fort » étrange qu'Achille demandât Iphigé- » nie en mariage, s'il ne l'avoit point » aimée. Il dit donc, en faiſant abſtrac- » tion de Racine, qu'on peut faire une » belle Tragédie ſans amour. » (Le reſte de l'entretien ne roule que ſur cette der- niere idée qui n'a nul rapport à la Tra- gédie de M. Racine.)

« Quoique l'Iphigénie de Racine

* Entretien ſur les Tragé- dies de ce temps, par M. l'Abbé de Villiers, *in*-12. Paris, 1675.

» paſſe, avec raiſon, pour une de ſes
» bonnes Piéces, je ne puis m'empêcher 1674.
» de donner des louanges aux remarques
» faites par un anonyme * ſur cette Tra-
» gédie, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes
» également ſolides. Il la loue beaucoup
» du côté de la verſification; mais à l'é-
» gard de la diſpoſition du ſujet, il ſou-
» tient que la vraiſemblance y manque;
» que la réſolution que prend Agamem-
» non de faire périr Iphigénie n'eſt
» point fondée ſur le ſalut de la patrie;
» que le motif de religion n'eſt pas ſuffi-
» ſamment établi; qu'Agamemnon ne
» ſuit que les mouvemens de ſon am-
» bition; que les Dieux ne demandent
» la mort de la Princeſſe, que par un
» pur caprice; qu'on ignore le ſujet de
» leur reſſentiment; que l'oracle eſt mal
» exprimé, que Dictis de Créte a mieux
» ſuivi cette Hiſtoire; qu'il étoit inutile
» de faire intervenir Diane, puiſqu'il ne
» s'agit que d'obtenir un peu de vent
» favorable pour faire voile en Aſie. Je
» ne fais qu'indiquer d'une maniere gé-
» nérale les obſervations de l'anonyme,
» appuyées par des éxemples & des rai-
» ſonnemens qui ne ſont pas certaine-
» ment mépriſables. Il me paroît qu'il
» chicane avec peu de raiſon ſur la ma-
» niere dont Racine a conſtruit l'oracle;

* Remarques ſur l'Iphigénie de M. Racine, *in*-12. Paris, 1675.

» cette ambiguité ne fait point-là un
1674. » mauvais effet. On trouvera peut-être
» encore qu'il y a trop de rigueur dans
» la critique qu'il fait d'Eriphile ; il faut
» ſe prêter à certaines ſuppoſitions, lorſ-
» qu'elles ne ſont pas viſiblement contre
» la vraiſemblance, & il y a de l'injuſtice
» à relever des circonſtances qui les dé-
» truiſent, lorſque le Poëte a eu ſoin de
» les dérober aux yeux du Spectateur. Il
» y a plus de juſteſſe dans les remarques
» ſur Clytemneſtre & ſur Arcas, que le
» Poëte a pourtant pû faire imprudent,
» ſans bleſſer ſa qualité d'ami & de con-
» fident d'Agamemnon. Mais je ne puis
» m'empêcher d'approuver, ſans aucune
» exception, les remarques de l'anony-
» me ſur l'amour d'Achille & d'Iphigé-
» nie. Il obſerve judicieuſement que la
» Princeſſe, étant épriſe de la plus forte
» paſſion, ne devoit pas conſentir ſi
» bruſquement à ſon ſacrifice. Une fem-
» me qui aime, & qui eſt aimée, eſt plus
» attachée à la vie.... Je penſe encore,
» comme l'anonyme, qu'Achille auroit
» joué un rôle plus heroïque, s'il s'étoit
» intereſſé à la conſervation d'Iphigé-
» nie par un motif de généroſité. L'a-
» mour produit dans les ames les plus
» viles les ſentimens d'Achille : des mo-
» tifs de généroſité en auroient fait un
» Héros. »

Ce jugement de l'anonyme, adopté par l'Abbé Granet, n'eſt guéres plus juſte que celui de Barbier d'Aucourt que nous allons rapporter. C'eſt le dernier paſſage de *l'Apollon Charlatan.* 1674.

Mais à propos de pleurs, je me ſuis laiſſé dire
Que ce maître Apollon, n'ayant plus de quoi rire,
Depuis qu'il a perdu l'uſage du Moly, *
Qui fut un ſimple ſi joly,
D'un déluge de pleurs va noyer ſon empire.
En effet, ſa *Racine* attendrit tant de cœurs,
Lorſque d'*Iphigénie* elle anime les charmes,
Qu'elle fait chaque jour, par des torrens de larmes,
Renchérir les mouchoirs, aux dépens des pleureurs.
Auſſi quel triſte objet qu'une Reine éplorée,
Qui vient livrer ſa fille au couteau de Calchas,
Parce que dès le premier pas,
A faute d'un bon guide, elle s'eſt égarée!
Qu'eſt devenu Phœbus? il ne la conduit pas:
Or puiſque qu'elle manque ſa route,
Ce beau conducteur n'y voit goute.
Que ſi ſur cet égarement
Il aſpire à fonder les autres aventures
De ſon Dramatique roman;
Peut-il, pour appuyer ſes vaines impoſtures,
Prendre un plus chétif fondement?

* Alluſion au nom de Moliere. Le Moly eſt une plante médecinale, dont Pline croit que Mercure fut l'inventeur.

1674. Mais quelle eſt d'autre part ſa nouvelle manie ?
Et d'où vient que ce Dieu, trop tendre de moitié,
S'eſt alambiqué le génie
A tirer de ſon ſuc plus d'une Iphigénie ?
C'eſt pour faire plus de pitié.
La fauſſe eſt diſtilée avec la véritable :
Eſt-il rien de ſi pitoyable ?
Pour ne nous régaler d'un ſi triſte entretien,
Au lieu de deux beautés, dont l'une eſt ſi coupable,
Une ſeule ſuffiſoit bien.

Si quelque choſe me conſole,
C'eſt que l'une des deux a, ſi je m'en ſouviens,
De l'innocente Agnès, & l'air & la parole.
Hors qu'en ſon caquet doucereux,
La belle enfant affecte un ſtile
Qui marque un cœur plus langoureux,
Et moins digne du grand Achille.

Diane, vous aimez la ſimple chaſteté,
Et vous êtes trop difficile,
Pour vous accommoder d'une ſimple beauté.
Qui voulez-vous donc ? Eriphile ?
De votre pere Jupiter,
Cette belle eſt petite fille.
Il faut ſur vos Autels vous en faire tâter ;
Puiſque votre fureur ne peut ſe contenter
Que du ſang de votre famille.

1674.

Ulyſſe, ce Roy fin matois,
Qui cherche plûtôt à vous plaire,
Qu'à ſoutenir ſon caractere,
Pour célébrer ce ſang dont vous avez fait choix,
Se borne à ſignaler ſon éloquente voix
Par un récit patibulaire;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eſt donc pas la victime? Non.
La *Racine* eſt aſſez hardie
Pour la garantir du trépas.
Une autre doit mourir, quoique Calchas die:
Le ſujet de la Tragédie
Eſt celle qui ne mourra pas.
L'oracle qui l'immole eſt un jeu de Théatre.
Amis, pourquoi donc la pleurer?
Vous feriez mieux de ſéparer
Son pere & ſon amant qui ſont prêts à ſe battre.
Tout beau, répond phœbus, à ce donneur d'avis,
Ne troublez pas le cours des pleurs que j'ai fait naître.
Des petits & des grands mes ſecrets ſont ſuivis,
Je ſuis bon Charlatan, ſi je ne ſuis bon maître.

1674.

CRISPIN MUSICIEN,

Comédie en cinq Actes, en vers, par M. HAUTEROCHE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne au mois de Juillet.

MOnſieur Hauteroche avoit trop d'eſprit & de jugement, pour être ſoupçonné d'avoir pris les applaudiſſemens du Public, pour des marques infaillibles de la bonté de ſa Piéce: ce qu'il dit à ce ſujet dans ſa Préface fait connoître au contraire que le ſuccès en avoit de beaucoup paſſé ſon attente. « Si l'on doit juger d'une Comédie par » ſa réuſſite, j'ai lieu de croire que » celle-ci n'eſt pas des plus méchantes. » *Quarante repréſentations* de ſuite, » dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'an- » née, me perſuadent aiſément qu'elle » n'eſt pas ſans mérite; &, à parler de » bonne foi, je penſe qu'un autre, en » ma place, auroit peine à ne pas ſe » laiſſer aller à cette perſuaſion. Le Pu- » blic, qui décide ordinairement de ces » ſortes d'Ouvrages, a paru fort con- » tent de celui-ci.... J'ai le plaiſir de » voir, malgré les Critiques, que ſans

» cabale, & ſans aucune brigue, cette
» Piéce s'eſt d'elle-même attirée l'eſtime 1674.
» de tout Paris, & que je n'en ſuis obligé
» qu'à l'équité du Public, & au ſoin de
» mes camarades. »

Juſqu'ici M. Hauteroche parle en Auteur qui cherche à s'appuyer ſur les ſuffrages du Public, mais la ſuite de ſon diſcours, & le ton dont il répond aux Critiques, ſemble faire préſumer qu'il ne croyoit pas ſon Ouvrage ſi rempli de défauts. « Ces Meſſieurs, (dit-il) ont » cru donner une grande atteinte à cette » Comédie, en faiſant remarquer qu'il » y a peu de ſujet, mais je ne vois pas » que ce ſoit un grand défaut, ni que » cette remarque me ſoit déſavantageu- » ſe. » L'Auteur a raiſon, jamais la ſimplicité d'un ſujet n'a été regardé par les connoiſſeurs comme un défaut, dans un Poëme Dramatique. Les Critiques, qui parloient ainſi, ne penſoient pas juſte, ou bien M. Hauteroche n'a pas compris leur objection. Peut-être qu'ils ſe plaignoient de l'extrême foibleſſe du ſujet, & en ce cas, ils avoient raiſon. On peut même ajouter que l'intrigue eſt entierement dans le goût des anciennes Comédies, telles qu'on les compoſoit avant M. Moliere, que les Scenes n'ont entr'elles guére plus de liaiſon, que la plû-

1674. part des perſonnages, avec le corps de la Piéce, qui, malgré tout ce que le Poëte en peut dire, ne ſe ſoutient que par le jeu des Auteurs, & quelques ſituations plaiſantes, d'un comique aſſez bas, mais qui, débité avec vivacité, excite les ris du Parterre, & l'empêche de s'appercevoir s'il s'y abandonne avec raiſon.

L'OMBRE DE MOLIERE,

Comédie en proſe, en un Acte, précédée d'un Prologue, par M. BRE'COURT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE Prologue eſt une Scene entre deux Acteurs, dont l'un repréſente l'Auteur de la petite Comédie : il ſe défend de l'avoir compoſée ; mais ſon ami lui montrant la copie écrite de ſa main qu'il lui a dérobée ; il avoue ſon ſecret, & ajoute.

ORONTE.

Vous ſçavez que j'eſtimois Moliere, & cette Piéce n'eſt autre choſe qu'un monument de mon amitié que je conſacre à ſa mémoire. La maniere dont il paroît dans ma Comédie, le repréſente naturellement comme il étoit, c'eſt-à-dire, comme le cenſeur de toutes les choſes déraiſonnables, blâmant les ſotiſes, l'ignorance & les vices de ſon ſiécle.

CLÉANTE. 1674.

Il eſt vrai qu'il a heureuſement joué toutes ſortes de matieres, & ſon Théatre nous a ſervi longtemps d'une divertiſſante & profitable école.

ORONTE.

Il étoit dans ſon particulier, ce qu'il paroiſſoit dans la morale de ſes Piéces, honnête, judicieux, humain, franc, généreux; & même, malgré ce qu'en ont cru quelques eſprits mal faits, il tenoit un ſi juſte milieu dans de certaines matieres, qu'il s'éloignoit auſſi ſagement de l'excès, qu'il ſçavoit ſe garder d'une dangereuſe médiocrité, &c.

Parlons préſentement de la Piéce. Pluſieurs Ombres que Moliere a ridiculiſées dans le monde viennent porter leurs plaintes à Pluton contre ce fameux Auteur. Ces Ombres ſont au nombre de neuf, ſçavoir, *la Précieuſe*, de la Comédie des Précieuſes; *le Marquis de Maſcarille*, de la même Comédie; *le Cocu*, du Cocu imaginaire; *Pourceaugnac*, de la Comédie de Pourceaugnac; *Madame Jourdain*, du Bourgeois Gentilhomme; & *quatre Médecins*. C'eſt avec ces dernieres Ombres que celle de Moliere diſpute le plus fortement. Enfin, Pluton propoſe un accommodement entre les parties, & les Médecins refuſent d'y conſentir.

PLUTON. Scene derniere.

Quoi! vos Ombres téméraires m'oſent

répliquer, moi qui puis vous faire évanouir
1674. d'un ſouffle ſeulement ?

LES MEDECINS.

Nous demandons juſtice, juſtice.

PLUTON.

Encore ? ah ! je m'en vais ſouffler. Fu, fu.

(*à Moliere.*)

Mais il eſt temps de prononcer,
En quel endroit je dois placer,
Ton Ombre avecque ta mémoire.
Que la poſtérité t'en choiſiſſe le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta gloire,
Entre *Terence* & *Plaute* occupe le milieu.

Le ſeul mérite de cette petite Piéce eſt renfermé dans ſon titre.

Le Vendredy 4. *May*, *la Troupe du Roy*, *établie dans la rue Mazarine*, *reprit la Comédie du* Malade imaginaire, *& avec un tel ſuccès*, *qu'elle fut jouée trente-huit fois*, *la derniere repréſentation le* 31. *Juillet ſuivant.*

1674.

PANURGE,

Comédie de M. de MONTAUBAN,

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi 3. Août.

CEtte Comédie n'a jamais été imprimée, elle n'eſt connue que par les Regiſtres du Théatre de Guénégaud, qui en marque la premiere repréſentation au 3 Août : elle fut jouée 11. fois, dont la derniere le 2. Septembre de la même année.

CRISPIN MÉDECIN,

Comédie en trois Actes, en proſe, par M. HAUTEROCHE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique cette Piéce ait eu beaucoup de ſuccès dans ſa nouveauté, (*a*) & ſe ſoit conſervée au Théa-

(*a*) M. de Viſé, Tome VI. page 50. de ſon Mercure Galant, après avoir parlé d'un divertiſſement donné à Saint Oüen à MONSIEUR, Frere unique du Roy, par M. de Boisfranc, Surintendant de ſa maiſon, ajoute, qu'à la ſuite d'une Tragédie de M. Racine, on joua le *Criſpin Médecin*, Comédie en trois Actes, du Sieur Hauteroche, qui avoit eu beaucoup de ſuccès,

tre, cependant il faut convenir que le
1674. Comique en eſt aſſez bas, l'intrigue extrêmement folle, & que les caracteres ſont ridicules. Tous ces défauts paſſent à la faveur des plaiſanteries, & du perſonnage de Criſpin, qui heureuſement s'eſt toujours trouvé bien rempli.

SURÉNA,
GÉNÉRAL DES PARTHES,

Tragédie, de M. CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

Avertiſſement des Œuvres de P. Corneille, édition de 1738.

« MOnſieur Corneille avoit en vûe » deux ſujets de Tragédie, lorſqu'il » s'arrêta à celui ci ; le premier étoit » *Uſanguey*, Prince Chinois, dont les » Hiſtoriens font de grands éloges, * & » le ſecond, tiré de Tacite, étoit le fa- » meux *Gaulois*, nommé *Antonius* » *Primus*, lequel avoit contribué plus » que perſonne à mettre Veſpaſien ſur » le trône, & dont les ſervices furent

* Voyez l'Hiſtoire de la Chine, par le P. du Halde, Jéſuite.

& que MONSIEUR avoit ſouhaité, parce qu'il l'avoit déja vûe, & s'y étoit fort diverti, ainſi, continue-t-il, qu'à toutes celles de cet Auteur, qui ont toujours réuſſi.

» mal reconnus. Ce nom lui paroiſſant » peu propre à entrer dans un vers, il » préféra celui de *Suréna*, dont l'Hiſ- » toire lui fourniſſoit les mêmes circonſ- » tances, & le caractere d'un Héros, » qui n'avoit point encore paru ſur la » Scene. C'eſt, dit M. de Fontenelle, » par ce dernier effort, que M. Cor- » neille termina ſa carriere : on voit dans » cette Piéce, (ajoute-t'il) une belle » peinture d'un homme que ſon trop de » mérite, & de trop grands ſervices ren- » dent criminel auprès de ſon maître. » 1674.

Vie de M. Corneille.

» Le ſujet de cette Tragédie eſt tiré de » Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils » diſent tous deux que Suréna étoit le » plus noble, le plus riche, le mieux fait, » & le plus vaillant des Parthes. Avec » ces qualités, il ne pouvoit manquer » d'être un des premiers hommes de ſon » ſiécle ; & ſi je ne m'abuſe, la peinture » que j'en ai faite ne l'a point rendu » méconnoiſſable. Vous en jugerez. »

Avis au Lecteur de M. Corneille.

Tel eſt le caractere que M. Corneille s'étoit propoſé. Ce projet étoit ſans doute digne de lui ; il poſſédoit encore ce même génie, qui lui faiſoit imaginer des ſujets toujours nouveaux, & extraordinaires ; mais il n'avoit plus, comme autrefois, ce feu, & ce talent admirable, qui lui étoient néceſſaire pour les traiter. Suréna

n'eſt grand que par le récit qu'on fait
1674. de ſa perſonne. (*a*) Ses actions n'y répondent pas aſſez. Un Héros, tel qu'on

(*a*) Voici ſon portrait fait par ſon amante, & par le Roy des Parthes ſon ennemi. Acte I. Scene I. Ormene, confidente d'Euridice, veut lui repréſenter qu'elle s'abaiſſe trop, en donnant la main à tout autre qu'à un Roy.

ORMENE.

Cependant eſt-il Roy, Madame ?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas ;
Mais il ſçait rétablir les Rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'eſprit, & de viſage,
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moy,
Et tout cela vaut bien un Roy, qui n'eſt que Roy.

Acte III. Scene I. Le Roy s'entretient avec ſon confident ſur la maniere dont il doit en agir avec Suréna.

ORODE.

Un Roy qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !
Un ſervice au-deſſus de toute récompenſe,
A force d'obliger, tient preſque lieu d'offenſe,
Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat ;
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat,
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne ;
Et l'excès de ſon poids fait pancher vers la haine.
Suréna de l'éxil lui ſeul m'a rappellé,
Il m'a rendu lui ſeul ce qu'on m'avoit volé,
Mon ſceptre ; de Craſſus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui, quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ? il ſeroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles,
Quand j'invoquois mes Dieux, il gagnoit des batailles ;
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'oſe quelque jour s'en payer par ſes mains :
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me peſe, & ſon nom m'importune.
Qu'un Monarque eſt heureux, quand parmi ſes ſujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au deſſus de ſa gloire il n'y connoît perſonne ;
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa couronne.

le

le dépeint, devoit-il avoir tant de foi-
bleſſe, & ſacrifier auſſi imprudemment 1674.
ſa vie, ſa fortune & celle de toute ſa famille, pour ſatisfaire le caprice d'une maîtreſſe ? Euridice, Princeſſe d'Arménie, amante aimée de Suréna, eſt promiſe par le Roy ſon pere à Pacorus, fils du Roy des Parthes : cette alliance eſt une des clauſes du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Comme l'on ignore la paſſion d'Euridice & de Suréna, le Roy des Parthes propoſe de marier la Princeſſe Mandane ſa fille, avec ce dernier, pour le récompenſer des grands ſervices qu'il en a reçû. Euridice, ſçachant qu'elle ne peut-être unie à ſon amant, éxige de lui qu'il n'épouſera point Mandane, & veut même l'obliger à prendre une épouſe de ſa main, pour ne plus craindre qu'il accepte celle de ſon odieuſe Rivale.

EURIDICE. ACTE I. SCENE III.

Vous pouvez m'épargner d'aſſez rudes ennuis.
N'épouſez point Mandane ; exprès on l'a mandée,
Mon chagrin, mes ſoupçons m'en ont perſuadée,
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs ſi grands,
Celui de vous unir au ſang de mes tyrans,

1674. De remettre en leur main le ſeul bien qui me reſte
Votre cœur : un tel don me ſeroit trop funeſte,
Je veux qu'il me demeure ; & malgré votre Roy,
Diſpoſer d'une main, qui ne peut être à moi.

Suréna, ſe piquant de belle paſſion, & d'une éxacte fidélité, cherche des raiſons pour éluder poliment la propoſition du Roy. Ses excuſes ne ſervent qu'à faire naître des ſoupçons : & le Roy, s'abandonnant à ſon naturel ombrageux, ſuit les conſeils des ennemis de Suréna, & conſent à la mort de ce grand homme, qui n'étoit criminel, que parce qu'il avoit trop de mérite.

Le ſujet de cette Tragédie ne roule donc que ſur un entêtement, qui a beſoin de tous les ſecours de l'art, pour ne pas paſſer pour ridicule. Et c'eſt, comme on l'a déja dit, ce que M. Corneille n'étoit guére en état de faire. Preſque tous les rôles en ſont foibles. Nous avons parlé des deux principaux. Orode, Roy des Parthes, eſt un lâche indigne de ſon caractere. Pacorus ſon fils, à ces défauts, ajoute la baſſeſſe, & la fourberie. Palmis, amante de ce Prince, & ſœur de Suréna, a beaucoup de tendreſſe : bonne ſœur, fidelle amante, & ſen-

fible amie ; mais malheureuſement elle ne peut rien, il faut qu'elle ſe contente de gémir. Sillace, Lieutenant d'Orode, n'eſt qu'un très-mince confident : il étoit aiſé, en lui donnant un plus grand rôle, de le charger de tout ce que ceux d'Orode, & de Pacorus ont de plus bas, & de plus odieux. Et le Spectateur, mieux inſtruit par ſes démarches de l'intrigue qui finit par la mort de Suréna, n'auroit pas été dans la néceſſité d'en deviner une partie, & d'en ſuppoſer les reſſorts. En général, les Scenes de cette Tragédie ne ſont pas aſſez liées : on y trouve quelques belles ſituations, mais qui ſont mal rendues. L'expoſition eſt paſſablement faite par Euridice, qui remplit la Scene du premier Acte. Pacorus occupe inutilement tout le ſecond, à interroger l'un après l'autre Suréna, Euridice, & Palmis. Au troiſiéme, Orode prend ſa place ; & quoiqu'il ne ſoit pas des plus ſpirituel, il s'apperçoit cependant que Suréna cherche des ſubtilités, pour éviter de répondre juſte. 1674.

ORODE. ACTE III. SCENE III.

Suréna m'a ſurpris, & je n'aurois pas dit,
Qu'avec tant de valeur, ont eu tant d'eſprit.
Mais moins on le prévoit, & plus cet eſprit brille,
Il trouve des raiſons à refuſer ma fille,

1674. Mais fortes, & qui même ont ſi bien ſuccédé,
Que s'en diſant indigne, il m'a perſuadé.

La réponſe que ce Roy fait à Palmis, qui condamne les alliances que les Princes concluent, ſans conſulter l'amour, eſt plus ſenſée: ſi l'on n'y retrouve pas toute l'expreſſion, au moins y reconnoît-on le génie du grand Corneille.

ACTE III. Scene III.

ORODE.

C'eſt bien traiter les Rois en perſonnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen pour nous donner des Princes;
Qui ſoit l'appui du Sceptre, & l'eſpoir des Provinces;
C'eſt-là qu'eſt notre force, &, dans nos grands deſtins,
Le manque de vangeurs enhardie les mutins.
Du reſte, en ces grands nœuds l'état qui s'interreſſe,
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendreſſe,
La ſeule politique eſt ce qui nous émeut,
On la ſuit, & l'amour s'y mêle comme il peut.

Ce langage convient parfaitement à un Roy des Parthes. Au reſte l'action ſemble ne commencer qu'au quatriéme Acte, par le péril de Suréna. Palmis vient prier Euridice de le ſauver en épouſant Pacorus. La Princeſſe ne peut ſe réſoudre à une diſſimulation peu convenable à ſon caractere. 1674.

ACTE IV. SCENE II.

PALMIS.

Cette mâle vigueur de conſtance héroïque,
N'eſt point une vertu dont le ſexe ſe pique,
Ou s'il peut juſques-là porter ſa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'eſt qu'une dureté.
Si vous aimiez, mon frere, on verroit quelque allarme,
Il vous échapperoit un ſoupir, une larme
Qui marqueroit du moins un ſentiment jaloux,
Qu'une ſœur ſe montrât plus ſenſible que vous.
Dieux! je donne l'éxemple, & l'on s'en peut défendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour,
Les nœuds du ſang plus forts que les nœuds de l'amour?
Mais j'ai tort, & la perte eſt pour vous moins amere,
On recouvre un Amant plus aiſément qu'un frere;

1674. Et ſi je perds celui que le Ciel me donna ;
Quand j'en recouvrerois, ſerois-ce un Suréna?

Suréna eſt trop généreux pour vouloir s'abaiſſer juſqu'à prendre des précautions. Malgré les vives inſtances de Palmis, il part pour obéir aux ordres du Roy ; mais à peine eſt-il ſorti, qu'Ormene vient annoncer ſa mort.

ACTE V. Scene derniere.

ORMENE.

A peine du Palais il ſortoit dans la rue,
Qu'une fléche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont ſuivie, & j'ai vû ce vainqueur,
Comme ſi toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruiſſeau de ſang tomber mort ſur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMENE.

Songez à vous, la ſuite vous menace, &c.

PALMIS.

Prince ingrat! lâche Roy! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, ſi tu daignes voir ce qu'on fait ſur la terre.

. . . . . .

Et vous, Madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,

Vous, qui brûlant pour lui, ſans vous déterminer, 1674.

Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner;

Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,

En recueillir le fruit, en gouter l'avantage.

Quoi! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs?

EURIDICE.

Non, je ne pleurs point, Madame, mais je meurs.

C'eſt par ce coup de Théatre, aſſez digne de M. Corneille, que finit la Piéce, & que nous croyons devoir terminer l'extrait de ſon dernier Ouvrage.

DOM CÉSAR D'AVALOS,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. CORNEILLE DE LISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de la rue Mazarine le 21. Décembre. (Quinze repréſentations, la derniere le 22. Janvier 1675.)

LE fond de cette Comédie paroît tiré d'une autre en langue eſpagnole, ainſi il ne faut chercher dans cette Piéce ni inſtruction, ni caracteres. Dom Céſar d'Avalos, parti de Séville pour ſe rendre à Madrid, où il doit épouſer Iſabelle, fille de Dom Fernand de Vargas, couche dans une Hôtellerie, où il ſe trompe de

1674. valiſe, & prend celle d'un particulier, qui a couché dans ſa même chambre. Ce particulier, nommé Dom Paſcal Giron, bouffon en titre, ouvre la valiſe de Dom Céſar, y trouve une lettre du pere de ce dernier, & l'adreſſe de Dom Fernand de Vargas. Il profite de ce hazard, & ſe préſente au pere d'Iſabelle ſous le nom de D. Céſar. Celui-ci eſt rencontré par Béatrix, ſuivante d'Iſabelle, qui le prend pour D. Lope, fils de D. Fernand, qui depuis douze ans a quitté la maiſon paternelle, pour aller à Goa. Elle en avertit ſon maître, qui donne dans la même erreur. Dom Céſar en profite pour ſe trouver auprès d'Iſabelle, dont il étoit devenu amoureux ſans la connoître. Par cette expoſition, on juge aiſément du dénouement de l'intrigue. Dom Céſar ſe fait reconnoître, & Dom Paſcal eſt chaſſé comme un avanturier qu'il eſt. Dominique a employé ce même ſujet, pour en compoſer une Comédie en trois Actes, intitulée : *Arlequin Gentilhomme par hazard*, imprimée en 1712. Depuis il mit cette même Piéce en couplets, & on l'a jouée pluſieurs fois aux Foires de Saint Germain, & de Saint Laurent.

CIRCÉ,

CIRCÉ, 1675.

Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théatre, & de Muſique, précédée d'un Prologue, par M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud, le Dimanche 17. Mars.

CEtte Tragédie eut un grand ſuccès lorſqu'elle parut ſur le Théatre : elle fut jouée huit fois avant Pâques, & elle fut repriſe à la rentrée, & continuée, (avec quelque interruption à la vérité,) juſqu'au mois d'Octobre de la même année. Voici ce que M. de Viſé dit de cette Piéce, dans l'éloge qu'il fait de M. Corneille, *Mercure Galant*, du mois de Janvier 1710. pages 284-286. « Nous avons fait encore enſemble la » ſuperbe Piéce de Machines de Circé, » de laquelle je n'ai fait que les divertiſ- » ſemens. Les Comédiens avoient traité » du Théatre des Opéra de feu M. le » Marquis de Sourdeac ; * & comme tous » les mouvemens des Opéra y étoient » reſtés, je crus qu'en ſe ſervant des mê- » mes mouvemens qui avoient ſervi aux » machines de ces Opéra, on pouvoit

* Voyez l'établiſſement de la Troupe, au Théatre de Guénégaud, en 1673.

1675. » faire une Piéce qui ſeroit récitée, & » non chantée, & nous cherchâmes un » ſujet favorable à mettre ces machines » dans leur jour. De maniere que lorſ- » que la Piéce parût, elle ne reſſembloit » en rien aux Opéra qui avoient été » chantés ſur le même Théatre. Le ſuc- » cès de cette Piéce fut ſi prodigieux, » qu'elle fut jouée ſans interruption de- » puis le commencement du Carême, » juſqu'au mois de Septembre, (*a*) & les » repréſentations en auroient encore » duré plus longtemps, ſi les intérêts » d'un particulier n'en euſſent point fait » retrancher les voix. (*b*) Il eſt à re- » marquer que pendant les ſix premieres » ſemaines, la Salle de la Comédie ſe » trouva toute remplie dès midi; & que » comme l'on n'y pouvoit trouver de

(*a*) Les Regiſtres journaliers des repréſentations de la Comédie ſont préférables à la mémoire uſée de M. de Viſé. Le Regiſtre de l'année 1675. marque huit repréſentations de la Tragédie de Circé, avant la clôture de Pâques. L'ouverture du Théatre ſe fit par la même Piéce *, qui fut jouée treize fois, & interrompue pour donner l'*Iphigénie* de M. le Clerc. On reprit Circé (le Vendredi 31. May) qui fut repréſentée huit fois de ſuite, puis environ dix ou douze autres non ſuivies, dont la derniere eſt du 30. Septembre.

* Le Mardi 23. Avril.

(*b*) C'eſt de M. Lully, dont M. de Viſé entend parler. Ce Muſicien, en vertu du Privilége que le Roy lui avoit accordé, pour l'établiſſement d'une Académie Royale de Muſique, empêcha les Comédiens de ſe ſervir de Gagiſtes Chantans & Danſans. Nous avons parlé d'un pareil fait ſous l'année 1673.

ıce, on donnoit un demi-louis d'or à
porte pour y avoir entrée, & que 1675.
ın étoit content quand par la même
ımme que l'on donnoit aux premie-
ːs loges, on étoit placé au troiſiéme
ang. Je n'avance rien dont les Regiſ-
res des Comédiens ne faſſent foi. »

M. de Viſé oublie dans ſon récit un
t qui ſe trouve ſur le Regiſtre de la
ɔmédie pour l'année 1675. & qui mé-
e d'être rappellé. Les dépenſes que la
roupe fut obligée de faire tant pour
s machines, les décorations & les ha-
ts de la Tragédie de Circé avant ſa re-
réſentation, parurent ſi fortes aux
ieurs Dauvilliers & Dupin, & aux fem-
nes de ces Acteurs, qu'ils refuſerent d'y
ntrer pour leurs parts: cette diſpute fut
ɔouſſée ſi avant, que ces Meſſieurs &
eurs femmes furent renvoyés de la
Troupe. Sans doute que des amis com-
muns ſe mêlerent de raccommoder ce
différend; car voici ce qui fut inſéré ſur
le même Regiſtre dont nous venons de
parler.

« Aujourd'hui Mardi 12. Février 1675. Regiſtre de la Comédie, année 1675.
» Meſſieurs *Dauvilliers* & *Dupin*, &
» leurs femmes, ont été réintégrés dans
» la Troupe; ainſi on a fait dix-ſept
» parts. »

Paſſons préſentement à l'éxamen de

la Tragédie de Circé. * « Le ſujet de
1675. » cette Piéce eſt tiré du quatorziéme Li-
* Argument de la Tragédie de Circé. » vre des Métamorphoſes d'Ovide.....
(l'Auteur rapporte en abrégé la Fable d'Ovide & continue.) « Je n'ai rien » ajouté à cette Fable, que Mélicerte, » aimé de Sylla, & cette même Sylla » changée en Néréïde après tous ſes mal- » heurs, pour avoir lieu de finir la Piéce » par un ſpectacle de réjouiſſance. Le » ſuccès de cette Piéce a été grand, & » il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'on » n'avoit rien vû juſqu'ici de ſi beau, » ni de ſi ſurprenant que les Machines, » qui en ont fait le principal ornement.

Les amours de Glaucus & de Sylla, & la fin malheureuſe de cette derniere, cauſée par la jalouſie de Circé ſa rivale, méritoient d'être mis ſur la Scene Françoiſe. M. Corneille de l'Iſle a traité ce ſujet avec art du côté de la conduite & des Spectacles, dont il l'a orné, mais les caracteres des Perſonnages de cette Piéce ne ſont pas également ſoutenus : Glaucus perd trop de temps avec Circé, après avoir appris que cette Magicienne l'aime. Mélicerte, amant aimé de Sylla, préſente un Acteur inutile à l'intrigue de la Piéce : Sylla change trop ſubitement d'amour pour Glaucus ; à l'égard de Circé, ſon rôle eſt aſſez bien rendu.

général, la verſification de cette Tra-
ie (qui eſt en vers libres) eſt plus 1675.
lante que celles des précédentes Piè-
du même Auteur, quoique cepen-
t on y trouve beaucoup de longueurs,
nême des choſes inutiles. Il ne faut
oublier que cette Tragédie eſt mêlée
Scenes d'un ton noblement comique,
ſont légerement écrite. Au reſte,
:e Tragédie auroit dû être intitulée:
aucus & Sylla, plûtôt que *Circé*, at-
du que les avantures de cette Magi-
ıne ſont preſque toutes d'un genre à
ıvoir être miſes au Theatre, ainſi au
ple titre de *Circé*, il n'eſt pas aiſé de
er laquelle des avantures de cette fa-
uſe enchantereſſe l'Auteur a voulu
iter. Ce détail eſt petit à la vérité;
ıendant nous croyons qu'il eſt néceſ-
re d'y faire attention. (*a*) Au reſte,
fut M. Charpentier qui fit la Muſi-
e des Intermédes de la Tragédie de
rcé.

Le ſuccès & la réputation de cette

Le huit Mai 1676. la Troupe s'eſt aſſemblée pour bérer ſur la demande que M. Corneille a faite du ılus de ſes parts de *Circé*, qui ſe montent environ ept cens livres : la Compagnie, ayant deſſein de ſa- ire M. Corneille, & de le conſerver, comme un teur de mérite, a délibéré de lui donner ſoixante is. [Le louis valoit alors 13 liv. ainſi les Comédiens ınerent à M. Corneille de l'Iſle 780 liv.] Regiſtre de la Comédie pour l'année 1676.

1675. Piéce, engagerent les Comédiens à la remettre au Théatre; le Sieur Dancourt ſe chargea d'y faire un nouveau Prologue, & de nouveaux divertiſſemens. (1) M. Gillier en compoſa la Muſique. Les décorations, moins chargées que les précédentes, n'en étoient pas d'un moindre goût; enfin cette remiſe ſe fit le Jeudi 6. Août 1705. mais il y a apparence que la Tragédie de Circé ne cauſa pas autant de plaiſir au Public, qu'il lui en avoit fait en 1675. car elle ne fut repréſentée que ſept fois, dont la derniere eſt du 22. Août de la même année, (2) & depuis elle n'a point été repriſe.

(1) Ce prologue & les divertiſſemens de Circé ſe trouvent à la ſuite de cette Tragédie dans les Œuvres de Thomas Corneille, ainſi que dans les Œuvres de Dancourt.

(2) Regiſtre de la Comédie, année 1705.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de MM. LE CLERC & CORAS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Guénégaud le Vendredi 24. May.

CEtte Tragédie n'eſt preſque connue que par l'Épigrame ſuivante, attribuée à M. Racine.

Entre le Clerc, & ſon ami Coras,
Tous deux Auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur *Iphigénie.*

as lui dit, la Piéce eſt de mon crû. 1675.
Clerc répond, elle eſt mienne, & non vôtre:
iis auſſitôt que l'ouvrage a paru,
is n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Quel que ſoit l'Auteur de cette Epi-
amme, on peut dire qu'il a abuſé de
licence Poëtique, puiſque bien loin
e déſavouer cet Ouvrage, M. le Clerc
ſſure hautement, dans ſa Préface,
u'il eſt entierement de lui, à la réſer-
e, dit-il, « d'environ une centaine de
» vers épars çà & là, qu'il reconnoît
» devoir à M. Coras, & qu'il a choiſi
» parmi quelques autres, qu'il avoit fait
» en quelques Scenes, dont il lui avoit
» communiqué le deſſein. » (*a*)

Au reſte, ce Poëme, tout foible qu'il

(*a*) Cette déclaration que M. l'Abbé d'Olivet * regarde comme une preuve de la modeſtie, & même de l'humilité du Poëte, pourroit être interprétée par quelque ſatyrique, comme une marque de ſa mauvaiſe foi envers M. Coras, que l'on ſçavoit dans le monde avoir part à d'Iphigénie en queſtion, & que M. le Clerc tâche ici à réduire à très-peu de choſe; mais n'importe, nous voulons bien en cette occaſion, être du ſentiment de l'Hiſtorien de l'Académie, ſans inférer comme lui, du diſcours de M. le Clerc, qu'il a accuſé également juſte, au ſujet du ſuccès de ſa Piéce. Nous avons en main la preuve certaine qu'elle n'a pas réuſſi: les Regiſtres du Théatre de Guénégaud font foi qu'elle n'a eu que cinq repréſentations, dont la premiere eſt du 24. May 1675. & la cinquiéme & derniere le Dimanche 9. Juin ſuivant. Notez qu'en ce temps-là, ce Théatre n'étoit ouvert que trois fois la ſemaine: le Dimanche, le Mardi, & le Vendredi.

* Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, Tome II. page 264. éd. *in*-12. 1743.

1675. eſt, ne peut faire qu'honneur à M. le Clerc, ſans cependant l'excuſer de la témérité qu'il a eue, d'entrer en concurrence avec un adverſaire tel que Racine, qui même l'avoit prévenu. Il eſt vrai que M. le Clerc nie ce fait, mais c'eſt encore ſur ſa parole qu'il faut l'en croire. « J'a-
Préface d'Iphigénie de M. le Clerc. » vouerai de bonne foi, (dit-il) que » quand j'entrepris le ſujet d'Iphigénie en » Aulide, je crus que M. Racine avoit » choiſi celui d'Iphigénie dans la Tau- » ride, (*a*) qui n'eſt pas moins beau que » le premier. Ainſi le hazard ſeul a fait » que nous nous ſommes rencontrés, » comme il arriva à M. de Corneille & » à lui, dans les deux Bérénices. » Sans entreprendre de prouver le contraire de la proteſtation que fait ici M. le Clerc, contentons nous de remarquer que l'exemple qu'il rapporte eſt abſolument faux, & que le hazard n'eut aucune part à l'eſpéce de duël, dans lequel M. Corneille ſe trouva engagé avec M. Racine, au ſujet de ſa Bérénice. *

* Voyez ci-deſſus l'article de Bérénice de M. Corneille, ſous l'année 1670.

Préface d'Iphigénie de M. le Clerc. Il ſuffiroit, pour donner une idée de l'Iphigénie de M. le Clerc, de rapporter ſes propres paroles. « On remarquera,

(*a*) M. le Clerc, en ſociété avec M. l'Abbé Boyer, traita ce ſujet ſous le titre d'ORESTE : nous en parlerons ſous l'année 1681. temps auquel cette Tragédie parut au Théatre.

dit-il) aiſément, que (M. Racine & moi) avons pris des routes toutes différentes, quoique nous ayons traité le même ſujet. M. Racine a ſuivi Euripide où je l'ai quitté, & il l'a quitté où je l'ai ſuivi. » En effet, on peut dire que M. Racine a fait uſage de tout ce qu'il a trouvé de beau dans l'Ouvrage du Poëte Grec, au lieu que M. le Clerc ne s'eſt attaché qu'à ce qu'il y a de médiocre : il a conſervé même ſcrupuleuſement la cataſtrophe, ſans faire attention que le merveilleux qui frappoit les Spectateurs du temps d'Euripide, ne convenoit plus à notre Théatre. Diſons plus, M. le Clerc, ſans aller chercher ſi loin un modéle, l'a trouvée dans la Tragédie du même nom, que M. Rotrou avoit donné trente-cinq ans auparavant. * En conférant ces deux Piéces, on verra que l'Auteur moderne, a ſuivi le premier pas à pas, employant les mêmes ſituations, & ſouvent les mêmes penſées ; avec cette différence, que celle de M. Rotrou l'emporte preſque toujours par l'expreſſion & le pathétique, & n'a d'autre déſavantage, que d'avoir été compoſée dans un temps où le langage n'étoit point encore parvenu au point où il ſe trouvoit, lorſque M. le Clerc travailloit. Il ne reſte donc plus à ce

1675.

* Voyez-en l'extrait Tom. VI. p. 105. & ſuivantes.

1675. dernier que deux choſes : la premiere, eſt l'artifice d'Ulyſſe, qui par le moyen d'une lettre ſuppoſée au nom d'Agamemnon, fait venir au camp des Grecs Clytemneſtre & Iphigénie, ſous prétexte qu'Achille, qui ne ſçait rien de ce qui ſe paſſe, veut être uni par l'hymen avec cette derniere, avant que de partir pour Troye. C'eſt Dictis de Créte qui a fourni cette idée à M. le Clerc, qui l'a très-mal rendue. L'arrivée imprévûe de Clytemneſtre & de ſa fille, doit produire un coup de Théatre des plus frappant. Cependant la ſeconde Scene du troiſiéme Acte, où l'Auteur place cette entrevûe, eſt des plus ridicule.

M. le Clerc ſe vante auſſi d'avoir prêté un motif à la colére de Diane : « Euri-» pide, non plus que M. Racine, n'a » point dit le ſujet de la colere de Dia-» ne ; la Fable l'impute à Agamemnon, » pour avoir tué une biche que cette » Déeſſe chériſſoit : il m'a ſemblé, (con-» tinue M. le Clerc) qu'elle auroit paru » trop cruelle de vouloir pour une faute » ſi légere, faire périr une innocente. Et » quand j'ai feint que Clytemneſtre lui » avoit conſacré ſa fille dès le berceau, » & qu'elle avoit violé ce vœu, pour » ſatisfaire à ſon ambition, j'ai cru don-» ner à ſa colere un prétexte plus rai-

» ſonnable. » En accordant ce foible avantage à M. le Clerc, on peut dire, pour excuſer Euripide & M. Racine, que le premier n'a pas cru être obligé d'entrer dans le détail d'un fait connu de tous ſes Auditeurs, tenu pour conſtant, & autoriſé par la religion : & que l'autre s'eſt fort peu embarraſſé de chercher des raiſons, ayant pour lui le témoignage reçû de toute l'antiquité. 1675.

L'Auteur anonyme de la Critique de l'Iphigénie de M. Racine, dont on a parlé, termine ſes réfléxions par un jugement ſur celle-ci : « Penſez-vous, » Monſieur, (ſe fait-il dire par l'ami à » qui il adreſſe ſon Ouvrage) en être » quitte pour vos remarques ſur l'Iphigé- » nie de M. Racine ? J'en attens de nou- » velles ſur celle de M. Coras (*a*) qui a » paru depuis deux jours. Je voudrois, » Monſieur, (répond obligeament l'A- » nonyme) vous pouvoir envoyer cette » nouvelle Piéce ; mais comme on n'im- » prime ces ſortes d'Ouvrages, que long- » temps après qu'ils ont été repréſentés, » il faut attendre qu'elle ſoit tombée » dans les mains du Libraire. Cependant

(*a*) L'Auteur de la Critique étoit vraiſemblablement ami de M. Coras, puiſqu'il lui attribue cette Tragédie, dont il parle ſi avantageuſement.

1675. » pour vous faire voir que je n'ai pas » perdu tout mon temps, & que j'ai pro- » fité de vos leçons, je vous marquerai » ce que j'ai retenu du ſujet, & les dif- » férences que je trouve entre ces deux » imitations du même modéle. Mais » n'attendez point de moi que j'appro- » fondiſſe la matiere, que je vous cite » les anciens, ni les modernes, ou que » je vous envoye des Diſſertations. Je » vous expoſerai ſimplement le ſujet de » la Piéce, & vous en ferez tel jugement » qu'il vous plaira.

» L'Auteur de la nouvelle Iphigénie a » digéré ce ſujet d'une maniere plus ſim- » ple que M. Racine. Il eſt chargé de » moins d'incidens, & les mêmes ſenti- » mens n'y ſont point rebattus, ni dé- » guiſés ſous des expreſſions différentes. » L'élocution n'eſt pas pleine de tant » de graces, que celle de M. Racine : la » Piéce eſt moins travaillée de ce côté- » là ; & quoiqu'il y ait des brillans ſur » leſquels on ſe récrie, ils ſont moins fré- » quens que dans l'Ouvrage de M. Ra- » cine, qui a épuiſé tout ce qui ſe peut » dire ſur la matiere qu'il a traité, & » qu'il l'a dit avec la derniere nobleſſe. » Cette différence eſt très-ſenſible ; & » c'eſt, Monſieur, la premiere remar- » que que j'ai faite dans mon peu de

connoiſſance dans ces ſortes d'Ouvrages. 1675.

» A l'égard du ſujet de la nouvelle Iphigénie, il eſt manié d'une façon aſſez oppoſée à celui de M. Racine. Agamemnon y rend raiſon de la colere de Diane. L'Auteur n'a point eu recours à cette biche tuée par ce Prince, qui en fait le prétexte dans toute l'antiquité. Il feint que Clytemneſtre a conſacré Iphigénie à Diane, dès ſa plus tendre enfance, & que depuis ce temps, elle a changé de penſée, ce qui donne lieu à l'indignation de la Déeſſe.

» Le Théatre s'ouvre par Agamemnon qui marque à ſon confident la douleur qu'il reſſent d'être obligé d'immoler Iphigénie à Diane. Il lui récite tout ce qui s'eſt paſſé lorſque l'oracle a été prononcé par Calchas, & fait une peinture patétique de l'embarras que lui cauſent les ordres des Dieux. Il tient une lettre pour envoyer à Clytemneſtre, afin de l'obliger d'emmener Iphigénie dans l'Aulide. Mais enfin la tendreſſe l'emporte ſur ſa réſolution, & ſur les promeſſes qu'il a faites aux Grecs; il déchire la lettre, ce qui met le Spectateur en inquiétude de ſçavoir par quel moyen Iphigénie, qu'il

» croit à Argos, pourra ſe trouver dans
1675. » l'Aulide le même jour. Ulyſſe qui a
» éxécuté ce que Dictys en écrit, & qui
» s'eſt ſervi d'une lettre ſuppoſée d'Aga-
» memnon, tire agréablement le Spec-
» tateur de cette inquiétude, en racon-
» tant à Ménélas l'artifice duquel il s'eſt
» ſervi pour conduire dans le camp Cly-
» temneſtre & ſa fille. Un moment après
» on voit paroître ces Princeſſes, dont
» l'arrivée fait un très-bel effet, par la
» ſurpriſe qu'elle cauſe à Agamemnon,
» qui ne les attendoit pas, & ſon embar-
» ras donne de la ſatisfaction.

» Achille fait un peu plus le Héros dans
» la nouvelle Iphigénie, que dans celle
» de M. Racine, d'autant qu'il n'eſt pas
» ſi amoureux. Iphigénie a beaucoup de
» penchant pour Achille, & je crois que
» vous condamnerez leur paſſion dans
» cet Ouvrage, comme dans l'autre, par
» les raiſons que vous m'en avez écrites.

» Iphigénie ſe réſout à la mort avec
» plus de précipitation que chez M. Ra-
» cine; & je vous avoue que cela m'a
» paru outré. J'ai peine à ſouffrir que
» cette Princeſſe ne faſſe aucune réflé-
» xion ſur le prix de la vie, & qu'elle
» ſouſcrive à l'arrêt de ſa mort, au mo-
» ment qu'elle apprend qu'elle doit être
» ſacrifiée. Le terrain vaut bien la peine

» d'être diſputé plus longtemps, & on
» le quitte de meilleure grace, quand 1675.
» on en connoît la valeur.

» Voilà en gros ce qui m'eſt demeuré
» dans l'eſprit à la repréſentation de cette
» Tragédie, vous m'en direz davantage,
» quand je vous l'aurai envoyé : mais
» j'eſpere, Monſieur, que vous demeu-
» rerez d'accord, que s'il y a plus d'eſprit
» dans l'Iphigénie de M. Racine, il y a
» plus de conduite dans l'autre. »

Il nous paroît ſuperflu de faire remarquer la fauſſeté des raiſonnemens, & l'extrême partialité du Cenſeur : ſon mauvais goût paroît aſſez dans la comparaiſon qu'il a oſé faire des deux Iphigénies, & encore plus dans la préférence qu'il donne à la derniere, qui certainement ne mérite pas qu'on prenne la peine d'en éxaminer les défauts. Quoique puiſſe dire ſon Apologiſte, la Piéce n'a aucun intérêt, les caracteres en ſont tous manqués, & à l'égard de la verſification, en ſuppoſant que les cent vers les plus paſſables, appartiennent à M. Coras, il faudra convenir que le ſurplus eſt du dernier déteſtable.

1675.

L'INCONNU,

Comédie en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologue en vers libres, mêlée d'ornemens & de muſique, de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de la rue Mazarine, le Dimanche 17. Novembre. (Vingt-huit repréſentations, la derniere le Mercredi 21. Janvier 1676.)

Avis au Lecteur, de la Comédie de l'Inconnu.

« APrès avoir fait paroître dans *Circé* » une partie de ce que le Théatre » a de plus pompeux pour la beauté des » machines, j'ai cru que le public ne ſe- » roit pas fâché d'être diverti par les agré- » mens qu'une matiere galante eſt capa- » ble de recevoir. C'eſt ce qui m'a fait » choiſir le ſujet de *l'Inconnu*, où vous » ne trouverez point ces grandes intri- » gues qui ont accoutumé de faire le » nœud des Comédies de cette nature, » parce que les ornemens qu'on m'a prê- » tés demandant beaucoup de temps, » n'ont pû ſouffrir que j'aye pouſſé ce » ſujet dans toute ſon étendue. Si ce re- » tranchement d'incidens eſt un défaut, » il eſt réparé par quantité de choſes » agréables qui forment les divertiſſemens

que

» que l'*Inconnu* donne à ſa Maîtreſſe. Je
» me ſuis ſervi des noms de la Comteſſe, 1675.
» du Marquis, du Chevalier & du Vi-
» comte, comme s'accommodant mieux
» à l'oreille, & étant plus de notre uſa-
» ge que les noms de Romans dont on
» ſe ſert quelquefois pour les piéces d'in-
» vention. Vous trouverez ici le cinquié-
» me Acte plus rempli qu'il ne l'eſt dans
» la repréſentation, où le Marquis ſe
» contente de promettre la Comédie à la
» Comteſſe. J'en fais un divertiſſement
» effectif qu'il lui fait donner ſur le petit
» Théatre, ſous le titre de l'*Inconnu.* Il
» conſiſte en trois Scenes fort courtes,
» qui regardent l'embarras de Pſiché en-
» levée par l'Amour dans un Palais ma-
» gnifique où rien ne manque à ſes plai-
» ſirs, que la ſatisfaction de connoître
» l'Amant qui prend ſoin de les lui pro-
» curer; & comme cet incident n'éloigne
» point l'idée des Fêtes galantes du Mar-
» quis, je m'en ſers pour dénouer plus
» agréablement l'aventure de la Com-
» teſſe. »

Le ſujet de l'Inconnu eſt extrêmement théatral, & M. Corneille de l'Iſle l'a traité avec beaucoup de goût, cependant il auroit rendu cette Comédie bien plus intéreſſante, ſi le Marquis étoit auſſi galant dans ſes diſcours, qu'il le paroît dans

ſes fêtes, & qu'il eut une Scene ou deux
1675. avec la Comteſſe qui marqua ſa tendreſſe délicate. On peut auſſi reprocher à l'Auteur le caractere du Vicomte, qui eſt trop dans le bas comique. Malgré ces défauts, l'Inconnu s'eſt conſervé au Théatre; & toutes les fois qu'il y a paru, le Public lui a donné des applaudiſſemens. Comme on a fait différens changemens à cette Piéce, à la plus grande partie de ſes repriſes, le lecteur ne ſera pas fâché que nous lui en rendions compte. Commençons par un paſſage de l'éloge de M. Corneille de l'Iſle, par M. de Viſé, où ce dernier nous apprend la part qu'il avoit à la Comédie de l'*Inconnu*.

Mercure Galant, Janvier 1710. pages 283 & 284.

« Le ſuccès de la Comédie de l'*Inconnu*, a été auſſi des plus grands. Il » avoit (Corneille de l'Iſle) des raiſons » pour donner promptement cette Piéce » au Public, de maniere que pour avancer, je fis toute la Piéce en proſe; & » pendant que je faiſois la proſe du ſecond Acte, il mettoit celle du premier » Acte en vers. Et comme la proſe eſt » plus facile que les vers, j'eus le temps » de faire ceux des divertiſſemens, & » ſur-tout du dialogue de l'Amour & de » l'Amitié, qui n'a pas déplu au Public. »

A la premiere remiſe de cette Comédie on fit quelque changement au cin-

quiéme Acte, & on ſupprima le petit divertiſſement de Pſyché, à la place duquel on en mit un autre. C'eſt encore de Viſé qui parle. 1675.

« La Troupe du Roy qui joue au Fauxbourg Saint Germain, a remis pour nouveauté l'*Inconnu*, de M. Corneille le jeune. Cette galante Piéce a des agrémens ſi particuliers, qu'on commence d'y courir en foule, comme on faiſoit il y a trois ans. Le (divertiſſement) du cinquiéme Acte a été changé, & a été pris d'une autre Piéce du même Auteur, (*a*) qui n'ayant aucune part à ce changement, ne doit pas répondre du manque de juſteſſe qui s'y peut trouver. » Mercure Galant, Janvier 1678. pages 330 & 331.

En 1679. on reprit cette même Piéce, & on ajouta dans le divertiſſement du cinquiéme Acte, une chanſon d'une Payſane qui eut beaucoup de ſuccès, & qu'on a conſervé. Comme cette chanſon ne ſe trouve point dans la nouvelle édition des Œuvres de M. Corneille, & que l'Editeur s'eſt contenté d'en rapporter le premier vers; nous allons ſuppléer à ſon manque d'attention.

(*a*) Ce divertiſſement, dont de Viſé parle, eſt celui du troiſiéme Acte du *Triomphe des Dames*. Voyez l'article de cette Comédie ſous l'année 1676.

1675. Mercure Galant, Octobre 1680. pages 333-335.

« Voici *le Bavolet* de M. Charpen-
» tier, (*a*) que vous avez tant d'envie
» de voir noté, & que la Troupe de
» Guénégaud ajoûta dès l'année der-
» niere à la galante Piéce de l'*Inconnu.*
» Comme on en doit donner quelques
» repréſentations incontinent après la
» Touſſaints, ceux de votre Province, qui
» s'y trouveront, pourront vous dire
» combien cette agréable chanſon eſt
» aimée.

Ne fripez poan mon bavolet,
C'eſt aujordy Dimanche.
Je vous le dis tout net,
J'ai des éplingues ſur ma manche,
Ma main péſe autant qu'al' eſt blanche,
Et vous gagnerez un ſoufflet :
Ne fripez poan mon bavolet,
C'eſt aujordy Dimanche.

Attendez à demain que je vaſe à la ville,
J'aurai mes vieux habits,
Et les Lundis
Je ne ſis pas ſi difficile ;
Mais à préſent, tout franc,
Si vous faites l'impartinent,
Si vous gâtez mon linge blanc,

(*a*) Charpentier fit la Muſique de l'Inconnu.

1675.

Je vous barrai comme il faut de la hâte ;
Je vous battrai, pincerai, piquerai,
Je vous moudrai, grugerai, pillerai
Menu, menu, menu comme la chair en pâte,
Hom, voyez-vous, j'avons une tarrible tâte,
Que je cachons ſous not bonnet.
Ne fripez poan mon bavolet,
C'eſt aujordy Dimanche.

Mais la plus célébre des repriſes de l'Inconnu, fut celle du Vendredi premier Juin 1703. où Mademoiſelle Deſmares joua le rôle de la Comteſſe, & Baron le fils celui du Marquis. La Comédie eut vingt-neuf repréſentations, dont la derniere ſe donna le premier Août ſuivant. Ajoutons que Dancourt fit de nouveaux divertiſſemens à la Piéce, dont M. Gillier fit la Muſique, & entr'autre l'air de cette belle Sarabande, ſur ces paroles,

Un Inconnu pour vos charmes ſoupire, &c.

On en rendra un compte plus éxact ſous l'année 1703.

1675.

TAMERLAN, OU LA MORT DE BAJAZET,

Tragédie de M. PRADON,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique ce ſujet eut été préſenté au Théatre par M. Magnon, ſous le titre du *Grand Tamerlan*, ou *la mort de Bajazet*, * on peut neanmoins le regarder comme neuf, par la maniere dont M. Pradon l'a traité. Tamerlan victorieux, & prêt d'épouſer Araxide, héritiere de la Couronne de Trebizonde, devient épris des charmes d'Aſtérie, fille de Bajazet. La violence de ſa paſſion lui fait étouffer tout reſſentiment, il offre à ce Prince, ſon Captif, la liberté, & ſon amitié, s'il veut conſentir à ſon Hymen avec ſa fille, & charge Andronic, Prince Grec, refugié à ſa Cour, de lui faire cette propoſition, tandis qu'il ſe réſerve le plaiſir de l'annoncer à la Princeſſe qu'il aime; & pour empêcher Araxide de ſe plaindre, Tamerlan lui deſtine pour époux ce même Andronic qu'il vient de

* *Voyez* Tome VII. page 166.

nommer Empereur de Grece. En formant ces projets, Tamerlan s'eſt flatté de pouvoir vaincre la haine de Bajazet, & il ignore la paſſion mutuelle d'Aſterie, & du Prince de Grece, qui forme le nœud de la Tragédie. Bajazet, toujours infléxible, refuſe fierement l'alliance de ſon ennemi, & fait un effort pour recouvrer la liberté, ou périr. Le ſort le trahit, & le rejette dans les fers. Heureuſement l'eſpérance de toucher le cœur d'Aſtérie, retient la colere de Tamerlan. Il ne fait uſage que de la clémence. Bajazet en reſſent les effets juſqu'au moment qu'il prend la terrible réſolution de terminer par le poiſon une vie importune. Au reſte Tamerlan eſt ſi doux, qu'après qu'il a reconnu l'intelligence d'Andronic & d'Aſtérie, il ſe laiſſe braver, & s'en tient à de foibles menaces; mais comme il eſt en train de pardonner, il leur fait grace, & déclare à Andronic, que ne prétendant plus à la main d'Aſtérie, il va recevoir celle de la Princeſſe de Trébizonde. 1675.

En général, cette Tragédie eſt aſſez paſſable, cependant elle péche par la conduite, & encore plus par les caracteres. Celui de Bajazet eſt le ſeul qui ſoit un peu ſoutenu. La verſification eſt foible, inégale: on y trouve des penſées, mais ſouvent fauſſes, & mal exprimées.

1675. Elle fut repréſentée dans ſa nouveauté par la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne : celle de l'Hôtel de Guénégaud la reprit le 26 de Novembre 1677. peu de jours avant la premiere repréſentation de la Tragédie d'*Electre* du même Auteur, qui, dans ſon Epître en vers à Madame la Dauphine, en lui préſentant ſon *Regulus*, ajoute :

Ma Muſe au Grand Louis ne fut pas inconnuë,
Tamerlan & *Thisbé*, par un ſort glorieux,
Eurent tous deux l'honneur de paroître à ſes yeux.

Parnaſſe François, de M. du Tillet, page 471.

« La Tragédie de Tamerlan eût de » grands applaudiſſemens dans le temps » qu'elle parût pour la premiere fois : & » on diſoit, l'*Heureux Tamerlan du mal-* » *heureux Pradon.* »

Cependant Subligny, Auteur contemporain, nous aſſure dans ſa Diſſertation ſur les deux Phédres, que la Piéce dont nous parlons fut aſſez mal reçuë du Public. « Je ne veux point (dit-il) éxami- » ner ſi la bruſque fierté de Tamerlan, » doit ſa *prompte chute* aux brigues indi- » gnes de M. Racine, ou au-défaut de » ſa propre conduite, &c. »

CORIOLAN,

CORIOLAN, 1676.

Tragédie, de M. l'Abbé ABEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi 24. Février.

C'Eſt ici la quatriéme fois que ce Héros de l'ancienne Rome ſe préſente ſur la Scene Françoiſe. Hardy, Chevreau, & Chappoton * n'avoient, à la vérité, que donné une forme Dramatique à ce fait tiré de l'Hiſtoire Romaine, ſans penſer ſeulement qu'il y eut des régles. M. l'Abbé Abeille paroiſſant après eux, & dans un temps où il n'étoit plus permis de s'en écarter, voulut ſe ſignaler par un Ouvrage auſſi difficile. « Ma prin-» cipale gloire (dit-il) eſt de n'avoir » point déplu, dans un ſujet que l'on » n'avoit pû juſqu'à préſent aſſujétir aux » régles du Théatre, & que tant de fa-» meux Auteurs n'auroient point aban-» donné à ceux qui voudroient ſuivre leurs » pas, s'ils l'euſſent cru capable de quel-» que ornement, & de quelque grace. (*a*)

* Voyez Tome IV. page 108. & Tome V. pages 418 & 432.

(*a*) « J'avoue, (continue l'Auteur) que je dois une » partie de ſon ſuccès aux ſoins de ceux qui l'ont re-» préſenté, & quoique leur propre gloire les engageât à » faire tous leurs efforts pour réuſſir dans les ſujets ſé-

Préface de Coriolan.

1676. Il faut avouer cependant que ce ſujet n'a jamais bien réuſſi ſur la Scene ; nous aurons occaſion de parler de deux autres Tragédies du même nom, dont la premiere a été donnée en 1688. par un Auteur, qui n'a pas jugé à propos de ſe faire connoître, & l'autre en 1722. par M. Chaligny des Plaines, & qui n'a été jouée qu'une ſeule fois. La précédente l'avoit été trois fois; de ſorte que ſi l'on décide de la bonté d'une Piéce, par le nombre des repréſentations, on conclura que celle de M. Abeille eſt la meilleure, puiſqu'elle en a eu dix-ſept.

L'Auteur, dans ſa longue Préface,

» rieux, dont on les croyoit moins capables que des » comiques ; je ne laiſſe pas de leur avoir obligation » d'avoir déſabuſé le Public d'une erreur qui ne leur » étoit guéres plus déſavantageuſe qu'à moi, qui n'aurai » plus tant de ſujet de craindre pour les Piéces que j'eſ- » pere leur confier à l'avenir. »

Il ne ſera pas mal-à-propos de répéter ici l'état de la Troupe de l'Hôtel de Guénégaud, tel qu'elle étoit le 14. Avril 1676.

LES SIEURS,	MESDEMOISELLES,
La Roque,	Moliere,
Hubert,	De Brie,
Du Croiſy,	Du Pin,
La Grange,	De la Grange,
Guerin d'Eſtriché,	Guyot,
Roſimont,	Dauvilliers,
De Verneüil,	Auzillon,
Dauvilliers,	Du Croiſy.
Du Pin.	

Cette derniere eſt Mademoiſelle Angélique-Gaſſaud du Croiſy, aujourd'hui vivante, veuve de Paul Poiſſon.

tâche à prévenir le Lecteur ſur les changemens qu'il a cru devoir faire à l'Hiſtoire, pour donner de l'agrément à ſon Poëme. Il s'autoriſe de l'éxemple de M. Corneille, qui dans la *Mort de Pompée*, a reſſerré avec tant d'art & de majeſté, dans l'eſpace d'un jour Dramatique, plus d'une année de la vie de ce grand Capitaine; & celui de M. Racine, qui dans ſon *Andromaque*, a ſi heureuſement tranſporté la mort de Pyrrhus de Delphes à Buthrote. C'eſt encore à l'imitation du caractere d'Hermione, que M. l'Abbé Abeille s'eſt enhardi à choiſir Camille, pour faire un récit paſſionné de la mort de Coriolan, & à lui donner pour ſon frere, qui en eſt l'Auteur, des ſentimens ſi violens de dépit & de vengeance. Peut-on s'égarer en ſuivant les traces de ſi grands maîtres? 1676.

Comme les Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille ſont un peu rares, nous joignons un petit extrait, pour faire faire connoître celui dont nous parlons.

Coriolan, Amant de Virgilie, ſe trouve dans la dure néceſſité de quitter Rome & ſa maîtreſſe, le jour même qu'il devoit lui donner la main, ſa haute réputation lui fait trouver un azile chez ſes propres ennemis; & l'amour lui ſoumet le cœur de Camille ſœur d'Aufide,

Général des Volſques, où il s'eſt réfugié.
1676. Coriolan ſe ſert de la protection de Camille, pour obtenir le commandement de l'armée. Redoutable aux Romains, & prêt de les exterminer, Albin ſon Confident lui annonce l'arrivée des Veſtales en pleurs, qui viennent implorer ſa miſéricorde. C'eſt par cette ſituation que la Piéce s'ouvre. Aufide entre enſuite pour le prier de parler en ſa faveur à Valérie, Dame Romaine, dont il eſt devenu amoureux dès le moment qu'elle a paru au camp, où elle accompagne les Veſtales. Coriolan s'engage à le ſervir de ſon poſſible; mais quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il reconnoît Virgilie dans la perſonne de Valérie. Camille, qui ignore ce déguiſement, veut employer Valérie contre ſa rivale : les diſcours de celle-ci, & les procédés de Coriolan, ſuffiroient pour les découvrir, ſi Camille & Aufide avoient plus de pénétration. Coriolan, preſſé par les reproches de Virgilie, l'enléve des mains de Camille, qui l'a fait conduire à Rome. Cette action fait ouvrir les yeux à cette Amante jalouſe; Coriolan a beau vouloir la raſſurer par les ſermens les plus forts, Camille lui fait avouer ſes intelligences avec la prétendue Valérie. Coriolan, confondu par Aufide, qui lui repréſente

ſa noire perfidie, ſe défend très-mal, & ſoutient qu'il a promis de parler à Valérie, & non à Virgilie qu'il aime paſſionnément. Aufide, plus honnête homme, & plus généreux que ſon rival, pour faire ceſſer cette mauvaiſe chicane, propoſe de s'en remettre l'un & l'autre au choix de Virgilie, & quoi qu'elle veüille décider, de ſe jurer d'être toujours amis. Qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit un motif de magnanimité qui faſſe accepter la propoſition à Coriolan; il eſt ſi ſur du cœur de ſa maîtreſſe, qu'il ne croit rien riſquer, mais il ſe trompe; Virgilie, fatiguée de ſes irréſolutions, donne quelques eſpérances à Aufide, qui s'offre à terminer la guerre avec les Romains. Coriolan cependant par ſes importunités obtient la préférence; Virgilie lui ordonne même de voler au plutôt au ſecours de ſa patrie. Aufide, trahi par ſa maîtreſſe & par ſon ami, attaque celui-ci en déſeſpéré, & lui porte un coup mortel. La Piéce finit par le douloureux récit de ce combat, que Camille fait à Virgilie, & la réſolution qu'elles prennent de ſe réunir, pour venger la mort de Coriolan. 1676.

On jugera par ce plan de quelle façon l'Auteur ſçavoit profiter des leçons de Meſſieurs Corneille & Racine. Nous n'a-

1676. joutons qu'un mot des perſonnages. Le principal eſt le plus défectueux. Traître à ſa patrie, ſans foi, ſans probité, il trompe en même temps les Volſques, Aufide & Camille : les ſermens ne lui coûtent rien, & lorſqu'il ſe voit convaincu de perfidie, il ſe ſert d'excuſes ridicules ; de ſorte que le Spectateur indigné ne prend aucun intérêt à tout ce qui le regarde, & écoute le récit de ſa mort, ſans en être touché. Aufide eſt trop ſuborné à Coriolan, & à Camille : on ne pourroit lui refuſer la qualité d'honnête homme, s'il ne la démentoit à la fin par une action aſſez lâche. A l'égard de Camille, M. l'Abbé Abeille, dit qu'en empruntant ce nom dans l'Enéïde de Virgile, il a voulu en peindre le caractere. Il faut lui ſçavoir gré de l'intention : cependant il n'en a fait qu'une précieuſe, & une folle.

Terminons cet article par un fait débité dans le monde au ſujet de cette Tragédie, & qui eſt rapporté par M. Fléchat de Saint Sauveur, dans la troiſiéme partie de ſon Recüeil des Piéces fugitives d'Hiſtoire & de Littérature, anciennes & modernes, imprimé en 1704. page 544. « M. l'Abbé Abeille (dit-il) eſt » connu par la traduction de Juſtin, & » par les Tragédies d'Argélie, Soliman,

» Hercule, & Coriolan, qu'il a donné
» au Théatre François. Ce qui cauſa la 1676.
» chute de cette derniere eſt ſingulier.
» Dans un endroit de la Piéce, où un
» Acteur dit ce vers,

Vous ſouvient-il ; ma ſœur, du feu Roy notre pere ?

» Un Rieur du Parterre, répondit tout
» haut :

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guére.

» Cette réponſe fortuite, ou méditée,
» (car on ne l'a jamais bien ſçû) excita
» dans le Parterre de ſi grands éclats de
» rire, & cauſa tant de trouble au pau-
» vre Coriolan, qu'il tomba d'une ma-
» niere à ne s'en pouvoir jamais relever.»

Nous n'ajoutons à ceci qu'un raiſonnement très-ſimple. Le vers en queſtion,

Vous ſouvient-il, ma ſœur, du feu Roy notre pere ?

ne ſe trouve point dans la Tragédie de Coriolan : il ne pourroit pas même y trouver place, puiſqu'il ne convient à aucun des perſonnages, qui ſont tous Républiquains. Ce qu'on ajoute de la prompte chûte du pauvre Coriolan, n'eſt pas plus éxact. On prouve par les Regiſtres de la Comédie, qu'il eut dix-ſept repréſentations. C'en eſt bien aſſez pour

1676. une telle Piéce. Voilà la fauſſeté de ce fait ſuffiſamment démontrée. Nous ne doutons point que quelques perſonnes qui ont raſſemblé avec ſoin de ſemblables anecdotes ne ſoient mortifiées, en liſant ceci, d'être obligées d'avouer que, malgré leurs recherches, elles ne connoiſſent que très-imparfaitement le Théatre François. Mais notre devoir nous engage à détruire des erreurs répandues dans le Public, & ſur-tout celles qui ſe peuvent perpétuer par le moyen de l'impreſſion.

L'ABBÉ ABEILLE. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres de la République des Lettres, par le P. Niceron, Tome XXXXI.

« GASPARD ABEILLE naquit à Riez » en Provence vers l'an 1648. Il vint de » bonne heure à Paris, & fut introduit » chez M. le Maréchal de Luxembourg, » qui, ayant goûté ſon eſprit, l'attacha » auprès de lui en qualité de Secrétaire, » & le mit dans une ſituation fort agréa- » ble. Comme c'étoit une homme à bons » mots, & qu'il contoit plaiſamment, il » amuſoit fort M. de Luxembourg dans » ſes momens de loiſir. Tous les Seigneurs » & les Officiers de l'armée, qui alloient » faire leur cour à ce Maréchal, étoient » charmés de trouver l'Abbé Abeille, qui » avoit toujours quelque choſe d'agréable » & de divertiſſant à leur dire. Sa ma- » niere de réciter étoit des plus particu- » liere & des plus comique, car outre

» qu'il n'étoit pas beau, il ſe démontoit
» tout le viſage, qu'il rempliſſoit de rides, 1676.
» geſticuloit d'une façon très-vive, & très-
» extraordinaire. Il a été auſſi attaché à
» M. le Duc de Vendôme; & M. le Prin-
» ce de Conty l'eſtimoit beaucoup, & le
» menoit ſouvent avec lui à l'Iſle Adam.
» Il avoit embraſſé l'Etat Eccléſiaſtique,&
» avoit même reçu l'Ordre de Prêtriſe; &
» en cette qualité il fut fait Prieur de No-
» tre-Dame de la Mercy.

» Son talent pour la Poëſie, (qui fut
» preſque l'unique qu'il cultiva) lui pro-
» cura une place à l'Académie Françoiſe,
» où il fut reçu le 11. Août 1704. il fut
» auſſi Secrétaire Général de la Province
» de Normandie. L'Abbé Abeille mourut
» le 22. May 1718. âgé d'environ 70 ans.
» (L'Abbé Mongault ayant été élu pour
» remplir ſa place à l'Académie Françoiſe,
» il y vint prendre ſéance le 31 Décem-
» bre de la même année 1718. & fit
» ainſi l'éloge de ſon prédéceſſeur.)

» Je n'aurois rien à ſouhaiter aujour- Diſcours de l'Abbé Mongault.
» d'hui, ſi je ne regrétois avec vous un
» Académicien qui m'honoroit de ſon
» amitié, & dont je connoiſſois depuis
» long-temps le mérite. M. l'Abbé Abeille
» avoit un eſprit vif & naturel, une ima-
» gination féconde & réglée, qui rendoit
» ſa converſation animée, agréable &
» ſoutenue. Tranſporté de l'extrémité

1676. » du Royaume, au milieu du grand mon-
» de, & dans le commerce des perſonnes
» les plus polies, il ſembla que cet air
» lui étoit naturel; & l'on ne vit dans
» ſes diſcours & dans ſes manieres rien
» d'embarraſſé ni de contraint. A ces ta-
» lens heureux pour la ſociété, il joignit
» celui d'une Poëſie noble & ſenſée, pro-
» pre à exprimer les grands ſentimens de
» la Tragédie, & à donner de l'agré-
» ment aux réfléxions les plus ſolides,
» comme il a fait dans ſes Epîtres, où
» l'on reconnoît un Philoſophe qui avoit
» étudié les hommes, moins dans les Li-
» vres que dans les hommes mêmes. Son
» mérite lui donna la confiance de celui
» à qui votre Auguſte Protecteur confioit
» alors l'éxécution de ſes plus importans
» deſſeins, de ce grand Capitaine dont
» l'idée vous rappelle tant de triomphes,
» & dont les Campagnes ſe comptent
» encore par les victoires; qui a rendu
» à ſes illuſtres aïeuls tout ce qu'il en
» avoit reçu, & donné un nouvel éclat
» à une maiſon qui ſembloit n'avoir plus
» rien à acquerir. * Après la mort de ce
» grand homme, ſon digne fils conſola
» M. l'Abbé Abeille d'une perte qui leur
» étoit devenue commune, par des mar-
» ques conſtantes d'eſtime & d'amitié,
» en lui aſſurant un répos auſſi honnête
» pour celui qui en jouiſſoit, qu'honora-

* M. le Maréchal de Luxembourg.

» ble à celui qui le procuroit avec une
» générosité digne des grands noms qu'il 1676.
» réunit en sa personne.

M. de Sacy, Avocat au Conseil, alors directeur de l'Académie Françoise, répondit au discours de M. l'Abbé Mongault, & parla ainsi de l'Abbé Abeille.

« Le confrere dont vous venez aujourd'hui prendre la place, nous fut plus » cher encore par ses vertus, que par » ses talens. A quelque haut dégré qu'ils » puissent être portés, l'Académie, contente de les admirer ailleurs, ne les estime & ne les aime dans celui qu'elle » adopte, qu'autant que ses mœurs leur » donne de prix & d'éclat.....Les dons » de l'esprit ne sont estimables que par » l'utilité qu'ils apportent au public; & » ils lui sont funestes, si celui qui les possséde n'en regle pas l'usage par l'honneur » & par la probité. Alors ils ne servent » plus qu'à farder le vice, ils le rendent » aimable, ils l'inspirent, ils l'autorisent, » ils l'arment, & bientôt ils le justifient.

» Jamais personne ne fut plus éloigné d'un si monstreux abus, que le fut » M. l'Abbé Abeille. Sorti de Provence » dans sa premiere jeunesse, sans Patron, » & presque sans connoissance en ce » Pays-ci, avec d'autant plus de besoin » de plaire, qu'il étoit sans fortune: il sçut » en peu de temps s'introduire & se faire

1676. » ſouhaiter dans le plus grand monde, » par les ſeuls agrémens de ſon eſprit.

» Il y trouva la corruption que le luxe » y fait depuis ſi long-temps regner ; mais » elle ne fut point contagieuſe pour lui. » Perſuadé qu'un homme d'eſprit n'eſt » point fait pour prendre le ton des au- » tres, mais pour leur donner le ſien, il » ne mit jamais ſa muſe au ſervice de la » débauche ou de la malignité. S'il fit des » Odes, ce ne fut que pour chanter la » vertu ; s'il compoſa des Epîtres, la mo- » rale en fut l'unique objet, s'il travailla » pour le Théatre, il n'y fit paroître que » des Héros.

» Ne croyez pas, Meſſieurs, que j'en- » tends parler ici de Coriolan, & de ces » autres Piéces dont les Corneilles & les » Racines firent en ce temps des pronoſ- » tics ſi avantageux, & qui lui acquirent » ſi-tôt une réputation ſi brillante. Je » parle de *Sylanus*, de *Danaus*, & » particulierement de ce *Caton*, dont un » Prince plus ſupérieur encore par ſon » eſprit que par ſon auguſte naiſſan- » ce, diſoit, *que ſi le Caton d'Utique* » *reſſuſcitoit, il ne ſeroit pas plus Caton* » *que le Caton d'Abeille.*

» Entre ceux qui me font l'honneur » de m'écouter, j'en vois pluſieurs qui » ont ſouvent aſſiſté à la lecture de ces » charmans ouvrages, qu'ils vous diſent

» de quelle admiration ils ont été saisis, » de quel plaisir ils se sont sentis transportés, toutes les fois qu'ils les lui ont » entendu réciter ; mais s'il a excellé lorsqu'il s'est éxercé sur le dramatique héroïque, demandez-leur comment il a » réussi, quand pour se délasser il s'est » amusé au dramatique lyrique ? Demandez-leur ce qu'ils pensent de la conduite, des pensées, des sentimens, du dénouement, des jeux, des fêtes, de la galanterie d'*Hésione* & d'*Ariane*, deux Opera » que M. Quinault auroit pû lui envier ? 1676.

» Un scrupule louable, quoique peut-» être trop austere, lui avoit fait enterrer » ces Ouvrages. Il faut espérer qu'un « héritier dégagé de cette trop modeste » retenue, ne craindra point de leur faire » voir le jour, dont ils sont si dignes.

» Son enjouement qui fit le charme » des meilleures compagnies, fut également éloigné de la licence & de la » satyre. Il le tiroit du fond des choses, » & des tours qu'il leur donnoit. Il y » trouvoit des sources inépuisables d'idées riantes qui flattent l'imagination » sans la salir, qui amusent l'esprit sans » corrompre le cœur, & qui sont éternellement cachées à ceux qui croyent » impossible que les entretiens où l'on » ménage la réputation des autres &

1676. » l'honnêteté publique ne ſoient inſipides » & glacés.

» Tant d'aimables qualités ne pou» voient manquer de lui donner part à » la bienveillance de ceux qu'un mé» rite extraordinaire diſtinguoit le plus » entre les grands. Feu M. le Prince de » Conti en fit ſes plus cheres délices. » M. le Duc de Vendôme l'honora de » ſa familiarité : M. le Maréchal de Lu» xembourg voulut ſe le rendre propre ; » il le retira dans ſa maiſon, & lui donna » avec ſon amitié toute ſa confiance. Je » ne vous nomme, Meſſieurs, que des » Héros, & des Héros morts. Ils ſuf» fiſent pour ſon éloge. Je ne finirois » point ſi j'entreprenois de vous les » nommer tous.

» Mais à quel uſage mit-il cette rare » amitié ? Content de l'honneur qu'elle » lui faiſoit, il ne ſongea point à ſe la » rendre utile. Ce fut un tréſor pu» blic, où tous ceux qui étoient malheu» reux & ſans protection, eurent droit » en tout temps d'aller puiſer.

» Plein de cette maxime des honnêtes » gens de tous les ſiécles, qu'il n'y a de » vrai bien que celui que l'on fait aux » autres, ſon crédit fut la reſſource de » tous ceux qui en eurent beſoin. Il fut » à la ſuite de ſon généreux patron, dans

» ces lieux, où les droits de la guerre & » de la victoire, fourniſſent tant d'occa- 1676.
» ſions légitimes de s'enrichir, & il en » revint toujours ſi pauvre, qu'il n'a » ſubſiſté juſqu'à la fin que par les bien- » faits d'un ſi digne Mécene, & de ſon » magnanime fils, qui a cru que dans » une maiſon comme la ſienne, on ne » doit pas moins ſuccéder à l'affection » de ſes peres, qu'à leur gloire. C'eſt » ainſi que le célébre Ennius acheva des » jours tranquilles dans la maiſon des » Scipions.

» Qu'admirer le plus, ou de cette » confiance que M. l'Abbé Abeille avoit » priſe dans la généroſité de ces grands » hommes, ou de la noble & vive at- » tention qu'ils ont toujours eue à la » remplir & à la paſſer ?

» Ne trouvez point étrange, Meſ- » ſieurs, que je releve ainſi les torts de » la fortune à ſon égard ; je parle d'un » homme, qui n'ayant jamais compté » les richeſſes au nombre des vertus, » n'avoit point apris, même de la Cour, » à rougir de ſa pauvreté. »

Il eſt fâcheux pour le Public, & plus encore pour la gloire de l'Abbé Abeille, que les héritiers de ce Poëte, (*a*) ayent

(*a*) L'Abbé Abeille avoit un frere, nommé Scipion Abeille, qui devint Chirurgien Major du Régiment de

1676. négligé de mettre au jour les Tragédies de *Sylanus*, de *Danaus*, & de *Caton*. Ces Ouvrages *admirés* des vrais Connoiſſeurs, qui les avoient, *tranſportés du plus grand plaiſir*, auroient anéantis les juſtes reproches que l'on peut faire aux Tragédies d'*Argélie*, de *Coriolan*, & de *Lyncée*, & même à celles de *Soliman* & d'*Hercule*, (ces deux dernieres imprimées ſous le nom de *la Tuillerie*, Comédien du Roy,) qui ne font connoître leur Auteur que pour un génie très-médiocre dans le genre Dramatique. Les plans de ſes Piéces ſont mal arrangés, & ſes perſonnages manqués, ou dans le faux. A l'égard de ſa Poëſie, elle eſt foible, chevillée, nulles penſées & pleine d'expreſſions baſſes ou proſaïques. L'exactitude de la rime eſt le ſeul mérite de ſa verſification. Les articles de ces Tragédies juſtifieront ce que nous en diſons ici.

Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille.

ARGÉLIE, Reine de Theſſalie, Tragédie, 1674.

Picardie; & un neveu qui prit le parti de la Comédie, & qui la joua en Province. Nous parlerons de ce dernier ſous l'année 1718.

CORIOLAN,

CORIOLAN, Tragédie, 1676. 1676.
LYNCÉE, Tragédie, 1678.

On prétend que les Tragédies de Solyman & d'Hercule, imprimées ſous le nom de la Tuillerie, ſont encore de l'Abbé Abeille : ainſi il faut joindre ces deux Piéces.

SOLYMAN, Tragédie, 1680.
HERCULE, Tragédie, 1681.

LE VOLONTAIRE, (*a*)

Comédie en un Acte, en vers, de M. DE ROSIMONT,

Repréſentée le Vendredy ſix Mars, ſur le Théatre de la rue Mazarine, (cinq repréſentations.)

ERaſte, fils unique de Madame Valtoquet, riche veuve, Bourgeoiſe de Paris, eſt un jeune homme qui a fait toutes ſortes de fredaines. Voici comment ſon valet le peint en parlant à lui-même.

CARILLE. SCENE I.

Parbleu, je ne ſçaurois m'en taire,
Vous avez fait, me ſemble, aſſez le Volontaire.

(*a*) La premiere repréſentation du *Volontaire* fut précédée de la Tragédie de Coriolan.

1676. Et j'enrage de voir, qu'errant inceſſamment,
Vous n'ayez de plaiſir que dans le changement.
Qu'elle honte, après tout, pour un fils de famille,
D'être tantôt en France, & tantôt en Caſtille,
Tantôt en Canada, tantôt en Arragon,
Tantôt aux Pays-bas, & tantôt au Japon !
Le voyage a ſon temps, & c'eſt pour la jeuneſſe,
Un moyen aſſuré d'acquérir la ſageſſe.
Mais, quoi ? roder toujours en différens pays ?
Y trancher du Baron, du Comte, du Marquis,
Affectant le bel air, débiter la fleurette,
A Lucinde, à Célie, à Marine, à Liſette,
S'abîmer en crédit pour les bien divertir ;
Leur excroquer l'honneur ; peſter, jurer, mentir,
Promettre en même jour le mariage à trente,
Et s'évader la nuit, quand la mine s'évente,
Revenir à Paris, faire le chien couchant,
Battre l'un, battre l'autre, affronter le Marchand,
Prendre nipes, bijoux, crocheter la caſſette,
Et de peur de priſon déloger ſans trompette ?
Eh, qu'eſt-ce que cela ? tour d'enfant de Paris,
Cependant à la fin on y peut être pris.
. . . . . .
Encore un coup, Monſieur, ſans vous mettre en courroux,

1676.

Pour vous mettre à couvert de toutes vos frédaines,
Il faut qu'un bon hymen vous lie de ſes chaînes ;
Vous ſerez en repos du côté de l'amour.
Pour vos dettes on peut les payer à leur tour.
Vous aurez tôt ou tart de quoi les ſatisfaire.
Ainſi, commencez donc de plaire à votre mere.

Madame Valtoquet entre, & gronde Valere : enfin ce dernier, à la perſuaſion de Carille, ſe réſout à demander excuſe à ſa mere, & lui promet une ſincere obéiſſance. Madame Valtoquet propoſe à ſon fils une Charge de robe, ou un emploi dans le ſervice militaire. Valere accepte le dernier parti. Enſuite on lui donne le choix de trois jeunes perſonnes à épouſer, ſçavoir, Célie, Niſe, ou Dorothée. Il choiſit Dorothée. Madame Valtoquet ſort pour terminer les deux affaires qu'elle a propoſé à ſon fils, & celui-ci s'amuſe à faire l'amour à une jeune fille nommée Aminte. Suit une Scene de deux Languedociennes à qui Valere a fait à chacune d'elle une promeſſe de mariage. Ces deux perſonnes ne parlent que le langage de leur Pays, elles font de durs reproches à leur infidéle, & déchirent ſes promeſſes de mariage. Arrive Dorothée, & tous ſes parens avec Mada-

1676. me Valtoquet. Il n'eſt plus queſtion que de faire ſigner le contrat de mariage, on demande le futur; Picard, Laquais de Madame Valtoquet, ſurvient :

Scene derniere. PICARD *à Madame Valtoquet.*

Madame.....

MADAME VALTOQUET.

Qu'eſt-ce donc, quoi, que veux-tu me dire ? D'où vient.....

PICARD.

Un méchant coup chez vous vient d'être fait.

MADAME VALTOQUET.

Comment ?

PICARD.

On a briſé votre grand cabinet.

MADAME VALTOQUET.

Mon cabinet ! mon fils ? il n'eſt point-là, le traître !

PICARD.

J'ai trouvé ce papier auprès de la fenêtre.

MADAME VALTOQUET *lit.*

Vous avez lieu de vous plaindre de mon procédé ; mais enfin, peſtez, criez, jurez, tempêtez, il n'en ſera ni plus ni moins. Je n'ai pas eu le temps de compter l'argent que je vous ai pris, mais vous avez, je croi, aſſez de conſcience pour n'en pas marquer ſur mon compte plus qu'il n'y en a. Pour le Contract de mariage, vous ſçavez que ſouvent tel fiance, qui n'épouſe point. Ne laiſſez donc pas mourir Vierge Dorothée, & dites-lui qu'elle ne ſoit

pas aſſez folle pour m'attendre. Adieu, je ne ſçais où je vai, ni quand je reviendrai. Votre fils, ſi vous voulez. 1676.

(*Madame Valtoquet continue.*)

Après ce procédé, non, non, point de tendreſſe,
Il a ſçu profiter longtemps de ma foibleſſe:
Mais ſi je puis ſçavoir en quel lieu il ſera,
Je ſuis ſure du moins qu'il s'en repentira.

Quoique cette Comédie ſoit des plus foible, nous avons cru devoir en parler un peu plus en détail que de pluſieurs autres, attendu qu'elle eſt aſſez rare.

ROSIMONT.

Claude la Rose, Sieur De Rosimont, le meilleur Acteur comique de la Troupe du Marais, entra dans celle du Palais Royal, où il débuta le 3 Mars 1673. par le rôle du Malade imaginaire, qu'il repréſenta au gré des Connoiſſeurs & du Public. Il remplaca Moliere dans l'emploi du haut comique, & joua auſſi les Valets brillans. Roſimont paſſa avec ſes camarades au Théatre de la rue Mazarine, & fut conſervé dans la Troupe, à la réunion des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, avec ceux de la rue Mazarine, en 1680. Roſimont continua ſa profeſſion juſqu'au premier Novembre 1686. qu'il mourut ſubitement. (*a*) Voici ce qu'en a dit M.

(*a*) « Roſimont étant mort ſubitement en 1691. (il » falloit dire, le premier Novembre 1686.) fut enterré

de Tralage. » Le Sieur Roſimont étoit
1676. » aſſez bon Comique, mais à force de
Note manuſcrite. » boire il étoit devenu exceſſivement
» gros. Le jour qu'il créva, le Cabaretier,
» qui avoit coutume de le fournir, dit,
» la larme à l'œil, qu'il venoit de perdre
» huit cens livres par an. Il ſçavoit quel-
» que choſe, & avoit même fait le plus
» beau Recueil de toutes ſortes de Comé-
» dies imprimées qu'il y eut à Paris. C'eſt
» dommage qu'après ſa mort tout cela a
» été diſperſé. »

Quoique Monſieur de Tralage ait été contemporain de Roſimont, nous avons quelque lieu de douter du fait qu'il avance ſur la paſſion que cet Acteur avoit pour le vin. Mademoiſelle Desmares à qui nous en avons parlé, nous a aſſuré que Roſimont n'avoit jamais paſſé pour Ivrogne, & qu'au contraire on lui avoit toujours dit que c'étoit un homme très-rangé. Joignons à ce témoignage que ce même Roſimont étoit homme de Lettres, & qu'il s'attacha à un genre d'étude qui demande une très-grande application. C'eſt M. Baillet qui ſera le garant de ce que nous venons de

» ſans Clergé, ſans luminaire, & ſans aucune priere, » dans un endroit du Cimetiere de Saint Sulpice, où » l'on met les enfans morts ſans Baptême. » (Traité des Spectacles, du P. le Brun.)

dire. « L'on a vû dans ces derniers temps » des Vies des Saints que l'on n'a point » condamnées pour avoir été écrite par » des perſonnes qui n'ont certainement » pas vécu en réputation d'une grande » ſainteté. Un Comédien de nos jours en » a fait imprimer avec de bonnes appro- » bations (*a*) qu'il témoigne avec aſſez » d'oſtentation avoir recueillies des Saints » Peres, des Auteurs Eccléſiaſtiques, de » pluſieurs Martirologes, & du Bréviaire » Romain, comme s'il n'eut point fait » d'autres lectures toute ſa vie. Il eſt vrai » que la méfiance lui a fait prendre le » maſque pour préſenter plus hardiment » cet ouvrage au Public. Si cette pruden- » ce lui a réuſſi pour rendre ſon préſent » moins ſuſpect, il ſe peut faire auſſi » qu'elle l'ait privé d'une partie de ſa ré- » compenſe; & que ſi l'Egliſe avoit re- » connu *le Sieur de Roſimont* ſous le maſ- » que de *J. B. du Meſnil*, Auteur d'une » Légende ſi édifiante, elle auroit pû lui » accorder, au moins, le Sacrement des » Morts, c'eſt-à-dire, les honneurs pu- » blics de la Sépulture Eccléſiaſtique, » qu'elle a coutume de refuſer aux Comé- » diens. (Il nous paroît que Monſieur

1676.

Vies des Saints de M. Baillet, Janvier. Diſcours ſur l'Hiſtoire de la vie des Saints, pages 149 & 150. *in*-8°.

(*a*) A Paris, chez Guillaume Deſprez, *in*-4°. ſous le titre de *Vies des Saints pour tous les Jours de l'année*, 1680.

1676. » Baillet, en parlant de l'ouvrage de Ro-
» ſimont, auroit dû s'étendre un peu plus ſur les excellentes recherches qu'il renferme, & qui l'ont fait paſſer pour un ouvrage de Port-Royal.)

Roſimont étoit un homme d'eſprit, mais un foible Auteur de Théatre, ſes Piéces ſont comiques, mais d'un comique bas, ſouvent forcé & digne de la Scene Italienne.

Piéces du Théatre de Roſimont.

LE DUEL FANTASQUE, *ou* LES VALETS RIVAUX, Comédie en un Acte, en vers, 1668.

LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, *ou* L'ATHÉE FOUDROYÉ, Tragi-Comédie, en cinq Actes, en vers, 1669.

L'AVOCAT SANS ÉTUDE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LA DUPE AMOUREUSE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LES TROMPEURS TROMPÉS, *ou* LES FEMMES VERTUEUSES, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LE QUI PRO QUO, *ou* LE VALET ÉTOURDI, Comédie en trois Actes, en vers, 1671.

LE VOLONTAIRE, Comédie en un Acte, en vers, 1676.

LE

LE TRIOMPHE DES DAMES,

1676.

Comédie en proſe, en cinq Actes, non imprimée, ornée de divertiſſemens, de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi ſept Août. (*a*)

LA réuſſite de cette Comédie, (que nous conjecturons avoir été écrite en proſe) auroit dû engager M. Corneille de l'Iſle à la faire imprimer, cependant il n'en fit paroître que l'argument, & cet argument nous a paru mériter, par ſa rareté, d'avoir place dans cet Ouvrage : (*b*) cependant nous en avons ſupprimés l'explication du Combat à la Barriere, les deviſes des Combattans, & d'autres choſes inutiles à l'intelligence de la Piéce.

(*a*) « *Le Triomphe des Dames* fut interrompu après » la ſeptiéme repréſentation, à cauſe de la maladie de » Mademoiſelle Moliere. Repriſe pour la huitiéme fois » le Dimanche 30. Août. La onziéme repréſentation » le Dimanche 22. Novembre, la vingt-quatriéme & » derniere le 27. Décembre. » *Regiſtre de la Comédie pour l'année 1676.*

(*b*) Il y a deux éditions de l'argument du Triomphe des Dames. Nous avons choiſi celle qui eſt la plus ample, ſur-tout au premier Acte.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

1676.

Aminte, Iſmene, Fanchon,	Sœur & niéces du Baron,	*Mademoiſelle de Brie.* *Mademoiſelle Moliere.* *La petite Mademoiſelle Du Pin.*
Angélique, autre niéce du Baron,		*Mademoiſelle du Croiſy.*
Clarice, déguiſée en homme, ſous le nom d'Oronte,		*Mademoiſelle Du Pin.*
Lucille, Suivante de la mere d'Aminte & d'Iſmene,		*Mademoiſelle Auzillon.*
Le Baron, Tuteur d'Angélique,		*M. du Croiſy.*
Dorante, amant d'Iſmene,		*M. de la Grange.*
Le Capitaine, amant d'Aminte,		*M. Hubert.*
Damis, amant d'Angélique,		*M. Dauvilliers.*
Dorimene, femme du bel air,		*Madem. de la Grange.*
Colin, le Marié,		*M. d'Etriché.*
Gros-Jean, pere de la Mariée,		*M. de Roſimont.*
Perette, mere du Marié,		*M. Du Pin.*
M. Vignolet, Bourgeois niais,		*M. de Verneüil.*

ACTE PREMIER.

La décoration de cet Acte repréſente le Château du Baron, homme entêté de Chevalerie, & qui s'étant gâté l'eſprit par la lecture de l'Arioſte, des Amadis, & des vieux Romans, qui lui ont inſpiré l'amour des Carrouſels & des Spectacles, a préparé un combat à la Barriere, pour rendre plus ſolemnel le jour deſtiné au mariage de ſes deux niéces, Aminte & Iſmene; dont l'une eſt promiſe à Damis, & l'autre à Dorante. Ces deux amis qui doivent ſervir de chef de quadrille dans

ce combat entrepris à la gloire du beau ſexe, ſous le titre du *Triomphe des Dames*, donnent ordre à tout ce qui leur eſt néceſſaire, pour y paroître avec éclat; & comme le Baron témoigne avoir beſoin de gens adroits pour former les quadrilles, dont ſon Carrouſel doit être compoſé. Dorante, qui cherche à ſe le rendre favorable, ſe charge de lui en amener de Paris. Il lui recommande Iſmene, qu'il laiſſe dans le Château du Baron, avec ſa mere qui y eſt demeurée malade. Le Capitaine le ſuit dans ce voyage, pour un autre deſſein qui l'oblige à s'éloigner. Sa compagnie, logée aux environs, lui avoit donné occaſion de faire habitude au Château, où ayant reconnu l'eſprit d'Aminte facile à prendre toutes ſortes d'impreſſions, & lui voyant de grands biens fort propres à accommoder ſes affaires, il s'en étoit fait aimer malgré l'engagement où elle étoit avec Damis, qui, dégoûté de ſon indolence, commençoit à tourner ſes vœux du côté de la jeune Angélique, autre niéce du Baron, qui en étoit le Tuteur. Le Capitaine avoit concerté avec Aminte le projet d'une maſcarade qui lui devoit fournir les moyens de l'enlever, & c'étoit pour en faire les apprêts qu'il avoit accompagné Dorante. Pen-

1676.

dant leur éloignement, Clarice, que
1676. Dorante avoit fortement aimée à Lyon avant qu'il eut vû Iſmene, arrive au Château en habit de Cavalier, & n'a pas de peine à s'y faire recevoir, en flattant le Baron ſur ſon entêtement de Chevalerie. Le Capitaine, qui avoit eu connoiſſance de cet amour, lui avoit écrit ce qui ſe paſſoit contre elle; & c'étoit ſur l'avis de la lâcheté que Dorante avoit de la quitter pour Iſmene, qu'elle avoit pris la réſolution de ce déguiſement qui lui devoit faciliter les moyens de lui parler ſans témoins, & de voir ſi par ſa préſence, elle ne pourroit pas l'obliger à ſe repentir de ſa trahiſon. Ayant ſçû qu'il étoit à Paris, elle prend le parti de l'attendre, & rend cependant quelques ſoins à Iſmene, ſous le nom d'Oronte. Dorante, qui en a reçu avis, prend feu à cette nouvelle, &, ſuivant ſon caractere bruſque, revient au Château plein de jalouſie pour ce prétendu rival. Le Capitaine qui l'avoit accompagné dans ſon voyage, l'accompagne auſſi dans ſon retour, & eſt ſurpris de rencontret Clarice déguiſée en Cavalier: c'eſt par-là que ſe fait l'ouverture de la Scene. Clarice s'étant expliquée avec le Capitaine de la maniere dont elle avoit deſſein d'agir, apprend de lui les prétentions qu'il a par le moyen de ſa

1676.

maſcarade,& que depuis qu'il eſt au Château, il a toujours affecté de plaiſanter & de parler de guerre & de combats ; ce qui l'avoit rendu ſi incommode à tout le monde, que pour s'en débarraſſer on lui avoit abandonné Aminte, dont on ne l'avoit cru écouté, que parce que ſa nonchalance l'empêchoit de lui dire qu'il l'importunoit. Après cette confidence, Clarice, qui veut le convaincre de la paſſion que Dorante a eue pour elle, lui montre quantité de billets qu'elle a reçus de lui, & lui en fait lire un ; qu'elle reprend avec tant de précipitation dans l'inſtant qu'elle voit venir Aminte, qu'elle en laiſſe tomber un autre, qui demeure ſur le Théatre : pendant qu'elle s'éloigne, & que le Capitaine rend compte à Aminte de ce qu'il a préparé pour ſon enlévement, il l'avertit de ne pas oublier à ouvrir ſa montre, afin que ce ſignal la faſſe connoître à ceux qu'il employe dans ſa maſcarade, pour celle qui doit être enlevée ; à quoi elle conſent, parce que la choſe s'éxécutant pendant un divertiſſement donné, ne paroîtra point s'être faite de concert avec elle. Damis, amant déclaré d'Aminte, trouble cette converſation. Le Capitaine qui l'apperçoit, prend auſſitôt ſon caractere de guerrier importun, &

1676. ne parle que de la beauté de ſon équipage, & de la magnificence de ſa compagnie, juſqu'à ce qu'Angélique, qui arrive avec Fanchon petite ſœur d'Aminte & d'Iſmene, avertit la premiere que ſa mere la fait chercher. Elle ſort, le Capitaine la ſuit. Damis aſſure Angélique de ſon amour, & de la réſolution qu'il a priſe de renoncer à Aminte, & de ſe découvrir au Baron ; & Fanchon, ramaſſant la papier que Clarice a laiſſé tomber, y trouve pour titre : *Chanſon ſur l'air de : Vous étonnez-vous ?* Comme elle reconnoît cet air pour être un de ceux qu'elle a entendu chanter à la Tragédie de Circé, elle étudie les paroles, tandis qu'Angélique oblige Damis à la quitter, & qu'Iſmene entre avec Dorante, qui lui reproche que malgré toutes les prieres qu'il lui a faites de ſe conſerver, elle n'a pas laiſſé de paſſer pluſieurs nuits ſur la riviere depuis ſon départ, quoiqu'elle ſçache que l'air de l'eau l'incommode, & qu'il n'y ait rien qui lui ſoit plus contraire que de veiller. Iſmene, dont le caractere eſt d'une perſonne qui veut abſolument tout ce qu'elle veut, & qui ne prend que ce qu'elle a réſolu pour régle de ſa conduite, ſe révolte contre les remontrances de Dorante ; & cette querelle ne finit que par

l'ordre qu'elle lui donne de lui chanter un air nouveau, qu'il lui a dit qu'il avoit fait pour elle. Il s'en excuſe ſur le déſordre d'eſprit où elle l'a mis ; elle s'obſtine à vouloir de lui cette marque de complaiſance. Ainſi il commence deux fois à chanter ces paroles : *L'excès de mon amour.....* & s'étant interrompu deux fois lui-même ſur ce que dans le chagrin où il eſt, il a la voix pitoyable, Iſmene s'offenſe de ce refus, & ſans lui rien dire davantage, elle s'adreſſe à Fanchon pour la faire chanter. Fanchon, qui a aſſez étudié les paroles qu'elle a trouvées, chante les quatre premiers vers. Dorante, fort ſurpris de les entendre, & les reconnoiſſant, parce qu'il les a faits autrefois pour Clarice, interrompt Fanchon, à qui Iſmene fait recommencer les paroles qui ſuivent. 1676.

J'avois fait ſerment,
De vivre ſans chaînes ;
Et fuyois les peines,
Qu'on ſouffre en aimant.
De cette injuſtice,
Par un prompt retour,
Les beaux yeux de Clarice,
Ont vengé l'amour.

Le nom de Clarice, qui frappe Iſmene, l'oblige à prendre le papier des mains de

1676. Fanchon, qui lui dit qu'elle l'a trouvé dans le même lieu où ils ſont. Elle reconnoît l'écriture de Dorante, & ne doutant point que les vers ne ſoyent de lui, elle le raille froidement de ce qu'il ſe plaît tant à ſe ſouvenir de cette belle abſente. Dorante lui reproche l'outrage qu'elle lui fait à ſouffrir l'entretien d'Oronte ; elle lui répond que c'eſt un rival redoutable ; & ſur cette conteſtation, le Baron ſurvient dans un équipage qui tient un peu de l'habillement des anciens Chevaliers. Il embraſſe Dorante, & après lui avoir marqué qu'on ne peut être plus ſatisfait qu'il l'eſt des gens qu'il lui a choiſis pour ſon Carrouſel, avec leſquels il entreprendroit volontiers les plus difficiles aventures, il lui dit qu'avant que de paroître au Tournoi, ils veulent faire devant lui un eſſai de leur adreſſe. Il invite Iſmene à être témoin des différens combats, dont ils lui vont donner le ſpectacle ; & en même-temps on voit paroître deux François, qui s'étant battus en duel, font place à deux Suiſſes qui font un nouveau combat avec leurs eſpadons. Ceux-ci ſont ſuivis de deux Vénitiens qui ſe battent avec la dague ; & enfin de deux Eſpagnols, dont la lente gravité oblige le Baron de mettre l'épée à la main, pour leur faire voir de quel air il

s'y faut prendre. Il les oblige à ſe mêler tous enſemble, & l'Acte finit par ce combat de huit perſonnes qui ont chacun des armes différentes, & qui par leurs manieres donnent lieu au Baron de citer toujours quelque éxemple de Chevalerie. 1676.

ACTE II.

Le Théatre change, & repréſente dans cet Acte une allée magnifique du Jardin du Baron.... Dans le fond du Théatre on découvre une grotte dont la façade forme deux pilaſtres, & une porte verte & or, au-deſſus du devant, de laquelle ſont deux grands Dauphins de couleur naturelle, qui jettent de l'eau dans un baſſin..... C'eſt en ſe promenant vers cette grotte qu'Aminte confirme à Damis ce qu'il avoit déja ſçu que ſa mere ne l'avoit envoyé chercher que pour lui déclarer qu'elle avoit deſſein que ſon mariage, auſſi bien que celui d'Iſmene & de Dorante, ſe conclut le lendemain ; il prend prétexte ſur l'indifférence avec laquelle elle lui témoigne avoit reçu cette nouvelle, de vouloir aller demander qu'on ne ſe hâte pas, & il eſt interrompu par l'arrivée du Capitaine, qui ſe ſert de termes de guerre, pour faire connoître à Aminte, qui eſt d'intelligence avec lui, qu'il a donné les ordres néceſſaires pour

1676. l'enlever, ſur le ſignal qu'elle doit faire pendant le divertiſſement de la maſcarade, dont il lui a déja parlé. Angélique ſurvient, ſuivie un peu après du Baron, à qui Lucile vient dire que quelques-uns de ſes Vaſſaux demandent à s'acquitter des redevances qu'ils lui doivent, comme relevans de ſa Baronie. Il commande qu'on les faſſe entrer; & on en voit paroître deux, qui, au ſon des violons, apportent des botines & des éperons, qui ſont obligés de lui venir chauſſer tous les ans. Il fait civilité de la chauſſure au Capitaine qui la refuſe, & cette cérémonie étant achevée, on entend des trompettes, au ſon deſquelles un autre Vaſſal lui apporte une armure complette. On lui met la cuiraſſe & le caſque, & il ſort ainſi armé, avec Damis & le Capitaine. Angelique ne peut s'empêcher de rire avec Lucile, de l'extravagance de ſon oncle; & après avoir parlé de ce qui s'eſt paſſé à Clarice qui ſurvient, & qui n'eſt connue que ſous le nom d'Oronte, elle ſe retire voyant arriver Iſmene, à qui Clarice conſeille de quitter Dorante, puiſqu'il lui donne tous les jours tant de ſujets de chagrin par ſes bruſqueries. Elles entrent dans la grotte, dont Fanchon ferme la porte en badinant. Dorante qui paroît, ſurpris de l'appercevoir avec un

Cavalier, court vers la grotte tout ſaiſi de jalouſie avec de grands reproches de trouver la porte fermée. Iſmene la vient ouvrir ; Dorante s'emporte, & demeure fort interdit de reconnoître Clarice dans Oronte, qui l'oblige à le regarder, comme ne devant pas être un rival fort redoutable pour lui. Iſmene, ſurpriſe du trouble où elle voit Dorante, lui en demande la raiſon, qu'il rejette ſur la confuſion où il eſt d'avoir été jaloux du meilleur de ſes amis, qu'il ne croyoit pas trouver auprès d'elle. Iſmene reçoit cette excuſe ; & piquée de ſon emportement, elle le laiſſe fort embaraſſé avec Clarice, qui ſans l'accabler de reproches, ni le vouloir écouter dans ſa juſtification, ſe contente de lui dire qu'elle lui permettra de parler, après qu'il aura aſſez éxaminé s'il doit eſpérer plus de bonheur à l'abandonner pour Iſmene, qu'à lui garder la fidélité qu'il lui a ſi ſolemnellement jurée. 1676.

ACTE III.

Des arbres qui tiennent au Village où le Baron a ſon Château, font la décoration de cet Acte. On voit dans le fond trois belles allées de verdures, qui marquent trois différens chemins, dans l'un deſquels le Baron trouve le Capitaine, à qui il veut perſuader d'aller avec lui cher-

1676. cher les aventures, à l'éxemple des anciens Paladins, qui en faiſoient toute leur gloire. Le Capitaine le flatte dans ſa folie, & Oronte ſurvenu, le Baron qui ne le connoît pas pour Clarice, lui demande s'il n'aura pas l'avantage de lui voir prendre un emploi dans ſon Carrouſel ? Clarice s'en excuſe, & le Baron s'étant retiré, elle demeure en liberté d'entretenir Iſmene qui paroît, & qui ayant fait réfléxion ſur ce qu'Oronte avec qui elle s'étoit pluſieurs fois entretenue de Dorante, lui avoit toujours caché qu'ils étoient amis, ſe perſuade qu'il y a du myſtére dans ce qui l'a fait venir chez le Baron; elle ne lui a pas plutôt fait paroître ſes ſoupçons, que ce faux Oronte lui avoue qu'il n'y eſt venu qu'à la priere de Clarice, qui lui a remis ſes interêts entre les mains, ſoit pour obliger Dorante à lui demeurer fidéle, ſoit pour la porter elle-même à ne vouloir pas s'enrichir d'une conquête que la trahiſon ſeule lui peut aſſurer. Iſmene ne lui cache point que malgré tous les défauts de Dorante, elle ne peut ſe défendre de l'aimer fortement, & que s'étant engagée avec lui de bonne-foi, ſans avoir ſçu qu'il eut rien promis à un autre, elle croit que Clarice ſeroit injuſte de lui imputer ſes malheurs, dont elle n'eſt qu'une cauſe très-innocente. Elles

ſe ſéparent ſans que Clarice puiſſe trouver aucun ſujet de ſe plaindre d'Iſmene, qui ayant voulu traiter fiérement Dorante, ſur ſon peu de complaiſance, & ſes emportemens de jalouſie, en reçoit des excuſes ſi pleines de ſoumiſſion, qu'elle ne peut lui refuſer le pardon qu'il lui en demande. Angélique, qui ſurvient avec Aminte, leur témoigne la joye qu'elle a de les voir raccommodés; & dans le même inſtant le Capitaine leur vient faire le récit groteſque d'une nôce de Village, dont il a rencontré les conviés qui ſe préparent à venir danſer dans ce lieu même, qui doit être le carrefour du Village. Iſmene, à la priere d'Angélique, ſe réſout à les attendre. Dorante qui aime toujours à contrarier, s'oppoſe au divertiſſement qu'elle en eſpere; & ſur cette conteſtation, les violons qu'on entend, donnent le ſignal de l'entrée de la nôce. Ils marchent les premiers, & ſont ſuivis d'un Payſan yvre. Après lui vient le marié, menant Dorimene, femme du bel-air, que le Capitaine a qualifiée du titre de demi-Marquiſe, dans le récit qu'il a fait de la nôce. M. Vignolet, Bourgeois niais les ſuit. Il mene la mariée, dont la mere eſt menée par un vieux Bourgeois. Le pere du marié entre après eux, avec une vieille Bourgeoiſe qu'il tient par la main. 1676.

1676. Enſuite on voit paroître un Bourgeois galant, & un Clerc de Procureur, qui menent chacun une fille de Village. Une Servante finit cette entrée. Un Suiſſe & un Page la tiennent chacun par la main. Toute cette Troupe ſe place, & la plupart d'eux font tour à tour les figures les plus plaiſantes, pendant leſquelles le Capitaine par ſa joye, & Dorante par ſon chagrin ne contribuent pas peu au divertiſſement de la compagnie, juſqu'à ce que M. Vignolet étant prié de danſer, s'en excuſe; & pour en être plus aiſément diſpenſé, il s'offre à chanter les paroles qui ſuivent :

* Voyez ci-deſſus l'article de la Comédie de l'*Inconnu*.

Si Claudine, *
Ma Voiſine,
S'imagine,
Sur ma mine,
Que je ne ſuis bon à rien :
Qu'en cachette,
La follette,
Me permette,
La fleurette,
Elle s'en trouvera bien.

Le courage,
Qui m'engage,

1676.

Lui préſage,
Qu'à mon âge,
Je ſçais parler comme il faut :
Qu'on s'explique,
Pour duplique,
Ma replique,
Fait la nique,
A qui me croit en défaut.

Cette chanſon étant finie, on apporte une table & un baſſin, dans lequel tous les conviés vont mettre les préſens que la coutume les engage de faire aux mariés; ils ſont tous deux au devant de la table, & font la révérence à chacun de ceux qui viennent mettre leurs dons dans le baſſin, après quoi toute cette Troupe ſe retire, à l'exception de Dorimene, qui, ayant reconnu Dorante, lui vient demander avec de grands témoignages de joye, s'il a enfin épouſé Clarice. Dorante l'interrompt, & tâche à détourner le diſcours ſur une autre matiere. Iſmene la prie d'achever, & Dorante remarquant que ce qu'elle dit à l'avantage de Clarice, fait de fâcheuſes impreſſions ſur ſon eſprit, coupe la parole à Dorimene, d'une maniere ſi déſobligeante, qu'elle le quitte tout en colere. Iſmene reprend ſes premiers mouvemens de jalouſie, & finit cet

1676. Acte en refuſant d'écouter ce que Dorante lui vient dire pour ſa juſtification.

ACTE IV.

Cet Acte ſe paſſe dans un bois qui en fait la décoration, & qui ne doit pas être éloigné du Château du Baron. C'eſt-là que Dorante, après avoir eu le temps de s'éxaminer, ſe réſout à venir dire à Clarice, que malgré toutes les promeſſes qu'il lui a faites d'une éternelle fidélité, il n'eſt pas en ſon pouvoir de vaincre le penchant qui le force à aimer Iſmene. Il avoue qu'elle a raiſon de le regarder comme le plus perfide de tous les hommes, & ne pouvant lui rendre ſon cœur, qu'il lui doit par tant de raiſons, il lui abandonne ſa vie, en ſe mettant à genoux devant elle, & lui offrant ſon épée, afin qu'elle lui en perce le cœur, ſi indigne de reſpirer après la trahiſon qu'il lui oſe faire. Clarice prend cette épée, & la lui rejette preſque auſſi-tôt, comme ne trouvant pas qu'il mérite de mourir de ſa main. Iſmene les ſurprend dans cette action, qui lui fait croire qu'ils ont eu querelle. Le faux Oronte avoue qu'ils ſe ſont battus, & quitte Iſmene, ſans lui donner d'autre éclairciſſement de ce prétendu combat que celui qu'elle pourra recevoir de Dorante, qu'elle laiſſe en liberté

de

de lui raconter de quelle façon la choſe s'eſt paſſée. Iſmene qui l'a vû aux pieds d'Oronte, ne doute point qu'il n'en ait été déſarmé, & contraint à lui demander la vie. Il ſe plaint de la voir capable d'avoir une penſée ſi injurieuſe à ſa gloire, & ne pouvant lui découvrir encore le myſtere de cette aventure, il ne trouve point d'autre moyen de faire ceſſer les nouveaux reproches qu'elle lui fait de l'amour qu'il a pour Clarice, & de ſon penchant à l'inconſtance, qu'en la conjurant de ſouffrir qu'il l'épouſe, ſans plus de retardement. Il accompagne cette priere de tant d'aſſurances de la paſſion la plus tendre & la plus ſoumiſe, qu'il adoucit la colere d'Iſmene, à qui Angélique, ſuivie d'Aminte, de Damis & du Capitaine, vient annoncer le divertiſſement de la maſcarade, dont on leur a parlé depuis ſi long-temps, & dont ils ont vû quelques préparatifs dans le bois. Elle ajoute qu'ils ont ſçu qu'elle avoit pour ſujet, *la victoire remportée par les cartes ſur les autres jeux*, & qu'on enverroit les Rois, les Dames & les Valets dans le même équipage où ils ont accoutumé d'être peints. On raiſonne ſur cette invention, que le Capitaine, pour cacher qu'il y ait aucune part, traite exprès d'extravagante. Après avoir ſoutenu la 1676.

plaiſanterie ſur cette maſcarade, voyant
1676. qu'Iſmene continue à demander quel en eſt l'Auteur, il feint de vouloir ſatisfaire ſa curioſité, & s'éloigne comme s'il avoit deſſein d'aller prendre à l'écart quelqu'un de ceux qui ſont employés à cette fête pour l'obliger à lui en dire le ſecret ; mais il ne ſort point ſans avertir tout bas Aminte qu'il va l'attendre dans un endroit détourné, ou ceux qui la doivent enlever ne manqueront point à la conduire, ſur le ſignal de ſa montre, qu'il lui recommande de nouveau de ne pas oublier d'ouvrir. Lucile court avertir le Baron de ce qui ſe prépare ; & preſque en même-temps, ceux que le Capitaine a propoſés pour la maſcarade, font avancer le Palais des jeux, qui eſt compoſé de colomnes torſes de marbre blanc, environnées de feuillages d'or, avec leurs chapiteaux & baſes d'or. La corniche eſt de marbre blanc, & la friſe de porphire. Ces colomnes ſont diſpoſées de deux en deux de chaque côté, avec des figures au naturel entre les deux, repréſentant des Empereurs, des Rois, des Princes, des Reines & des Princeſſes, & tenant chacune des cartes, pour faire voir qu'elles ſervent au plaiſir du monde. Sur la corniche de ce Palais, au lieu d'Atique, ſont des figures de marbre blanc, ornées de

draperies d'or. Elles repréſentent la Déeſſe des Richeſſes, la Prodigalité, la Nuit, la Vigilance, le Deſtin, la Conſtance, le Temps, la Fortune, Momus, l'Eſpérance, & la Subtilité, comme autant de Divinités qui tiennent les Joueurs ſous leur dépendance..... Ce Palais étant placé, les quatre Valets paroiſſent tels qu'ils ſont repréſentés dans les Cartes. Ils tiennent chacun leur hallebarde, avec laquelle ils font des figures très-agréables, pour mettre tout en ordre avant l'entrée des Rois, qui ſe fait de cette maniere. Le Valet de Trefle paroît le premier, la hallebarde ſur l'épaule. Il précéde le Roy de cette couleur, qui méne la Dame par la main, dont la queue eſt portée par un Eſclave, repréſentant la Paume. On voit enſuite le Valet de Cœur, faiſant faire place au Roy qui méne la Dame, dont la queue eſt portée par un Eſclave qui repréſente le Jeu de Dames & le Trictrac. Le Valet, le Roy, & la Dame de Pique viennent après, faiſant la même figure que les précédens, & la queue de la Dame eſt portée par un Eſclave repréſentant le Jeu de Dez. Le Valet, le Roy, & la Dame de Careau, ſe font voir enſuite dans le même ordre, & l'Eſclave qui porte la queue de la Dame, repréſente 1676.

1676. le Jeu du Billard. Toute cette Troupe ayant fait le tour du Théatre, ſe range en demi-cercle, & après une chanſon du Roy de Treffe, & une autre de la Reine de Treffe, les quatre Rois prennent les quatre Dames par la main, figurent enſemble. Ils forment enſemble quatre tierces, les Valets allant devant; puis trois quatorzes. Enſuite ils font leur figure deux à deux, tout le rouge d'un côté, & le noir de l'autre. (*a*) Puis ils ſe mêlent tous douze enſemble ſans ſe tenir, & c'eſt dans ce temps que le hazard fait qu'Iſmene regarde à ſa montre; ce qui eſt cauſe qu'Aminte ſe ſouvient qu'elle a promis d'ouvrir la ſienne, qu'elle cherche, ſans la pouvoir trouver. Cependant le Roy de Treffe, qui a obſervé l'action d'Iſmene, la vient prendre pour danſer, ne doutant point que ce ne ſoit elle qui eſt de concert avec le Capitaine, pour ſe laiſſer enlever. Iſmene ſe léve. Les quatre Rois & les quatre Dames ſe joignent auſſitôt, & l'enlévent malgré ſes cris, qu'ils s'imaginent être affectés, tandis que les quatre Valets préſentant leurs hallebardes à

(*a*) Voyez l'article de la Paſtorale d'*Amarillis*, de Rotrou & de Triſtan, Tome ſeptiéme de cette Hiſtoire, page 337. & la note de la même page.

Dorante & à Damis, les empêchent quelque temps de la ſecourir. Ces Valets ſe retirent par la porte du Palais des Jeux, qu'ils ferment. Dorante & Damis vont chercher un autre paſſage, & tandis qu'ils courrent après les Raviſſeurs d'Iſmene, le Baron ſurvient, qui apprend d'Angélique la nouvelle de cet enlévement. Il veut aller ſeconder Damis & Dorante ; & il n'a pas ſitôt donné ordre à Lucile d'aller chercher du ſecours dans le Château, qu'il voit venir le Capitaine, qui ayant reconnu la mépriſe de ſes gens, qui ont enlevé Iſmene, au lieu d'Aminte, la remet entre les mains du Baron, auquel il fait valoir en ſoldat aguéri, le ſervice qu'il lui a rendu. On cherche inutilement qui peut être l'auteur d'une telle violence, dont Damis veut faire tomber le ſoupçon ſur Oronte ; & dans la crainte que les Raviſſeurs ne veuillent tâcher de nouveau à faire réuſſir leur entrepriſe, ils ſe retirent tous dans le Château du Baron. 1676.

ACTE V.

Comme c'eſt dans cet Acte que ſe doit faire le combat à la Barriére, que le Baron prépare depuis ſi longtemps, pour le jour du mariage de ſes niéces ; on découvre dans le fond du Théatre, un

1676. grand dais en forme de pavillon, ſous lequel les juges du Combat doivent venir prendre leur place. Il eſt de couleur de pourpre retrouſſé par ſix amours, & garni de franges, houpes & campanes d'or. On monte ſur ce magnifique dais par deux grands eſcaliers, dont les rampes ſont ornées de baluſtrades, avec des ſoleils d'or. Une autre baluſtrade, faite de la même maniere, paroît au milieu; elle eſt ſupportée par deux figures d'or, dont cette décoration eſt ſi remplie, que rien ne peut diſputer d'éclat avec elle, que ceux à qui elle doit ſervir de champ de bataille. Le reſte de la décoration eſt compoſé de pluſieurs pilaſtres de lapis veiné d'or, deſquels pilaſtres les chapiteaux & les baſes ſont d'or, auſſi bien que les trophées d'armes, qui ſont ſur une baluſtrade qui regne au-deſſus en forme d'Atique. Seize pieds-d'eſtaux ſortent en ſaillies, ſur leſquels on voit autant de figures d'or, portant des flambeaux, dont la lumiere ne contribue pas peu à faire paroître tout ce que le Théatre a de brillant. Le Baron vient voir ſi ſes ordres ont été bien éxécutés, pour pouvoir faire commencer ſon carrouſel, & apprend à Lucile, qu'ayant promis au Capitaine de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit, en reconnoiſſance

du ſecours qu'il avoit prêté à Iſmene, contre ſes Raviſſeurs, il ne pouvoit ſe diſpenſer de lui faire épouſer Aminte, qu'il lui avoit demandée, & qu'il conſentoit d'autant plus volontiers à ce mariage, que Damis, étant devenu amoureux d'Angélique, trouvoit de l'avantage dans ce changement. Il l'entretient du deſſein qu'il a de rétablir les anciens ordres de Chevalerie, & propoſe même d'en faire un de Chevalieres en faveur du beau ſexe, dont on va voir les avantages ſoutenus dans ſon tournoi. En même temps pluſieurs Dames voiſines, qu'il a invitées à cette Fête, entrent avec Aminte, Iſmene & Angélique. Deux d'entr'elles, repréſentant Junon & Pallas, doivent être juges du combat, & donner les prix avec Angélique, qui eſt habillée en Vénus. Les trompettes qui ſonnent les obligent à prendre place ſous le dais préparé. Les trois Juges y ſont conduit par un Héraut, tenant ſon caducée à la main. On voit un ovale dans le devant & ſur le derriere de ſa caſaque, où eſt peinte une deviſe qui eſt à la gloire des Dames, auſſi-bien que toutes celles qui ſont une partie des ornemens des Quadrilles..... C'eſt par l'entrée de ce Héraut que commence la galanterie du combat, dont le Baron a

1676.

1676. fait publier longtemps auparavant les ordonnances. .... Les Dames qui doivent ſervir de Juges, s'étant placées au premier rang de l'échaffaut préparé, le Baron, Aminte, & Iſmene au-deſſus, & le Héraut au-deſſous, le Maréchal de camp général fait ſon entrée; il eſt vêtu à l'antique. Le fond de ſon habit, ſa garniture & les plumes de ſon caſque, ſont verd & blanc. Il a une mante courte de la même couleur, & tient à la main un bâton de commandant argenté. Deux eſtafiers, vêtus en Perſans avec des javelines dorées, le ſuivent, & dans cet équipage, il fait le tour du Camp, jettant les yeux de tous côtés, pour voir ſi tout eſt en bon état. Il va enſuite à l'une des entrées du Camp, où il trouve le Maréchal de Camp des Tenans. Il eſt auſſi vêtu à l'antique. Le fond de ſa garniture, & les plumes de ſon caſque ſont incarnat & blanc. Sa mante eſt courte, & il tient un bâton de Camp à la main: les deux eſtafiers qui le ſuivent, ſont vêtus en Maures, avec des arcs & des fléches. Il ſalue les Juges, & leur ayant dit que les Tenans demandent l'ouverture du Camp, pour maintenir le Cartel qu'ils ont fait publier longtemps auparavant, avec leurs ordonnances; il leur fait la lecture du Cartel, ſigné *Cloriſel*,

Clorisel le Fortuné, *Almidor le Tendre*, *Rosileon le Valeureux*, *Alberin le Courtois* : le Maréchal de Camp général ayant pris le Cartel & les ordonnances, les donne au Héraut pour les présenter aux Juges qui accordent le Camp aux Tenans ; ce qui est déclaré à leur Maréchal de Camp. La même cérémonie s'observe pour les deux quadrilles des Assaillans. Un moment après, deux Maures apportent la barriére, & l'ayant placée au milieu du Camp, la Quadrille des Tenans fait son entrée en cet ordre. On voit d'abord paroître trois trompettes avec des banderolles incarnat & blanc, sur chacune desquelles est une différente devise en l'honneur des Dames. Ces trompettes ont la livrée des Tenans, & leur garniture est incarnat & blanc, aussi bien que les plumes de leurs casques. Le Maréchal de Camp paroît ensuite avec son baton de commandement. Il est suivi de ses deux estafiers Maures, après lesquels marche un esclave Maure qui porte le drapeau. Il est incarnat & blanc, & on y voit peintes dans les quatre coins, quatre devises à l'avantage du beau sexe. On voit paroître ensuite le parain du chef, vêtu à l'antique, avec sa garniture & ses plumes de la livrée de la Quadrille. Il 1676.

a au lieu de caſque une toque garnie de
1676. plumes. L'Ecuyer vient après, c'eſt un nain, qui porte l'écu de ſon maître, ſous lequel il ſemble tout caché. Deux Licteurs marchent après ce nain avec des faiſceaux d'armes dorés, & précédent le chef des Tenans ſuperbement vétu à la Romaine, & tenant une pique à la main. Sa mante eſt incarnat & argent, elle eſt à longue queue, portée par un Page auſſi vétu à l'antique. Les trois Tenans paroiſſent, laiſſant un peu de diſtance après lui : ils marchent l'un après l'autre, ayant leur garniture incarnat & blanc, auſſi-bien que les plumes de leurs caſques, avec des deviſes ſur leurs boucliers. Toute cette Quadrille ayant fait le tour de la barriére en cet ordre, ſe place vis-à-vis à côté droit ; puis Cloriſel qui leur ſert de chef, repréſenté par un des amis du Baron, fait un compliment aux Dames, ſuivant ce que les Eſpagnols ont preſque toujours pratiqué en de ſemblables occaſions. Ce compliment fait, les trompettes ſonnent, ce qui oblige le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp, d'où il amene le Maréchal de Camp de la premiere Quadrille des Aſſaillans. Il a la livrée de ſa Quadrille, qui eſt blanche, noire & bleue. Les plumes de ſon caſque ſont des mêmes couleurs, auſſi-bien

que ſa mante qui eſt courte. Son bâton de commandement eſt d'azur, & il eſt ſuivi de deux Sauvages vétus de peaux avec des maſſues. Il demande l'entrée du Camp pour des Avanturiers, dont il apporte une réponſe au cartel des Tenans. Elle eſt lue par le Maréchal de Camp général. Cette réponſe eſt ſignée *Belloglaiſe le Hardy. Ariſtée, Cléontin, Rivegloſe le Dangereux.* Le Camp ayant été accordé par les Juges au Maréchal de Camp des Aſſaillans, il s'en retourne, & un moment après, leur Quadrille fait ſon entrée en cet ordre au ſon des trompettes. Le Maréchal de Camp eſt à la tête, de la maniere qu'il a déja paru avec ſa ſuite. Trois trompettes de la même livrée marchent après lui. Les plumes de leurs caſques ſont bleues, noires & blanches, & les banderoles de leurs tompettes bleues, trois deviſes ſont peintes deſſus. On voit paroître enſuite un drapeau bleu, noir & blanc, aux quatre coins duquel ſont peints des cœurs enflammés & couronnés de myrthes, avec une deviſe dans le milieu. Le parain marche après, vétu à l'antique : il eſt ſuivi de l'Ecuyer dont l'habit eſt à l'Eſpagnole, & qui tient l'écu du chef de la Quadrille, ſur lequel eſt une deviſe. Le chef repréſenté par Damis ſous le nom de Belloglaiſe, marche 1676.

1676. après, la pique à la main, & vétu à la Romaine. Son caſque eſt garni de plumes de ſa livrée, avec une grande aigrette. Sa longue mante eſt bleue, & portée par un Page Polonois. On voit à ſes côtés deux grands Polonois, ayant leur cimeterre en écharpe, & des haches d'armes dorées. Un peu après lui paroiſſent trois Chevaliers vétus à l'antique, avec leurs caſques garnis de plumes. Les trois deviſes qui ſont peintes ſur leurs écus, ſont à l'avantage des Dames, ainſi que toutes les autres. Cette Quadrille s'arrête au milieu de ſa marche, & ſon Maréchal donne des vers au Maréchal de Camp général, qui les va porter aux Dames ſur leur échafaut. Ces vers étant diſtribués, cette Quadrille acheve ſa marche autour de la barriére; & s'étant placée de l'autre côté vis-à-vis des Tenans, le chef ſe tourne vers les Dames qui ſont ſur l'échafaut, & leur fait un compliment. Ce compliment eſt à peine fini, que les trompettes qu'on entend, obligent de nouveau le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp, d'où il amene le Maréchal de Camp de la Quadrille des Chevaliers fidéles. Il eſt vétu à l'antique; ſes plumes & ſa garniture ſont couleur de feu, auſſi bien que ſa mante, qui eſt mêlée d'argent. Son bâton de commande-

ment eſt d'or, & deux Arabes le ſuivent, tenant chacun une Zagaye. Il lit une réponſe que les Chevaliers fidéles font au cartel des Tenans, ſigné *Polidamant le Fidéle, Valdante le Hardi, Traſille, Euridamas le Dompteur.* Le Camp ayant été accordé aux Chevaliers fidéles, leur Quadrille fait ſa marche de cette maniere. Le Maréchal de Camp la commence ſuivi de ſes deux Eſtafiers. Trois trompettes paroiſſent enſuite, leur livrée eſt couleur de feu, auſſi-bien que les banderolles de leurs trompettes, dans leſquelles ſont trois deviſes. Le char de la fidélité paroît enſuite tout brillant d'or, & avec tout ce qui le peut faire connoître pour le char de la fidélité. Elle eſt aſſiſe dedans & couronnée de fleurs immortelles. Deux chiens d'or lui ſervent d'appui, & ce char eſt trainé par deux autres qui ſont marquetés de blanc & de noir, ſimbole de la fidélité. Il eſt environné de quatre perſonnes, repréſentant les quatre parties du monde, pour montrer que cette Déeſſe eſt adorée par tout. Ces quatre perſonnes tiennent chacune un guidon orné d'une foi couronnée, & d'une deviſe. Ce char s'étant arrêté devant l'échafaut des Dames, la fidélité s'adreſſe à Iſmene, & lui dit: 1676.

1676.

Des mains de la fidélité,
Recevez cette foi, belle & charmante Iſmene;
Celle de votre amant a plus de fermeté:
Et quand je vous réponds de ſa ſincérité,
Vous n'en devez plus être en peine.

Iſmene ayant accepté le préſent d'une foi couronnée, enrichie de diamans, que lui fait la fidélité, le Char continue ſa marche, il eſt ſuivi du Parain & de l'Ecuyer, tous deux vétus à l'antique, avec des couleurs & les plumes de leur livrée: l'Ecuyer porte l'écu de ſon Maître, ſur lequel eſt une déviſe. Le chef ſuit, repréſenté par Dorante, ſous le nom de Polidamant: il tient une pique, & eſt environné de quatre Amours, portant des guidons, dont un côté eſt orné de deviſes, & de l'autre rempli de chiffres d'Iſmene & de Dorante, couronnés de mirthes & de lauriers. La mante de ce Chef eſt couleur de feu, toute parſemée de grands bouquets en broderies d'argent. La queue eſt portée par un Page de la même livrée, après lequel marchent trois Chevaliers avec leurs boucliers ornés de deviſes. Cette Quadrille ayant fait le tour de la barriére, ſe place au-deſſous de l'échafaut des Juges; & le Chef ſe tournant vers les Dames, leur fait un compliment. Les trompettes ſonnent, & le Parain du

Chef des Tenans, & celui de la premiere Quadrille des Aſſaillans, leur ayant ôté leurs mantes, ces deux Chefs rompent chacun trois piques l'un contre l'autre, avec autant de force que d'adreſſe, & combattent enſuite à l'épée, juſqu'à ce que les Parains les viennent ſéparer par l'ordre des Juges, après quoi, les trois Chevaliers Tenans, & ceux de la premiere Quadrille des Aſſaillans, marchent enſemble à la barriére, & ſe battent à l'épée, après avoir rompu chacun une pique. Ils ſont ſéparés par les Parains; & la premiere Quadrille des Aſſaillans ayant changé de place avec la ſeconde, cette ſeconde ſe trouve vis-à-vis des Tenans, la barriére entre deux, & combat de la même ſorte que la premiere. Ce combat fini, les Dames deſcendent de l'échafaut, & donnent les prix. Cloriſel reçoit de Pallas, un Mars en médailles, pour celui de la mine guerriere, & il l'offre enſuite à la même perſonne, qui repréſente cette Pallas, par une déclaration qui a toujours été permiſe dans les Tournois. Angélique qui repréſente Vénus, donne une boëte à portrait à Dorante pour prix de la plus galante invention; il en fait préſent à Iſmene, & Damis ayant reçu de Junon une bague pour la plus agréable deviſe, on entend les 1676.

1676. trompettes, & la Maréchal de Camp étant allé à l'entrée du Camp, vient dire qu'un Chevalier qui ne ſe nomme point, demande le combat, & lui a donné ce cartel, qu'il lit.

Je ne viens point ici ravaller la beauté.
Je la tiens un rayon de la divinité ;
Mais ſi pour le beau ſexe elle eſt un avantage,
Qui lui fait acquérir notre plus tendre hommage,
De tous les cœurs, Iſmene a droit de l'obtenir,
Son mérite eſt parfait : & je viens ſoutenir,
Que comme des amans je ſuis le plus fidéle,
Je puis ſeul mériter de ſoupirer pour elle.

LE CHEVALIER ſans nom.

Cette lecture étant faite, le Baron oppoſe que les prix étant donnés, il n'y a plus de combat à faire ; mais Dorante, irrité de ce qu'un rival lui veut diſputer le cœur d'Iſmene, demande avec tant d'inſtance qu'on le faſſe entrer, que le Baron en donne l'ordre au Maréchal de Camp général. On voit auſſi-tôt paroître ce Chevalier inconnu avec ſon caſque orné de plumes de couleur de chair, & un bouclier ſur lequel eſt cette deviſe : *Un torrent qui renverſe des arbres*, avec ces mots : QUIEN FURE TODO LO ATROPELLA.

1676.

Lorſque d'une infidélité,
Une amante trahie entreprend la vengeance;
Il n'eſt point de torrent dont la rapidité,
Pouſſe ſi loin la violence.

Cet Inconnu tire l'épée fiérement, en même temps que Dorante, & s'étant battu quelque temps, la viſiere de ſon caſque tombe, ce qui le lui ayant fait connoître pour Clarice, donne lieu au dénouement de la Piéce, après laquelle les trois Quadrilles ſe retirent en ordre au ſon des trompettes & des timbales.

A la tête de l'argument du triomphe des Dames, M. Corneille de l'Iſle y joignit un avertiſſement, dont voici quelques paſſages qui paroiſſent mériter d'être rapportés: » Je ne doute point qu'on ne » ſoit ſurpris d'abord, du titre que porte » cette Comédie; on n'en connoîtra la » raiſon qu'en voyant dans le cinquiéme » Acte, le combat à la Barriére qui s'y » fait à l'avantage des Dames.... Le ca- » ractere que j'ai donné au Baron d'un » homme entêté des ſpectacles de l'anti- » quité, m'a fait naître le deſſein de faire » voir un combat dans toutes les regles, » & d'y ramaſſer tout ce que j'ai trouvé » de galant dans pluſieurs autres. Les » machines en étoient toujours, c'eſt » pour cela que j'en ai mis ici, en fai-

1676. » ſant paroître la fidélité dans ſon char ;
» mais je n'en ai voulu mettre que dans
» une ſeule Quadrille, pour ne pas trop
» embaraſſer le Théatre. Je ſçai qu'on
» y faiſoit entrer la Muſique, & ſouhai-
» terois fort n'avoir pas été obligé de pé-
» cher contre cette regle. Je me ſuis par-
» ticulierement attaché à les obſerver
» toutes, afin de pouvoir donner au Pu-
» blic quelque choſe qu'il n'eut point en-
» core vû, parce qu'en France on paſſe
» ordinairement par-deſſus les regles en
» faveur de la magnificence & des grandes
» dépenſes qu'on fait pour les ſpecta-
» cles, &c.

Fin du Onzième Volume.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre dont les Extraits ſe trouvent dans ce Onziéme Volume.

ACHILLE, (La mort d') Tragédie, 1673. de *Corneille de l'Iſle*, page 346.

Amans (Les) Magnifiques, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en proſe, 1670. de *Moliere*, 42.

Ambigu (L') Comique, *ou* les Amours de Didon, & d'Enée, Tragédie, en trois Actes, mêlées de trois Intermédes Comiques, chacun en un Acte, 1673. de *Montfleury*, 275.

Amy (L') de tout le monde, Comédie non imprimée, 1673. d'un Auteur *Anonyme*, 274.

Apparences (Les) trompeuſes, *ou* les Maris Infidéles, Comédie en trois Actes, en vers, 1672. de *Hauteroche*, 241.

Ariane, Tragédie, 1672. de *Corneille de l'Iſle*, 205.

Argélie, Reine de Theſſalie, Tragédie, 1673. de l'*Abbé Abeille*, 332.

Avocat (L') ſans étude, Comédie, en un Acte, en vers, 1670. de *Roſimont*, 15.

Bacchus, (Le Mariage de) & d'Ariane, Comédie-Héroïque, en trois Actes, en vers libres, avec des Machines, & un Prologue, auſſi en vers libres, 1672. de *De Viſé*, 198.

Bajazet, Tragédie, 1672. de *Racine*, p. 181.
Bellerophon, Tragédie, 1670. de *Quinault*, 51.
Bérénice, Tragédie, 1670. de *Racine*, 66.
Bourgeois (Le) Gentilhomme, Comédie, en cinq Actes & en proſe, 1670. de *Moliere*, 56.
Céſar (Dom) d'Avalos, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1674. de *Corneille de l'Iſle*, 407.
Circé, Tragédie, ornée de Machines, précédée d'un Prologue, 1675. de *Corneille de l'Iſle*, 409.
Comédien (Le) Poëte, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1673. de *Corneille de l'Iſle*, & de *Montfleury*, 330.
Comteſſe (La) d'Eſcarbagnas, Comédie, en un Acte & en proſe, 1671. de *Moliere*, 174.
Comteſſe (La) d'Orgueil, Comédie, en cinq Actes, & en vers, 1670. de *Corneille de l'Iſle*, 50.
Coriolan, Tragédie, 1676. de l'*Abbé Abeille*, 433.
Criſpin Médecin, Comédie, en trois Actes & en proſe, 1674. de *Hauteroche*, 397.
Criſpin Muſicien, Comédie en cinq Actes, en vers, 1674. de *Hauteroche*, 392.
Démarate, Tragédie, non imprimée, 1673. de *Boyer*, 327.
Déſeſpoir (Le) extravagant, Comédie, non imprimée, 1670. d'un Auteur *Anonyme*, 23.
Deüil, (Le) Comédie, en un Acte, en vers, 1672. de *Hauteroche*, 250.
Dupe, (La) amoureuſe, Comédie, en un Acte, en vers, 1670. de *Roſimont*, 39.
Femmes (Les) Coquettes, Comédie, en cinq Actes, & en vers, 1670. *de Poiſſon*, 49.
Femmes (Les) Sçavantes, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1672. de *Moliere*, 208.

Fille (La) Capitaine, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1672. de *Montfleury*, page 237.
Fils (Le) ſuppoſé, Tragédie, 1672. de *Boyer*, 238.
Gentilhomme (Le) de Beauce, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1670. de *Montfleury*, 21.
Gentilhomme (Le) Gueſpin, Comédie, en un Acte, en vers, 1670. de *De Viſé*, 24.
Griſettes, (Les) Comédie, en trois Actes, en vers, 1671. de *Champmeſlé*, 145.
Griſettes, (Les) *ou* Criſpin Chevalier, Comédie, en un Acte, en vers, 1671. de *Champmeſlé*, 157.
Heure (L') du Berger, Paſtorale, en cinq Actes, en vers, 1672. de *Champmeſlé*, 233.
Hollande (La) malade, Comédie, en un Acte, en vers, 1672. de *Poiſſon*, 241.
Inconnu, (L') Comédie, en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologue, en vers libres, 1675. de *Corneille de l'Iſle*, 424.
Iphigénie, Tragédie, 1674. de *Racine*, 359.
Iphigénie, Tragédie, 1675. de *le Clerc*, & de *Coras*, 414.
Liſimene, *ou* la Jeune Bergere, Paſtorale, en cinq Actes, & en vers libres, 1672. de *Boyer*, 225.
Lotterie, (Les Intrigues de la) Comédie en trois Actes, en vers, 1670. de *De Viſé*, 36.
Malade (Le) Imaginaire, Comédie-Ballet, en trois Actes, en proſe, avec un Prologue en vers lyriques, 1673. de *Moliere*, 280.
Mariage (Le) ſans mariage, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1671. de *Marcel*, 172.
Mithridate, Tragédie, 1673. de *Racine*, 253.
Moliere, (L'Ombre de) Comédie, en proſe, en un Acte, précédée d'un Prologue, 1674. de *Brécourt*, 394.

Panurge, Comédie, non imprimée, 1674. de *Montauban*, page 397.
Pirame & Thisbé, Tragédie, 1674. de *Pradon*, 348.
Policrate, Comédie-Héroïque, 1670. de *Boyer*, 1.
Psiché, Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, 1671. de *Corneille l'aîné*, *Moliere* & *Quinault*, 121.
Pulchérie, Comédie-Héroïque, 1672. de *Corneille*, 243.
Qui-Pro-Quo, (Les) *ou* le Valet étourdi, Comédie, en trois Actes, & en vers, 1671. de *Rosimont*, 168.
Scapin, (Les Fourberies de) Comédie, en trois Actes, en prose, 1671. de *Moliere*, 138.
Soleil, (Les Amours du) Tragédie, ornée de récit de musique, & de Machines, avec un Prologue en vers libres, 1671. de *De Visé*, 133.
Suréna, Général des Parthes, Tragédie, 1674. de *Corneille*, 398.
Tamerlan, *ou* la Mort de Bajazet, Tragédie, 1675. de *Pradon*, 433.
Théodat, Tragédie, 1672. de *Corneille de l'Isle*, 248.
Tite & Bérénice, Comédie-Héroïque, 1670. de *Corneille*, 108.
Trigaudin, *ou* Martin Braillard, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1674. de *Montfleury*, 358.
Triomphe (Le) des Dames, Comédie, en cinq Actes, en prose, non imprimée, 1676. de *Corneille de l'Isle*, 457.
Trompeurs (Les) trompés, *ou* les Femmes vertueuses, Comédie, en un Acte, & en vers, 1670. de *Rosimont*, 30.

Vénus, (Les Amours de) & d'Adonis, Tragédie, précédée d'un Prologue, en vers libres, 1670. de *De Visé*, page 7.
Volontaire, (Le) Comédie, en un Acte, en vers, 1676. de *Rosimont*, 449.

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Onziéme Volume.

ABEILLE, (Gaſpard) Prieur de Notre-Dame de la Mercy, né en 1648. mort le 22. May 1718. page 440.
ROSIMONT, (Claude la Roſe, Sieur de) Comédien du Marais, & enſuite du Théatre de Guénégaud, conſervé, lors de la réunion en 1680. & Auteur Dramatique, mort le premier Novembre 1686. 453.
THORILLIERE, (N..... Le Noir, Sieur de la) Comédien de la Troupe du Palais Royal, & enſuite de celle de l'Hôtel de Bourgogne, & Auteur Dramatique, mort vers 1679. 326.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES

Dont il eſt parlé dans ce Onziéme Volume.

BEAUPRE', (Marotte) Comédienne de la Troupe du Marais, & enſuite dans celle du Palais Royal en 1670. retirée en 1672. page 302.

BE'JART, (..... Mademoiſelle) Comédienne de la Troupe du Palais Royal, morte vers 1670. 303.

BE'JART, (Geneviéve) femme en premieres noces du Sieur La Villeaubrun, & en ſecondes de Jean-Baptiſte Aubry, Comédienne de la Troupe du Palais Royal, & enſuite de celle du Théatre de Guénégaud, morte en Juin 1675. 304.

BE'JART; (N.....) Comédien du Théatre du Palais Royal, retiré en 1670. mort le 29. Septembre 1678. 305.

CHAMPVONNEAU, (Jean-Godart, Sieur de) Comédien de la Troupe du Marais, retiré en 1667. 301.

CLE'RIN, (Eliſabeth-Edmée) femme d'Henri Cotton, Comédienne de la Troupe du Marais, retirée en 1670. 301.

HERVE', (..... Mademoiſelle) Comédienne de la Troupe du Palais Royal, en 1663. 303.

MOLIERE, (Armande-Gréſinde-Claire-Eliſabeth Béjart, femme en premieres noces de Jean-Baptiſte Pocquelin de) & en ſecondes

des d'Iſaac-François Guérin, Sieur d'Eſtriché, Comédienne de la Troupe du Palais Royal, & enſuite de celle du Théatre de Guénégaud; conſervée à la réunion en 1680. retirée le 14. Octobre 1694. morte le 3. Novembre 1700. page 305.

ŒILLETS, (N.... Des) Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, morte le ſamedi 25. Octobre 1670. 52.

VALLE'E, (Marie) Comédienne de la Troupe du Marais, congédiée en 1673. 302.

VILLIERS, (N...: femme de De) Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, morte au commencement de Décembre 1670. 119.

URLIS, (N.... femme de Des) Comédienne de la Troupe du Marais, retirée vers 1672. 301.

URLIS, (N..... Des) Comédien de la Troupe du Marais, retiré vers 1672. 301.

URLIS, (Catherine Des) Comédienne de la Troupe du Marais, congédiée en 1673. 301.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont été repréſentés depuis le commencement de l'année 1670. juſqu'à la fin de l'année 1676.

1670.

POlicrate, Comédie Héroïque, de *Boyer*, (19. Janvier.)

Les Amours de Vénus & d'Adonis, Tragédie précédée d'un Prologue, en vers libres, de *De Viſé*, (2. Mars.)

L'Avocat ſans Etude, Comédie, en un Acte & en vers de *Roſimont.*

Le Gentilhomme de Beauce, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Montfleury*, (au commencement d'Août.)

Le Déſeſpoir extravagant, Comédie d'un Auteur Anonyme, *non imprimée*, (en Août.)

Le Gentilhomme Gueſpin, Comédie, en un Acte & en vers, de *De Viſé.*

Les Trompeurs trompés, *ou* les Femmes vertueuſes, Comédie, en un Acte & en vers, de *Roſimont.*

Les Intrigues de la Lotterie, Comédie, en trois Actes, & en vers, de *De Viſé.*

La Dupe amoureuſe, Comédie, en un Acte & en vers, de *Roſimont.*

Les Amans magnifiques, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en proſe, de *Moliere*, (à Saint Germain en Laye, en Février 1670. & à Paris le 15. Octobre 1688.)

Les Femmes coquettes, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Poiſſon.*

La Comteſſe d'Orgueil, Comédie, en vers, en cinq Actes, de *Corneille de l'Iſle.*

Bellerophon, Tragédie, de *Quinault.*

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet, en cinq Actes en proſe de *Moliere*, (à Chambord, le Mardi 14. Octobre, & à Paris, le 29. Novembre ſuivant.

Bérénice, Tragédie, de *Racine*, (21. Novembre.)

Tite & Bérénice, Comédie Héroïque, de *Corneille*, (28. Novembre.)

1671.

Pſiché, Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, de *Corneille l'aîné*, *Moliere* & *Quinault*, (en Janvier, ſur le Théatre des Thuilleries, & ſur celui du Palais Royal, le 24. Juillet.)

Les Amours du Soleil, Tragédie en cinq Actes & en vers, ornée de récits en Muſique, & de machines, avec un Prologue en vers libres, de *De Viſé*, (en Janvier.)

Les Fourberies de Scapin, Comédie en trois Actes & en proſe, de *Moliere*, (24. Mai.)

Les Griſettes, Comédie en trois Actes, & en vers, de *Champmeſlé.*

Les Griſettes, *ou* Criſpin Chevalier, Comédie en un Acte & en vers, de *Champmeſlé.*

Les Qui-Pro-Quo, ou le Valet étourdi, Comédie en trois Actes & en vers, de *Roſimont.*

Le Mariage ſans Mariage, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Marcel.*

La Comteſſe d'Eſcarbagnas, Comédie en un Acte, en proſe, de *Moliere*, (à Saint Germain en Décembre 1671. & à Paris le 8. Juillet 1672.)

1672.

Bajazet, Tragédie de *Racine*, (le 4. ou 5. de Janvier.)

Le Mariage de Bacchus & d'Ariane, Comédie héroïque en trois Actes, & en vers libres, avec des Machines, & un Prologue auſſi en vers libres, de *De Viſé*, (7. Janvier.)

Ariane, Tragédie de *Corneille de l'Iſle*, (Vendredi 4. Mars.)

Les Femmes Sçavantes, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Moliere*, (11. Mars.)

Liſimene, *ou* la Jeune Bergere, Paſtorale en cinq Actes, & en vers libres, de *Boyer.*

L'Heure du Berger, Paſtorale en cinq Actes & en vers, de *Champmeſlé.*

La Fille Capitaine, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Montfleury.*

Le Fils ſuppoſé, Tragédie, de *Boyer.*

La Hollande Malade, Comédie en un Acte & en vers, de *Poiſſon.*

— Les Apparences trompeuſes, *ou* les Maris infidéles, Comédie en trois Actes, en vers, de *Hauteroche.*

Pulchérie, Comédie héroïque, de *Corneille*, (en Novembre.)

Théodat, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*, (en Novembre.)

— Le Deuil, Comédie, en un Acte & en vers, de *Hauteroche.*

1673.

Mithridate, Tragédie, de *Racine*, (en Janvier.)

L'Ami de tout le monde, Comédie d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée, (24. Janvier.)

L'Ambigu Comique, *ou* les Amours de Didon & d'Enée, Tragédie, en trois Actes, mêlée de trois Intermédes comiques, chacun en un Acte, en vers, de *Montfleury.*

Le Malade imaginaire, Comédie-Ballet, en trois Actes, en proſe, avec un Prologue en vers lyriques, de *Moliere*, (Vendredi 10. Février.)

Démarate, Tragédie, de *Boyer*, non imprimée.

Le Comédien Poëte, Comédie en cinq Actes, en vers, de *Corneille de l'Iſle*, & de *Montfleury*, (10. Novembre.)

Argélie, Reine de Theſſalie, Tragédie de l'*Abbé Abeille.*

La mort d'Achille, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*, 29. Décembre.)

1674.

Pirame & Thiſbé, Tragédie, de *Pradon.*

Trigaudin, *ou* Martin Braillard, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Montfleury*, (26. Janvier.)

Iphigénie, Tragédie, de *Racine*, (en Février.)

Criſpin Muſicien, Comédie en cinq Actes, en vers, de *Hauteroche*, (en Juillet.)

L'Ombre de Moliere, Comédie en proſe, en un Acte, précédée d'un Prologue, de *Brécourt.*

Panurge, Comédie, non imprimée, de *Montauban*, (3. Août.)

Criſpin Médecin, Comédie en trois Actes & en proſe, de *Hauteroche.*

Suréna, Général des Parthes, Tragédie, de *Corneille.*

Dom Céſar d'Avalos, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Corneille de l'Iſle*, (21. Décembre.)

1675.

Circé, Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théatre, & de muſique, précédée d'un Prologue, *Corneille de l'Iſle*, (17. Mars.)

Iphigénie, Tragédie, de *le Clerc & de Coras*, (24. May,)

L'Inconnu, Comédie, en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologe, en vers, libres, mêlée d'ornemens, & de muſique, de *Corneille de l'Iſle*, (17. Novembre.)

Tamerlan, *ou* la Mort de Bajazet, Tragédie, de *Prodon*.

1676.

Coriolan, Tragédie, de l'*Abbé Abeille*, (Vendredi 24. Février.)

Le Volontaire, Comédie, en un Acte, & en vers de *Roſimont*, (Vendredi 6. Mars.)

Le Triomphe des Dames, Comédie en proſe, en cinq Actes, non imprimée, ornée de divertiſſemens, de *Corneille de l'Iſle*, (Vendredi 7. Août.)

Fin de la Table Chronologique.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Onziéme Volume de l'Hiſtoire du Théatre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce quinze Juin, 1747.

Signé, HUEZ.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre

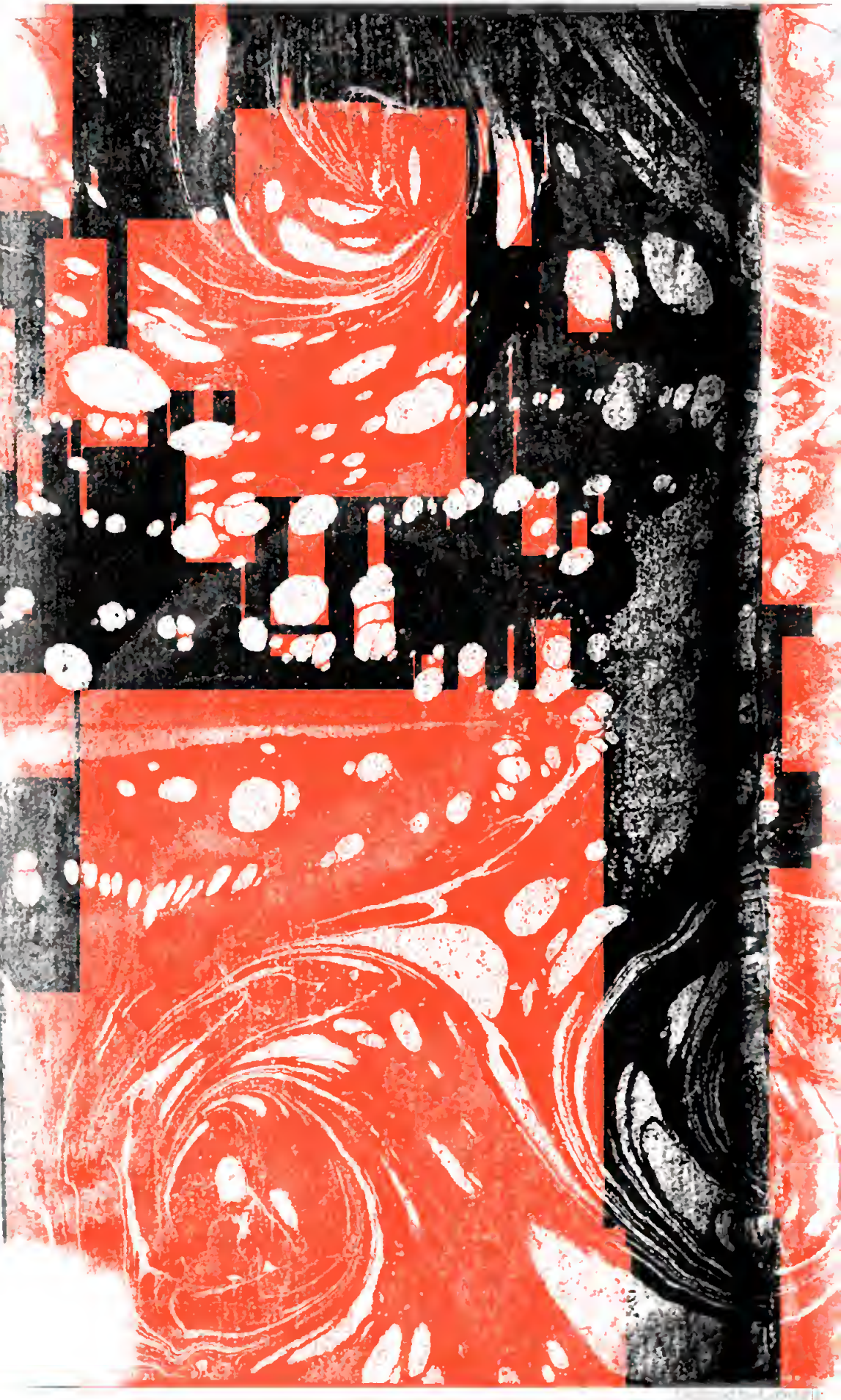
Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année*; *Hiſtoire du Théatre François*; *Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intetêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie: & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les expoſer en ven-

te, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Preſentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires: foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.

627601